This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

V

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ.
Rue Saint-Louis, 46, au Marais

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

ET

NAUFRAGES CÉLÈBRES.

S-7059

MERS DU SUD,

DE LA CHINE ET ARCHIPELS DE L'INDE,

PAR LE CAPITAINE G. LAFOND.

PARIS.

ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE.

26, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

1844.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
638905 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

VOYAGES EN CHINE.

SUITE.

CHAPITRE PREMIER.

Code pénal. — Supplices. — Application du système de l'isolement. — Religion. — Le rationalisme, le confucianisme, le bouddhisme. — Missions catholiques. — Projets de départ. — Dîner chinois.

> Morale et politique ne vont guère de compagnie, et ce que l'une vante comme un axiôme, l'autre s'en moque comme d'une rêverie...
> F. GRILLE D'ANGERS, *Lettre à M. le duc de Broglie.*

J'ai entendu faire l'éloge du code pénal de la Chine; j'abandonne aux jurisconsultes le soin de l'apprécier, et me contenterai d'en parler d'une manière très-sommaire.

Dans ce pays le sang est puni par le sang : la peine du talion existe dans toute sa plénitude; et si un homme a été tué, le meurtrier paye de sa tête. A Wampoa, un matelot américain puisant de l'eau à bord de son navire, laissa tomber un seau sur la tête d'un Chinois qui était dans un petit bateau, et le tua. Bientôt le navire fut entouré d'une multitude de bateaux chinois où l'on faisait un vacarme épouvantable; l'officier qui commandait, craignant un coup de main, tira le canon et mit son pavillon en berne; tous les navires envoyèrent aussitôt une embarcation armée, ce qui, peu à peu, éloigna la plupart de ces barques. Des mandarins vinrent à bord demander le coupable,

qui leur fut refusé; et, de crainte de surprise, chaque navire laissa quelques hommes de garde sur le navire américain. La nouvelle en parvint bientôt à Canton, où toutes les transactions cessèrent aussitôt, le vice-roi exigeant absolument qu'on livrât le meurtrier involontaire.

Cet accident suspendit les affaires pendant plus de quinze jours, les Chinois ne voulant pas se relâcher de leurs prétentions. A la fin, les négociants voyant augmenter leurs dépenses, furent obligés, pour en finir, de recourir à un stratagème qui les tira d'embarras, mais qui faillit ne pas avoir d'effet. Un matelot américain mourut dans cet intervalle à bord d'un des navires mouillés à Wampoa; on livra le mort à la place du vivant. Les mandarins se refusèrent à le recevoir, disant qu'il leur fallait un homme vivant pour le punir, et non un homme mort; mais il leur fut répondu que la peur avait fait mourir le coupable; et celui qui avait commis l'homicide ne leur étant pas connu, ils ne purent prouver qu'on les trompait. Plusieurs Européens étaient d'avis de ne rien livrer du tout, et de ne pas souffrir que les Chinois missent la main sur un Européen. Je me sers du mot *Européen*, afin de distinguer la classe des blancs, qui font cause commune dans ces contrées éloignées. Cependant, il fallut que les Chinois se contentassent du corps qu'on leur livrait; et, ce qu'il y eut d'affreux pour les blancs, c'est qu'il fut exécuté et qu'il eut la tête tranchée.

L'instrument le plus ordinairement employé dans les châtiments est le bambou. On en frappe le coupable d'un certain nombre de coups, nombre déterminé par la loi, qui à ce sujet descend dans les détails les plus minutieux. Une amende, également graduée par la loi, peut soustraire le coupable à ce supplice. Lorsqu'il s'agit d'un Tartare, on emploie le fouet au lieu du bambou. Vient ensuite le *kia* ou la cangue, instrument

CHINE.

formé de deux pièces de bois, ayant chacune une échancrure semi-circulaire. On engage le cou du condamné dans ces deux échancrures, en réunissant les deux pièces de bois, puis le sceau du mandarin est apposé sur la jointure, ainsi que sur une large bande de papier où est écrite la sentence, ce qui met le surveillant dans l'impossibilité de se laisser séduire pour adoucir le sort du coupable. Dans les angles de cette machine sont deux autres trous par lesquels passent les poignets. Le poids de ces pièces de bois varie de cinquante à deux cents livres, suivant la gravité du crime. Un préposé de la police, armé d'un fouet, mène en laisse le malheureux condamné, lorsque celui-ci peut porter l'instrument de son supplice. La sentence indique la durée du châtiment : c'est un, deux ou trois mois, plus ou moins, selon la gravité du délit. Quelquefois, cependant, le conducteur permet au patient, qui paye cette faveur, car en Chine l'humanité a son tarif, de s'appuyer contre une muraille ou de s'asseoir par terre. Ce malheureux étant privé de l'usage de ses mains, on est forcé de lui donner à manger.

Un autre supplice, qui a de l'analogie avec le précédent, consiste à enfermer le coupable dans un tonneau, de manière à ce que la tête et les poignets dépassent par le haut, et comme le tonneau est loin d'avoir la hauteur de l'homme, le patient a le corps ployé et se trouve dans une position excessivement pénible ; ses parents sont obligés de lui donner à manger. Les criminels sont aussi emprisonnés dans des cages de fer, et transportés ainsi d'un lieu à l'autre.

Il existe des peines moins rigoureuses pour des délits moins graves, c'est le bannissement à une distance qui ne peut excéder cinquante lieues, ou l'exil temporaire ou à perpétuité au-delà des frontières de l'empire.

…proches

…ts, pour

…mes. Le

…par une

…ndamné

…ne faut

…que c'est

…'ils sont

…axime po-

…s : « l'Em-

…oupables : »

…p rigoureux

…timents dont

…s reconnaissent

…la matière, régu-

…u mal.

… nom de *Tien*, gou-

…précipitant du trône,

…placer par des hommes

…est clément et miséri-

…ques ou des afflictions

…les prières

…dit l'empe-

…une corres-

…rer comme

…octrines reli-

…és *Kings*.

Lorsqu'il s'agit d'une de ces actions que la loi flétrit dans tous les pays du nom de crime, les Chinois la punissent de la peine capitale, qui s'applique de trois manières, suivant l'énormité du fait: la strangulation, la décollation ou la mort lente.

Cette dernière, réservée pour les crimes de haute trahison, le parricide ou le sacrilége, est accompagnée de souffrances atroces, ce qui semble confirmer ce que j'ai dit des mœurs cruelles de ce peuple, et cependant il est en général d'un naturel assez doux; mais, dans les pays despotiques, les châtiments ne sont plus une dette que le coupable paye à la société, c'est une vengeance qu'elle exerce.

Le patient est étendu en croix, le bourreau s'approche; il porte sur lui une collection d'instruments tranchants qui ont tous une forme particulière, un usage déterminé par la loi, et qui ne peuvent s'appliquer qu'à un seul membre. Il porte la main sur ses instruments, en saisit un au hasard, et selon l'usage auquel il est destiné, coupe une jambe, un bras, un doigt ou une main; ou si la chance favorise le coupable, il le lui plonge dans le cœur, et abrége ainsi un supplice qui eût pu durer une journée entière, et plus. Si la sentence a prononcé que le corps sera coupé en morceaux, elle n'en reçoit pas moins son exécution; si elle porte que les entrailles seront arrachées, le supplice s'inflige à l'homme mort comme à l'homme vivant; on lui arrache aussi les ongles, les nerfs des pieds et des mains, et même on lui broye les os.

Le système pénitentiaire est des plus rigoureux. Il est à remarquer que la question de l'isolement est depuis longtemps résolue en Chine, où on l'applique à tous les cas d'emprisonnement.

Un peu moins sévère pour les femmes, la loi ne les condamne à la réclusion que pour les délits graves, et ne punit des fautes

légères qu'en donnant les coupables en garde à leurs plus proches parents, qui en répondent sur leurs têtes.

La torture, qui consiste à presser les ongles des patients, pour leur arracher des aveux, n'est appliquée qu'aux hommes. Le faux témoignage est puni des peines les plus sévères.

J'ai dit que la peine du bambou pouvait se racheter par une amende; il n'en est pas ainsi de la peine capitale, que le condamné doit toujours subir.

Quelque atroces que paraissent certains supplices, il ne faut pas perdre de vue que la loi est toujours présente, et que c'est juridiquement qu'ils sont infligés. Je dois ajouter qu'ils sont extrêmement rares, et je terminerai en citant cette maxime populaire qui se trouve dans la bouche de tous les Chinois : « l'Empereur et le sujet qui violent la loi sont également coupables : » maxime à l'aide de laquelle ils ne trouvent pas trop rigoureux un régime qui pèse également sur tous, et des châtiments dont le rang et la richesse ne mettent pas à l'abri.

Comme tous les peuples civilisés, les Chinois reconnaissent un Être suprême, d'essence divine, créateur de la matière, régulateur de l'univers, dispensateur du bien et du mal.

Cet Être suprême, qu'ils désignent sous le nom de *Tien*, gouverne le ciel et la terre; il punit, en les précipitant du trône, les empereurs coupables pour les remplacer par des hommes justes marchant dans ses voies. Ce Dieu est clément et miséricordieux; s'il envoie des calamités publiques ou des afflictions domestiques, il se laisse toucher par les sacrifices, par les prières et par le repentir. Il y a entre le *Tien* et l'homme, dit l'empereur You-tchin dans un de ses édits, un rapport, une correspondance, une corrélation, qui doivent faire considérer comme infaillibles les récompenses et les châtiments. Ces doctrines religieuses sont consignées dans des livres sacrés appelés *Kings*.

Tout doit être attribué à la puissance de la Divinité, tel est le principe général ; mais, ainsi qu'il est arrivé partout, ce principe a été soumis à l'analyse et modifié suivant les passions des hommes. Sans cesser de reconnaître l'existence d'un Dieu suprême, ses adorateurs en Chine se sont divisés sur la manière dont il devait être adoré, et se sont partagés en trois sectes parfaitement distinctes qui ont chacune leur système de philosophie et leurs croyances religieuses.

Ces trois sectes sont celles du Tao ou des rationalistes, de Yu, qui suit la doctrine de Confucius, et de Fo, ou le bouddhisme.

La secte des rationalistes a pour fondateur Lao-tseu, célèbre philosophe chinois, qui reçut le jour d'un paysan du royaume de Thsou, en l'an 604 avant notre ère. Il a laissé un recueil de doctrines philosophiques et morales qui sont devenues, après sa mort, doctrines religieuses, grâce au fanatisme de ses sectateurs. Le dieu qu'il y invoque est la *grande voie du monde*, la *Raison suprême, universelle*, le *Tao*, mot matériellement identique avec le mot grec Theos. Les attributs qu'il lui donne sont du reste les attributs que les peuples orientaux donnent à leurs dieux. Il entrevit la Divinité dans son essence la plus pure, et s'attacha à la faire connaître telle qu'il l'avait entrevue.

Il n'entre pas dans mon sujet de donner ici une idée de sa doctrine, du reste fort abstraite. Il me suffira de faire remarquer qu'elle nous a été transmise par les traditions orientales, venues jusqu'à nous par l'intermédiaire de l'Inde et de la Chaldée.

Voici un des passages de son livre qui donnera une idée des principes qui y sont enseignés. « Celui-là seul peut être nommé *éclairé* qui se connaît lui-même ; celui-là seul peut être nommé fort qui se dompte lui-même ; celui-là seul peut être nommé riche qui connaît le nécessaire. »

Affligé des malheurs de sa patrie et des souffrances des peu-

ples, Lao-tseu se retira, sur la fin de ses jours, dans une solitude où il continua d'écrire ses maximes, toutes empreintes de l'amour de l'humanité; puis il disparut sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Ses disciples ont dévié de la route qu'il leur avait tracée. Selon eux, un grand Être, la Raison incorporelle par elle-même, a formé l'univers; la *Raison* est immense, elle est sans commencement ni fin, elle s'étend du ciel à la terre, elle est insaisissable et renferme deux principes : les ténèbres et la lumière. Elle était *un* avant la création des êtres et contient trois essences en elle. La première est l'esprit, qui est partout; la deuxième la vérité; la troisième le principe, qui a tout produit. De la *Raison*, ils font dériver chaque création : en un mot, la *Raison* est pour eux ce que pour les autres est Dieu. Ce culte est celui des mandarins et de quelques lettrés attachés cependant en apparence au confucianisme.

La doctrine de Confucius, ou le confucianisme, a pour base un panthéisme philosophique. C'est le culte orthodoxe de l'état, celui de l'empereur et des lettrés. Quoique fondé sur le dogme de l'existence d'un Dieu rémunérateur et tout-puissant, il s'y est peu à peu introduit un système qui divinise les objets matériels et qui s'étend au culte des génies de la terre, des astres, des fleuves, des montagnes, et jusqu'aux âmes des ancêtres défunts. Cependant il n'admet pas d'images et ne reconnaît pas de ministres.

Khoung-fou-tseu (Confucius) naquit sous le règne de Lin-wang, dans le royaume de Lou, alors feudataire de la Chine, cinquante-quatre ans après Lao-tseu, qui lui prépara les voies. Les Chinois l'appellent « le plus grand instituteur du genre humain qui ait jamais paru; » ils le nomment « la plus grande gloire de l'empire. » Quelques historiens prétendent qu'il des-

cendait d'Hoang-ti. Enfant, jeune homme, vieillard, il donna dans tous les âges de la vie l'exemple de toutes les vertus. Les rois lui demandèrent des règles pour bien gouverner leurs sujets. Il visita les diverses provinces de la Chine afin de propager ses doctrines. De toutes parts on accourait pour l'entendre, et le nombre de ses disciples s'éleva même jusqu'à trois mille.

Voici quelques-unes de ses maximes :

« N'abandonnez jamais les auteurs de vos jours, sous quelque prétexte et pour quelque raison que ce soit.

« Soyez circonspect dans vos discours, ne parlez pas trop, car lorsqu'on parle beaucoup, on dit des choses dont on se repent.

« Ne vous chargez pas de trop d'affaires, elles entraînent avec elles beaucoup de chagrins, ou tout au moins des soucis sans nombre ; ne vous chargez que de celles qui sont de votre indispensable devoir.

« Ne cherchez pas à vous procurer trop de joie ni une trop grande tranquillité; la recherche que vous en feriez est elle-même une peine et un obstacle au repos.

« Gardez-vous de rien faire dont vous puissiez avoir à vous repentir.

« Ne négligez pas de remédier au mal, quelque petit qu'il vous paraisse; un petit mal négligé ne tarde pas à devenir grand.»

Les devoirs de l'homme sont au nombre de trois :

1° Donner le plus grand développement possible à la faculté morale et intelligente qui est en nous;

2° Éclairer le peuple, l'instruire, lui faire part des vérités morales que sa condition de peines et de misères ne lui permet pas de chercher par lui-même, le civiliser, le rendre moral enfin;

3° Placer sa destination définitive dans le souverain bien, c'est-à-dire dans la perfection à laquelle il est toujours donné à l'homme d'atteindre.

Lao-tseu et Khoung-tseu furent du petit nombre de ces réformateurs qui accomplissent, pour ainsi dire à leur insu, une mission qu'ils ont reçue du ciel. Leur tâche est rude et pénible, souvent ingrate. Leurs travaux ne sont cependant pas stériles et préparent les esprits à la pratique des lois morales. Frappés tous deux du désordre social de leur époque, ils entreprirent d'y remédier, Lao-tseu par une doctrine purement spéculative et des principes de morale ascétique, Khoung-tseu par une conception sociale toute pratique. Le premier rompt tout lien traditionnel, s'isole entièrement, et place toute autorité, tout principe dans la raison absolue; le second exclut les idées de révélation, appuie ses doctrines sur celles des temps passés, et renouant la chaîne des événements, fait des anciens sages ses précurseurs. Il en est résulté que Lao-tseu fit peu de prosélytes, tandis que le philosophe populaire a posé les bases d'une religion qui fut de son vivant même acceptée, et qui est encore aujourd'hui celle de l'empire chinois.

Le bouddhisme, introduit dans l'Inde il y a près de trois mille ans, pénétra en Chine soixante-cinq ans après notre ère, sous le règne de Ming-ti, de la dynastie des Han, qui envoya dans l'Inde des ambassadeurs chargés d'en rapporter des livres et des idoles.

Le dogme de cette secte est que Fo ou Bouddha est une seule personne existant sous trois formes différentes, représentées par trois images d'or, appelées les *trois précieux ou purs Bouddhas*.

On ne peut nier les bienfaits que le bouddhisme a répandus dans les pays où il a pénétré, en adoucissant les mœurs sauvages de leurs habitants.

Il rejette la division des castes et admet, ainsi que le brahmanisme, une série non interrompue de créations et de destructions de la matière.

Il n'admet pas un Être suprême, il le remplace par un principe général qui renferme en lui tous les germes des êtres futurs, principe qui réside dans un espace lumineux placé au-dessus du globe terrestre, et dominé lui-même par un principe plus puissant encore, résidant dans une deuxième région plus élevée; principe éternel et indestructible, et cause primitive de toute destruction.

L'existence, d'après les bouddhistes, est le véritable mal. Les parties éthérées, germes des êtres futurs, se revêtent de formes matérielles; elles viennent habiter la terre, puis, se dépouillant de leur enveloppe grossière, elles se purifient, se perfectionnent, et devenant Bouddhas, restent plongées dans le néant de l'éternité et séjournent dans la région indestructible, d'où elles redescendent à de longs intervalles pour se montrer aux hommes sous différentes incarnations. Les plus purs de ces nouveaux êtres n'apparaissent qu'une fois : ce sont les vrais Bouddhas. Les êtres d'essence moins parfaite se manifestent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plus grande perfection; dès lors ils ne se montrent plus dans ce monde. Tous exercent un empire absolu sur la matière.

Déjà quatre Bouddhas ont paru; un cinquième doit venir avant la destruction universelle. C'est le Bouddha Maitari.

Le *Loka*, ou l'univers, est peuplé de différentes classes d'êtres qui montent par des transmigrations progressives d'un degré inférieur à un degré supérieur, suivant leur bonne ou mauvaise conduite, jusqu'à ce qu'ils obtiennent la béatitude.

Ces diverses classes habitent différents mondes. La première est composée des hommes et des dieux locaux appelés *Nat*, qui inspectent ou qui jugent les hommes, et qui ont pour serviteurs de bons ou de mauvais génies; ces hommes et ces dieux résident sur la terre et dans les régions atmosphériques qui com-

prennent le mont Mienmo et les six premiers cieux superposés les uns aux autres. La deuxième classe, composée des Roupas, dieux visibles, habite les seize cieux plus élevés; les êtres immatériels, ou Aroupas, sectateurs zélés de la doctrine de Bouddha, vivent dans les quatre cieux supérieurs. Enfin les Bouddhas purs ont pour séjour l'empire qui entoure tous ces cieux.

Les cinq principes fondamentaux du bouddhisme s'adressent aux prêtres connus chez eux sous le nom de Ho-chang, et que nous désignons sous celui de bonzes :

Ne tuez pas les créatures vivantes;
Ne dérobez point;
Ne vous mariez pas;
Ne mentez point;
Ne buvez pas de vin.

Ces prêtres vivent en communautés dans des monastères attenants aux temples de Fo. Leurs règles ressemblent à celles de nos ordres mendiants; leur costume a de l'analogie avec celui des membres de notre clergé. Ils portent la tête rasée, et dans leurs cloîtres parcourent tous les degrés de la hiérarchie monastique, depuis les humbles fonctions de frère lai, ou serviteur de la communauté, jusqu'à celui de Taï-ho-chang, ou chef du monastère.

Ils observent le jeûne, gardent le célibat, font des prières pour les morts, se servent de l'eau bénite, ont des chapelets pour compter leurs prières, et adorent des reliques.

Quelques points de ressemblance entre divers rites du bouddhisme et de notre église romaine ont donné lieu de penser que des religieux chrétiens de Syrie et d'Arménie, pénétrant en Chine par la Tartarie, ont pu donner aux peuples de l'Inde les premières notions de leur culte, auquel les bouddhistes auraient par la suite mêlé leurs superstitions.

La signification de ce mot Bouddha est *sagesse*. Ce qui peut paraître singulier, c'est que saint Jérôme parle de Bouddha dans ses livres, où il dit en termes formels :

« Chez les gymnosophistes de l'Inde, une tradition descend les siècles comme conduite par la main, enseignant qu'une vierge a donné le jour par le côté à Bouddha, l'auteur de leur religion. »

J'oubliais encore de dire que le bouddhisme tolère certaines associations de femmes qui ont beaucoup de rapport avec nos communautés religieuses, et rend aussi un culte à la reine du ciel appelée par eux *Mou, la sainte mère*. Une légende du Fo-kien la désigne comme vierge.

Les confucéens reconnaissent également cette vierge, qu'ils adorent sous le nom de Tien-heoa, ou reine du ciel. Elle est la patronne des marins ; elle a le gouvernement du temps ; dans les grandes sécheresses, on l'implore pour en obtenir de la pluie, et même un édit impérial prescrit un jeûne général en son honneur.

Une des causes qui, peut-être, motive la répugnance qu'éprouve l'empereur pour le bouddhisme et qui l'empêche de le favoriser, est la règle du célibat imposée au clergé. On conçoit que dans un pays où le mariage est en honneur et où l'on regarde l'augmentation de la population comme une chose très-importante, on ne fasse aucun cas d'un culte qui enseigne des maximes diamétralement opposées. Aussi ce culte tend-il de jour en jour à se perdre ; on s'en aperçoit à la dégradation de ses temples ou pagodes ; il est rare d'en voir une en parfait état.

Il est peu de peuple aussi enclin à la superstition. J'ai déjà parlé des talismans auxquels les Chinois attribuent des vertus surnaturelles et dit qu'ils en avaient de deux sortes : les uns généraux, c'est-à-dire reconnus tels par la multitude, d'autres particuliers à chaque famille.

Au nombre des premiers sont les *sabres de monnaie*. Ce sont de vieilles pièces de monnaie de cuivre percées d'un trou carré et attachées à un morceau de fer de la forme d'une épée ayant une poignée en croix. Ces monnaies sont suspendues au chevet des lits ; les malades en attendent très-souvent leur guérison.

Un autre talisman est la *serrure des familles*. Un père qui veut préserver son enfant de tout maléfice, s'adresse à cent personnes pour obtenir de chacune une pièce de monnaie. Avec ces cent pièces, il achète un ornement quelconque qu'il suspend au cou de son enfant, et celui-ci est préservé de tout mal parce que les cent personnes qui ont contribué par leur offrande à l'achat de l'amulette le protégent. Les enfants portent aussi une image représentant une figure du ki-lin, animal fabuleux.

Le cinquième jour de la cinquième lune, on suspend aux portes des maisons des fragments de roseaux et d'une plante appelée ngay. Au nouvel an, on y met une branche de pêcher couverte de bourgeons. Quelques individus portent à leur cou une pierre ou une plaque de métal sur laquelle sont gravées les paroles ou sentences de Fou-hi, les vingt-huit demeures lunaires et les cinq planètes ; d'autres se contentent des gourdes, qu'ils regardent comme un emblème de longévité.

Des emblèmes mystiques sont affectés à la guérison des maladies. On les trace sur des feuilles d'arbres que l'on met infuser dans les breuvages qu'on donne au malade, ou bien encore sur des morceaux de papier que l'on brûle et dont on mêle la cendre aux boissons.

Les chauves-souris sont regardées comme oiseaux de bon augure, ainsi qu'une corneille à col blanc ; d'autres oiseaux sont, au contraire, regardés comme du plus mauvais présage.

Quant aux talismans particuliers, ce sont tantôt les objets qui ont appartenu à l'un des ancêtres, tantôt une chose que le

hasard aura fait rencontrer dans un moment heureux ; d'autres fois, ce seront certains mots prononcés par un nécromancien, car il s'en trouve en Chine, et ces mots sont regardés comme sacrés, surtout s'ils ont pu donner une seule fois lieu à une interprétation favorable. Chaque famille, je dirai même plus, chaque individu a ses amulettes.

Il ne me reste plus qu'à parler de l'introduction et de la propagation du christianisme en Chine. Je donnerai des détails d'autant plus dignes de foi que je les tiens du père Lamiot, lazariste français, qui est resté fort longtemps en Chine.

Les premières tentatives faites pour introduire cette religion dans le Céleste-Empire remontent jusqu'au cinquième siècle, époque où des apôtres de notre foi partent de Constantinople et se rendent par terre jusqu'au royaume de Cathay. Du cinquième au treizième siècle, on perd la trace de ces missionnaires. Giovanni Carpini et Rubruquis furent envoyés, le premier par le pape Innocent IV, en 1246, l'autre par le roi Louis IX, en 1253, pour explorer ces contrées. A leur retour, ils publièrent, dans un recueil de lettres fort intéressantes, les premières descriptions que nous ayons de ce pays. Mais ce fut Giovanni de Corvini, envoyé en 1288 par le pape Nicolas IV, qui jeta les premières semences de la religion catholique en Chine. Il y baptisa plusieurs milliers de personnes et instruisit une multitude d'enfants dans les principes du christianisme. Clément V le nomma évêque de Kan-balikh.

Saint François-Xavier prêcha bientôt après au Japon. De nombreux religieux, sortis de différentes congrégations, s'empressèrent de suivre son exemple, et abordèrent de tous côtés dans l'empire. Parmi ces religieux, il faut nommer les pères Ricci, Schall et Verbiest, tous trois jésuites, et regardés comme les fondateurs des missions en Chine.

Le père Matteo Ricci se rendit en 1579 à Macao, d'où il passa à Choaquin, ville qu'il habita dix-sept ans, puis à Pé-king, où il se fit une grande réputation comme mathématicien et comme géographe. Il fit quelques prosélytes pour lesquels il composa un petit catéchisme. Sa réputation de savant lui valut d'abord l'estime et la protection de ce que la cour comptait de puissant; mais peu à peu toutes les espérances que cette faveur avait fait naître s'évanouirent, et ne réussissant pas au gré de ses désirs, il revint à Macao. Il y resta peu de temps, et quitta cette ville pour aller visiter plusieurs villes de la Chine : Chao-cheu, où il établit une chaire de mathématiques, Nan-king et Pé-king.

Obligé de quitter de nouveau la capitale de l'empire, il revint à Nan-king, où il reçut la visite de tous les grands et des lettrés; il y créa un établissement dans lequel il se mit à professer diverses sciences. Là, il jeta les fondements de l'église chrétienne, église devenue par la suite assez florissante pour mériter d'être érigée en évêché. Ayant ainsi réalisé à Nan-king une partie de ses désirs, il conçut le projet d'un troisième voyage à Pé-king, dont les résultats furent plus heureux, car il parvint jusqu'à l'empereur et sut se concilier sa bienveillance. Ce fut à Pé-king, qu'épuisé de tant de travaux et de fatigues, il trouva la mort dans la cinquante-septième année de son âge.

A sa mort, ses compagnons éprouvèrent une persécution qui les força de se réfugier à Macao, où ils séjournèrent pendant tout le temps que dura le règne de l'empereur. Son successeur, engagé dans une guerre contre les Tartares, appela les Portugais à Pé-king pour enseigner à ses sujets à se servir de l'artillerie. Les compagnons du père Ricci profitèrent de cette circonstance pour revenir dans cette capitale, où ils furent parfaitement accueillis et où ils jouirent de nouveau de la faveur impériale.

Au nombre de ceux qui se firent remarquer après le père

Ricci fut Adam Schall, auquel Chun-tchi donna la charge de président du tribunal des mathématiques et prodigua les marques de toute sa bienveillance.

La minorité de Khang-hi, fils de Chun-tchi, fut l'occasion d'une persécution contre la religion nouvelle. Le père Schall fut chargé de fers et condamné à mort. A la majorité de l'empereur, cette persécution cessa, et le père Verbiest, successeur d'Adam Schall dans son zèle et dans ses fonctions évangéliques, obtint la permission de prêcher la religion. L'empereur alla même plus loin, il fit réhabiliter, en 1692, la mémoire du père Schall, et déclarer par un tribunal suprême que la religion chrétienne, loin d'être pernicieuse, était très-bonne et ne contenait rien de contraire aux lois de l'état; que les grands privés de leurs charges pour l'avoir embrassée seraient rétablis et les prêtres européens rappelés. Plusieurs Chinois, parmi lesquels se trouvaient un oncle de l'empereur et un des huit généraux perpétuels des Tartares, reçurent le baptême.

Ce fut le père Verbiest qui le premier appela les Français en Chine. Il avait disposé l'empereur à les recevoir et à les traiter avec distinction, lorsque la mort le priva de la consolation de les présenter lui-même au monarque. Sa succession fut recueillie par les pères Gaubil, Gerbillon, Parennin, Prémare, et quelques autres, tous de la société de Jésus, qui se distinguèrent par leur savoir comme par leur zèle et la sincérité de leur foi.

Ils furent bientôt suivis d'une foule d'autres missionnaires qui appartenaient à différents ordres monastiques, Jacobins, Dominicains, Augustins. Mais il arriva ce qui arrive toujours en pareille occurrence. La jalousie nuisit à l'œuvre commune; les disputes éclatèrent, et la religion y perdit. Les incertitudes que leurs démêlés firent naître dans l'esprit des nouveaux convertis, les réprimandes que plusieurs s'attirèrent, les controverses aux-

quelles ils se livraient, tout y contribua, tout fit naître contre eux et leur doctrine une défiance qui ne s'est pas encore effacée. Du reste, plusieurs motifs s'opposent aux progrès de la religion catholique. Je n'en citerai que trois : le célibat des prêtres, la réunion des deux sexes dans les églises, et la confession auriculaire.

Aujourd'hui, non-seulement le gouvernement ne tolère plus la religion chrétienne, mais les missionnaires qui se rendent en Chine sont même obligés de se cacher et d'avoir recours aux travestissements pour échapper aux yeux des soldats et des mandarins qui ont l'ordre de s'emparer de leur personne. Quand ils sont découverts, on les condamne à des tortures qui se terminent par une prison perpétuelle ou par la mort.

Il existe cependant encore six missions situées dans les provinces de Pe-tchi-li, Ho-nân, Kiang-si, Tché-kiang, Hou-nân et Kiang-sou. Ce sont les Lazaristes et les Missions Étrangères françaises qui se dévouent à ces pieux, mais dangereux travaux. Il y a aussi des missionnaires portugais, espagnols, et, depuis le dix-huitième siècle, des Augustins de Manille, dont le père procureur réside à Macao.

Le nombre des chrétiens peut s'élever en Chine à quarante mille. Autrefois on en avait compté jusqu'à quatre cent mille. Les missions sont soutenues par des fonds envoyés d'Europe.

Je fus présenté par M. Ivar à plusieurs négociants américains avec lesquels j'avais espéré lier une opération qui me ramènerait dans l'Amérique du Sud; mais toutes mes démarches n'aboutirent à aucun résultat. Les uns voulaient me surprendre les notes que j'avais sur le commerce chinois en Amérique; les autres me proposaient d'attendre l'arrivée de navires des États-Unis, ce qui pouvait me retenir indéfiniment à Canton. Un seul parmi eux, don Thomas Forbes, qui périt deux ans plus tard

dans un typhon, me parut désirer sincèrement que je restasse à Canton, et je l'eusse fait si nous nous étions liés dès ce moment par un engagement mutuel. Ses affaires ne le lui permirent sans doute pas. Dans cette occurrence, les conseils de M. Ivar et de quelques amis dont j'étais entouré, me déterminèrent à retourner à Manille, où, disaient-ils, je trouverais encore plus de ressources pour me rendre en Amérique ou en Europe.

Dès lors mon parti fut pris, et je ne songeai plus qu'à mettre ce projet à exécution.

Je passais la plus grande partie de mon temps avec M. Ivar, qui, de son côté, au milieu des affaires nombreuses qui l'accablaient, m'accordait tout celui dont il pouvait disposer.

Un jour, son haniste, Pouhan-ho-quoa, nous invita à dîner, avec quelques négociants anglais. J'acceptais avec empressement une offre qui me présentait l'occasion d'assister à un dîner chinois, ce que j'avais déjà fait en 1819. Je priai M. Ivar d'insister pour que nous fussions traités selon les usages du pays. Pouhan-ho-quoa s'y prêta de bonne grâce; il nous demanda en conséquence la permission d'inviter quelques convives chinois. C'était me servir à souhaits. La veille du jour indiqué, le haniste nous fit parvenir un *titsée*, ou billet sur papier rose, orné de fleurs dorées, et plié en éventail : c'est la forme adoptée pour les invitations.

Nous répondîmes par un billet que nous acceptions. Le matin, un second message nous fut adressé, par lequel il nous demanda respectueusement si nous n'avions pas oublié l'invitation; le soir, troisième missive annonçant que tout était prêt, et que nous étions attendus avec la plus vive impatience. Pour réponse, nous nous acheminâmes vers la maison, où nous vîmes arriver, l'un après l'autre, presque tous les convives chinois, assis avec beaucoup de gravité dans des chaises à porteurs, escor-

tées de chaque côté par un domestique tenant un éventail d'une dimension telle, qu'il leur interceptait la vue de la rue. A mesure qu'ils descendaient de leur chaise, commençait un cérémonial dont notre qualité d'Européens nous avait dispensés; tous traversèrent à pas lents la première cour, puis la seconde, où se trouvaient deux portiers richement habillés, armés de parasols et d'énormes éventails. A l'approche des invités l'éventail était abaissé, et le parasol élevé au-dessus de la tête des arrivants. Alors le maître de la maison s'avançait à pas lents et mesurés à la rencontre de ses convives; puis venaient les compliments. Aux salutations réciproques, accompagnées d'une multitude de gestes, succédèrent les paroles, les phrases d'usage, les titres que l'on échange mutuellement; enfin le maître de la maison prononça deux fois le mot *tchin-tchin* (donnez-vous la peine d'entrer), à quoi les autres répondirent : *po-càn* (je ne saurais passer le premier). Ils entrèrent cependant; on s'achemina vers une grande salle décorée de hautes colonnes peintes en vert et rehaussées d'ornements dorés; des fleurs, placées de distance en distance dans de riches vases de porcelaine, répandaient un doux parfum.

Déjà plusieurs convives s'y trouvaient réunis; à notre approche tous se levèrent et firent quelques pas vers nous. Nous rendîmes politesse pour politesse, et les salutations recommencèrent à chaque nouvel arrivant; le maître de la maison accompagnait chaque convive à sa place, lui faisait un profond salut, relevait le bas de sa robe, et feignait d'essuyer, comme pour en faire disparaître la poussière, le fauteuil sur lequel il le priait de s'asseoir.

On servit du thé sans sucre en attendant que la réunion fût complète; enfin le maître d'hôtel entra, annonçant qu'on était servi; à ces mots tout le monde se leva. On passa, selon l'ordre

des places que l'on venait d'occuper, dans une salle encore plus élégamment décorée que celle que nous venions de quitter, et éclairée par un nombre considérable de bougies de couleur et de lanternes de gaze et de papier peint. Les parois de cette salle étaient revêtues de lambris sculptés à jour, d'un riche travail, et qui, bien que d'un goût bizarre, annonçaient la splendeur et l'opulence. Des siéges de porcelaine en forme de barils, des fauteuils en soie brochée et brodée; plusieurs sofas de rotins adossés à la muraille, et des siéges à profusion et dans un désordre peut-être calculé, donnaient à cet appartement un air de luxe et de somptuosité.

Les convives prirent place à diverses tables de quatre et de six couverts. Ces tables, de formes différentes et disposées en demi-cercle, n'étaient occupées que du côté extérieur, afin de laisser libre l'intérieur du demi-cercle pour la facilité des gens de service. Un quart d'heure encore s'écoula en compliments, nul ne voulant s'asseoir au-dessus de l'autre.

La température de la salle était loin d'être chaude; aussi chacun des Chinois, excepté nous, avait eu le soin de s'envelopper d'une riche douillette de soie, garnie de fourrures, et avait à ses pieds de larges bottes de satin brodé, également fourrées.

Je remarquai que les quatre ou cinq premières tables n'étaient pas sur la même ligne que les autres, mais qu'elles avançaient un peu; les fauteuils placés devant celles du premier rang étaient de satin violet, brodé de dragons à trois griffes; les autres, au lieu de dragons, avaient des cigognes. A côté de chaque table je vis un petit guéridon orné de peintures de fleurs, sur lequel s'élevait une pyramide de viandes et de fruits, placés là pour la symétrie, car en un instant tout disparut et fut livré aux porteurs de chaises et aux domestiques. Il ne resta sur le guéridon qu'une cassolette d'argent, une boîte à encens, une

fiole d'eau de senteur et une petite pincette pour remuer la braise et y jeter les parfums.

Sur la table autour de laquelle nous fûmes placés, M. Ivar et moi, étaient une tablette représentant une allégorie dont je cherchai vainement le sens, plus un verre et des liqueurs destinées à faire disparaître la froideur, résultat immanquable de l'austérité d'un semblable cérémonial, divers plats d'argent contenant des fruits ou des herbes au vinaigre, et des tasses également d'argent, en nombre égal aux personnes assises. Les porcelaines, presque toutes à figures dorées et en relief, étaient d'un grand prix. L'argenterie, d'un travail précieux, consistait en plats, corbeilles et trépieds massifs ou en filigrane.

Mon appétit, aiguillonné par toutes ces lenteurs, me faisait attendre impatiemment le commencement du repas; aussi vis-je avec plaisir arriver le dîner, qui fut véritablement splendide. Les tables furent servies avec profusion; des faisans dorés et argentés auxquels on avait conservé leur superbe plumage, des nids d'oiseaux en potage, mêlés de blancs de volailles, d'autres au sucre candi et aux épices, des nerfs et des pieds de cerfs, des bitches de mer (holothuries), entiers ou réduits en gelée, des ailerons de requin, sans compter ce que ma mémoire ne peut se rappeler, formaient les dix ou quinze premiers services.

Les holothuries, nommées par les Espagnols et les Portugais *bichos de mar*, par les Malais *tripan*, sont des vers de mer longs de cinq à huit pouces lorsqu'ils sont préparés, et quelquefois de dix-huit pouces à deux pieds lorsqu'ils sont en vie; ils se trouvent en abondance sur certains points des côtes des Philippines, de Java et de la plupart des rescifs des archipels malaisien et polynésien. Leur pêche est l'objet d'un commerce étendu : on les expédie en Chine, où la vente en est assurée, les Chinois recherchant beaucoup ce mets, qui a la réputation d'être un des

plus puissants stimulants pour les plaisirs des sens. Ces vers ressemblent à ceux que l'on trouve sur nos côtes : on les sert quelquefois sous leur forme naturelle, ce qui permet de voir leur peau et leurs anneaux. On les fait simplement bouillir dans quelques préparations culinaires, ou on les sert le plus souvent coupés par morceaux et assaisonnés comme des pieds de bœuf. La vue de ces mets et la manière dont les Chinois, qui paraissent les savourer avec délices, les mangent, étaient loin de former pour nous, Européens, la partie la plus intéressante d'un repas chinois ; cependant on s'y habitue avec facilité et on finit par les trouver fort bons.

Parmi les nombreux domestiques, plusieurs étaient occupés à découper en très-petits morceaux les faisans et les canards-mandarins. Nous avions tous devant nous une petite carafe de verre de couleur contenant le cham-chou, espèce d'alcohol chaud fait avec du riz fermenté et distillé; un bol de riz cuit, une cuiller en porcelaine, et deux baguettes d'ivoire, dont nos Chinois se servaient avec une dextérité merveilleuse. A l'aide de ces baguettes, placées dans leur main droite, ils prenaient ou plutôt pinçaient dans un des plats le morceau qu'ils désiraient; puis, de la main gauche s'emparant du bol de riz, ils en emplissaient leur bouche, ce qui leur tenait lieu de pain. La cuiller les aidait à prendre les bouillons, les sauces et les gelées. A part cette manière de puiser au plat commun, je trouvai qu'ils mangeaient avec assez de propreté. Quant à nous, notre maladresse excita d'abord quelque hilarité ; cependant au bout d'un quart d'heure nous parvînmes, à l'aide de quelques leçons, à saisir passablement nos morceaux.

Les autres invités étaient des hanistes et de riches marchands de Pé-king et de Nan-king, parlant un mauvais anglais, que nous comprenions assez bien ; deux ou trois d'entre eux, accoutumés

à traiter avec les marchands d'opium de Macao, parlaient aussi le portugais. Ils se montraient fort affables, très-gais, et répondaient avec une extrême obligeance à toutes les questions dont je les accablais.

Le repas fut presque interminable, et cependant le dessert ne paraissait pas; enfin l'on nous apporta des vases d'argent pour nous laver; nos ablutions terminées, nous espérions toucher au terme de nos travaux, il n'en fut pas ainsi : toute la société fut invitée à passer dans un nouveau salon, où un dessert magnifique nous attendait. Nous nous assîmes sur des sofas adossés à une muraille, et les domestiques placèrent devant chacun de nous une petite table. Alors se succédèrent sans interruption une foule de plats, dans lesquels nous choisissions ce qui pouvait tenter notre gourmandise. C'est ainsi que l'on nous fit passer en revue du gingembre, des lechis, des oranges confites ou tapées, des confitures de ginseng et autres friandises chinoises. Tout cela nous était présenté dans des assiettes de filigrane ou de vermeil. On nous servit ensuite un grand bol de thé, toujours sans sucre.

Enfin, comme conclusion, vinrent les pipes, à foyer très-petit, et le tabac, aussi doux que le tabac turc; on roule ce dernier entre les doigts, et on le place dans la pipe ou dans le trou qui existe à l'extrémité inférieure du tuyau; car beaucoup de pipes ne sont que des tuyaux de bambous ou de roseaux; on y met le feu et l'on aspire. Quelques gorgées suffisent pour le consumer, puis l'on recommence. Nos convives, stimulés par notre gaieté, se déridèrent facilement, et nous aidèrent à passer une soirée agréable, que nous terminâmes par des chansons européennes et chinoises.

Après quelque intervalle de causeries et de repos, Puhan-hequoa annonça le spectacle. Nous vîmes arriver cinq comédiens

richement vêtus, qui, après avoir touché quatre fois la terre de leurs fronts, s'approchèrent respectueusement du premier convive, en lui présentant un long rouleau, et le priant de choisir entre cinquante ou soixante pièces de théâtre, celle qu'ils devaient jouer. Ce premier convive le renvoya à son voisin, celui-ci au troisième, et le rouleau circula de main en main jusqu'à ce qu'il fût revenu au premier, qui se décida enfin à choisir un drame. De jeunes garçons remplissaient les rôles de femmes. Il s'agissait, autant que je puis m'en souvenir, de l'*Histoire du bon Mandarin*, car, pour moi, ce ne fut qu'une pantomime.

A chaque entrée en scène, un acteur s'avançait un tam-tam à la main, faisait un ou deux tours en le frappant en cadence, prononçait quelques mots, puis se retirait. D'abord je me demandai ce que venait faire sur le théâtre cet homme qui empêchait de suivre l'action; puis, me rappelant l'usage adopté dans l'ancien théâtre grec, je finis par comprendre que c'était l'annonciateur. La vivacité des mouvements des acteurs contraste d'une manière choquante avec leur déclamation, qui n'est qu'un récitatif monotone. Ils abaissent ou élèvent la voix pour exprimer et nuancer leurs sensations. Entre chaque entrée, l'orchestre cherchait à reproduire la situation par ses accords, ce qui me rappelait les mélodrames de nos théâtres secondaires. Le tam-tam, les gongs, les flûtes chinoises, et tous les instruments criards, à vent, à cordes ou en cuivre, faisaient un tintamarre effroyable; des chansons ou des déclamations destinées à exprimer la gaieté, la haine, la peur ou le désespoir, précèdent, et suivent ce charivari. L'unité d'action est pourtant observée; les changements de décoration se font à vue; l'acteur chargé de ramener un personnage en reproduit le simulacre : il se promène sur le théâtre, a l'air de le chercher, disparaît, et revient

en conduisant celui qu'il a été prendre. Dans le cours de la pièce, on apporte successivement des chaises, des tables, des paravents, qui doivent figurer les maisons, les villes, les paysages: il faut aider à l'illusion; mais pour ne pas trop embrouiller le spectateur, chaque acteur, en entrant en scène, a soin de décliner ses fonctions ou ses titres, et s'annonce, selon l'occurrence, comme prince, soldat, pêcheur, domestique ou matelot.

Les Chinois, outre les drames, ont des vaudevilles et des farces, sans compter des bouffons qui les font rire, et des bateleurs qui les amusent par leurs tours de gymnastique, de force et de dextérité.

Le spectacle se prolongea fort avant dans la soirée. Notre amphitryon ne voulut pas nous laisser partir sans nous offrir de nouveau le thé, et nous forcer à manger quelques confitures; après quoi les cérémonies recommencèrent de plus belle, et chacun remonta dans sa chaise à porteurs, ornée de lanternes de différentes couleurs, sur lesquelles étaient inscrits les noms, titres et qualités du propriétaire.

Au retour d'une fête, la civilité exige d'un Chinois qu'avant de songer au repos, il écrive un *titsée* (billet de remercîment), surtout si la personne par laquelle il a été reçu occupe un rang élevé.

A quelques jours de là, Puhan-ho-quoa, qui tenait, disait-il, à nous traiter selon notre rang et nos habitudes, nous donna un autre dîner, qui fut entièrement servi à l'européenne. Il déploya à ce repas tout le luxe de table anglais; le porto, le madère et le claret (Bordeaux) n'y furent point épargnés. Ce fut un festin somptueux, où les plats délicats de la France figuraient à côté des grosses pièces de la Grande-Bretagne. Nous fîmes, comme de raison, beaucoup plus d'honneur à ce second dîner qu'au premier, mais nous nous amusâmes beaucoup moins.

Il y a peu de chevaux à Canton; le petit nombre de Chinois que je rencontrais se promenant à cheval, paraissaient être des officiers de police, mais je ne me rappelle pas avoir vu des particuliers se livrer à cet exercice. Les voitures étant inconnues, le seul moyen de transport pour les gens riches consiste dans le palanquin ou la chaise à porteurs, qui peut contenir deux personnes, mais ordinairement n'en reçoit qu'une, assise sur un coussin, les jambes croisées à la turque, ou bien sur un tabouret, les jambes étendues. Ces palanquins sont portés par deux, quatre ou six hommes. Doublés à l'intérieur, de drap, de velours ou de satin, ils sont à l'extérieur, vernis, laqués, dorés, ornés de festons, de dessins et de glands de soie de couleurs variées, selon le rang et la richesse du propriétaire. Les palanquins des hommes sont ouverts; ceux des femmes sont généralement fermés, ces dernières n'étant pas dans l'usage de se montrer en public.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Bornes et étendue de la Chine. — La grande muraille. — Montagnes. — Fleuves. — Sol. — Divisions géographiques. — Pé-king. — Palais de l'empereur. — Le jardin des jardins. — Police. — Monuments. — Environs de Pé-king. — Chauffage. — Productions. — Routes. — Auberges. — Canaux. — Nan-king. — Nan-tschang.

L'empire chinois, situé entre les 21e et 41e degrés de latitude Nord, et les 92e et 120e de longitude Nord du méridien de Paris, embrasse près de sept cent mille lieues marines carrées.

Il est borné à l'Est et au Sud-Est par la mer, au Nord par la Sibérie, à l'Ouest par la B'oukharie et le Candahar, au Sud et au Sud-Ouest par l'Inde, l'empire Birman, la Cochinchine et le Tonkin, et comprend à lui seul près de la moitié de l'Asie. Il fait partie du versant oriental du plateau de l'Asie, contigu aux plages du Grand-Océan. Sa forme est presque circulaire.

Un mur immense, connu sous le nom de muraille de la Chine, entoure sa frontière au Nord et au Sud-Ouest. Il commence à l'extrémité Nord-Ouest de l'empire et s'étend jusqu'au golfe de Liao-toung, dans un espace de cinq à six cents lieues. Ce monument colossal, dont la construction remonte à l'an 214 avant notre ère, semble devoir être une preuve éternelle de la folie humaine. On l'avait élevé pour mettre l'empire chinois à l'abri des invasions des Tartares. Toutefois, il ne les a pas empêchés de s'emparer deux fois de la Chine.

Cette muraille se compose de deux murs parallèles de vingt à vingt-cinq pieds de hauteur et de quatorze pieds de largeur, construits en briques, crénelés dans le haut, et séparés par un

intervalle de dix pieds, lequel est comblé de terre et de gravier. Les fondations des murs sont en pierres de taille. Des tours armées de canons de fonte s'élèvent à cent pas de distance les unes des autres. M. Barow, attaché à l'ambassade de lord Macartney, pense que cette construction gigantesque doit avoir absorbé plus de matériaux que la totalité des maisons construites dans les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse réunis.

Du reste, les montagnes et les abîmes qui entourent la Chine sont encore des remparts naturels d'une bien meilleure défense, à moins que l'ennemi n'entreprenne de les tourner et d'arriver par l'Ouest, ce que firent les Mongols dans leur dernière invasion.

Les montagnes de la Chine sont les plus hautes du globe. Quelques-unes d'elles ont jusqu'à deux mille toises de hauteur; elles s'élèvent d'une manière régulière et ne présentent à l'œil que des flancs nus et des sommets uniformes. Elles se divisent en deux grandes chaînes qui partent des montagnes du Thibet. La première, sous le nom de Pé-ling, court de l'Est à l'Ouest et occupe presque toute la largeur de l'empire; elle s'incline vers le Sud et s'abaisse insensiblement jusqu'à la mer. La seconde, sous le nom de Nân-ling, ou chaîne méridionale, part de Yun-ling, se prolonge vers l'Est, et se partage en deux branches qui aboutissent, l'une dans une direction Sud, à la presqu'île de Lui-tchéou, l'autre dans une direction Nord-Est, au Yang-tsé-kiang. Outre ces deux chaînes principales, se trouvent encore plusieurs groupes qui semblent en faire partie. On ignore s'il existe des volcans en Chine; mais des voyageurs ont trouvé des traces d'anciens volcans éteints, et les Chinois prétendent que dans une de leurs provinces il existe une montagne qui jette encore des flammes.

Des fleuves majestueux prennent leurs sources dans ces montagnes. Je n'en citerai que les principaux.

Le Yang-tsé-kiang (fils de l'Océan), qui a onze cents lieues de cours, grâce à ses nombreuses sinuosités, et qui vient se perdre dans la mer de Corée, à quarante-cinq lieues à l'Est de Nan-king; le Hoang-ho (fleuve Jaune) de neuf cents lieues de cours, le Tigre, l'Indus et le Gange. Des lacs, qui sont au nombre de quatorze, quatre peuvent être considérés comme de petites mers intérieures. Je ne nommerai que le Thoung-ting, qui couvre une très-grande superficie. Une multitude prodigieuse de canaux de toutes les grandeurs y facilitent les communications et favorisent le commerce intérieur. Chaque province a le sien; quelques-unes en ont plusieurs, et il n'est pas de pays au monde qui offre un système de canalisation aussi complet. Le canal impérial, qui relie le Nord et le Sud de l'empire, parcourt une étendue de neuf cent quatre-vingt-quatre lieues. Les sources thermales y sont très-nombreuses; quelques-unes jouissent de la plus grande réputation.

Le sol de la Chine, en général fertile et parfaitement cultivé, fournit à profusion toutes sortes de produits. Les géographes le divisent en quatorze provinces, qu'ils classent par régions, d'après leur température, ou par climats, d'après le plus ou moins de longueur du jour. Il y a trois régions. La première, dite septentrionale, est située entre les 35e et [illegible] degrés de latitude Nord : elle comprend [illegible] Pe-tchi-li, Chan-toung, Chan-si, Chen-si, et [illegible] Les hivers y sont très-rigoureux et les [illegible] appelée moyenne ou [illegible] provinces, étend du 25e au [illegible] degré. [illegible] méridionale est formée des quatre provinces du Sud. [illegible] y est intolérable; en hiver [illegible] les parties marécageuses. La [illegible] quatre climats : le premier, qui comprend les provinces méridionales,

et dans lequel se trouve la ville de Canton; le plus long jour est de treize heures trente minutes; dans le deuxième, il est de quatorze heures; dans le troisième, de quatorze heures trente minutes; enfin de quinze heures dans le quatrième. La ville la plus remarquable de ce climat est Pé-king, capitale de la province de Pe-tchi-li et de tout l'empire.

Le Pe-tchi-li n'a été formé, dit-on, qu'après les autres parties les plus élevées du globe, et n'est composé que de terrains apportés par les rivières qui s'y précipitent du haut des montagnes. Les terres, arrêtées d'abord au pied de ces montagnes, empiétèrent successivement sur la mer qui les baignait, et qui en est maintenant très-éloignée. Cette province est magnifique.

Pé-king, ou Cour du nord, est une ville immense, bâtie presque à l'extrémité septentrionale de la Chine, à vingt-huit lieues de la grande muraille, par l'empereur Khoubilaï-khan, fondateur de la dynastie Youan. Dans le siècle dernier elle avait trois millions d'habitants, aujourd'hui elle n'en a plus que douze cent mille.

Cette ville est divisée en deux parties bien distinctes : l'une, appelée cité chinoise, c'est la vieille ville; l'autre, moins ancienne, désignée par le nom de cité tartare, qu'elle doit à ses habitants. Elles ont toutes deux la même étendue, environ six lieues de circonférence chacune, et une population d'un nombre à peu près égal. Leurs rues sont larges et pavées seulement le long des maisons, qui, mal bâties et rarement à plus d'un étage, présentent cependant une assez belle apparence, parce que les Chinois en décorent l'extérieur avec le plus grand soin. A la hauteur des toits règnent des galeries couvertes, richement peintes et décorées, où les femmes viennent respirer l'air frais du soir.

Le palais de l'empereur, construit au centre de la ville chi-

noise, a près de deux lieues de circuit. Pé-king est entouré d'une muraille de trente pieds de hauteur, de vingt pieds d'épaisseur à sa base, mais qui va toujours en se rétrécissant, de sorte qu'elle n'a plus que douze pieds d'épaisseur à son sommet. Des bastions, formant saillie d'à peu près trente pieds, y sont construits de distance en distance. A chaque angle principal est placée une grande porte cintrée, défendue par une tour carrée, haute de sept étages, surmontée de pavillons en forme de toits, et par un parapet garni d'embrasures pour recevoir des canons. Ces tours commandent les routes qui aboutissent à Pé-king. D'autres portes d'une moindre dimension facilitent les communications intérieures et extérieures. Les murailles de la ville tartare, bâties en 1267, furent élevées de cinquante coudées, et sur de si grandes proportions, que douze hommes de front peuvent s'y promener à cheval. On leur donna d'abord un circuit immense et on les garnit de onze portes. Le premier empereur de la dynastie de Ming en retrécit l'enceinte et réduisit à neuf le nombre des portes, raison qui fait donner au gouverneur de cette cité le nom de *gouverneur* [illegible]. En [illegible], l'empereur y transporta sa cour. Chaque porte est [illegible]. La porte extérieure, renforcée par des barres de fer, a six pouces d'épaisseur; elle conduit à une esplanade garnie de baraques à deux étages qui forment les casernes des soldats du poste. A gauche de cette place est la seconde porte ou porte intérieure. Toutes deux s'ouvrent à la pointe du jour et se ferment à dix heures du soir, heure à laquelle toute communication est interdite entre la ville et les faubourgs, à moins d'une permission du mandarin gouverneur. Les petites portes sont assujetties aux mêmes règles de fermeture et d'ouverture; mais elles ne sont défendues que par un fort de moindre importance et par un détachement de soldats moins nombreux.

Il n'y a pas de place publique à Pé-king. Chaque rue principale aboutit à une grande porte ornée d'une inscription indiquant le nom de la rue qu'elle partage. Les rues secondaires sont plus étroites et terminées également par des portes qui se ferment la nuit. Jour et nuit, ces rues sont gardées par des soldats de police, armés d'une épée et d'un fouet. La ville est traversée par la rivière de Yun-ho, grossie alors de tous les ruisseaux qui descendent des hauteurs situées à l'Ouest de la plaine dans laquelle est bâtie Pé-king, et qui se jette dans le Pe-ho ou Pei-ho.

Le Tsu-kin-tching, ou palais impérial de ville, résidence de l'empereur, est entouré d'un mur appelé *mur de respect*, construit en briques et couvert de tuiles jaunes. Ce mur en dérobe la vue aux profanes; il est défendu par un large fossé et garni de triples portes au delà desquelles sont de vastes terrains, des groupes de collines escarpées, des fossés pleins d'eau, des lacs artificiels à bords irréguliers, de petites îles couvertes de constructions bizarres et ombragées d'arbres délicieux. Sur ces collines sont bâtis des temples et des maisons isolées, formant tout autant de palais, habitations de l'empereur et de sa suite.

Auprès de cette résidence est une rue qui aboutit aux murs de la ville, et dans laquelle un bâtiment d'une élévation considérable renferme une cloche cylindrique. Lorsqu'on frappe cette cloche avec un maillet de bois, elle rend un son qui s'entend de tous les points de la capitale.

Mais la merveille la plus extraordinaire est la résidence impériale de Yuen-meng-yuen ou jardin des jardins, maison de plaisance située à peu près à la même distance de Pé-king que Versailles l'est de Paris. Elle renferme plus de deux cents maisons ou palais, séparés les uns des autres par de vastes cours et par des jardins. La façade de toutes ces maisons est ornée de dorures, de peintures brillantes et de piédestaux de marbre sur

lesquels sont des figures d'animaux symboliques. Les formes des portes et des fenêtres varient à l'infini. Des parfums brûlent à l'entrée dans des urnes de bronze. Les galeries intérieures et les appartements sont décorés de vases de marbre, de porcelaine ou de bronze, et présentent à l'œil étonné les plus rares magnificences. L'enclos, dépendance de chacune de ces maisons, est un vaste terrain sur lequel on a élevé des montagnes hautes depuis vingt-cinq jusqu'à soixante pieds. Au fond de leurs vallées et de distance en distance sont des canaux coupés par des ponts, et dont les eaux forment, en plusieurs endroits, des étangs et des lacs où flottent de ravissantes barques. Tantôt le canal s'élargit, tantôt il se resserre et roule ses eaux comme une rivière naturelle. Des chemins ou sentiers pavés en petits cailloux de couleur conduisent d'un vallon à un autre. Dans l'un de ces vallons sont les bâtiments principaux à murailles de brique grise, à la charpente dorée, aux toits de tuiles de toutes couleurs, élevés seulement d'un rez-de-chaussée haut de huit pieds au plus, mais dont quelques-uns ont un étage auquel on arrive par des escaliers si artistement fabriqués qu'on les dirait taillés dans le roc.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est un bassin presque circulaire, d'une demi-lieue de diamètre en tous sens, auquel on a donné le nom de mer. Du centre de ce bassin s'élève une île ou rocher sur lequel est bâti un petit palais à quatre façades renfermant une centaine de chambres ou salons décorés dans le goût le plus exquis. De cette habitation magnifique, on découvre tous les autres palais, les montagnes qui les entourent, les canaux qui aboutissent au bassin, les ponts à balustrade de marbre jetés à l'extrémité ou à l'embouchure des canaux, en un mot tout l'ensemble de ce lieu enchanté. Ici des pavillons, là des bosquets, des quais en pierre de taille, des chemins ou

des galeries, de longues terrasses couvertes de bâtiments placés en amphithéâtre; des arbres de toute nature, nains ou à haute futaie, de toute venue ou taillés en formes variées, arbres à fleurs ou arbres à fruits. Sur le bassin, une multitude de barques à la coque dorée servent à la promenade ou à la pêche. L'empereur et l'impératrice habitent seuls ce palais : les femmes, les eunuques et tout ce qui compose la cour sont logés dans les bâtiments environnants construits de manière à figurer l'aspect d'une ville.

Dans cette résidence, les empereurs s'affranchissent de l'esclavage que leur impose la grandeur, et se procurent le plaisir de voir en miniature le mouvement d'une cité et l'image, bien incomplète à la vérité, de leur empire; car tout se trouve dans ce local, jusqu'à un port de mer et au simulacre d'une marine militaire et marchande.

A certains jours marqués, une foire générale est simulée. Chaque eunuque se revèt du costume appartenant à la profession qui lui est désignée; il est marchand, artisan, soldat, officier, filou même, car la représentation doit être fidèle. Les navires arrivent au port, les boutiques s'ouvrent, les marchandises s'étalent. La ville est divisée en quartiers : l'un est affecté aux marchands de soie, un autre à ceux de toile; une rue est assignée aux marchands de porcelaine, de provisions de bouche, d'objets de luxe, aux vendeurs de meubles ou de livres. On y voit des cabarets, des auberges, des colporteurs pour les fruits, les poissons. Dans cette immense parodie de la vie humaine, chacun joue son rôle avec une rare perfection. Celui-ci vous tire par la manche, celui-là vous harcèle pour vous attirer chez lui. On se querelle, on se bat; les archers arrêtent les turbulents; on examine les différends, on les juge; les délinquants sont absous ou condamnés à la bastonnade, et souvent un jeu

CHINE

l'Empereur allant à la Pagode

créé pour le plaisir de l'empereur se change en quelque chose de trop réel pour le patient.

Cette foire n'a lieu que pour l'empereur, qui la visite vêtu en simple particulier, et pour ses femmes; les princes même n'y sont admis que rarement et seulement lorsque les femmes se sont retirées. Elle favorise la vente d'un grand nombre de marchandises que les véritables marchands de Pé-king prêtent ces jours-là aux eunuques. L'empereur achète beaucoup; ses femmes suivent son exemple, et là comme partout on sait mettre le bon vouloir de l'acheteur à contribution.

Quelquefois l'empereur se donne le plaisir d'exécuter des travaux rustiques. Un terrain particulier est destiné au labourage. On y voit des champs, des prés, des maisons, des chaumières, des bœufs, des charrues et tous les instruments aratoires. Il sème de ses propres mains du blé, du riz, des légumes. On moissonne, on cueille les fruits; et pendant quelque temps, les soucis et les joies tumultueuses, compagnons inséparables de la grandeur, cèdent la place aux plaisirs modestes de la vie agricole.

Ce palais, qui a coûté des sommes immenses, est l'ouvrage de vingt années de travail. L'empereur en possède trois autres, à la vérité moins grands, mais non moins beaux. Il n'y a en Chine qu'un homme, c'est l'empereur, et tous les plaisirs sont faits pour lui seul.

Les palais des grands seigneurs et des princes sont dans le même genre, mais sur un moins vaste plan.

A côté de la description de toutes ces merveilles, dont je dois la connaissance au père Lamyot, je vais placer celle que donne de ce palais la relation d'un des officiers attachés à l'ambassade de lord Macartney. Elle n'a trait qu'à la portion des bâtiments dans lesquels fut reléguée cette ambassade; bâtiments enfermés

dans l'enceinte, mais probablement à l'une des extrémités et sans communication avec les autres. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du contraste.

Ce palais était divisé en deux cours carrées entourées de bâtiments dépourvus de toute élégance et dans un état de délabrement complet, autour desquels régnait un trottoir circulaire pavé. Les bâtiments étaient surmontés d'un toit en bois peint et vernissé. En face des principales portes, ainsi qu'au centre de la plus grande des cours, végétaient quelques arbres peu remarquables. A leurs pieds on avait semé du gazon aussi mal entretenu que les arbres eux-mêmes. Les fenêtres des appartements consistaient en châssis de bois, couverts d'un papier peint et vernis. Pendant les grandes chaleurs du jour, les portes étaient enlevées et remplacées par des treillis de bambous élégamment peints et d'un travail remarquable. Aux approches de la nuit, ces treillis disparaissaient; on replaçait alors les portes, que l'on fermait.

L'ameublement des appartements consistait en quelques tables et chaises communes. Il paraît que ces appartements n'avaient pas été habités depuis longtemps, car ils étaient peuplés de toutes sortes d'insectes ou d'animaux sales et dégoûtants, tels que des bêtes à mille pieds, des scorpions, des cloportes et des moustiques.

Les femmes paraissent jouir à Pé-king d'une liberté plus grande que dans le reste de l'empire. Elles sortent rarement, il est vrai, mais elles peuvent se promener à pied dans les rues. La police est admirablement faite dans la ville. Outre les soldats dont j'ai parlé, et qui sont échelonnés dans les rues de dix en dix maisons, un chef de famille est chargé, à tour de rôle, de veiller à la sûreté du quartier; au moindre trouble qui survient dans une des maisons dont la surveillance lui est confiée, il en

avertit le corps de garde le plus voisin, et la force armée intervient. Le service de nuit est fait par des surveillants qui circulent dans les rues.

La ville renferme deux édifices, monuments remarquables, l'un historique, le temple de Tiwang-miao; l'autre religieux, celui de Confucius ou Khoung-fou-tseu, législateur chinois.

Dans le premier se trouvent des tablettes où sont représentés les traits des empereurs chinois qui se sont le plus illustrés pendant leur règne, et qui ont mérité par leurs bienfaits la reconnaissance de leur peuple, depuis Fou-hi jusqu'aux empereurs de la dynastie Taï-thsing.

Le temple de Confucius est placé dans le collége impérial. On peut citer encore le collége impérial lui-même, l'observatoire, grosse tour carrée, adossée intérieurement au mur de la ville tartare, qu'elle domine de douze pieds, et dans laquelle sont renfermés les anciens et les nouveaux instruments en bronze avec lesquels les astronomes chinois observent le ciel; l'imprimerie et la bibliothèque, l'hospice des enfants trouvés, les écoles publiques, des cabinets d'histoire naturelle et plusieurs autres établissements publics; enfin, ce qui ne paraîtra pas moins extraordinaire que les merveilles du palais de Yuen-ming-yuen, une église chrétienne, bâtie dans la première enceinte du palais de ville et sur laquelle est gravée cette inscription chinoise :

Tien-tchu-tieng-tchi-kien, temple du seigneur du ciel, bâti par ordre de l'empereur.

Rien de ce qui existe en Europe ne peut donner une idée du mouvement qui règne dans une ville aussi peuplée, si ce n'est peut-être certains quartiers de la ville de Naples. Ce sont des rues encombrées par la foule des marchands ambulants ou stationnaires, mais qui s'y sont établis avec leurs échoppes et qui

vendent des comestibles; des files de dromadaires, des chariots attelés ou à bras, des charrettes chargées de légumes apportés chaque matin de la campagne, des convois funèbres, des cortéges de mariés, des milliers de soldats chargés de la police et qui circulent pour maintenir l'ordre, des mandarins chargés de la surveillance de ces soldats et qui parcourent la ville escortés d'un cortége nombreux, enfin la foule des allants et des venants.

Pé-king est situé dans une plaine vaste et fertile, à dix lieues d'une chaîne de montagnes qui, courant au Nord-Ouest, divisent l'immense chaîne septentrionale connue sous le nom de Pé-ling et qui n'est que la continuation des monts Kan-ti-ssé. Des routes magnifiques traversent une campagne richement cultivée et viennent aboutir de tous côtés à la ville; elles sont coupées par des rivières et des ruisseaux nombreux qui ont nécessité la construction de ponts élégants. Des allées d'arbres les bordent des deux côtés.

Près des montagnes Nord sont des sources d'eaux thermales dont la température atteint 45° Réaumur, et que l'on utilise dans des établissements de bains tenus avec luxe et d'une grande propreté. L'eau, portée par des conduits souterrains, est ingénieusement dirigée dans des baignoires creusées dans le roc et recouvertes de lames de plomb. Les gens riches affluent dans ces établissements, où ils viennent chercher à rétablir leur santé altérée par des excès en tous genres.

Ainsi que tous les environs d'une capitale, ceux de Pé-king se font remarquer par des habitations d'une rare élégance. Sur le versant des coteaux et dans la plaine qui se déroule à leurs pieds, de jolies maisons de plaisance construites en briques, ornées de colonnades, aux toits en pente et recourbés; des kiosques aux dômes dorés, étincelant aux rayons du soleil, s'élèvent de toutes

parts et servent de refuge à cette masse oisive qui, rassasiée des plaisirs de la ville, s'empresse de venir respirer au printemps l'air pur de la campagne. Des massifs d'arbres et de fleurs, des cascades naturelles, des ponts suspendus sur des abîmes, tout ce que le goût chinois peut inventer de plus capricieux, décorent les parcs dont ces maisons sont entourées, et en font autant de villas délicieuses. Une quantité innombrable d'arbres fruitiers, les uns connus, d'autres inconnus à l'Europe, peuplent les vallées. Çà et là, des temples magnifiques, desservis par des bonzes, sont ouverts, mais à prix d'argent, à l'étranger qui déserte momentanément sa province, et même à l'habitant de la capitale qui, trop pauvre pour avoir une propriété, désire cependant jouir des plaisirs de la campagne. Des forêts d'une étendue médiocre et parfaitement entretenues, forment des promenades ravissantes, fréquentées durant la belle saison par la foule avide de mouvement.

Les montagnes de l'Ouest abondent en charbon fossile, ce qui le rend très-bon marché à Pé-king, où on le brûle dans des fourneaux de bronze. Il sert à chauffer l'intérieur des maisons, au moyen de conduits pratiqués dans l'épaisseur des murs et de bouches de chaleur, précaution indispensable dans un pays souvent couvert de neige, où le froid descend quelquefois à douze degrés Réaumur. Les Chinois ont une telle horreur du froid, qu'ils font chauffer leur boisson et même leurs vins dans toutes les saisons. A mesure que la neige tombe dans la ville, elle est enlevée soigneusement et n'y séjourne jamais vingt-quatre heures, les ordres les plus sévères étant donnés à cet effet.

Les pluies sont rares et les rosées abondantes. Le pays, en général peu fertile en riz, produit du froment et toutes espèces de céréales. Le millet surtout y vient en abondance et forme la

base de la nourriture des paysans : les tiges sont données au bétail, pour qui elles sont un bon aliment. La paille d'une autre espèce de millet, qui s'élève jusqu'à douze et quinze pieds de hauteur, est employée pour la couverture des cabanes ainsi que pour le chauffage. Les légumes et les fruits y croissent en grande quantité, et les rivières abondent en poissons.

On a cru remarquer que le peuple de cette province a moins d'aptitude pour les arts que celui des provinces méridionales. En effet, l'application de la mécanique à l'industrie y est parfaitement inconnue, et tout s'y fait à l'aide des bras. On n'y connaît même pas l'usage des pompes pour l'ascension de l'eau. Si la disposition des localités s'y prête, on établit des galeries d'écoulement; dans les lieux moins favorablement disposés, on va puiser l'eau soit à la rivière, soit à des puits. En revanche, les habitants de cette province sont plus belliqueux et supportent plus facilement les fatigues de la guerre.

Les voyages d'un Chinois de la basse classe n'exigent pas grand appareil : un traversin roulé dans un très-petit matelas, ou même un paillasson et une garde-robe très-mince, composent son bagage lorsqu'il se transporte d'un lieu à un autre par terre. Si le voyage se fait par eau, il se munit d'une plus grande quantité d'effets. Le Chinois qui voyage à cheval est juché sur une haute selle; au lieu de brides, il se sert de cordes pour guider sa monture, à la poitrine de laquelle pendent des houppes de crins rouges.

Les routes sont pavées. Cependant les voitures sont rares; on n'en rencontre qu'aux abords de la capitale. Ces voitures, qui ne sont que des chariots non suspendus, servent aux mandarins ou aux gens riches pour voyager dans l'intérieur. Elles sont couvertes soit avec des étoffes de Nan-king, soit avec des nattes faites de bambous, et garnies dans l'intérieur d'un matelas; elles

peuvent contenir jusqu'à six personnes, forcées de s'y tenir accroupies et les jambes croisées, et sont traînées par des ânes ou des mulets.

On voyage le plus ordinairement en litières. Elles sont portées par des hommes réunis en corps sous la direction d'un chef qui en est responsable.

A défaut d'auberges publiques, dont la Chine est privée, les temples reçoivent le voyageur, gratuitement s'il est fonctionnaire du gouvernement, et moyennant rétribution s'il se déplace pour son plaisir ou pour ses affaires. Lorsqu'il s'agit de l'envoi d'une dépêche publique, l'exprès change de chevaux à des relais, propriété exclusive du souverain, et dont l'usage est interdit aux sujets quel que soit leur rang. Dans ces missions, le porteur doit faire cent milles par jour.

Les barques de voyage des mandarins offrent un confort peu commun. Elles ressemblent assez, par leur forme allongée et leur pont élevé, à nos bateaux à vapeur; les aménagements y sont à peu près les mêmes. Une antichambre pour les domestiques, une chambre de réception au centre, et, sur l'arrière, la chambre à coucher avec un cabinet. Une galerie en planches, de chaque côté du bateau, permet à l'équipage de passer de l'avant à l'arrière pour la manœuvre.

La Chine est peut-être de tous les pays celui dans lequel le système de canalisation est le mieux entendu. Parmi les canaux qui la sillonnent en tous sens, il faut surtout distinguer le canal impérial, un des plus beaux et des plus utiles ouvrages qui soient sur le globe, dit le docteur Johnson, qui ajoute : « Il « serait honorable pour un homme, tel haut placé fût-il, de « pouvoir dire : Mon grand-père a vu le canal impérial de la « Chine. »

Qu'on se représente une ligne démesurément prolongée,

creusée de manière à ce que le niveau des eaux s'en maintienne toujours à une hauteur que ni les inondations ni les sécheresses ne peuvent jamais changer, que ces eaux ne soient pas stagnantes, mais qu'elles aient un jeu suffisant imprimé par des courants qui proviennent d'écluses établies de distance en distance, et l'on aura une idée faible encore, mais du moins assez juste, de cette œuvre gigantesque, auprès de laquelle nos travaux en ce genre ne sont que des jeux d'enfants.

Prenant son point de départ à Tien-tsin, près Pé-king, et aboutissant à Hang-tcheou-fou, dans la province de Tche-kiang, ce canal se développe sur une longueur de six cents milles et dans une largeur proportionnelle. Il est navigable depuis Lin-tsin-tscheu jusqu'à Canton, et l'on évalue à neuf cent quatre-vingt-quatre lieues la portion qui porte bateau et que sillonnent les plus grands navires. Les Chinois et les Tartares se disputent le mérite de cet admirable ouvrage, à la création duquel ils assignent deux dates bien différentes. Cependant l'opinion la plus généralement accréditée en attribue l'idée première à l'empereur Yang-ti, qui régnait au commencement du septième siècle de notre ère, et l'on suppose qu'il a été terminé par Khoubilaï-khan (1279 à 1294), dans la vue d'affranchir le commerce intérieur des embarras et des lenteurs de la navigation côtière. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, ce gigantesque travail honore la nation qui a su l'exécuter. Creuser le sol en certains endroits jusqu'à soixante-dix pieds de profondeur; élever des chaussées au milieu d'étangs profonds et de marécages mouvants; traverser des lacs de plusieurs milles d'étendue, et présenter ainsi une ligne d'eau navigable qui domine une nappe d'eaux immobiles et sur un niveau inférieur; amener dans ce canal, pour l'alimenter, les eaux des fleuves voisins; exécuter des travaux tels qu'on n'eût pas à redouter des crues d'eau extra-

ordinaires, lors même que ces crues auraient lieu dans les fleuves, ou des diminutions dans les temps de sécheresse; assainir en l'égouttant un pays marécageux; fortifier des terrains forcément incultes; tels sont les obstacles qu'il a fallu vaincre, les combinaisons qu'il a fallu trouver, et les bienfaits que l'on a obtenus.

Des ponts de toute grandeur ont été jetés sur le canal. Tous sont assez élevés pour permettre aux navires du plus fort tonnage de passer sans avoir besoin de baisser leurs mâts. De nombreuses écluses, de construction d'ailleurs assez grossière, ont été pratiquées. La manière dont on s'y prend pour les faire traverser par les bateaux mérite d'être connue. Elle est ainsi décrite dans la narration du voyage de l'ambassade de lord Macartney :

« La différence de niveau entre les deux bassins était de six « pieds. Dans le plus élevé, l'eau se trouvait d'un pied plus « basse que le bord supérieur de la poutre sur laquelle le « bateau devait passer. Cette construction consistait en un « double glacis d'une maçonnerie oblique, inclinée à peu près « de quarante degrés à l'horizon. Les bateaux sont tirés par des « cabestans dont deux suffisent ordinairement, quoique quel- « quefois il faille en employer quatre ou six, s'il s'agit d'un « poids plus considérable.

« Lorsqu'un bateau est sur le point de passer, les cordes des « cabestans, formant une boucle à leur extrémité, sont forte- « ment attachées à la poupe, et, pour plus de solidité, après « avoir passé les boucles l'une dans l'autre, on y introduit une « cheville de bois, pour empêcher le nœud de se défaire, « ensuite on fait prendre à ces câbles une direction convenable « le long du plat bord. C'est alors que les hommes manœuvrent « les cabestans jusqu'à ce que le bateau ayant perdu l'équilibre

« soit rapidement lancé, par son propre poids, dans le bassin « inférieur, où il est préservé de se remplir d'eau au moyen « d'une espèce de grand éventail en osier, d'un tissu très-serré, « dont on a soin de munir son avant. »

Nan-king ou Kiang-nan, capitale de la province de ce nom, à 326 lieues Sud-Sud-Est de Pé-king, est situé par 32° 4′ 40″ latitude Nord, et 116′ 27″ longitude Est de Paris, dans le troisième climat de l'empire ou climat de 14 heures et demie, et à peu près à égale distance de Pé-king et de Canton, les deux extrémités les plus importantes Nord et Sud de la Chine.

Ainsi que l'indique son nom, *Cour du Sud*, Nan-king était autrefois la résidence de la cour; mais les fréquentes irruptions des Tartares engagèrent l'empereur à transporter le siége du gouvernement sur un point plus rapproché de la frontière, et Pé-king fut bâti ainsi que je l'ai rapporté en parlant de cette ville.

L'enceinte des murailles de Nan-king mesure dix-sept milles de circonférence. Le Yang-tsé-kiang, sur les bords duquel la ville est bâtie, roule avec majesté ses flots azurés. Entre la partie habitée de la ville et les portes de son enceinte existe un espace à peu près désert où l'on trouve seulement quelques maisons éparses, des jardins et des bosquets de bambous. La ville a deux temples. Celui que l'on appelle Tsing-hai-tse est dédié à Kwang-yin; il renferme les portraits des principaux philosophes chinois; on y remarque sur un paravent le portrait de Kwang-yin entouré d'oiseaux et de quadrupèdes, et des vases de métal précieux par l'élégance de leurs formes et le fini de leur travail.

Près de ce temple existe un bain de vapeur consistant en une chambre de cent pieds de superficie, divisée en quatre compartiments et pavée en marbre.

Une triple muraille environnait autrefois la ville, mais elle

est aujourd'hui détruite en partie. La ville habitée est bâtie dans l'angle formé par les montagnes qui en sont très-rapprochées; elle est percée de quatre rues principales d'une extrême propreté, coupées à angles droits par d'autres rues plus petites. Un canal étroit, sur lequel sont jetés des ponts d'une seule arche, longe la plus large de ces rues. A Nan-king se trouve la tour de porcelaine, si souvent décrite, surmontée d'une boule d'or ou dorée, à neuf étages, de deux cents pieds de hauteur, tandis que sa base n'a que quarante pieds de diamètre. Cette tour, consacrée à la religion, isolée, à proximité du fleuve, est de forme octogone; un escalier en spirale, le long duquel sont placées des images de Bouddha et de la déesse Kwang-yin, conduit à son sommet; à chacun de ses angles extérieurs est suspendue une petite clochette de cuivre.

Dans cette ville, ou plutôt dans la province de ce nom, se fabrique cette étoffe de coton depuis si longtemps connue en Europe sous le nom de nankin et qu'on a inutilement cherché à imiter, le coton employé à sa fabrication étant naturellement jaune et croissant dans les plaines qui environnent Nan-king.

Une autre ville, Nan-tschang, capitale du Kian-si, située sur le Kan-kiang, à 250 lieues au Sud de Pé-king, est aussi très-remarquable. Ses murs ont deux lieues de tour. Placée sur la route de Canton à Pé-king, elle fait un commerce considérable en fourrures, soieries et porcelaine. La montagne qui sépare le Kouang-toung du Kian-si mérite de fixer l'attention. Des vallons délicieux arrosés par des ruisseaux qui se réunissent pour former une jolie rivière; une route d'un jour entier de marche, creusée entre deux rochers, pavée de cailloux de différentes couleurs, et fermée dans le haut par un mur au milieu duquel est une porte gardée par un poste militaire, une affluence de voyageurs telle, que le P. Gaubil affirme n'avoir jamais vu plus de foule

à Paris; telles sont les particularités qu'elle offre. C'est à un gouverneur de Nan-hiong, qui fit percer la montagne à ses frais, que la Chine est redevable de cette route auparavant impraticable, et aujourd'hui fréquentée au point qu'on la prendrait, me disait le P. Lamyot, plutôt pour une foire perpétuelle que pour un grand chemin.

CHAPITRE TROISIÈME.

Traditions chinoises.

Je consignerai ici, le plus brièvement possible, les principales notions que j'ai recueillies sur l'histoire de la Chine.

Les origines chinoises, comme celles de tous les peuples, sont enveloppées de ténèbres mystérieuses qu'une raison sage et éclairée ne doit même pas chercher à dissiper.

Pan-kou, fondateur de l'empire chinois, sépara le ciel de la terre, et fut appelé pour cela l'ordonnateur du monde. Son règne précéda de plusieurs milliers d'années celui de Fou-hi, qui commença en l'an 3468 avant Jésus-Christ. Fou-hi naquit et vécut dans le Ho-nân. Il avait le corps de dragon et la tête de bœuf. Son vêtement était fait d'écorces et de feuilles d'arbres. Il institua le mariage, établit un calendrier pour fixer l'année, inventa des armes de bois, fit écouler les eaux et entoura les villes de murailles. A Fou-hi succéda, en l'an 3355, Nu-oua, sous laquelle un déluge universel fit périr tous les hommes. Par une singulière coïncidence, l'époque assignée à ce cataclysme par les mythes chinois, s'accorde à dix ans près avec celle qui lui est assignée par les traditions bibliques, d'après les calculs d'un de nos plus savants chronologistes. Chin-noung, le successeur de Nu-oua, mesura le premier la figure de la terre, fit connaître la culture des céréales, et distingua toutes les plantes, dont il détermina les diverses propriétés. Il est le Triptolème et l'Esculape de la Chine.

à Paris; telles sont les particularités qu'elle offre. C'est à un gouverneur de Nan-hiong, qui fit percer la montagne à ses frais, que la Chine est redevable de cette route auparavant impraticable, et aujourd'hui fréquentée au point qu'on la prendrait, me disait le P. Lamyot, plutôt pour une foire perpétuelle que pour un grand chemin.

Je [illegible]

notions [illegible]

Les [illegible]

sont [illegible]

et [illegible]

[illegible]

terre [illegible]

règne [illegible]

qui [illegible]

et [illegible] ...e

de [illegible] ...ous

Il [illegible] ...nois,

inventa [illegible] ...s avons

villes [illegible]

sous [illegible] ...il s'attacha

Par une [illegible] ...troid? disait-il

clysme [illegible] ...faim? c'est ma

qu' [illegible] ...m'en regarder

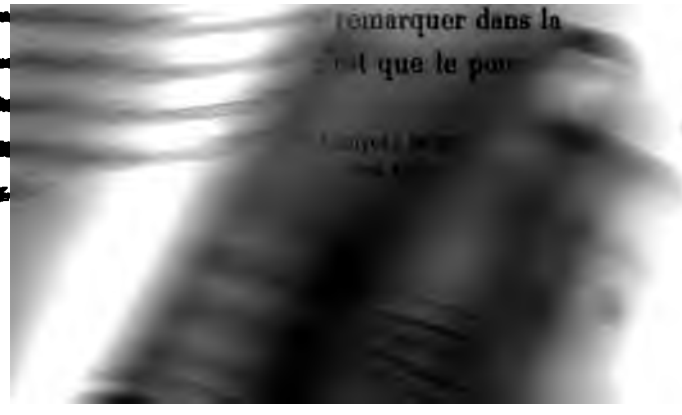
calcu[illegible] ...remarquer dans la

succes[illegible] ...est que le pou[illegible]

fit [illegible]

plante [illegible]

toleme [illegible]



Hoang-ti, qui monta sur le trône en l'an 2698 avant Jésus-Christ, est le premier prince connu après Chin-noung. Dès cette époque commencent les temps historiques, et la longue liste chronologique des empereurs chinois se déroule sans lacune et sans interruption depuis l'avénement d'Hoang-ti jusqu'à nos jours. A ce prince est attribuée la première forme régulière de gouvernement. Il divisa le peuple en différentes classes, et partagea ses états en dix provinces, subdivisées en dix départements, chaque département renfermant dix arrondissements, chaque arrondissement dix villes. Il fit connaître les principes de l'arithmétique et de la géométrie, fonda des écoles, recula les bornes de son empire, et créa en sa faveur une sorte de droit divin, en joignant à son nom le mot qui sert à désigner la Divinité.

Ses successeurs les plus remarquables sont Yao et Chun. Le premier monta sur le trône à l'âge de vingt ans (2357 avant Jésus-Christ). On lui donna pour symbole, dit le P. Amyot, LE FEU, dont il avait toutes les qualités, et on le proclama *Fils du ciel*. King-tou, sa mère, le conçut sous le présage d'un dragon rouge, et le mit au monde au quatorzième mois de l'an 2377 avant notre ère. Le premier des livres sacrés, appelés King, commence l'histoire des Chinois par le règne de ce prince. On sait que ces livres sont le plus ancien monument historique qui existe chez aucun peuple, qu'ils furent composés par l'ordre des empereurs régnant à cette époque, et que le savant P. Gaubil reconnaît leur authenticité. Yao pacifia entièrement son royaume. On lui doit le rétablissement de l'enseignement de l'astronomie, qui avait été jusque-là négligée. Il y avait un observatoire à Ya-y, aujourd'hui Teng-tcheou, dans la province de Chang-toung. L'astronome Hi-tchong reçut l'ordre de s'y rendre pour aller recevoir avec respect le soleil levant. Ho-tchang

eut ordre d'aller dans celui de Si, pour conduire avec un festin le soleil quand il va se coucher le jour de l'équinoxe d'automne. En même temps, il fut ordonné à quatre autres ministres de partir dans la direction des quatre points cardinaux, pour y déterminer la position des astres. Voici le texte de leur mission :

« L'égalité du jour et de la nuit, et l'observation de l'astre *Niao*, font juger du milieu du printemps; la longueur du jour et l'observation de l'astre *Ho* font juger du milieu de l'été; l'égalité du jour et de la nuit, et l'observation de l'astre *Niu*, font juger du milieu de l'automne; la brièveté du jour et l'observation de l'astre *Mao* font juger du milieu de l'hiver. »

On lit dans une chronique chinoise :

L'empereur appela Hi et Ho, et leur dit : « Remarquez une période de 365 jours; l'intercalation d'une lune, et la détermination de quatre saisons servent à la disposition de l'année. » Le P. Lamyot(1), qui avait lu cette chronique, me donna un fragment de traduction faite par lui, et que j'ai transcrit. Voilà donc la distribution de notre année, et tous ces calculs dont nous sommes si vains, trouvés 2400 ans avant nous par les Chinois, que si longtemps nous avons méconnus, et qu'après nous avons encore pendant si longtemps crus inférieurs à nous.

Yao ne se contenta pas d'instruire ses sujets, il s'attacha surtout à les rendre heureux. « Le peuple a-t-il froid? disait-il souvent, c'est moi qui en suis cause. A-t-il faim? c'est ma faute. Tombe-t-il dans quelque crime? je dois m'en regarder comme l'auteur. » Un fait qu'il importe de remarquer dans la constitution de l'empire à cette époque, c'est que le pouvoir

(1) Il ne faut pas confondre le père Amiot avec le père Lamyot : le premier habitait la Chine dès 1752; j'ai connu le second à Macao, il avait vécu trente années à la cour de Péking en qualité d'interprète tartare.

n'était pas héréditaire. Tous les souverains qui avaient précédé Yao avaient été choisis par le souverain lui-même pour lui succéder. Yao suivit leur exemple. N'ayant pas reconnu à son fils les qualités nécessaires pour faire le bonheur de son peuple, il le déshérita de son vivant pour laisser la couronne à Chun, son premier ministre, auquel il avait donné ses deux filles en mariage.

C'est au règne de Chun que les livres sacrés rattachent les traditions d'un déluge qui submergea toutes les parties basses de la Chine. Cet empereur employa huit années à faire écouler les eaux. Yu, son ministre, l'aida dans cette entreprise, et tous deux donnèrent naissance aux neuf fleuves qui, se réunissant dans un seul, vont porter leurs eaux à la mer, ce qui veut dire que Chun, aidé de Yu, fit creuser et élargir le lit des rivières et des fleuves, et commencer les travaux de canalisation si heureusement continués par ses successeurs. Les grands de l'empire, que son élévation avait mécontentés, fomentèrent des troubles; le fils aîné de Yao fut du nombre des rebelles. Chun se contenta de les punir de l'exil; ce qui rétablit la paix.

Il commença son règne par visiter chaque partie de son empire, ce qu'il fit dans la suite tous les cinq ans. Il réforma le calendrier et le régla tel qu'il existe encore aujourd'hui; il mit de l'uniformité dans les poids et dans les mesures, qui étaient différentes dans chaque province, et contraignit les princes tributaires de venir quatre fois par an lui rendre hommage et lui rendre compte de leur conduite; il les récompensait ou les punissait suivant leur mérite. Il publia un code de lois pour punir les criminels, ordonnant l'exil pour les cas où l'on pouvait se dispenser des supplices, et voulant que les fautes ordinaires fussent punies du fouet ou du bambou. Il permit qu'on se rachetât de la peine infligée pour certaines fautes légères,

qu'on pardonnât même celles qui ne seraient que l'effet du hasard, mais qu'on fût inexorable pour les criminels qui montreraient un caractère incorrigible.

Il divisa l'empire en douze *Tcheou* ou provinces, et leur donna douze gouverneurs qu'il appela *Mou*, pasteurs. Enfin il mourut en désignant pour son successeur celui qui l'avait aidé dans tous ses travaux, son premier ministre Yu, qu'il avait déjà depuis longtemps associé à l'empire.

Yu commença la dynastie des Hia; il voyagea dans les provinces de son empire, qu'il régla au nombre de neuf seulement, et dont il examina la position et les ressources pour pouvoir leur demander des tributs appropriés à leurs produits. Telle est dans cet empire l'origine de la répartition des impôts. Il établit aussi neuf ministères :

1° Le président du conseil des ministres, ou instigateur des autres ministres (c'étaient les fonctions qu'il avait exercées lui-même sous son prédécesseur);

2° Le ministère de l'agriculture;

3° Le ministère de l'instruction publique;

4° Le ministère de la justice;

5° Celui des travaux publics ou des ouvrages pour la terre et pour l'eau;

6° Le ministère des domaines, comprenant les montagnes, les forêts, les étangs, les lacs, etc.;

7° Le ministère des cérémonies et des rites;

8° Le ministère de la musique;

9° Le ministère de la censure publique, organisation antique qui subsiste encore dans presque toute sa pureté.

Il fixa sa résidence dans une province près des frontières de la Tartarie; enfin il mourut dans la centième année de son âge,

ayant régné vingt-sept ans, savoir, dix-sept avec Chun, et dix tout seul.

Une inscription, gravée de son vivant, consacre la mémoire de tous les travaux qu'il fit exécuter.

Yu avait désigné son premier ministre Y comme le plus digne de le remplacer; mais les grands, charmés des vertus de Ki, son fils, lui donnèrent le trône. Cette élection dans la même famille fut la première consécration du droit héréditaire; nous la marquons ici comme l'aliénation positive du droit de présentation qu'avaient les grands de l'empire.

Le règne de Ki fut très-court; il ne porta que le titre de roi; celui d'empereur lui paraissant trop lourd après trois règnes aussi célèbres. Ce titre de roi fut longtemps continué à ses successeurs.

Tai-kang lui succéda, mais ne l'imita pas; il fut détrôné par ses sujets, qui mirent à sa place un de ses frères nommé Tchoung-kang. De ce règne commence une série de princes débauchés, incapables; un seul parmi eux, Chao-kang, montra quelques vertus, mais il ne fit que passer sur le trône. Le chef d'un petit état, nommé Chang, se ligua avec d'autres princes, assembla des troupes, et marcha sur la capitale. Le peuple, fatigué de la tyrannie de celui qui le gouvernait, favorisa leur mouvement. Le souverain prit la fuite, et le vainqueur monta sur le trône sous le nom de Tching-thang.

Pour la première fois, en Chine, une insurrection donnait la couronne. C'est bien avec raison que les Chinois passent pour les inventeurs de toutes choses; ils nous donnent en cette occurrence le modèle d'une petite comédie politique, jouée depuis dans tous les temps et dans tous les lieux. Tching-thang assemble ses ministres, leur expose les doutes qu'il avait sur sa légitimité, et leur manifeste l'intention d'abandonner le pouvoir;

ceux-ci le rassurent. Il rassemble alors ses grands vassaux et leur demande leurs suffrages, qu'il n'a aucune peine à obtenir. Son règne fut brillant; Confucius l'a célébré dans ses écrits.

La dynastie des Chang présente les mêmes alternatives de bons et de mauvais princes.

Taï-wou, l'un d'eux, reçoit des ambassadeurs de soixante-seize rois étrangers. Il rétablit les hospices fondés par Chun pour les vieillards. Sous son règne mourut le célèbre astronome Ou-hien, qui avait dressé un catalogue d'étoiles dont il est fait mention dans des catalogues plus récents.

Sous son successeur, la résidence de l'empire est changée et transportée dans la province voisine du Ho-nân; plus tard, elle le fut dans la province du Tchy-li, où est actuellement Péking.

Les invasions des peuples étrangers, les guerres de successions, les dissensions civiles et les crimes des princes, désolèrent la Chine. Wou-ting, le seul dont le règne eut quelque gloire, fut obligé de choisir pour ministre un pauvre artisan, tant il trouva d'incapacité parmi ceux qui l'entouraient. Enfin, la dynastie des Chang perdit la couronne pour les mêmes causes et de la même manière que la dynastie des Hia. Le prince de Tchéou, indigné des cruautés du souverain, vint lui faire des remontrances; il est jeté en prison, et l'un de ses fils est mis à mort. Les grands du royaume rachetèrent sa liberté, que le monarque insouciant et trop avide leur accorda. Alors les grands se rangèrent de son côté. Wou-wang, fils et successeur du prince de Tchéou, remporta une grande victoire sur le roi Chéou-sin. Il marcha sur la capitale, qui lui ouvrit ses portes, et commença, vers l'an 1100 avant notre ère, la vingt-troisième dynastie surnommée dynastie des Tchéou, laquelle occupa le trône pendant huit siècles environ. Wou-wang fit publier qu'il

n'apporterait aucune modification à la constitution politique des Chang, mais qu'il voulait qu'on observât les règlements faits par les anciens sages de cette dynastie. Il réforma le calendrier, en ordonnant que le mois dans lequel se trouve le solstice d'hiver fût le premier mois de l'année, et fixa le commencement du jour civil à l'heure de minuit. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient détenus injustement. Il distribua à l'armée l'argent trouvé dans les trésors de Chéou-sin, et ordonna des cérémonies publiques en l'honneur de ceux qui avaient péri dans le combat. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de l'état, il changea le siége du gouvernement, et le transporta de la province de Ho-nân dans le Chen-si.

Pour satisfaire l'ambition des grands, et par reconnaissance pour les services qu'ils lui avaient rendus, il leur donna des souverainetés qui relevaient de la couronne, mais qui devinrent par la suite de petits états indépendants et causèrent de grands embarras à ses successeurs. Il en créa vingt-deux. Cent ans plus tard, ce nombre fut porté à quarante-trois, et cent ans plus tard encore il était de cent vingt-cinq. Telle est l'origine du système féodal en Chine, où il subsista près de huit cents ans, c'est-à-dire autant que la dynastie des Tchéou. Avant cette dynastie, il y avait eu des royaumes feudataires; mais des liens plus étroits les rattachaient à la couronne.

La renommée de Wou-wang s'étendit de toutes parts; il reçut des ambassadeurs venus de pays éloignés, et les chefs de peuplades voisines accoururent lui payer des tributs. La mort le surprit trop tôt pour le bonheur de son peuple, car il ne régna que sept ans.

Son fils, Tching-wang, qu'il avait désigné pour son successeur, monta sur le trône. Pendant sa minorité, Tcheou-koung,

son oncle, fut nommé régent. Il comprima une révolte, bâtit une ville, et y fit construire un observatoire. On conserve encore une pièce de monnaie de cuivre de ce règne. C'est la plus ancienne que l'on connaisse; elle est ronde et percée d'un trou carré dans le milieu. Des hommes du royaume de *Ni-li* vinrent à sa cour. On suppose, gratuitement peut-être, que ce royaume est l'Égypte.

Tous les rois de cette dynastie changeaient de nom en montant sur le trône et prenaient un surnom qui leur était donné dans la salle des ancêtres, et sous lequel ils sont connus dans l'histoire. Ce surnom résume leurs qualités.

Ainsi Wou-wang signifie roi guerrier;

Tching-wang, roi parfait;

Kang-wang, roi paisible.

Cet usage a subsisté pendant plus de neuf cents ans. Dans ce court résumé je ne rappellerai que le nom des rois qui ont mérité d'être arrachés à l'oubli.

Kang-wang (1067 avant J.-C.) mit ses soins à faire fleurir l'agriculture; il s'asseyait sous un grand saule, et rendait lui-même la justice et apaisait les différends qui survenaient entre ses sujets. Il disait souvent : « La vertu règne rarement parmi les gens riches et parmi ceux qui sont d'anciennes maisons; l'orgueil leur impose de la haine et du mépris pour les gens vertueux, et ils les maltraitent. C'est détruire la loi du ciel que de ne pas garder les lois de la modération, et de ne vivre que dans le luxe et la mollesse. C'est le défaut qui a toujours régné. »

Tchao-wang, roi brillant (1052 avant J.-C.), périt victime de sa passion pour la chasse.

Mou-wang, roi magnifique (1001 avant J.-C.), soutint la gloire de ses ancêtres. Il fit construire deux palais pour sa cour, reçut

les envoyés des peuples voisins qui lui apportaient des présents, voyagea dans diverses provinces, et soutint une guerre heureuse contre les barbares, qui furent soumis.

Li-wang, le cruel (873 avant J.-C.), se rendit odieux par sa cruauté et sa prodigalité, fut chassé du trône et mourut dans l'exil; il porta seul la peine de ses fautes. Ses ministres firent proclamer Siouan-wang, son fils.

Des événements funestes signalèrent le règne de Yeou-wang. Trois fleuves débordèrent, une montagne s'écroula, les impôts furent augmentés pour satisfaire les prodigalités du prince. Le fils de sa femme légitime, qu'il avait déshérité, se retira avec sa mère chez les Tartares. Le roi se prépara à la guerre; mais il fut surpris par les Tartares et tué. Néanmoins les Tartares ne s'emparèrent pas du royaume, ils furent repoussés par les grands vassaux des provinces de Thsin, de Tsin et de Weï, dont l'autorité s'accrut tellement par ce haut fait, que dès lors ils ne furent plus vassaux que de nom.

Ping-wang, roi pacifique, fils de Yeou-wang, est proclamé roi par ceux qui avaient repoussé les Tartares (770 avant J.-C.); il se retire dans la ville bâtie par Tcheou-koung dans la province de Ho-nân, qu'il appela la cour orientale, cédant au prince de Thsin l'ancienne résidence de Chen-si, appelée cour occidentale; il l'éleva au rang de roi suzerain. Dans la rédaction de l'acte de cession, l'empereur prend le nom de *roi céleste*, Thien-wang. Les grandes familles, accoutumées à la résidence de Chen-si, ne voulurent pas l'abandonner, elles restèrent avec le prince de Thsin, ce qui diminua de beaucoup la puissance et l'éclat de la famille dynastique.

Plusieurs autres vassaux saisirent ce moment pour se rendre indépendants et agrandir leurs états. Celui de Tsi s'empara de la province de Chan-toung; celui de Tsou se rendit maître des

provinces du Hoa-kouang et du Kiang-si; le prince de Tsin s'empara de tout le Chen-si. Cette époque est le moyen âge de la Chine.

Vers la fin du règne de Hoëi-wang (651 avant J.-C.), un prince de Tsi se fit déclarer le chef des assemblées des princes vassaux, ce qui lui donna une grande autorité. Le prince de Thsin, Moukoung, lui déclara la guerre, et perdit une bataille contre lui. Ce prince de Thsin mourut trois ans après, et à ses funérailles cent soixante-dix-sept personnes reçurent l'ordre de se donner la mort, pour honorer sa mémoire et l'accompagner dans l'autre monde. Coutume barbare récemment introduite en Chine, et transmise sans doute par les Tartares occidentaux, qui, eux-mêmes, la tenaient des Scythes. C'est le premier exemple qu'on en trouve dans l'histoire de la Chine; il prouve à l'évidence que déjà des rapports s'étaient établis entre les deux peuples.

Vers cette époque fleurirent les trois célèbres philosophes chinois Lao-tseu, Khoung-fou-tseu et Meng-tseu, disciple de ce dernier.

La dynastie des Tchéou finit comme elle avait commencé, par une usurpation. Tchao-siang, roi de Thsin, devenu plus puissant que l'empereur, lui déclara la guerre, le défit en bataille rangée, et l'envoya en exil. Alors commença la dynastie des Thsin (249 avant J.-C.); Tchao-siang mourut avant d'avoir achevé la conquête de l'empire. Tchouang-siang-wang termina son œuvre; mais la mort ne lui laissa pas le temps de le pacifier. Cette gloire était réservée à son fils Thsin-chi-hoang-ti, sous le règne duquel l'empire chinois, qui tombait en dissolution, reprit une nouvelle vie. Ce prince, âgé de vingt-deux ans seulement, porta sur le trône l'astuce politique des vieux tyrans. Il débuta par des actes de fermeté cruelle, mais nécessaires pour le faire craindre et consolider son pouvoir. Il s'attacha surtout à

détruire la puissance des princes feudataires en les excitant secrètement à s'entredéchirer les uns les autres. Quand il les eut affaiblis, il leur déclara la guerre.

Une tentative d'assassinat dirigée contre sa personne par le prince de Yen en fut le prétexte; il s'empara de ses états, et agissant ainsi successivement contre tous les autres, il parvint à les réunir à l'empire.

Devenu maître absolu, Thsin-chi-hoang-ti s'appliqua à faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir des princes qui l'avaient précédé ; il poussa ce soin jusqu'à des détails qui doivent nous paraître puérils, mais qui ne le sont cependant pas dans un empire où tout est tradition et habitude. C'est ainsi que la dernière dynastie ayant choisi le feu pour symbole, il lui substitua l'eau : « L'eau, disait-il, éteint le feu ; j'ai éteint » la dynastie des Tchéou, je prends l'eau pour symbole. »

Le nombre six, qui se rapporte à cet élément, servit de base à un nouveau système de numération appliqué à tous les usages de la vie. C'est ainsi que le pas géométrique fut divisé en six pieds, le pied en six pouces, et ainsi de suite. Son char fut de six pieds et traîné par six chevaux.

L'empire fut divisé en trente-six provinces.

Il choisit le noir pour la couleur impériale au lieu du rouge, que les Tchéou avaient déjà substitué au blanc, couleur de la dynastie qu'ils avaient renversée.

Il désarma la population; sa capitale, qui était Hien-yang, devint par ses ordres la résidence de tous les guerriers les plus renommés qu'il voulait avoir sous ses yeux. Il ordonna la construction de palais magnifiques; puis il entreprit de visiter l'empire. Il fit construire des routes larges et bordées d'arbres. L'une de ces routes eut cent quatre-vingts lieues de longueur ; il fallut pour la construire percer des montagnes, jeter des

ponts sur des torrents et des rivières, dessécher des marais; nul obstacle ne l'arrêta. Enfin, il lui vint l'idée de faire dresser une statistique générale de l'empire, qui lui servît à régler les impôts, et il y mit une telle activité qu'en moins d'un an elle fut achevée.

A son avénement, et pour colorer la mesure qu'il avait prise d'un désarmement général, il avait promis une paix éternelle; cependant il entreprit d'attaquer les Tartares Hioung-nou; il marcha contre eux à la tête d'une armée de trois cent mille hommes. Il les battit, et obtint par la force des armes la paix que ses prédécesseurs devaient à des concessions. Ses succès le déterminèrent à entreprendre des conquêtes de territoire, ce dont il vint aisément à bout. C'est ainsi qu'il réunit à l'empire toutes les provinces méridionales du Kouang-si et du Kouang-toung où est située la ville de Canton. « Dès lors, dit le père « Amiot, l'empire des Thsin, ou par corruption la Chine, em- « brassa du midi au septentrion tout ce qui est entre l'île « d'Haï-nan et les déserts de la grande Tartarie, et d'orient en « occident, depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume « d'Ava. »

Puis il fit construire la grande muraille. Un acte qui a flétri sa mémoire fut l'ordre qu'il donna de brûler tous les livres et tous les monuments historiques qui existaient dans l'empire. Cet ordre reçut son exécution, les peines les plus sévères étant portées contre ceux qui refuseraient d'obéir. Quelques livres, mais en très-petit nombre, furent sauvés des flammes, et l'on ne peut que déplorer la perte de toutes les annales de l'histoire chinoise et asiatique. On doit l'attribuer à la guerre acharnée déclarée à l'empereur par les lettrés, qui ne cessaient de l'injurier dans leurs discours et dans leurs écrits. Plus tard, le ressentiment de l'empereur contre les lettrés s'étendit de leurs

ouvrages à leur personne, et il en fit exécuter en un seul jour quatre cent soixante, avec une barbarie sans exemple qui révolta jusqu'à son fils, héritier présomptif du trône. Enfin sa mort arriva après trente-sept ans d'un règne plein de grandes choses.

Le plus jeune des fils de l'empereur fut mis sur le trône, au détriment de l'héritier présomptif, qui reçut ordre de se donner la mort. Un an après on s'apercevait déjà que ce n'était plus la même main qui tenait les rènes de l'empire : cinq royaumes indépendants s'étaient formés; les débauches et l'avarice de l'empereur régnant avaient indisposé tous les grands et le peuple. Ceux mêmes qui lui avaient donné la couronne l'assassinèrent; son successeur garda le trône deux mois environ et fut aussi assassiné. Les généraux révoltés se disputèrent le trône les armes à la main. Après une lutte qui dura cinq ans, Lieou-pang, plus habile ou plus heureux que son rival Hiang-yu, le battit (102 av. J.-C.), fut reconnu empereur, et commença la dynastie des Han. Il réprima quelques tentatives de révolte, fit une paix honteuse avec les tribus barbares du Nord-Ouest, qui menaçaient la Chine d'une nouvelle invasion, et acheva paisiblement sa carrière, laissant la couronne à son fils Hoeï-ti (empereur bienveillant). Ce dernier révoqua tous les décrets de proscription portés par Thsin-chi-hoang-ti contre les livres et les lettrés, dont il conquit par cette mesure l'amour et la reconnaissance. Cette époque peut être considérée comme celle de la renaissance des lettres en Chine. Wen-ti (179 av. J.-C.) pourrait servir de modèle à plus d'un prince très-civilisé. Il fit au peuple la remise de l'impôt sur le sel et réduisit de moitié les autres impôts; il ordonna aussi que tous les vieillards âgés de quatre-vingts ans fussent nourris aux frais de l'état; et pour suppléer au déficit des impôts, il s'imposa la plus stricte éco-

nomie. Il remit en honneur l'agriculture, acheva de faire faire la recherche des livres, et abrogea une loi ancienne qui défendait de parler mal du gouvernement : « il convenait, disait-il, de supprimer une loi qui privait l'empereur de recevoir les lumières de ceux qui pourraient l'éclairer et le guider. » Des prières publiques étaient dites pour le bonheur du souverain ; il ordonna qu'elles le fussent pour le bonheur des peuples. Il fit rechercher tous les hommes de mérite et voulut qu'on les lui fît connaître, son intention étant de les appeler à des fonctions éminentes. Enfin, ayant assemblé les grands de sa cour, il leur parla ainsi : « Il est essentiel d'examiner quatre choses ; la première, quelles sont mes fautes ; la seconde, quels sont les défauts du gouvernement ; la troisième, les injustices des magistrats ; la quatrième, les besoins des peuples. Expliquez-vous sur tous ces points dans un mémoire que je lirai et que je mettrai à profit. »

Wou-ti, empereur belliqueux (140 avant J.-C.), fut l'un des plus grands souverains de la Chine.

Les principales mesures de ce prince sont l'abolition du droit d'aînesse, existant pour les successions des principautés ; le retour à l'agriculture de ses domaines et de ses parcs réservés pour la chasse ; la fondation du collége de la *Grande Science*, destiné à former des maîtres capables d'inspirer le goût de l'instruction et de la vertu ; des lois somptuaires ; la construction d'une marine puissante qui soumit les côtes orientales de la Chine, et la répression des excursions des Tartares Hioung-nou, ou de race turque.

Les victoires remportées par l'empereur chinois sur les Tartares eurent une grande influence sur les destinées de l'Europe. Les vaincus se jetèrent sur une nation qui habitait entre l'extrémité occidentale de la Chine et les montagnes de Thian-chan et de Kuen-lun, et s'emparèrent de son pays ; celle-ci alla se fixer

dans les provinces riches et fertiles de la Transoxiane, d'où plus tard elle devait venir fondre, vainqueurs et vaincus, sur l'empire romain. Il est à remarquer que l'histoire occidentale place à cette même époque une guerre entre les Parthes et les Scythes, et l'invasion de ce dernier peuple dans la Bactriane et la Sogdiane, vers l'an 126 avant notre ère.

L'empire chinois fut reculé au Nord-Ouest, et s'agrandit par la construction de plusieurs villes et l'établissement de colonies militaires.

Sous le règne de l'empereur Wou-ti fleurissait le célèbre historien chinois Sse-ma-thsian, que l'on nomme avec raison l'*Hérodote de la Chine.*

Siouen-ti (73 avant J.-C.) créa une charge dont les fonctions étaient d'*avertir l'empereur des fautes qu'il commettait, et de l'exhorter à réformer sa conduite.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

La Chine depuis le premier siècle de notre ère.

Il est dans la destinée des choses humaines que les meilleures dégénèrent. La dynastie des Han subit la loi commune et s'éteignit dans une suite d'empereurs sans énergie et adonnés à la débauche, pour faire place à celle des Sin, qui commença et finit dans la personne de Wang-mang. Celui-ci s'empara du trône l'an 9e de notre ère, et mourut quinze ans après. Sous son règne, les Tartares menacèrent la Chine; Wang-mang envoya une armée contre eux; mais les dépenses occasionnées par cette expédition épuisèrent le trésor et forcèrent l'empereur d'augmenter les impôts. Les peuples opprimés se révoltèrent, et le résultat de l'insurrection fut la chute et la mort de celui qui avait eu assez de talent pour se substituer à un prince incapable, mais qui manqua de l'habileté nécessaire pour conserver le pouvoir.

L'empire devint encore une fois la proie d'un soldat, Lieou-lieou, qui prit le nom de Kouang-wou-ti.

Ce fut sous le règne de son successeur, Ming-ti, empereur dont on vante la sagesse et le bon gouvernement, que la religion de Bouddha commença à s'introduire en Chine.

Ho-ti (89 après J.-C.) étendit la domination de l'empire jusqu'aux extrémités septentrionales de l'Asie. Un de ses généraux, Poan-tchao, soumit plusieurs peuples, défit les Hioung-nou, et poussa ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne. A cette époque, la Chine faisait un grand commerce avec l'em-

pire romain. Les expéditions partaient des ports de l'Égypte et se rendaient par les mers de l'Inde à Canton et dans les autres ports de la Chine méridionale. Ces relations durèrent jusqu'au troisième siècle, et ne furent interrompues que par la jalousie des A-si, qui voulurent s'approprier le commerce direct de la soie avec les Chinois.

Ho-ti éleva les eunuques aux emplois publics et leur donna les premières dignités de l'état. Ce fut le germe d'événements funestes à la tranquillité de l'empire. Hiouan-ti rendit les magistratures vénales. Ling-ti persécuta les lettrés, qui blâmaient hautement le gouvernement et l'administration des eunuques; il en fit mourir sept cents, ainsi que cent grands de l'empire. Cette exécution hâta la chute de la dynastie. L'empereur Hian-ti fut contraint de se démettre de l'autorité souveraine et de l'offrir à son ministre Thsao-phi, qui commença (220) la dynastie des Weï.

A cette époque, la Chine était divisée en trois royaumes distincts : celui des Weï, qui comprenait les provinces septentrionales; celui de Han-chou, qui occupait les provinces du centre, et celui de Ou, qui était formé des provinces du Sud.

Les Weï furent détruits par les Tçin, qui soumirent aussi les deux autres royaumes.

L'unité politique fut de courte durée, et depuis l'année 386 jusqu'à l'avènement de la dynastie des Souï (581), l'empire fut démembré en deux parties, l'une *méridionale*, l'autre *septentrionale*. La première est considérée comme le siége de l'empire. Elle fut le théâtre de nombreuses révolutions. Depuis l'origine de ces divisions territoriales, six dynasties passèrent au pouvoir. A de rares intervalles apparurent des hommes sages et habiles, parmi lesquels je citerai seulement Wou-ti, fondateur de la dynastie des Tçin (265); Kao-tsou-wou-ti, fondateur de

la dynastie des Soung (420); trois empereurs de la dynastie des Thsi (479 à 502); Kao-tsou-wou-ti, le fondateur de la dynastie des Liang (502); Ven-ti, de la dynastie des Tchin, et enfin Wen-ti, le fondateur de la dynastie des Souï; mais ils n'eurent pas assez de force pour remplir leur mission, et leur pouvoir s'écroulait dans les mains débiles de leurs successeurs. Cet état de troubles et de désordres dura jusqu'à l'avènement de la dynastie des Thang (618).

Le règne de Taï-tsoung (627 à 649), le second des empereurs de cette dynastie, fut un des plus glorieux de l'histoire chinoise. Pour le faire connaître, je citerai seulement la maxime suivante, que j'emprunte à un ouvrage composé par ce prince sur l'*art de régner*.

« Le caractère le plus essentiel d'un bon gouvernement est « de n'élever aux grands emplois que des gens de vertu et de « mérite.

« Un empereur, élevé au plus haut degré d'honneur où puisse « monter un homme, est obligé d'aimer tous ses peuples et de « les rendre heureux. »

Cette maxime, constamment mise en pratique par Taï-tsoung, résume toutes les actions de son règne. Faire fleurir l'agriculture, remettre les lettres en honneur, diminuer les impôts, organiser l'armée et la tenir sur un pied respectable, pourvoir à l'existence des infirmes et des vieillards, récompenser les actions vertueuses et encourager les talents; telle a été, du reste, la règle invariable de conduite de tous les empereurs chinois qui ont illustré leur règne. Tous semblent se mouvoir dans le même cercle et obéir à la même impulsion. Cela s'explique par le caractère immuable de ce peuple. La tradition avait fidèlement conservé le souvenir des actions et des préceptes des premiers empereurs, et le prince qui montait sur le trône avec

des sentiments vertueux les prenait pour modèles et s'appliquait scrupuleusement à les imiter.

Depuis cette époque, l'influence de la Chine dans l'Asie centrale alla toujours en augmentant, ses limites furent considérablement étendues vers l'Ouest, et bientôt toutes les vastes contrées situées entre la Chine et la Perse reconnurent l'autorité du Céleste-Empire. A l'Est, la Corée fut soumise en l'an 668. Ainsi, les empereurs de la dynastie des Thang possédaient en propre toute la Chine d'aujourd'hui, en y comprenant le Liao-thoung, le Tonquin et une partie de la Cochinchine; les pays à l'Ouest du Chen-si jusqu'aux frontières du royaume de Kaschgar, l'une et l'autre Tartarie, la Corée, le Tourphan, etc., étaient tributaires.

La décadence de cette dynastie s'accrut de jour en jour par suite de la trop grande puissance accordée aux eunuques. L'empire fut déchiré par des guerres civiles. Les gouverneurs des provinces se rendirent indépendants, et l'empereur n'eut rien à opposer à l'ambition d'un de ses généraux qui le contraignit d'abdiquer en sa faveur.

De 907 à 960 se succédèrent cinq dynasties qui laissèrent la Chine dans l'état d'anarchie dans laquelle elle était plongée. Taï-tsou (960), fondateur de la dynastie des Soung, était plein de fermeté et de clémence, sage, frugal et très-appliqué au gouvernement. Il ordonna que les portes de son palais fussent toujours ouvertes, « voulant, disait-il, que sa maison fût semblable à son cœur, qui était ouvert à tous ses sujets. » Le huitième souverain de cette dynastie appela à son secours les Tartares orientaux, qui formèrent bientôt un royaume puissant et redoutable pour l'empire chinois. Ceux-ci furent vaincus par les Tartares occidentaux, qui s'établirent dans les provinces du Nord de la Chine. Khoubilaï-khan, leur roi, petit-fils de Tchinggis-

khan, réalisa successivement tous ses projets de conquête et se rendit maître de la monarchie chinoise, qui se vit forcée d'obéir pour la première fois à des souverains étrangers (1279). Jamais nation n'a peut-être montré plus de résistance et de dignité dans sa défaite, et jamais cause désespérée n'occasionna autant de sacrifices volontaires. La plupart des hommes d'état, des gouverneurs chinois et des commandants des villes fortifiées se donnèrent la mort ou s'ensevelirent sous les ruines de leurs cités plutôt que de se soumettre aux conquérants. Les réglements publiés par le nouvel empereur, que les Chinois appellent Hou-pi-lie, attestent sa profonde sagesse. La Chine, sous son règne, fut puissante et heureuse. Il était savant, courageux, magnifique, ami des gens de lettres et protecteur éclairé du commerce et de l'industrie.

Ses successeurs n'eurent pas assez de mérite pour faire oublier leur origine étrangère. L'avidité des grands seigneurs tartares-mongols et l'introduction forcée du lamaïsme avaient entretenu la haine des vaincus. Des calamités publiques, qui venaient de la nature et de l'homme, des tremblements de terre, la famine, et les débauches de l'empereur Chun-ti, furent habilement exploités par les patriotes chinois, qui n'avaient jamais désespéré de délivrer leur patrie du joug des Tartares. Plusieurs partis de révoltés se formèrent et battirent les troupes de l'empereur. Celui-ci, pour ne pas tomber entre leurs mains, quitta Péking, laissant ainsi le trône à un Chinois, qui, de chef de quelques révoltés, devenu généralissime de l'armée, se fit déclarer empereur et commença la dynastie des Ming (1368).

Sous cette dynastie, les Portugais arrivèrent en Chine et se firent concéder, ainsi que nous l'avons dit, la presqu'île de Ngao-men, où ils fondèrent Macao. L'arrivée et l'établissement des jésuites datent également de cette époque.

En 1618, sous le règne de Wan-li, treizième empereur de cette dynastie, les Tartares mantchous, qui, sous le nom de Kin, avaient déjà subjugué l'empire et en avaient été chassés par les Mongols, menacèrent de nouveau la Chine. Tien-ming, rejeton de la dynastie détrônée des Yuan, qui avait cherché un refuge chez les Mantchous, pénétra en Chine à la tête de cinquante mille hommes et se disposait à mettre le siége devant Péking, lorsqu'il fut repoussé. La guerre continua avec des succès balancés de part et d'autre, jusqu'au moment où l'empereur, par son avarice et ses cruautés, força le peuple à se soulever contre lui, et se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains des révoltés (1643). Tien-ming allait remonter sur le trône de ses ancêtres, mais le général Wou-san-kouei, qui refusait de le reconnaître, entra en accommodement avec les Tartares, et leur livra les provinces qu'il commandait.

Le roi tartare, travaillant habilement à ses intérêts, se fit déclarer empereur et commença la dynastie tartare-mantchoue, actuellement régnante, et dont le sixième descendant occupe le trône.

Plusieurs provinces du Sud résistèrent encore, et la lutte se prolongea dix-huit ans. Amavang, oncle et tuteur de l'empereur, réussit à les soumettre, et le joug tartare pesa sur toute la Chine. Les vainqueurs obligèrent les vaincus à raser leur tête, qu'ils portaient jadis ornée d'une épaisse chevelure. Ce fut le seul changement qu'ils firent. L'empereur Chun-tchi conserva les lois et les traditions politiques de l'ancien gouvernement, défendant même aux Chinois d'apprendre la langue tartare sans une permission expresse.

Kang-hi, son successeur (1662-1722), surpassa en bonté et en puissance tous ses prédécesseurs. Il se couvrit de gloire par la conquête du territoire des Éleuths, ou Tartares kalmouks,

qui long-temps avaient inquiété l'empire, et régna soixante ans, laissant le trône à son fils Young-tching, qui se distingua par son caractère bienfaisant et par sa haine contre les chrétiens, qu'il persécuta.

Kian-loung, qui lui succéda (1736-1795), fut un des empereurs les plus illustres de la Chine. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture; mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il maintint la paix et l'abondance parmi ses sujets, punit sévèrement les malversations des grands, régla le cours du Hoang-ho et du Kiang, et réunit à ses vastes états les régions centrales de l'Asie. Il reçut en 1793 l'ambassade anglaise de lord Macartney, et en 1795 celle de la Compagnie des Indes-Orientales hollandaises. Les derniers événements survenus en Chine me forcent d'entrer dans quelques détails à cet égard et de jeter un coup d'œil très-rapide sur les relations des Chinois avec les autres peuples.

Les annales chinoises font mention d'un grand nombre d'ambassades antérieures à l'ère chrétienne. La Chine envoya, dit-on, à César-Auguste des ambassadeurs qui mirent quatre ans à faire la route. Il est certain qu'elle fournissait des tissus de soie à l'empire romain. Dans le temps des *Soui* (600 après J.-C.), des ambassadeurs furent envoyés chez les nations environnantes. En 618, un marché régulier fut ouvert à Canton, et un officier fut nommé pour recevoir les droits du gouvernement; en 630, le roi du Toufan envoya une célèbre ambassade qui fut favorablement accueillie; en 1127, un édit de l'empereur réglementa les relations commerciales entre les Chinois et les étrangers. De 1321 à 1333, le commerce fut deux fois suspendu. Sous le règne d'Hou-pi-lie (Koubilaï-khan), le célèbre voyageur vénitien Marco-Polo fut pendant trois ans gouverneur d'une province

méridionale de la Chine. Au commencement du quinzième siècle, l'Inde et la Chine s'envoyaient réciproquement des ambassadeurs. En 1425, un ambassadeur étranger apporte un tribut. Nous avons déjà parlé de l'ambassade des Portugais en 1518.

En 1607, les Hollandais firent pour être admis dans les ports de la Chine une tentative qui ne réussit pas; en 1624, ils parvinrent à s'établir dans l'île de Formose, d'où ils furent chassés en 1662 par un pirate chinois nommé Coxinga. Sept ans auparavant, la Compagnie des Indes avait envoyé des ambassadeurs en Chine, chargés de conclure un traité d'alliance avec l'empereur, et d'obtenir de lui qu'il ouvrît ses états au commerce hollandais. En récompense des extorsions, des mauvais traitements et du cérémonial humiliant auxquels ils furent soumis, les deux ambassadeurs obtinrent pour leur nation la permission *d'apporter leur tribut* et de faire le commerce une fois tous les huit ans. Cette première ambassade fut suivie d'une seconde qui partit en 1667, séjourna à Péking six semaines, et n'obtint pas un meilleur résultat.

A la fin du seizième siècle, les Russes arrivèrent par la Sibérie sur les frontières de la Chine; les Chinois, effrayés de l'esprit entreprenant de leurs voisins, conclurent avec eux un traité de paix, et leur accordèrent la permission d'envoyer une caravane à Péking, permission qui avait toujours été jusque-là refusée aux étrangers. Les craintes que les Russes avaient inspirées les servirent merveilleusement; et les ambassadeurs qu'ils envoyèrent en 1698 et en 1719 furent traités avec beaucoup de considération. Voici comment un témoin oculaire rend compte de l'audience qui fut accordée au dernier ambassadeur Leoff Vassilievitch Jomailoff:

« Après s'être fait attendre environ un quart d'heure, l'empereur entra et prit place sur son trône. Tout le monde se leva.

Le maître des cérémonies invita alors l'ambassadeur à entrer dans la salle, et le prenant par la main, le conduisit auprès d'une table, sur laquelle il déposa ses lettres de créance, dont il s'était emparé. Sur un signe de l'empereur, l'ambassadeur reprit ses lettres, marcha vers le trône, s'agenouilla et les déposa devant le monarque, qui les toucha de la main, en demandant des nouvelles du czar.

« L'ambassadeur s'étant relevé, le maître des cérémonies le fit reculer d'un pas. Pendant ce temps, la suite de l'ambassadeur attendait debout en dehors de la salle. Sur un nouveau signe de l'empereur, le maître des cérémonies ramena l'ambassadeur et ordonna à la foule de s'agenouiller et de rendre neuf fois hommage à sa majesté impériale. « A chaque troisième fois, « dit encore le docteur Bell dans sa relation, nous nous relevions et nous nous agenouillions de nouveau. Le maître des « cérémonies nous disait en tartare : *Morgu* et *boss*, c'est-à-dire, « relevez-vous et inclinez-vous; deux mots que je n'oublierai « certes de ma vie. »

L'empereur régnant était Khang-hi, prince plus éclairé et moins exigeant sur l'étiquette que son prédécesseur Chun-tchi, qui avait reçu les Hollandais. Il causa familièrement avec les Russes, et servit de sa propre main à l'ambassadeur une coupe de tarassam ou sam-chou, liqueur fermentée faite avec des graines de diverses sortes.

Le pape d'abord, puis les Portugais, envoyèrent aussi des ambassades. La mission par laquelle le souverain pontife croyait fonder son empire sur des bases solides fut au contraire le signal de sa décadence, et rien ne fut plus vexatoire pour les Portugais que la manière dont furent traités leurs ambassadeurs.

En 1792 seulement, les Anglais cherchèrent à établir des relations entre eux et la Chine. Lord Macartney partit d'An-

gleterre avec deux navires, *le Lion*, vaisseau de soixante-quatorze canons, et *l'Hindoustan*, de douze cents tonneaux, appartenant à la Compagnie des Indes. Arrivé à la cour de l'empereur Khiang-loung et reçu en audience, lord Macartney refusa de se soumettre au cérémonial usité. L'orgueil britannique se contenta de ployer le genou en présence du monarque, ce qui n'empêcha pas l'ambassadeur d'en être bien reçu. On lui donna des fêtes magnifiques, on tira des feux d'artifice, et l'on fut prodigue de spectacles de tous genres, représentations théâtrales, sauts périlleux, danses sur la corde lâche, tendue, tours d'escamotage à désespérer nos plus habiles prestidigitateurs; rien ne fut oublié pour l'éblouir. Dans une fête nautique, me dit le Père Lamyot qui y assistait, on célébra le mariage de l'Océan et de la Terre.

« La Terre apporta en dot toutes ses productions, des dragons, des éléphants, des tigres, des aigles, des autruches, des chênes, des pins et des arbres de toute espèce. L'Océan, de son côté, montra la même munificence; il étala aux yeux des spectateurs les richesses de son empire sous la forme de baleines, de marsouins et d'autres monstres marins. Il montra aussi des vaisseaux, des rochers, des coquillages, des éponges, des coraux. Ces différentes choses étaient représentées par des acteurs déguisés qui remplissaient leurs rôles d'une façon admirable. »

Je suis porté à croire que cette fête symbolique avait pour but de prouver à l'ambassadeur anglais que la Chine réunissait les productions de la terre les plus variées, et que des relations avec des peuples étrangers lui étaient complétement inutiles. Quoi qu'il en soit, la cour barbare le traita poliment, courtoisement; mais l'empereur, choqué de la morgue déployée en toute circonstance par lord Macartney, et sans doute aussi peu satisfait de voir des relations intimes s'établir entre la Chine et

l'Europe, n'accorda rien de ce qui lui était demandé, et donna même des ordres pour que le séjour de l'ambassadeur et de sa suite fût abrégé.

Il n'est pas inutile, sans doute, de faire remarquer que l'Angleterre retira de cette mission diplomatique le désagrément d'y avoir dépensé plus de deux millions, qu'elle a su, du reste, se faire rendre, capital et intérêts compris, et le très-mince avantage d'avoir connu quelques points de la Chine, et d'avoir obtenu quelques curiosités données en présent par l'empereur au souverain de la Grande-Bretagne.

L'Angleterre envoya, en 1816, lord Amherst, qui ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Cet ambassadeur se vit même l'objet d'une sorte de violence inconnue jusque-là dans les fastes diplomatiques. L'audience solennelle avait été fixée par l'empereur Kia-king, lorsqu'il lui convint de vouloir l'avancer de huit jours. A peine arrivé à Yuen-meng-yuen, lord Amherst fut averti d'avoir à se présenter aussitôt au palais. Il témoigna la plus grande surprise d'une semblable demande; il objecta la fatigue de son voyage, et qu'il n'était point d'ailleurs dans un costume convenable pour pouvoir obéir aux ordres qu'on lui donnait. L'empereur persistant dans son désir et lord Amherst dans son refus, le premier ministre vint lui faire une visite dans laquelle il employa tous les arguments propres à le décider; mais voyant qu'il ne parvenait pas à vaincre la résistance de l'ambassadeur, il porta la main sur lui. Un autre mandarin suivit son exemple, et tous deux se mirent en devoir de l'entraîner hors de son appartement. Parvenu à se dégager, l'ambassadeur protesta contre cette violence, et quitta le palais sans avoir obtenu l'audience de l'empereur, qui lui fit signifier l'ordre de sortir immédiatement de Péking.

Le règne de Kia-king semble avoir été une suite continuelle

de calamités : des révoltes, une grande sécheresse, des ouragans et des inondations extraordinaires désolèrent la Chine. Ce prince mourut en 1820, laissant la couronne à son second fils, l'empereur régnant, Tao-kouang. La domination tartare n'a pas cessé d'être odieuse aux Chinois.

Des sociétés secrètes se sont formées; celle de la Trinité a pour devise et pour but l'expulsion des Mantchous. En 1832, une insurrection a éclaté à Formose. Les troupes et quelques mandarins furent égorgés. Il est possible que cet événement se rattache à une cause qui finira peut-être par triompher, et qu'un jour les Chinois secoueront le joug étranger. Leur politique changera-t-elle pour cela? éprouveront-ils le besoin de prendre leur place dans la civilisation européenne? C'est ce que le temps nous fera connaître et ce qu'il nous est impossible de prévoir.

La position politique de la dynastie des Mantchous explique peut-être la facilité avec laquelle l'empereur a accepté le traité de commerce que lui ont imposé les armes anglaises. On sait que la Grande-Bretagne n'a pas craint d'attaquer le Céleste-Empire pour un motif qu'elle ne peut s'avouer à elle-même sans rougir. Il s'agissait de la vente de l'opium, dont l'empereur avait décrété la prohibition; mais l'Angleterre tenait à empoisonner les Chinois, parce que chez elle la soif de l'or est plus forte que les principes de l'humanité.

Jusqu'en 1780 les Portugais avaient fourni l'opium à la Chine. A cette époque, les Anglais s'emparèrent de ce commerce et établirent leur dépôt à Macao. Dans les commencements, cette substance était admise moyennant un droit. A la fin du dix-huitième siècle, elle fut prohibée, et les fumeurs d'opium furent menacés de punitions très-sévères. Le commerce se fit alors au moyen de la contrebande. Plusieurs bâtiments armés en guerre partirent de l'Inde en 1839, pour tenter d'in-

troduire l'opium de force et annuler ainsi les mesures que prenait l'empereur. Cependant celui-ci ayant renouvelé ses proclamations et sévi contre les négociants, le gouvernement anglais lève le masque et croit devoir agir ostensiblement. Le capitaine Smith propose de mettre le blocus devant le port de Canton, et des armements se préparent dans l'Inde pour une guerre dont le prétexte est tout trouvé.

Le 18 décembre 1839, l'empereur ordonne la confiscation de toutes les caisses d'opium appartenant aux négociants anglais, et rend un décret de prohibition contre toutes les marchandises provenant de l'Angleterre. Des lettres de marque sont délivrées aux bâtiments chinois, et plusieurs navires anglais sont capturés par ces corsaires. C'est alors que lord Auckland part de Londres avec le titre d'ambassadeur, et arrive à Bombay. Une flotte, composée de vingt-deux navires, est réunie sous les ordres de l'amiral Elliot, nommé commandant des forces navales destinées à agir contre la Chine, et cependant la déclaration de guerre n'était pas encore officielle.

Deux nations pouvaient difficilement rester ainsi en présence sans qu'il y eût collision. Malgré leur juste ressentiment, les Chinois ne furent cependant pas les agresseurs; leurs jonques avaient fait un mouvement inoffensif; l'amiral Elliot leur signifia l'ordre de retourner à leur ancrage; les Chinois se refusèrent à obéir; le signal du feu fut donné par les Anglais, et les jonques rentrèrent.

Pendant ce temps, le parlement anglais s'assemble, sir James Graham prononce un discours véhément dans lequel il démontre tout ce que cette guerre avait d'inique et d'odieux; mais ce discours n'arrête point le gouvernement, une majorité de seize voix approuve les mesures qu'il a prises, et la reine publie, le 4 avril 1840, la déclaration de guerre portant : Que

l'Angleterre se voit obligée d'user de représailles et d'agir hostilement contre les Chinois.

De toutes parts, cependant, s'était élevé un cri de réprobation. Les nations de l'Europe et les Américains surtout avaient flétri cette guerre en la déclarant injuste. Ces derniers, dans une séance du 16 mars 1840, avaient protesté contre ces mesures. La Russie alla plus loin. Par un ukase impérial du 12 avril, l'empereur donna un noble exemple en prohibant le commerce de l'opium avec la Chine. L'Angleterre ne s'émeut de rien; elle n'en persiste pas moins dans ses projets. La seule opposition sérieuse ou simulée qu'elle rencontre vient des Anglais eux-mêmes; quelques esprits impartiaux, amis de l'équité, expriment leur indignation. Des sociétés se réunissent sur divers points; mais leurs délibérations n'ont lieu qu'après que la guerre a été décrétée, après que le sang a été versé, et lorsque le gouvernement ne saurait plus reculer sans honte. Ainsi, tout en invoquant l'honneur et le respect dû aux nations, les Anglais se préparent à recueillir les fruits d'une victoire, ou, dans le cas d'une défaite, à se réserver le prétexte d'une improbation générale, vieille tactique usée renouvelée des petits tyrans italiens du moyen âge. César Borgia, maître de Ravenne, y envoie un de ses lieutenants pour mettre la ville à feu et à sang, et en égorger les habitants; puis, la mesure exécutée, n'ayant plus rien à craindre de cette population décimée, il s'y rend en personne, et, sous le prétexte de venger cette malheureuse ville des cruautés qu'il désapprouve, égorge de ses propres mains le bourreau qui a rempli son office, mais garde Ravenne et les trésors qu'il y a amassés.

La France resta le témoin impassible de ce sanglant débat. Elle y était représentée par M. le baron J. de Rosamel, qui suivait avec sa corvette, *la Danaïde*, tous les mouvements des Anglais

sur la côte chinoise de Macao à Hong-kong, Emouï, Chu-san-kittow, Chin-hae. Il faut espérer que le ministre de la marine fera publier le voyage si intéressant de ce jeune capitaine de vaisseau de notre marine militaire.

Le 3 novembre 1839, les Chinois remportèrent à Champée une victoire sur la flotte; le 20 janvier 1840, l'escadre anglaise mit le blocus devant Canton. Les hostilités avaient commencé trois mois avant la déclaration du parlement. Le prétexte de ce blocus avait été l'emprisonnement du capitaine Elliot, arrêté au moment où il voulait pénétrer de force dans Canton, mais relâché immédiatement. L'empereur adressa à la reine de la Grande-Bretagne une lettre dans laquelle il expose ses raisons pour repousser une agression qui lui paraît injuste; l'Angleterre est blessée de cette lettre, parce que le souverain de la Chine ose traiter d'égal à égal avec sa gracieuse reine.

Le premier fruit que l'humanité retire de la guerre est une persécution générale dans l'empire contre les missionnaires, qui sont arrêtés et jetés dans les fers. Peut-on blâmer un souverain de prendre des précautions contre les étrangers dont il croit avoir raison de se défier, et surtout de craindre qu'ils ne viennent prêcher dans ses états une religion qui enlève ses sujets au culte de leurs pères pour les attirer à celui de ses ennemis?

Le 1er janvier 1840, le surintendant Elliot avait demandé au gouvernement de Macao la permission de débarquer dans cette ville les cargaisons de plusieurs navires anglais qui ne pouvaient entrer à Canton. Il avait été refusé. L'empereur envoya sur-le-champ à Macao un dignitaire de l'état, avec ordre d'approuver le gouvernement et de mettre la ville en état de résistance si besoin était. Sur le refus du gouverneur, le capitaine Smith, commandant la frégate *le Volage*, force l'entrée du port, mais il est bientôt contraint de l'évacuer.

Les limites étroites dans lesquelles je dois resserrer ce récit ne me permettent pas de m'appesantir sur tous les détails de cette guerre. Je n'en dirai que les faits principaux, et renverrai le lecteur aux relations qui en ont paru à l'époque où elle a eu lieu.

Dès les premiers jours de mars, les troupes anglaises s'étaient emparées de la factorerie de Canton, située hors de la ville et sur le bord de la mer. Le 20 mars, une suspension des hostilités est convenue avec le commissaire impérial qui réside dans cette ville, mais cette suspension est de courte durée. Le commandant Elliot reprend les forts qu'il avait rendus aux Chinois; des ordres sont donnés par l'empereur pour que des approvisionnements soient faits dans Canton et que l'on s'y apprête à une résistance vigoureuse. Aucun des deux partis ne peut plus reculer sans honte. Le 18 mai, les Anglais se mettent en devoir d'attaquer cette ville. La flotte ne se trouve prête que le 23. Le même jour, à six heures du matin, une colonne prend possession des factoreries; à huit heures, une batterie est organisée et le feu commence : les régiments d'infanterie de ligne s'emparent des hauteurs pendant que la flotte, faisant une décharge d'artillerie, coule bas trois jonques, en même temps qu'elle met le feu aux faubourgs de la ville; en une demi-heure les batteries ennemies sont réduites au silence. A neuf heures on marche en avant; la brigade des marins s'élance à l'assaut; l'attaque est soutenue par les chaloupes de quatre vaisseaux; le fort de l'Est est emporté, non sans perte de la part des Anglais; et l'étendard britannique flotte de toutes parts sans le moindre obstacle.

Le 26, surlendemain de ce combat qui a duré un jour, des conférences ont lieu entre le plénipotentiaire anglais et les officiers du gouvernement chinois : le projet de traité suivant en est le résultat.

1° Le commissaire impérial et toutes les troupes évacueront la ville dans un délai de six jours, et se retireront à une distance d'au moins soixante milles.

2° Six millions de dollars seront payés dans le courant d'une semaine à la couronne d'Angleterre; un million sera payé demain avant le coucher du soleil.

3° Les troupes anglaises resteront dans leur position actuelle jusqu'après payement de la somme entière. Aucun préparatif ne sera fait ni d'un côté ni de l'autre, mais toutes les troupes anglaises et les vaisseaux de guerre retourneront en dehors de Bocca-tigris aussitôt que la somme aura été intégralement payée. Wang-toug sera également évacué, mais il ne pourra être réarmé par le gouvernement chinois avant que toutes les difficultés aient été aplanies entre les deux gouvernements.

4° Les pertes occasionnées par l'incendie du brick espagnol *le Bilbaino* et toutes celles provenant de la destruction des factoreries seront remboursées dans le délai d'une semaine.

Le jour suivant, des négociations étaient ratifiées, d'une part, par Ch. Elliot, d'une autre par le Kouang-chou-fou ou ministre plénipotentiaire de l'empereur, qui y apposa son sceau.

Canton est défendu par quatre forts qui couronnent ses hauteurs; dans celui du Nord-Est, les Anglais trouvèrent quarante-deux pièces de canon et un grand approvisionnement de poudre. Dans l'arsenal maritime, il y avait douze grandes jonques de guerre en construction, vingt-quatre chaloupes canonnières, douze jonques de guerre à l'ancre, du bois de construction, des affûts de canon et divers autres objets d'armement.

Le Kouang-chou-fou, rendant compte de l'affaire au commandant anglais, porte à cinq cents hommes tués et à quinze cents blessés la perte de la garnison tartare, et au double celle des Chinois. C'est ainsi que la valeur et la discipline d'une poi-

gnée d'hommes l'emportèrent sur des masses qui combattaient non sans valeur, mais sans tactique, et que trois jours de combat suffirent pour livrer à cinq mille hommes une ville défendue par une garnison nombreuse.

Aussitôt après leur victoire, les Anglais se hâtent de déclarer libre l'île de Hong-kong, où ils ordonnent la fondation d'une ville sous leur protection; en même temps, trouvant leur position très-hasardée dans Canton, ils évacuent cette ville et font la remise des forts aux troupes impériales.

Le 21 août, la flotte anglaise quitte la baie d'Hong-kong dans l'intention d'attaquer l'île d'Emouï et de détruire ses fortifications. L'expédition est composée de trente-quatre voiles; le 25, elle est en vue d'Emouï; l'amiral sir W. Parker a donné ordre à deux frégates de sonder les parages qui avoisinent le port. Le 26, toutes les embarcations sont mises à la mer; à midi, deux vaisseaux s'embossent devant une batterie garnie de soixante-dix pièces de canon, et avant la fin de la journée, les troupes sont maîtresses de la ville, où le major général sir Hugh Gough fait son entrée le 27.

Emouï, suivant l'opinion générale, est la conquête la plus importante de cette guerre. Les Anglais trouvèrent dans le port de cette ville dix-huit jonques de guerre et des chaloupes canonnières dont ils s'emparèrent. Après quoi, craignant de s'affaiblir en y laissant une garnison, ils vont prendre possession de l'île de Koulangson, qui commande Emouï, et y déposent cinq cents hommes et quelques artilleurs. Les îles d'Emouï [illegible] une dépendance de la province de Fo-kien, limitrophe de celle de Canton ou du Kouang-tong. La plus importante de ces îles, celle qui a donné son nom à tout le groupe, est entourée du côté de l'Est d'une ceinture d'îlots qui lui forment une rade magnifique. Son port, assez vaste pour recevoir les plus grands vaisseaux, est à l'em-

bouchure de la rivière Tchang. La ville, qui est de troisième ordre, renferme une population de soixante-dix à quatre-vingt mille âmes; elle est entourée d'une enceinte de murailles crénelées de vingt à trente pieds d'élévation, et protégée par une citadelle construite au sommet d'une colline.

Au commencement du dix-septième siècle, les Hollandais y créèrent le premier établissement européen. Ils en furent dépossédés par les Chinois. Les Anglais s'y montrèrent ensuite; ils firent alliance avec les Chinois et prirent leur défense contre les Tartares lors de l'invasion de ces derniers dans la Chine. Cette alliance leur valut divers priviléges qu'ils perdirent presque de suite, les Tartares ayant été vainqueurs. Ce fut à cette même époque qu'ils abandonnèrent aussi la factorerie qu'ils avaient également fondée dans l'île de Tchéou-chan, et depuis lors toutes les tentatives qu'ils firent pour y raviver leur commerce furent à peu près inutiles.

Le canal d'Emouï a douze brasses de profondeur; c'est une excellente position, et l'on peut jeter l'ancre à la partie septentrionale de la ville appelée indistinctement Emouï, Amoy ou Hiaman. On donne à la ville quinze milles de circonférence; elle possède plusieurs temples remarquables, notamment celui qui est consacré au dieu Fô. Emouï a plus de trois cents jonques occupées au trafic qu'elle fait avec Formose, et l'empereur tire un revenu considérable de son commerce de transit.

Dans cette expédition, les Anglais s'emparèrent de cinq cents pièces de canon. La citadelle contenait cinq magasins servant d'arsenaux, et remplis de poudre et d'armes à feu, outre quantité d'autres armes de tous genres, épées, lances, sabres et flèches. Elle était défendue par cinq à six mille hommes; on trouva près de soixante cadavres dans les batteries. Les habitants avaient caché leur argent, car on ne recueillit pas plus de quatre à cinq

mille dollars en espèces. La prise d'Emouï fut célébrée à Péking comme une victoire remportée par l'armée chinoise.

Le 10 octobre suivant, les Anglais s'emparèrent de la ville de Ching-yen, le 13 de celle de Ning-po. Ils reprirent également Ting-haï, capitale de l'île de Tchéou-chan, dont la garnison, forte de trois mille soixante hommes, refusa de se défendre. Cette dernière ville ne sera rendue au gouvernement chinois qu'après qu'il aura aquiescé à toutes les demandes des Anglais.

Ting-haï est entourée d'un mur de trente-sept pieds d'épaisseur et de vingt-deux pieds de haut. Sa circonférence est de deux milles. Elle est située au pied d'une montagne sur la rivière de Tahi. Sa citadelle, bâtie au sommet de la montagne, est regardée comme la clef de la ville de Ning-po. Les portes de cette citadelle sont de fer, et elle est défendue par trois batteries montées de vingt et un canons. On n'y peut arriver que par un sentier roide et escarpé. Ning-po renferme trois cent mille habitants et paraît s'être rendue sans coup férir.

Poursuivant toujours leur marche, les Anglais prirent successivement, dans le mois de décembre 1841, les villes de Ya-yao, Tsé-ki-hien et Fung-hova, à quelques milles de distance de Ning-po. Ces conquêtes ont également eu lieu sans résistance. On dirait que les Chinois, trouvant toute opposition inutile, avaient résolu de se donner à leurs vainqueurs.

On connaît l'issue de cette guerre et le traité de paix qui s'en est suivi.

L'Angleterre a-t-elle vaincu la Chine? La capture de quelques villes, rendues presque aussitôt que prises, modifieront-elles les mœurs de ces peuples, et les Européens, ou pour mieux dire les Anglais, pourront-ils forcer le gouvernement de Péking à permettre une fusion? Il y a lieu d'en douter. Je crois que l'empereur suivra les vieilles traditions de l'empire, et qu'il

entourera les établissements anglais d'une ceinture de douane et de surveillants qui empêcheront le mélange et le contact, et conserveront ainsi une ligne de démarcation entre les Chinois et les Européens. Depuis que les Portugais sont maîtres de Macao, ils y ont été plutôt emprisonnés que libres possesseurs. Les Chinois leur ont successivement enlevé plusieurs de leurs concessions primitives. Je sais que les Anglais ne ressemblent en rien aux Portugais; que loin de laisser restreindre leur domination, ils chercheront à l'étendre. Cependant l'on a vu que déjà les factoreries anglaises avaient perdu à Canton un grand nombre de leurs priviléges, que la guerre seule a pu leur rendre. Le gouvernement chinois baissera la tête tant qu'il ne pourra la relever, il attendra avec patience; mais s'il peut un jour prendre le dessus, il n'en laissera pas échapper l'occasion. La force seule peut le contraindre, non à faire des concessions, mais à accepter les conditions des vainqueurs.

Un facteur de la Compagnie, H. J. Lyndsay, dont j'ai déjà eu l'occasion d'entretenir le lecteur, et qui a écrit sur la Chine, est persuadé que la population chinoise serait charmée de pouvoir compter sur la protection anglaise pour son commerce. Dans cette idée, il cherche à prouver que si l'Angleterre s'emparait des îles situées sur le littoral de la Chine et des embouchures de tous les grands fleuves, elle consoliderait sa puissance et trouverait des sympathies parmi les naturels, qui même, à l'entendre, pourraient faire des sacrifices dans le but de leur venir en aide. Les points dont il lui paraît indispensable de s'emparer seraient le grand canal, à la tête du Hang-tchéou-fou, et les points où il traverse le Yang-tsé-kiang et le Hoang-ho, ainsi que celui où il se jette dans la rivière de Péking.

L'empereur pourrait bien ne pas voir les choses du même œil que le patriote anglais. Les Chinois, qui ont reconnu leur

infériorité dans la tactique militaire, s'initieront à cet art sous la direction des Européens qui se sont rendus en Chine, et, devenus plus habiles, saisiront la première occasion de prendre leur revanche. Le temps seul dira si nos prédictions étaient justes; pour le moment, tenons-nous aux faits accomplis.

La France, qui n'avait jamais envoyé d'ambassade en Chine, s'est enfin décidée à suivre l'exemple donné par les autres peuples. Une expédition, composée : 1° d'un ambassadeur, de plusieurs agents diplomatiques, et d'un inspecteur des douanes du plus grand mérite, M. J. Itier, qui ne se recommande pas seulement comme administrateur et financier habile, mais aussi comme chimiste et géologue distingué; 2° d'une députation choisie dans le haut commerce et des délégués de nos principales villes manufacturières, vient de partir, emportant des échantillons de tous nos produits. Elle est chargée de recueillir des renseignements sur la nature des marchandises que nous pouvons y expédier et nous y procurer. Puisse cette grande et utile mission atteindre le but qu'elle se propose, et réaliser les espérances qu'elle a fait naître!

CHAPITRE CINQUIÈME.

Route à suivre pour aller à Canton. — Premières relations commerciales des Européens avec les Chinois. — Établissement de la compagnie anglaise. — Commerce des Américains. — Commerce du thé. — Sa culture. — Préparations diverses. — Modifications apportées par la dernière guerre. — Ouverture de quatre ports.

Voici la route qu'un bâtiment qui vient du large doit suivre pour arriver à Canton.

Après avoir successivement doublé les Ladrones, îles peu étendues, mais fort élevées, et la pointe de Cabrita, au Sud-Est de Macao, il trouve à la hauteur de cette ville un ancrage de trois à six brasses de profondeur. Là, il est obligé d'envoyer chercher à Macao un pilote chinois, ou, si le temps ne lui permet pas d'attendre et le chasse du mouillage, d'aller chercher un abri à l'île Lin-tin. Aucun navire marchand ne pouvait autrefois franchir les batteries de l'entrée de la rivière sans un pilote indigène, muni d'un diplôme du gouvernement; il s'ensuivait qu'au sortir de Macao il devait subir cette nouvelle formalité s'il voulait se rendre à Wampoa. Aujourd'hui le pilotage est facultatif, et l'on peut se servir de tout pilote qui a un certificat de capacité délivré par l'un des consuls européens accrédités en Chine. A peine le navire a-t-il mouillé dans cette rade, que deux canots, ayant à bord des officiers nommés par l'autorité locale, se placent à son avant et à son arrière, chargés de le surveiller.

La première opération doit être de prendre un comprador, ou pourvoyeur, puis de choisir un hong ou haniste, négociant préposé à cet effet par l'autorité chinoise, qui se porte responsable non-seulement des droits que le navire doit payer, mais de la conduite de l'équipage à Canton. Ces hongs, ou marchands privilégiés, furent au nombre de douze jusqu'en 1830, plus tard ils furent portés au nombre de vingt-quatre; ils étaient organisés en compagnie et solidaires les uns des autres. Ils sont aujourd'hui libres d'exercer leur monopole individuellement. Vient ensuite le linguiste, ou interprète, dont les fonctions consistent à procurer au capitaine les permis de chargement ou de déchargement, et de négocier ses affaires avec la douane. Chacune de ces exigences coûte au navire des sommes plus ou moins fortes, qu'on peut évaluer à 25,000 francs pour un navire de cinq à six cents tonneaux, lesquels ajoutés aux droits de tonnage, qui sont de 30 à 40,000, font 55 à 65,000 francs; portion de cette somme entre dans les caisses de l'état, le reste est la proie des individus employés à l'exécution de la loi.

Jusqu'à présent tout le commerce s'est fait à Canton. J'en ai indiqué la cause dans la politique soupçonneuse des Chinois, qui n'a pas voulu permettre aux étrangers de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Les échanges ont lieu contre espèces monnayées ou lingots d'or ou d'argent. On y emploie indifféremment les monnaies chinoises ou la piastre espagnole, connue sous le nom de dollar.

Les marchands de l'intérieur commencent à arriver à Canton vers le milieu d'octobre, et les affaires continuent jusqu'à la fin de mars. Le moment de leur plus grande activité est de novembre à janvier.

Chaque nation a ses représentants à Canton, qui y résident presque toute l'année; quelques-uns vont prendre leurs va-

cances à Macao; la compagnie anglaise, en outre, y entretenait de nombreux agents qui y jouissaient d'une grande considération, mais qui néanmoins étaient, au départ du dernier navire, obligés de quitter la ville et de se retirer à Macao jusqu'à leur retour. Les Anglais ont imposé aujourd'hui aux Chinois quatre nouveaux entrepôts de marchandises européennes. Ces quatre ports sont Emouï ou Amoy, Fa-chow, Ning-po et Chang-haï. Le commerce européen en recevra-t-il une plus grande extension? La question n'en est encore qu'à son point de départ, et nous ne pouvons guère la préjuger. Cependant il est probable qu'un port situé plus au nord que Canton, et conséquemment plus rapproché de la capitale, abrégeant les distances et les difficultés de transport, aidera aux articles européens à se répandre plus aisément dans cette capitale et dans l'intérieur, et en augmentera la consommation.

Les premiers en Europe, les Portugais ont ouvert avec la Chine des relations que favorisait leur établissement à Macao. Les Hollandais et les Anglais, dont la puissance maritime prenait un immense développement, vinrent leur faire concurrence, et le commerce portugais, qui d'ailleurs trouvait plus de profit dans ses relations directes avec l'Inde et les îles Moluques, ne tarda pas à leur céder la place.

Bientôt, par les mêmes considérations, la Hollande laissa le champ libre à l'Angleterre; son commerce, dans les années les plus prospères, n'avait jamais dépassé, tant en importations qu'en exportations, la somme de huit millions de piastres espagnoles.

Je n'en parlerai pas, non plus que de celui des Danois et des Suédois, demeuré de tout temps fort insignifiant. Les Espagnols, qui avaient seuls la faculté de traiter directement avec Emouï ou Amoy, faisaient peu d'affaires; cependant les Philip-

pines possèdent une quantité considérable de marchandises qui conviennent parfaitement à la Chine.

Dans les dernières années qui précédèrent la révolution de 1789, les navires français fréquentèrent les ports de la Chine. Une compagnie française des Indes, fondée sur le modèle de la compagnie anglaise, tenta quelques transactions; mais elle fut forcée d'interrompre ses opérations par suite de la perte successive de nos possessions dans l'Inde, et depuis ce temps des navires français, appartenant à quelques spéculateurs isolés, ne se montrèrent qu'à de rares intervalles dans le port de Canton. Toutes relations furent interrompues pendant la longue période de nos guerres continentales; elles ne reprirent qu'à la paix de 1815, et *le Fils de France*, qui partit du port de Nantes en 1818, et sur lequel j'étais embarqué, fut le premier de nos navires qui se hasarda à visiter ces mers.

Les affaires qui se font par la voie de terre appartiennent exclusivement à la Russie, et se traitent en grande partie à la réunion annuelle de Kiatka, extrémité centrale et méridionale du gouvernement d'Izkoutck, qui confine avec les frontières de la Chine et de la Sibérie; le reste s'opère sur d'autres points de la Sibérie.

L'importance de ces échanges s'élève de soixante à soixante-cinq millions. Ils consistent, pour la Chine, en thé et en soieries; pour la Russie, principalement en fourrures, puis en draps, cotonnades, toiles, cuirs et autres objets manufacturés qui figurent ensemble pour une valeur égale à celle des pelleteries.

Les négociants de Moscou s'enrichissent promptement dans ces opérations dont ils ont le monopole. En 1829, la quantité de thé annuellement transportée en Russie par la Sibérie s'élevait à soixante-cinq mille caisses, contenant environ cinq

millions de livres. Depuis, ce chiffre paraît n'avoir pas varié.

La Grande-Bretagne resta donc seule en possession d'une voie découverte par ses devanciers, et dans laquelle elle s'élança avec cette énergie de volonté qu'on lui connaît. Ses établissements successifs dans l'Inde, ses nombreux navires, sa constitution même, et par-dessus tout sa position territoriale, qui lui impose la nécessité d'un commerce maritime universel capable d'occuper et de nourrir sa population; tout cela, dis-je, la poussa dans cette voie. La Compagnie des Indes s'en empara et l'exploita d'une manière exclusive.

Lorsque l'Amérique du Nord appartenait à la Grande-Bretagne, elle recevait par la métropole les marchandises de la Chine. On sait que l'énormité des droits auxquels l'Angleterre assujettissait les Américains, et surtout l'impôt exorbitant qu'elle leur faisait payer sur le thé, leur inspirèrent l'idée de s'en affranchir, éveillèrent en eux les sentiments de la liberté, et allumèrent les premières étincelles de cette guerre qui se termina par leur émancipation politique. Dès qu'ils furent élevés au rang des nations, ils s'empressèrent d'en exercer les prérogatives; ils firent des traités de commerce, construisirent des navires, et allèrent chercher eux-mêmes les objets dont ils avaient besoin. Le premier de leurs bâtiments qui fit voile directement pour la Chine fut *l'Impératrice* (*the Empress*). Il partit de New-York le 22 février 1784, et arriva le 22 août à Canton. Les affaires qu'il traita ne furent pas brillantes, et les relations entre les deux peuples demeurèrent fort insignifiantes pendant les deux années qui suivirent. En 1785, ils achetèrent pour 880,000 francs de thé; en 1786, cette quantité fut encore moindre et ne s'éleva qu'à 700,000 francs; mais en 1787 elle s'accrut dans une proportion extraordinaire, et alla jusqu'à près de douze cent mille livres pesant de thé.

Les articles que l'Amérique offrait en échange étaient des peaux brutes et des pelleteries, qui alors, ainsi que de notre temps et seulement jusqu'à dix années en arrière, rendaient un bénéfice considérable. On en peut juger par la prodigieuse fortune d'un capitaine nommé Coffin, qui, avec un capital de cent livres sterling, acquit, dans ce commerce et dans le court espace de trois années et demie, la somme énorme de trente mille livres sterling. Il allait chercher ces pelleteries chez les Esquimaux, et venait les échanger à Canton contre du thé et des soieries qu'il reportait en Amérique.

De 1790 à 1800, les relations mercantiles entre les deux peuples ne cessèrent de prendre de l'accroissement. L'intervalle connu sous le nom de petite paix les servit encore admirablement; aujourd'hui on peut estimer qu'il part chaque année, tant de New-York que des autres ports de l'Amérique, quarante à cinquante navires d'un tonnage en moyenne de quatre cents tonneaux, emportant des produits qui offrent une grande similitude avec ceux de l'Angleterre; car les États-Unis se sont établis les rivaux de cette puissance, qui ne les voit pas sans jalousie venir partager avec elle des bénéfices dont elle avait eu jusqu'ici le monopole.

De 1818 à 1819, la valeur des importations des Américains en Chine s'éleva jusqu'à dix millions de dollars; celle des marchandises qu'ils en rapportèrent ne fut pas moindre de neuf millions.

De 1827 à 1828, ces importations baissèrent et se réduisirent à 6,700,000 dollars. Les retours furent à peu près équivalents. De 1831 à 1832, ces sommes tombèrent à 6,000,000 d'une part, et à 5,600,000 dollars de l'autre; mais de 1833 à 1834, elles remontèrent toutes deux à 10,000,000. De plus, dans cette seule année, les navires américains transportèrent à Hambourg, sous

leur pavillon, deux millions trois cent mille livres pesant de thé.

Dans les dix dernières années qui viennent de s'écouler, le commerce des peaux et des pelleteries a considérablement diminué, les animaux qui les fournissent devenant de plus en plus rares. A peine s'élève-t-il au quart de ce qu'il était à son début. Il a passé dans les mains de la Russie, qui est aujourd'hui le pourvoyeur de la Chine pour les fourrures si recherchées par les mandarins et les classes riches. Pour remédier à cette perte, les Américains ont imaginé de s'établir les intermédiaires entre les Anglais et les Chinois, et de vendre à ceux-ci les tissus de laine que fabrique l'Angleterre. Ils commencèrent en 1817, et ce commerce, qui n'a cessé d'aller en augmentant, s'est élevé en 1827 à plus de vingt-sept mille pièces de drap.

A cette industrie, qui ne laisse pas que de leur donner des bénéfices, ils ajoutent, au grand dépit des Anglais, l'exportation des produits de leur propre sol, les mêmes à peu près que ceux de la Grande-Bretagne, auxquels on peut ajouter des cordages, des blancs de baleine, du giseng, du beurre et des viandes salées, quelques farines et du tabac. Ces exportations directes se sont élevées en 1833-1834 à une moyenne de sept millions de francs.

Pour terminer ce qui a trait à l'Amérique, je dirai que pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique espagnole, ce sont les navires des États-Unis qui ont remplacé les navires du commerce de Manille et ceux de la compagnie des Philippines, en fournissant presque exclusivement toute la côte Ouest de l'Amérique des produits de la Chine. Quelques navires français et anglais firent aussi ces voyages; mais ils n'en retirèrent pas les mêmes avantages. J'en ai fait connaître les motifs en parlant du commerce américain aux Philippines.

Un document, émané du ministère de l'agriculture et du

commerce, évalue à 459 millions de francs l'importance du commerce effectué dans le seul port de Canton, par les Anglais et les Américains, en 1837. Suivant ce document, les importations par navire anglais entreraient dans ce calcul pour 188 millions de francs, et leurs exportations pour 163 millions, dont une partie considérable aurait eu lieu par l'intermédiaire des principaux ports de l'Inde. Les Américains auraient effectué le reste ou 88 millions, dont quarante-quatre pour les importations, et une somme égale pour les exportations.

Quant au mouvement de navigation, qui s'effectue directement entre la Chine d'une part et l'Angleterre et les États-Unis de l'autre, il était, ayant la guerre que vient de soutenir la Chine, d'environ soixante-dix mille tonneaux par an pour les navires de ces deux nations. Les relations commerciales entre l'Inde et la Chine sont très-suivies, et l'on peut, sans crainte d'exagération, porter à un milliard de francs la somme totale des échanges qui s'effectuent annuellement dans les mers de l'Indo-Chine, et en attribuer la moitié aux opérations de navigation maritime du pays même.

Le commerce des Européens, tout considérable qu'il paraisse, n'est rien en comparaison du commerce intérieur de la Chine. Cela s'explique par la prodigieuse étendue de l'empire chinois et la surabondance de sa population. Les jonques chinoises font encore, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, une navigation très-active, qui, du Japon, situé au Nord Nord-Est, s'étend au Sud-Sud-Est et Sud aux îles de Luçon, Holo, Célèbes et Bornéo, et au Sud-Sud-Ouest au détroit de Malacca jusqu'à celui de la Sonde. Milburn, dans son ouvrage sur le commerce de l'Orient, évaluait, en 1823, le nombre de ces jonques à plus de trois cents, transportant plus de cent mille tonneaux; et certes ce nombre a doublé depuis.

Partant en juin et juillet de Ning-po et d'Emoui, elles transportent au Japon des chargements de sucre, de soieries, de porcelaines, du bois de sandal importé des Indes et des mers du Sud par des navires anglais et américains, et qu'elles échangent contre du cuivre blanc, de la toutenague et divers articles de l'industrie japonaise, tels que laque, vannerie, porcelaine, or, argent, etc.

Aux îles Philippines et dans les autres îles de la Malaisie, elles trouvent du riz, des teintures, des bois, des sucres, des nids d'oiseaux, des tripans, de la nacre, de l'écaille, quelques articles d'Europe, des espèces monnayées, des noix d'areck, du poivre, et d'autres articles nommés à Canton *produits des détroits*.

Pour Manille, Batavia et toutes les îles Malaises, les époques de départ sont aux mois de février et de mars; les retours s'effectuent en juillet, août et septembre. Dans ces longs voyages les Chinois emploient souvent des navigateurs européens pour diriger la jonque. Les exportations sont du thé et de la porcelaine, des nankins, des laques, des objets de fonte coulée, des nattes chinoises, du papier, des jouets d'enfant, et une infinité d'objets de tabletterie et de bimbeloterie.

Depuis peu, Sincapour et la Chine ont établi des relations qui commencent à prendre de la consistance.

Les deux seules nations qui se disputent aujourd'hui le commerce de la Chine sont, ainsi qu'on a pu le voir, l'Angleterre et les États-Unis, dont les navires opèrent presque tous les transports entre le Céleste-Empire et l'Angleterre, les États-Unis, l'Inde, Sincapour, Sumatra, Java, Calcutta, les îles Sandwich et la Polynésie, Sydney et l'ancienne Amérique Espaguole, en un mot, tous les pays situés entre l'Inde Orientale anglaise et les côtes de l'Océan Pacifique.

De 1834 à 1839, la valeur des exportations directes de l'An-

gleterre en Chine, pour les objets de fabrication européenne, a varié de vingt et un à trente-quatre millions de francs ; en 1840, elle est tombée à treize millions. La cause n'en doit être attribuée qu'à la guerre. On peut donc fixer en moyenne la valeur annuelle de ces exportations à vingt-cinq millions. Cette somme est très-faible en comparaison du commerce immense que l'Angleterre fait avec la Chine par ses ports de l'Inde, puisqu'elle en atteint à peine le septième.

Deux articles seuls, les tissus de coton et de laine, y figurent pour dix-neuf à vingt millions.

Les fils de coton pour.	2,000,000
Les fers et aciers pour.	300,000
Autres métaux ouvrés pour. . . .	200,000
Tissus de lin pour.	80,000
Orfèvrerie et bijouterie pour. . .	80,000
Bière pour.	70,000
Linge et effets confectionnés pour. .	60,000
Verrerie pour.	60,000
Papeterie et librairie pour. . . .	40,000

Le reste se compose de divers autres articles de peu d'importance.

Quelques faits recueillis sur l'accroissement de valeur qu'ont subi en Angleterre les exportations de ces articles donnent dans les trois années de 1827 à 1829, pour les tissus de coton, une valeur moyenne de 550,000 francs ; de 1837 à 1839, cette valeur s'est élevée à près de 9 millions. La moyenne pour les draps ou tissus de laine a également varié de 335,000 francs à 8 millions. Les tissus de lin se sont accrus dans les mêmes proportions, de 50 à 80. En ce qui concerne les soieries, l'Angleterre n'a jamais dépassé le chiffre de 15 à 20,000 fr.

En général, la Chine consomme fort peu de soieries euro-

péennes, puisqu'elle en confectionne de très-belles et à plus bas prix que la France.

Java, qui, en 1837, en avait reçu d'Europe pour 236,000 francs, n'en a pas expédié un kilogramme en Chine, tandis qu'elle en a reçu pour une valeur moyenne de 250,000 francs, en outre de 130,000 francs de soies grèges venues de Chine.

Manille, en échange de 326,000 francs qu'elle en recevait en matières brutes, n'y expédiait, en 1841, que pour 15,000 francs de tissus de soie, ce qui s'explique, parce que la soie grège, venant de la Chine à Manille, est employée à la confection d'étoffes qui se consomment dans le pays même. La Chine, pays essentiellement productif de cette matière, la travaille admirablement. Elle doit être pour l'Europe une rivale redoutable, jusqu'à ce qu'ayant pris goût à nos dessins et à notre fabrication, elle se décide à les adopter; mais le moment n'est pas arrivé, il faudra que des années s'écoulent encore; les ouvriers chinois imiteront plutôt nos modèles et les reproduiront à meilleur compte.

Une communication faite au parlement anglais donne sur le commerce à faire avec la Chine des renseignements précieux.

« Changal, est-il dit dans cette lettre, offre un large débou-
« ché aux importations d'articles manufacturés de coton et de
« laine. En retour, Changal donnera de la soie brute de très-
« belle qualité, du thé vert, quelques soieries ou cotonnades.

« Ning-po fournira du thé vert, de la soie brute, et prendra
« des cotonnades et de la laine.

« Fuch-woo, métropole de la province de Fo-kien, fournit le
« thé noir, et prendra en échange du coton brut et quelques
« articles de consommation intérieure. Emouï sera un dépôt
« régulier pour toute espèce de marchandises. Cette île four-
« nira à très-bon marché le thé noir qui vient sur la côte, le

« chanvre, le camphre, des porcelaines, etc.; elle prendra tout « en échange, surtout du sucre brut. »

Pour le moment, la Chine fait à la France une grande concurrence relativement aux soieries, dont elle approvisionne, non-seulement tous les pays placés dans les mers des Indes, tels que les Philippines, Sincapour, Java, Batavia, l'Inde et les Moluques, mais elle menace encore de nous enlever le marché des deux Amériques. Nous n'avons donc rien à espérer de ce côté. L'article le plus essentiel d'importation européenne dans ces contrées est, sans contredit, les étoffes de laine et de coton; mais, sur cet article, nous sommes primés par l'Angleterre, et nous devons avouer notre infériorité. Ne récoltant pas la matière première, que ses possessions dans l'Inde lui fournissent en abondance, nous sommes forcés d'aller la chercher au loin, et de subir la loi qu'on nous impose. Par le désavantage de notre acte de navigation, l'Amérique du Nord ne nous permet pas le transport du coton qu'elle nous vend; ce sont ses navires qui nous l'apportent à meilleur marché que ne le feraient les nôtres. Quant à la manière dont nous le mettons en œuvre, elle peut être supérieure à celle des Anglais; nos tissus peuvent être plus forts, nos couleurs plus vives et surtout mieux fixées; mais ces qualités appréciées par le consommateur français sont plutôt un préjudice pour nous qu'un avantage, puisque nous ne pouvons soutenir la concurrence dans les prix lorsqu'il s'agit de fournir à la consommation des populations de l'Amérique du Sud ou des mers des Indes, pour qui le bon marché est tout. Légèreté dans le tissu et bas prix, telles sont les conditions que demandent ces peuples, forcés par la chaleur du climat de repousser les tissus de laine pour ne faire usage que d'étoffes de coton. Leur consommation dans ces articles est immense, ce qui est aisé à concevoir, vu le chiffre de leur population. La

durée leur importe peu, et elles préféreront toujours pour le même prix deux objets différents de qualité inférieure à un seul qui serait meilleur; car ces populations sont pauvres; leur climat porte à la paresse, et cette nonchalance faisant qu'elles usent moins, elles n'ont pas besoin d'étoffes aussi fortes. On comprendra que je parle des peuples du midi de l'empire.

Sommes-nous en mesure de les contenter sur ce point? je suis loin de le penser. Tout en rendant justice à notre fabrication, je dirai qu'elle ne peut lutter sous ce rapport. Un trop grand soin entraîne une perte de temps, une trop grande perfection maintient nos prix à un taux trop élevé, et cette cherté de nos produits n'est pas compensée par la supériorité de leur fabrication aux yeux de peuples qui n'y attachent aucun prix. Sans altérer leurs qualités pour la consommation intérieure, pourquoi ne pas imiter nos voisins et fabriquer, comme eux, pour tous les besoins? Jusqu'à ce que nous ayons compris cette nécessité, il faut nous résigner à les voir nous devancer partout. Je n'entends parler ici que de tissus de coton de qualité moins supérieure. Aussi les conseils que je donne à nos fabricants et à notre commerce d'exportation ne sont nullement en contradiction avec les reproches que j'ai adressés à ceux qui s'occupent du commerce de pacotille. D'un autre côté, le mode vicieux de nos aunages, qui ne sont jamais réglés, prête encore à la fraude, et rend les transactions commerciales de plus en plus difficiles, chaque pièce de nos tissus devant être soumise à un mesurage de vérification, tandis que 200,000 pièces de tissus anglais de même nature peuvent être vendues sur la déclaration de mesure d'une seule, sans que l'acheteur ait à craindre d'être trompé.

Il est facile de parer à cet inconvénient, mais ce n'est pas là le seul élément de succès qui nous manque. Qu'un négociant français

entreprenne une spéculation lointaine, il est isolé, sans crédit, sans capitaux autres que les siens; il part; le navire est-il retardé dans sa marche par les vents contraires, ou par des causes accidentelles qui dépassent toute prévision humaine, la spéculation qui aurait pu être bonne devient mauvaise. Celui qui l'a entreprise, et dont les engagements sont bien près d'arriver à terme, doit vendre ses marchandises pour y satisfaire, ou son crédit est perdu. Cette réalisation lui emportera non-seulement ses bénéfices, mais une portion de ses capitaux. N'importe, il est forcé de vendre s'il veut sauver son honneur; il est rare qu'il hésite, et la délicatesse n'entrât-elle pour rien dans cette résolution, il se réserve au moins la faculté de recommencer une seconde spéculation, dans laquelle il espère être plus heureux. Toujours est-il que tous ses efforts doivent venir de lui seul; il ne trouve pas chez ses compatriotes cet appui qu'un Anglais est toujours assuré de trouver auprès des siens. Voici comment les choses se passent en Angleterre.

Au lieu d'avoir à traiter avec une multitude de marchands chez lesquels il trouve les différents articles dont il a besoin, ou bien avec un commissionnaire qui n'achète qu'avec son argent, le négociant anglais qui part pour faire une spéculation traite avec une seule maison. Un crédit lui est ouvert, limité pour les capitaux, illimité pour le temps. Cette maison l'adresse à ses succursales de l'Amérique, de l'Inde, de la Chine. Que les obstacles dont je viens de parler se présentent à son arrivée, il ne sera pas forcé à un sacrifice ruineux, et pourra d'autant mieux trouver le moment favorable qu'il aura le temps de l'attendre. S'il ne réalise pas le bénéfice sur lequel il avait compté, il ne trouve pas sa ruine pour terme de sa spéculation. La maison à laquelle il s'est adressé fait plus encore : si elle n'a pas de relation dans le pays où se trouve ce négociant, elle l'é-

tablit son correspondant, et pour peu qu'elle reconnaisse en lui de l'aptitude et de la probité, elle lui expédie des cargaisons et fonde une maison de commerce qu'elle approvisionne en tous genres. C'est ainsi que nous voyons des maisons anglaises solidement établies sur des terres étrangères, tombeau de la fortune d'une multitude de spéculateurs aventureux de notre nation, peu initiée encore aux mystères du commerce de spéculation.

Je reviens à mon sujet. Nous avons, il est vrai, des produits spéciaux à opposer aux calicots, aux tissus imprimés et aux cotonnades de l'Angleterre, et dans lesquels nous avons une supériorité marquée : les draps fins, les tissus façonnés et légers de laine ou de soie, les tissus mélangés de coton et de laine ou de soie, les toiles peintes. Mais ces produits conviendront-ils au goût chinois? seront-ils acceptés? ne trouveront-ils aucune concurrence dans d'autres produits similaires? Il est certain que les Chinois consomment des draps; l'Angleterre leur en expédie par Canton, la Russie en approvisionne depuis long-temps les provinces du Nord; mais de nouveaux renseignements sur les habitudes de ce peuple nous apprennent que nos tissus en ce genre ne sont pas assez larges. C'est donc une fabrication spéciale qu'il nous faut établir; on l'a fait, mais individuellement, sans suite et comme essai, parce que, je le répète, nous n'avons pas de maisons succursales qui renseignent leurs propres maisons d'Europe. Ce qui nous manque, ce sont des documents sur le commerce des peuples éloignés de nous. Chaque peuple demande une fabrication à part, l'Angleterre ne l'ignore pas. Admirablement servie par ses agents, elle est au fait de toutes les habitudes et préparée à toutes les exigences. Un pays ouvre-t-il ses ports, nous en sommes à peine aux essais que les Anglais y ont déjà expédié de nombreux navires. L'ambassade envoyée aujourd'hui en Chine, dans un but d'explora-

638905 A

tion, en est une preuve évidente; elle va recueillir des renseignements qui nous arriveront dans vingt mois, et déjà des flottes approvisionnées partent des ports anglais.

Les produits d'exportation de la Chine sont le thé et la soie grège, après quoi viennent d'autres produits moins importants pour nous, tels que les soieries, les châles de soie, crêpes et foulards, les tissus de coton, les nankins, la rhubarbe et la casse, et quelques faibles parties de petits articles, de l'étain et du cuivre; puis enfin les produits secondaires, les épices, l'encre, le vermillon, les écailles, quelques bois de teinture, des porcelaines, des laques, du camphre. Toutes les marchandises solides et liquides se vendent au poids. On se sert des poids anglais et de ceux du pays. Les mesures de longueur sont le *covid* ou *cobre*, égal à 14,025 pouces anglais, et le *li*, égal à 1,397 pieds anglais et demi, ou 577 mètres 716 millimètres.

D'après les tableaux de commerce anglais, l'importation du thé en Angleterre est évaluée pour les années 1837 à 1839, à une moyenne de dix-neuf millions de kilogrammes, c'est-à-dire à près de la moitié de la quantité qui sort des ports chinois, et celle de la soie grège à deux cent mille kilogrammes.

Dans les États-Unis, l'importation du thé s'est élevée, en 1833, à dix millions et demi pour leur seule consommation. L'excédant a été réexporté en Europe; le reste est consommé par la Russie, la France, et les autres états européens.

Le commerce des États-Unis peut s'évaluer à 34 millions de francs. Les Chinois leur fournissent tous les articles que j'ai cités plus haut. J'ai parlé de celui de la Russie.

Jusqu'ici la France a soldé ses achats en Chine plutôt en numéraire et à l'aide des métaux, qu'en marchandises. Des retours semblaient cependant facilités par des chargements de sucre et de café pris sur les places de la Malaisie, aux Philippines, dans

la Cochinchine, à Java et Sumatra. Ces retours, qui sont avantageux surtout pour la Hollande et le nord de l'Europe, pour Anvers et Hambourg, ne peuvent en général nous convenir, par suite de notre système colonial, et peut-être aussi par les difficultés que nous rencontrons dans le placement des marchandises de sortie de France. Notre fabrication de sucre indigène s'y oppose encore; il n'y a donc que le café qui nous convienne en partie. Quant au thé, il n'est pas devenu chez nous un objet de consommation assez générale, et nous sommes bien loin d'en faire l'usage qu'on en fait en Angleterre et en Amérique. Cependant la mode de cette boisson se répand de plus en plus parmi nous.

Le thé fut apporté en Europe par les Hollandais en 1602. D'abord on l'employa en France comme médicament, et ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'il fut introduit dans nos salons, qui commençaient à imiter les modes anglaises. L'interruption de notre commerce maritime, de 1790 à 1814, l'en bannit momentanément. Aujourd'hui, il n'est pas de salon qui soit dispensé d'en offrir.

Les différentes variétés de thé répandues dans la consommation sont fort nombreuses. On en compte plusieurs espèces, divisées en deux catégories : les thés verts, *thea viridis*, et les thés noirs, *thea bohea*, que quelques personnes prétendent être fournis par deux arbustes bien distincts, mais qui, selon d'autres, et particulièrement Lettsom, proviennent du même arbre, soumis à une culture différente, tant par les soins qu'on lui donne que par la nature du sol dans lequel sa végétation s'opère.

Voici la description que donne de cet arbuste M. de Mirbel :

« La hauteur de l'arbuste varie de quatre à trente pieds; ses « tiges se divisent en un grand nombre de rameaux diffus; ses

« feuilles sont d'un vert foncé, ovales-oblongues ou ovales-ellip-
« tiques, dentelées vers le sommet, longues de deux à trois
« pouces sur une largeur d'un pouce. Les fleurs, de couleur
« blanche, ont à peu près un pouce de diamètre... »

M. Achille Richard s'exprime ainsi :

« ..... Cette espèce de plante est un arbrisseau toujours vert,
« communément de cinq à six pieds d'élévation, parce qu'on le
« taille, ou même qu'on le recèpe fréquemment, pour que ses
« feuilles acquièrent un plus grand développement; car aban-
« donné à lui-même, il peut s'élever à vingt-cinq ou trente
« pieds de hauteur; ses feuilles alternes sont elliptiques, aiguës,
« dentées, luisantes, d'un vert assez intense; ses fleurs sont
« blanches, solitaires, ou réunies en petit nombre à l'aisselle
« des feuilles supérieures..... »

Sa racine est noire et a quelque ressemblance avec celle du pêcher; son écorce, mince, de couleur marron, est dure, et son odeur a quelque rapport avec celle du noisetier. Après avoir été rangé par M. de Jussieu dans la famille des orangers, il a été tout récemment classé par M. de Candolle dans celle des camelliées, d'où il a été tiré par M. de Mirbel pour former la famille des théacées.

Cet arbuste a une ressemblance si frappante avec le camellia sasanqua, qu'on les distingue à peine l'un de l'autre, et ce n'est guère qu'à leur floraison qu'on peut les reconnaître.

Les arbres à thé vert n'atteignent pas un aussi grand développement, et on ne les laisse jamais arriver à une durée aussi longue que ceux qui fournissent le thé noir. On les renouvelle fréquemment.

Une autre différence résulte encore de la manière dont se récoltent les feuilles et de la préparation qu'on leur fait subir.

Le thé vert, moins exposé que le noir à l'action du feu, con-

serve beaucoup mieux sa couleur primitive; il est exclusivement composé des parties herbacées de la feuille, et s'altère plus facilement par le temps et par l'humidité. Le thé noir, cueilli sur un arbre plus développé en raison de l'âge qu'on lui laisse atteindre et dont la feuille contient plus de nervures, est moins susceptible d'altération. Il est, pour cette raison, d'un prix moins élevé que le premier.

L'arbre à thé est indigène dans les pays du Haut-Assam, sur la frontière de la province chinoise de Yan-nan. Il réussit mieux sur le flanc des montagnes que dans la plaine.

On a pensé avec raison à l'acclimater sur les montagnes du cap de Bonne-Espérance, et l'on sait qu'il a pris un développement remarquable sur les hauteurs de Sainte-Hélène.

La cueillette des feuilles se fait en les détachant du rameau une à une avec le plus grand soin. La première a lieu au commencement d'avril; on choisit à cet effet le temps le plus sec, l'humidité étant préjudiciable à cette feuille. On commence par les arbres qui fournissent les thés verts et qui exigent des précautions toutes particulières; ceux qui fournissent le thé noir, ayant une végétation plus lente, ne sont dépouillés que quelques jours plus tard; puis cinq ou six semaines après, vers la fin de juin, on recommence une deuxième cueillette sur les mêmes arbres; ce sont ces diverses époques qui influent sur le degré de qualité et de finesse qu'on reconnaît dans les différentes espèces de thé. Le plus ou moins de perfection apporté dans la torréfaction influe également sur ces qualités.

Le thé noir n'exige pas des préparations aussi minutieuses que le vert. On expose ses feuilles à l'humidité assez de temps pour y exciter une fermentation légère, elles prennent une couleur de brun noirâtre, puis on les fait sécher sur des plaques dont la chaleur est entretenue par un feu modéré; tandis que la pré-

paration des thés verts, pour lesquels cette fermentation doit être soigneusement évitée, exige une patiente et laborieuse sollicitude.

La préparation du thé a lieu dans une bassine de fonte. On y jette les feuilles en petites quantités, et un ouvrier les remue avec la main pour les empêcher de brûler; au moment où la chaleur commence à les crisper, on les enlève, on les étale sur une table, on les trie soit à la main, soit au moyen d'un tamis, et on en compose les diverses qualités, puis on les roule feuille par feuille.

Dans les exportations de thé, la proportion entre les deux qualités de vert et de noir est de un à cinq.

On a prétendu, mais à tort, qu'il existait des fabriques de thé factice. Des fraudes commises pour tirer parti de cette marchandise, lors même qu'elle est avariée, ou lorsque les demandes dépassent les quantités récoltées, ont suffi pour faire naître cette opinion. Il est vrai cependant que l'on mêle à ces thés dénaturés des feuilles de fougères desséchées, ou bien les jeunes feuilles du camellia sasanqua ou de l'olea fragrans, olivier odorant, appelé en Chine lanhoa. Voici, du reste, ce que j'ai appris du père Lamyot, qui m'a donné à cet égard des détails très-circonstanciés.

Lorsque la feuille du thé est altérée par des pluies trop abondantes, survenues au moment où elle doit être cueillie, elle manque de la coloration que donne une parfaite maturité, et l'on a recours alors à une préparation factice et à des drogues pour la lui donner.

On fait sécher les feuilles dans des paniers dont le fond est perforé comme un tamis, et que l'on place sur des fourneaux allumés; de là, elles passent dans la bassine, où l'ouvrier qui les remue, les saupoudre avec une substance appelée *turmérique*, qui leur communique une teinte jaunâtre. Lorsqu'on veut que

cette teinte soit verte, on se sert de prussiate de fer et de sulfate de chaux. Des femmes et des enfants trient ensuite ces feuilles, et les font passer dans deux tamis, l'un très-fin, pour en distraire le résidu des matières qui ont servi à la coloration, l'autre plus gros, pour séparer les feuilles elles-mêmes, et en former des lots de diverses qualités. Celles qui passent à travers ce deuxième tamis forment le thé appelé hyson-skin; les feuilles les plus grosses se vendent sous le nom de young-hyson. Une autre fraude est celle par laquelle on colore en vert du thé noir au moyen du curcuma.

Il est certain que l'on aperçoit assez souvent une substance hétérogène dans quelques espèces de thé vert, que l'on s'est plaint avec raison de l'action de ces thés sur le système nerveux, ce qui proviendrait des drogues avec lesquelles on les falsifie, et que les Chinois ne font pas, en général, usage du thé qu'ils préparent pour l'exportation.

C'est la province du Tché-kiang qui fournit le thé vert qu'on récolte en plus grande abondance encore dans le Kiang-nan et le Kiang-si, entre le 30e et le 31e degré de latitude Nord.

On en distingue sept sortes, le thé hyson, le hyson-skin, le twankey ou song-lo, le young-hyson, le hyson-chulan, l'impérial et le gun-powder ou poudre à canon.

Le nom de hyson ou printemps florissant indique que la feuille est cueillie au commencement de cette saison. Cette feuille doit être large, d'un vert grisâtre; son parfum est suave, légèrement aromatique, d'une saveur un peu âpre, mais agréable. Le hyson-skin, composé des feuilles du second choix, est d'une qualité inférieure.

Ces deux espèces de thé s'emballent dans de petits cubes de bois blanc qu'on nomme quarts et qui pèsent de 38 à 40 kilogrammes.

Le twankey offre quelque ressemblance avec le hyson-skin, sur lequel il a une légère supériorité; sa feuille est d'un vert jaunâtre assez égal. Sa saveur a de l'âpreté. On le mélange d'ordinaire avec les thés de premier choix. Il forme ainsi une partie importante des importations de l'Angleterre et de l'Amérique, où on l'expédie en caisses carrées de 45 à 48 kilogrammes.

Le young-hyson, qui se composait autrefois des feuilles les plus tendres de l'arbuste, recueillies avant la saison des pluies, et appelées, pour cette raison, yu-tsien, est d'un vert jaunâtre; il a peu de parfum. Les nombreuses demandes qu'en ont fait les Américains ont engagé les Chinois à en altérer la qualité. Ils le mélangent frauduleusement avec d'autres thés, après avoir eu toutefois la précaution de couper leurs feuilles de la même dimension. Les caisses qui le renferment sont de la forme de celles du thé hyson.

Le hyson-chulan n'est autre que le hyson, dans lequel on fait entrer les fleurs de l'olivier odorant (*Olea fragrans*), qui lui communiquent un parfum agréable. Les caisses de ce thé pèsent ordinairement de 8 à 20 kilogrammes.

Le thé impérial ou perlé s'importe en caisses cubiques de 8, 34 ou 50 kilogrammes. Sa couleur est d'un vert argenté et sa saveur moins âpre que celle du hyson. On en fait encore de petites caisses de 2 ou 3 kilogrammes, appelées *canistères*.

Enfin, la poudre à canon est composée des feuilles les plus jeunes et les plus délicates, triées avec le plus grand soin, et roulées en petits grains, d'un vert argenté presque noirâtre. Le parfum en est légèrement ambré, et la saveur encore plus douce que celle du thé perlé.

Les thés noirs se récoltent dans la province de Fo-Kien, placée entre le 27e et le 28e degrés de latitude nord; on en connaît huit sortes :

Le pekao, l'orange-pekao, le bohé, le camphou, le souchong, le pouchong, l'ankay et le sonchay.

Le thé pekao, pak-ko (duvet blanc), est recueilli au printemps, au moment où les bourgeons commencent à s'ouvrir. Ceux que recouvre un léger duvet, soyeux et blanchâtre, fournissent le pekao à pointes blanches ou fleur de thé le plus estimé. L'arbuste ne le produit ainsi que jusqu'à l'âge de six ans. Ce thé a une odeur douce, aromatique et tenant un peu de la rose. Il est importé en caisses du poids de 2 à 45 kilogrammes. Quelquefois on le met dans de petites boîtes peintes et vernies.

Le thé orange-pekao, connu depuis peu d'années en France, n'est composé que des débris du pekao mélangé avec d'autres thés noirs. Sa couleur est la même; mais son parfum est beaucoup moins agréable. Il s'expédie en caisses de 30 kilogrammes.

Le thé bohé ou bohéa, appelé aussi par les Chinois ta-tcha (gros thé), est composé d'un mélange de feuilles de toute espèce, quelquefois même étrangères au thé. C'est l'espèce la plus inférieure. On mélange ces feuilles dans des paniers de bambou qui en contiennent jusqu'à 60 kilogrammes. On les foule et on les dépose dans des magasins où elles subissent une sorte de fermentation qui communique aux feuilles étrangères l'odeur du thé. La couleur n'en peut être uniforme, et l'on y remarque beaucoup de feuilles vertes; ces feuilles sont peu roulées, beaucoup sont brisées; leur parfum a quelque chose de celui de l'herbe sèche; aussi ce thé est-il peu estimé. On l'expédie en boîtes cubiques de 50 kilogrammes.

Le thé camphou, composé du premier choix des feuilles du bohéa, lui est préféré; sa couleur est plus uniformément brune; ses feuilles, mieux roulées et plus longues, sont plus aromatisées. Les caisses qui le renferment sont aussi du poids de 48 à 50 kilogrammes.

Le souchong est composé des feuilles dont la végétation s'est développée dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la première et la seconde cueillette. On apporte dans sa préparation une attention particulière. Sa couleur est d'un brun noirâtre, légèrement nuancé de violet. Ses feuilles sont larges; son odeur suave a quelque analogie avec celle de nos meilleurs melons. Il s'exporte en caisses carrées de 10 à 50, ou de 25 jusqu'à 90 kilogrammes.

Le pouchong, choisi feuille à feuille dans le souchong, est le thé le plus estimé par les Chinois. On apporte dans ce choix une telle attention, qu'à peine sur une partie de 200 livres de souchong en retire-t-on une de pouchong. Ce thé arrive à Canton par petit lots et en paquets de 4 à 8 onces, soigneusement rangés dans des boîtes vernies. Sa couleur est d'un brun verdâtre, et son parfum tient un peu de l'ambre. Le commerce reconnaît encore une espèce de thé pouchong à feuilles plus petites, noirâtres et plus frisées; quoique ce thé ait plus d'arome que le vrai pouchong, on l'estime moins parce qu'on le présume fraudé. Les thés pouchong s'exportent en caisses du poids de trente à quarante kilogrammes; quelquefois dans des boîtes ornées de peintures et vernies du poids de dix kilogrammes.

Le thé ankay a de l'analogie avec le souchong. Sa couleur est plus verte et son parfum plus saisissant.

Il en est de même du thé souchay, qu'on rencontre rarement en Europe et dont les feuilles sont roulées en forme sphérique et mêlées ordinairement à des fleurs du koueï-hrau, arbuste qui ressemble beaucoup au poirier.

Il existe encore quelques autres qualités sous la dénomination de *thés rares*, de thés en boules, en gerbes, en tresses, etc., qui ne sont en réalité que les thés dont nous venons de parler,

et dont le charlatanisme tire parti. Ces thés, soigneusement enveloppés dans des feuilles de papier et déposés dans des boîtes élégantes, sont, en raison de ces accessoires, vendus très-cher, et en général ne valent pas le prix qu'on en demande.

Voici un aperçu des exportations que la Chine a faites, en 1838, de ses thés, avec les principaux états de l'Europe :

Angleterre	14,672,000 kil.
États-Unis	7,207,000
Russie	7,566,000
Hollande	450,000
Hambourg	800,000
Brême	215,000
France	113,000
Danemarck	65,000
Autriche et Italie	16,000
Belgique	70,000
Prusse	15,000
Brésil	100,000
	31,289,000 kil.

Importations auxquelles on doit joindre les quantités qui s'expédient aux Philippines, au Tonkin, à la Cochinchine, à Siam et dans toute l'Asie centrale, pour se faire une idée juste de leur importance et du poids dont elles pèsent dans la balance du commerce.

Ce commerce se fait, de la part des Chinois, avec la plus grande loyauté. Les caisses sont livrées toutes cachetées aux Européens par les marchands hongs, qui ne font aucune difficulté de les reprendre lorsqu'elles ne conviennent pas ou lorsqu'elles sont avariées, même après un certain temps écoulé. Cependant de grandes fraudes ont été commises. J'ai connu un capitaine portugais, qui avait reçu à Macao 400,000 quintaux de soi-disant thé; la superficie était du thé noir, le reste se composait de copeaux et de son. Il ne reconnut la fraude qu'à son

arrivée à Lisbonne, la fit constater, mais lors de son retour à Macao, son vendeur n'y était plus.

Si l'Europe est tributaire de la Chine pour la feuille du thé, celle-ci, de son côté, lui achète l'opium au prix de sacrifices énormes, à des sommes immenses, et les Anglais ont réussi à s'emparer exclusivement de ce commerce, dont leur hypocrite philanthropie n'a pas craint d'abuser scandaleusement.

En vain le gouvernement chinois a-t-il constamment lutté contre ce trafic infâme, il a toujours échoué dans ses tentatives, et ses prohibitions sont restées sans effet. Tout ce qu'il est parvenu à obtenir, c'est que le marché de cette denrée fût placé hors de Bocca-Tigris. Avant la guerre, les navires qui portaient l'opium se tenaient à l'ancre près de l'île Liu-kiu, à une distance de huit milles de Macao. Mais à l'époque des tempêtes, ces navires, obligés de se déplacer, se rapprochaient de la baie de Sing-mun; c'était le moment choisi pour le débarquement de leur cargaison. Fort bien équipés, montés chacun par deux cents Lascars au moins, munis d'armes et de canons, ces bâtiments sont en état de résister aux attaques des jonques chinoises, qui n'osent faire le moindre mouvement d'agression, et se contentent de donner la chasse aux contrebandiers. J'ai décrit la manière dont cette chasse se faisait, et dit comment les mandarins et les hauts fonctionnaires de l'état, intéressés pour la plupart dans ce commerce, le favorisaient en feignant de s'y opposer.

L'opium de Patma et de Benarès est très-estimé en Chine; on le paye le double de celui de Turquie, qui se fume difficilement. Il est mou et n'a guère que la consistance du miel en gâteau. Sa couleur est d'un jaune noirâtre. Lorsqu'on le coupe, il est parsemé de petits points blancs. A mesure qu'il vieillit, il durcit et perd en qualité. L'opium de Malwa est encore plus

cher et plus recherché, aussi est-il le plus sujet aux falsifications.

La quantité des caisses remises au gouvernement chinois, en vertu du décret de confiscation, a été de 20,283. Sur ce nombre, 7,000 caisses avaient été achetées à la Compagnie des Indes, 12,000 aux cultivateurs de Malwa, le reste venait de la Turquie. En 1837, l'Angleterre a versé en Chine 40,000 caisses du poids d'environ 60 kilogrammes, pour cinq millions de livres sterling, plus de 125 millions de francs. Faut-il s'étonner que le Céleste-Empire, dont ce commerce épuisait les finances tout en exerçant de funestes ravages sur la santé des populations, ait cherché à le réprimer? Les Chinois ont succombé. Ne nous attachons donc plus au passé et ne nous perdons pas en plaintes inutiles; songeons plutôt à l'avenir qui se prépare; et puisque le commerce avec la Chine va changer de face, examinons quelle est la part que nous y pouvons prendre.

La route de la Chine par le cap de Bonne-Espérance nous est ouverte; mais cette route, qui est de toutes la plus longue, a été très-fréquentée par les navires anglais et très-peu au contraire par les nôtres. Elle va devenir désormais presque inutile pour les Anglais, qui, toujours prévoyants, ont su s'ouvrir par l'Égypte une autre route infiniment moins dangereuse et plus courte. Il ne leur reste qu'à obtenir un libre transit du pacha d'Égypte.

Les Hollandais, maîtres des îles de la Sonde et des Moluques, conservent des relations faciles par leur cabotage. Les Américains ont organisé leur commerce d'échange avec les Chinois par l'Amérique de l'Ouest et par les grands archipels malaisiens; les Russes ont accru le leur par la Sibérie; la possession de la côte nord-ouest de l'Amérique et de la Californie va leur donner la facilité de l'agrandir du côté de la mer. La France peut-elle

continuer à marcher dans les anciennes voies qui lui étaient ouvertes? Non, sans doute. C'est par le grand Océan qu'elle peut augmenter ses relations avec la Chine; elle en a les moyens par la Polynésie et par les établissements qu'elle vient d'y fonder; mais les avantages que les îles Marquises et celles de la Société peuvent lui offrir ne seront réels que lorsqu'elle aura créé le complément qui lui manque et que j'ai indiqué dans le chapitre IX du troisième volume de cet ouvrage.

Toutes les nations commerçantes ont des consuls dans les îles Sandwich, elles ont donc reconnu l'importance de cet archipel. Honoloulou est devenu le centre du commerce entre l'Amérique et la Chine; nos nouvelles acquisitions, peu éloignées des îles Sandwich, et plus qu'elles rapprochées de l'Amérique centrale du Pérou et du Chili, font partie de la grande chaîne des archipels des Navigateurs, des Fitji, de Santa-Crux, de Salomon et de la nouvelle Guinée. Elles peuvent devenir l'entrepôt indispensable du commerce de la France avec l'Amérique. Il faut aussi les relier à l'Asie par des points intermédiaires, et c'est de ce côté que nous devons jeter les yeux, ou abandonner des îlots inutiles qui ne serviront qu'à diviser nos forces, s'ils ne sont soutenus entre eux par des établissements en état de se prêter mutuellement secours.

Aujourd'hui toutes les formalités du traité de commerce entre la Chine et l'Angleterre sont remplies. Les Chinois paraissent animés du meilleur esprit à l'égard des Anglais. Tous les points de ce traité ont été réglés de la manière la plus satisfaisante; la vente même de l'opium a été régularisée par l'établissement d'un dépôt à Hong-kong pour la consommation locale; ce qui permettra aux Anglais de l'introduire sur tous les points de l'empire.

Un règlement général de police, en quinze article, a été pu-

blié dans les cinq ports de Canton, d'Émouï, de Fu-chow, Ning-po et Chang-haï. En voici les principales dispositions.

Lorsque le sens l'exigera, je traduirai le mot *anglais* par le mot *étranger*. On sait en effet que le traité n'a rien d'exclusif, et que tous les peuples sont appelés à jouir des droits stipulés en faveur des Anglais.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Les négociants et autres, résidant dans les cinq ports, ne pourront franchir une certaine distance aux environs. Cette distance sera déterminée par les autorités locales et les consuls; les contrevenants seront arrêtés et livrés au consul, qui leur infligera le châtiment qu'ils auront mérité.

Les citoyens des états étrangers qui ont antérieurement fait le commerce à Canton, seront admis dans les cinq ports, chacun aux mêmes conditions que les sujets anglais.

Un vaisseau de guerre anglais stationnera dans chacun des cinq ports pour maintenir la discipline parmi les équipages des navires marchands, et aussi pour faire respecter l'autorité du consul britannique.

Les équipages des vaisseaux de guerre ne pourront parcourir le pays. Le traité doit être revêtu des signatures de leurs majestés l'empereur de la Chine et la reine d'Angleterre.

(Comme on le voit, l'Angleterre s'est arrogé la police des mers de la Chine. C'est la part du lion.)

PILOTES.

Il sera immédiatement fourni un pilote à tout navire qui se présentera devant l'un des cinq ports ouverts au commerce,

soit pour l'y introduire, soit pour lui en faciliter la sortie. La rétribution à payer à ce pilote sera fixée par le consul, et fixée convenablement en raison de la distance parcourue et des risques qui auront pu survenir.

Ces pilotes ne seront plus au choix indistinct des autorités chinoises; mais ils devront être munis d'un certificat de capacité signé de trois capitaines de navire au moins, et d'une licence délivrée par le consul, en langue chinoise et anglaise.

GARDES DE LA DOUANE.

A l'arrivée d'un navire, le chef de la douane déléguera un ou deux employés sous ses ordres pour veiller à ce que les droits ne soient l'objet d'aucune fraude. Ces employés ne pourront rien exiger des capitaines, leur solde et même leur nourriture étant au compte de la douane.

Toute contravention à cette disposition entraînera une punition proportionnelle au montant de la rétribution exigée.

DÉCLARATIONS PAR LES CAPITAINES EUX-MÊMES AU MOMENT DE LEUR ARRIVÉE.

Tout capitaine est tenu de faire sa déclaration au port du Bogue, s'il va à Wampoa.

Lorsqu'il aura jeté l'ancre dans l'un des ports indiqués, il sera tenu dans les vingt-quatre heures de se rendre au consulat de sa nation; là il renouvellera sa déclaration et remettra au consul ses papiers de bord, sous peine de deux cents piastres d'amende.

L'amende sera de cinq cents piastres s'il présente un faux manifeste.

S'il commence son déchargement avant d'avoir obtenu un permis en due forme, l'amende sera également de cinq cents piastres.

Immédiatement après avoir reçu les papiers du capitaine, le consul transmettra au chef de la douane une note indiquant le tonnage et le détail de la cargaison du navire; en échange, il recevra le permis de déchargement, et les droits devront être acquittés.

RELATIONS COMMERCIALES ENTRE LES ÉTRANGERS ET LES CHINOIS.

Une stipulation expresse porte que les négociants étrangers pourront faire le commerce avec tel négociant qui leur conviendra, et dans le cas où ce négociant disparaîtrait ou contracterait des dettes qu'il ne pourrait acquitter, les autorités du pays feront tous leurs efforts pour le livrer à la justice; bien entendu que les étrangers ne pourront jamais en aucun cas se prévaloir de l'ancienne solidarité des marchands hongs, et prétendre au remboursement par les autres négociants comme on l'exigeait de cette ancienne confrérie privilégiée.

DROITS DE TONNAGE.

Chaque bâtiment payera par tonneau de jauge légale cinq maces (3 fr. 75 c.). Toute autre rétribution antérieurement perçue demeure supprimée. Le tonnage, qui jusqu'ici avait été fixé d'après le jaugeage chinois, le sera dorénavant d'après l'énonciation du certificat du nombre de tonneaux de charge qu'un bâtiment peut porter, et les droits seront perçus en conséquence.

Tout ancien droit de jaugeage, d'entrée, quotidien ou mensuel, est aboli.

DROITS D'IMPORTATION ET D'EXPORTATION.

Les marchandises importées ou exportées seront soumises aux droits du tarif fixé et consenti, et il ne sera perçu aucune somme au delà.

Tous ces droits devront être intégralement acquittés. Cette formalité accomplie, le chef de la douane délivrera le permis de sortie, et le consul consentira au départ du bâtiment.

(Ce tarif est en deux tableaux. Dans l'un de ces tableaux, les marchandises sont désignées avec la mention du droit auquel elles sont assujetties. Dans le second, qui n'est qu'une annexe, elles sont indiquées par ordre alphabétique et groupées par classe, avec rappel en regard de chaque marchandise du numéro d'ordre sous lequel elle est inscrite au premier tableau. Les négociants devront consulter ces tableaux dans les documents publiés par le ministère du commerce.)

VÉRIFICATION DES MARCHANDISES EN DOUANE.

Tout négociant étranger qui aura une cargaison à débarquer ou à embarquer devra en remettre une note détaillée au consul de sa nation, qui chargera un linguiste (interprète) d'en donner communication au chef de la douane, afin qu'il puisse être procédé à sa vérification. Le négociant assistera à cette vérification ou s'y fera représenter, afin que dans le cas de plaintes il puisse lui être fait droit.

Pour les marchandises taxées à la valeur, en cas de contestation, chaque partie appellera deux ou trois négociants chargés d'examiner ces marchandises, et le prix le plus élevé auquel ces négociants offriront de les prendre sera réputé la valeur de ces marchandises.

Pour la fixation de la *tare* des marchandises, on prendra par chaque cent caisses un certain nombre de caisses dont on établira la tare, et c'est la moyenne de cette tare qui servira pour les autres.

S'il arrivait des contestations sur lesquelles on ne pût parvenir à s'entendre, le négociant aura droit d'appel au consul de sa nation, qui s'entendra avec le chef de la douane; l'appel devra être fait dans la journée même de la contestation, sinon il n'y sera pas donné suite.

MODE D'ACQUITTEMENT DES DROITS.

Le chef de la douane ayant désigné certaines maisons de change (shroffs) ou de banque, auxquelles il donnera pouvoir de recevoir les droits, les négociants s'adresseront à ces maisons, et leurs récépissés seront considérés comme *acquits* du gouvernement.

Jusqu'à la publication de ce règlement, la seule piastre espagnole avait été admise en payement des droits de douane. Aujourd'hui ces payements pourront être faits en monnaie étrangère; mais ces monnaies n'étant pas d'un alliage aussi pur que l'argent *sycée*, les consuls de chaque port conviendront avec les chefs des douanes des monnaies à admettre et de l'agio à régler pour les amener à la valeur de l'argent chinois ou argent fin.

POIDS ET MESURES.

Dans chaque port, il y aura des balances et des poids, conformes aux poids et mesures en usage à Canton, et revêtus d'une estampille. Ces balances seront déposées chez le chef de la

douane et chez le consul, et serviront de base à toutes les transactions. On y aura recours toutes les fois qu'il s'élèvera une contestation.

ALLÉGES OU BATEAUX DE CHARGE.

Les négociants étrangers qui auront une cargaison à débarquer ou à embarquer pourront louer toute allége ou bateau qui leur conviendra, sans que le gouvernement intervienne dans le marché qui sera réglé à l'amiable. Le nombre de ces bateaux n'est point limité, et il ne saurait y avoir de monopole à cet égard. S'il s'y fait de la fraude, les contrevenants seront punis.

Si l'un des individus qui montent des bateaux venait à disparaître, emportant de la marchandise à un négociant étranger, les autorités chinoises feraient procéder à sa recherche et prendraient les mesures nécessaires pour opérer son arrestation.

TRANSBORDEMENT DES MARCHANDISES.

Aucun négociant étranger ne pourra transborder des marchandises sans un permis spécial. Si, dans un cas d'urgence, le transbordement devient indispensable, il en sera référé au consul, qui en délivrera un certificat, et le chef de la douane délèguera un employé pour y assister.

Toute transgression à cette formalité est punie par la confiscation de la marchandise.

AGENTS CONSULAIRES EN SOUS-ORDRE.

Sur chaque point désigné pour le mouillage des navires anglais, il sera établi un agent consulaire en sous-ordre, qui

exercera la surveillance convenable sur les marins et sur tous autres individus.

Il fera tous ses efforts pour prévenir les querelles entre les équipages et les gens du pays; dans le cas de querelle, il interviendra pour la terminer à l'amiable.

Lorsque des matelots descendront à terre, des officiers les accompagneront et seront responsables de leur conduite.

Le gouvernement ne pourra jamais empêcher les gens du pays d'approcher les navires pour vendre aux matelots ce dont ceux-ci auraient besoin.

QUERELLES ET DISCUSSIONS ENTRE LES SUJETS ÉTRANGERS ET CHINOIS.

Toutes les fois qu'un sujet étranger aura des motifs de plainte contre un Chinois, il exposera son grief au consul, qui procédera à une enquête et ne négligera rien pour arranger l'affaire à l'amiable.

Il en sera de même pour le sujet chinois qui aura à se plaindre d'un étranger; son recours devra passer par les mains du consul, qui l'examinera et s'interposera pour arranger le différend.

Si un négociant a besoin de s'adresser aux autorités locales, son recours passera par l'intermédiaire du consul, qui verra s'il est convenablement formulé, le fera modifier et le transmettra.

S'il arrivait que le différend ne pût être arrangé à l'amiable, le consul requerrait l'assistance d'un employé chinois, avec lequel il l'examinerait et statuerait selon l'équité.

En ce qui concerne la punition d'un sujet étranger, le gouvernement de son pays fera les lois nécessaires, et le consul recevra les pouvoirs convenables pour les faire appliquer.

Les délits commis par des Chinois seront punis d'après les lois du pays.

CROISEURS ANGLAIS.

Un croiseur du gouvernement anglais stationnera dans chacun des cinq ports, à la disposition du consul.

Ils n'auront à payer ni droits ni rétributions d'aucune espèce, et le consul informera régulièrement le chef de la douane de leur arrivée ou de leur départ, pour le mettre à même de prendre les mesures convenables.

CAUTION A FOURNIR PAR LES BATIMENTS DE COMMERCE ÉTRANGERS.

Le consul sera la caution de tous les bâtiments de commerce qui entreront dans l'un des cinq ports désignés.

(L'article suivant a été annexé, le 26 juin 1843, au traité de 1842.)

Il est convenu que le droit à percevoir sur les marchandises anglaises comme droit de transit ne dépassera pas les taux actuels qui sont modérés.

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de Canton. — La Maria. — Jonque chinoise. — Arrivée à Manille. — Sincapour. — La rade. — Climat. — Température. — M. Carles Forel Kœchlin. — Pirates et *pros* malais. — Gouvernement. — Productions.

Déçu dans mes espérances, et n'attendant plus rien des maisons américaines établies à Canton, je me décidai à suivre les sages conseils que me donnaient M. Ivar et quelques amis désintéressés.

Le navire américain *l'America* partait pour Manille; son capitaine m'offrit obligeamment le passage jusqu'à Macao, si *la Maria*, qui m'y avait amené, s'y trouvait encore, ou jusqu'à Manille, si *la Maria* était partie. J'acceptai, et je dis un éternel adieu à la Chine et à ses peu aimables habitants.

La Maria était toujours mouillée à la Playa-Grande, retenue dans ce port par la maladie du capitaine Thompson, qui me pria de passer à son bord et de lui prêter aide et secours. De son côté, le capitaine américain m'engageait à rester avec lui, m'assurant un prompt et bon voyage. Placé entre mon intérêt personnel et le désir que j'avais d'être agréable à M. Thompson, et de remplir la promesse que j'avais faite à M. Campana, j'obéis, malheureusement pour mes projets futurs, au penchant naturel qui me porte à tendre la main à celui qui réclame mon assistance. Ce fut la cause principale et première de mon séjour dans l'Inde pendant cinq longues années, et de la perte d'une partie de ma fortune. Le lendemain, le capitaine Thompson

ne pouvant se lever pour commander l'appareillage, je pris sa place. *L'America* mit sous voile aussi, et ce ne fut pas sans un profond sentiment de tristesse que je vis ce beau navire fendre rapidement les flots, nous laissant bien loin derrière lui comme si nous étions restés à l'ancre.

Notre traversée jusqu'à la hauteur du cap Bolinao n'eut rien de remarquable, si ce n'est toutefois l'incroyable lenteur avec laquelle elle se fit. Là, nous reçûmes un coup de vent de Sud-Ouest qui nous rejeta au Nord jusque par la latitude du cap Bajeador, où nous fûmes surpris par des calmes. Les vents sautèrent ensuite à l'Est, puis au Sud-Est, et nous passâmes plus de huit jours sans pouvoir faire d'observations. Je remarquai cependant que tous les matins des oiseaux pêcheurs partaient en troupe dans la direction de l'Est-Sud-Est, et revenaient le soir à l'Ouest-Nord-Ouest; ce qui me fit penser que nous ne devions pas être loin des Paracelles, rochers assez dangereux de la côte de Cochinchine, sur lesquels échoua, en 1828, un navire français, *le Navigateur*, de Bordeaux, dont le capitaine M. Saint-Romain et partie de l'équipage furent assassinés à bord d'une jonque chinoise, sur laquelle ils avaient pris passage de Touranne à Macao.

Ce n'est pas possible, me dit le capitaine Thompson, lorsque je lui fis part de mon observation. Mon estime me met beaucoup plus au Nord et beaucoup plus à l'Est. Je lui parlai inutilement de la direction et de la force des courants de ces mers et de l'allure de son navire, qui marchait de côté plutôt que de l'avant; rien ne put le convaincre de son erreur. Il y avait déjà plus de trente jours que nous étions en mer; les vents nous contrariaient toujours, et notre position devenait sinon très-dangereuse, du moins assez inquiétante. Heureusement le temps se leva; nous fîmes des observations, et le capitaine, enfin con-

vaincu de la réalité du danger que nous courions, me laissa le soin de diriger le navire.

Le même jour, nous découvrîmes une grande jonque chinoise qui faisait route au Nord. Les provisions du navire avaient été faites pour un voyage de quinze jours; aussi étaient-elles depuis quinze jours à peu près épuisées; nous ne vivions plus pour manger; ce n'est pas du reste le défaut des marins. Les vivres étaient distribués avec la plus grande parcimonie, et nous avions surtout besoin d'huile pour la lampe, et de riz pour l'équipage. Nous nous dirigeâmes sur ce navire, qui mit en panne pour nous attendre. Je m'embarquai ensuite dans un canot que nous mîmes à la mer, et je l'atteignis promptement.

Il m'est impossible de peindre l'étonnement dont je fus frappé lorsque je fus parvenu sur le gaillard de derrière de cet immense bateau; c'était une des plus grandes jonques que j'eusse vues jusqu'à ce moment. Elle était encombrée de tant de monde, de tant d'animaux, de tant de cabanes de toutes grandeurs et de toutes façons, de tant de cuisines et de cuisiniers, que je suis fort embarrassé, je l'avoue, pour commencer ma description. Des perroquets, des kakatoës et des loris faisaient un vacarme épouvantable, juchés sur leurs bâtons; des singes étaient attachés sur les cabanes. Il y avait des cerfs dans des cages, des cochons et des babiroussas sur le pont, et des Chinois partout.

On me conduisit à l'un des étages de la poupe, où je trouvai un Chinois à longues moustaches, d'une quarantaine d'années, qui me reçut assis et me pria de m'asseoir auprès de lui. Je lui exposai mes demandes; il me fit répondre par l'interprète qu'il y satisfera autant que possible; mais que je puis m'entendre à ce sujet avec son piloto, son officier navigateur, très-beau Chinois de trente à trente-cinq ans, aux yeux bleus, aux moustaches blondes, qui me regarde en souriant. Je lui adresse alors

la parole en espagnol et lui demande s'il est vraiment Chinois, car ses yeux, son teint et la couleur de ses cheveux m'annoncent plutôt un homme du Nord, un Anglais ou un Danois.

— Je suis un Américain du Nord, me répondit-il, un Yankee transplanté sur la terre ou plutôt sur la mer des barbares, moitié Européen, moitié Chinois. — A ces mots, il jette un éclat de rire qui devient communicatif, et nous voilà, M. Dixon et moi, aussi bons amis que si nous nous étions connus depuis dix ans.

Il me conduisit à l'étage qu'il habitait; car une jonque ne se compose que d'étages superposés les uns aux autres, et comme l'aurait fait un Chinois pur sang, il m'offrit du thé et une pipe pour tuer le temps, pendant que l'on préparait ce dont j'avais besoin.

— Laissez porter, lui dis-je, *la Maria* suivra; un jour de plus, un jour de moins à bord de votre jonque m'est indifférent, et je serai charmé de connaître les événements qui ont amené une rencontre aussi extraordinaire.

— Je suis né aux États-Unis, à New-York, me dit le Chinois-Américain lorsque nous fûmes assis les jambes croisées dans sa cabine, armés d'une tasse de thé et d'une longue pipe. A la paix de 1816, je fis mon premier voyage en Chine en qualité de lieutenant. En 1820, j'étais second sur un navire très-fin voilier, dont le capitaine avait traité avec une forte maison américaine de Canton, pour aller vendre de l'opium en contrebande sur la côte Nord-Est du Céleste-Empire. Nous parcourûmes toute cette côte, poursuivis souvent par les jonques de guerre qui venaient mouiller auprès de nous pour surveiller nos mouvements. Je fus un jour dépêché sur une embarcation du pays auprès d'un riche marchand chinois, avec lequel je devais m'entendre sur le moyen de débarquer en toute sûreté un grand nombre de caisses que nous avions à bord. Notre navire appa-

reilla pour ne pas devenir trop suspect aux mandarins, et me laissa chez le Chinois, qui fut obligé de m'introduire dans sa famille. Que vous dirai-je? je devins amoureux d'une de ses filles, je lui plus et l'épousai secrètement. Je ne puis vous raconter toutes les péripéties de mon existence. Le navire débarqua ses caisses et partit sans moi; c'est ainsi que je suis devenu Chinois par occasion, mari d'une charmante Chinoise à petits pieds, père de filles qui les conserveront grands, je vous l'assure, et gendre du magot le plus laid et le plus ladre que je connaisse. Afin de détruire tout soupçon, mon beau-père m'a fait passer pour un Chinois du Nord de Péking, ce qui expliquait un peu la blancheur de mon teint et la singulière brièveté de mon langage. Il m'a ensuite embarqué sur une jonque qui allait à Batavia. Vous savez que l'on confie ordinairement leur direction à un métis portugais de Macao, qui connaisse la science nautique. J'en suis à mon troisième voyage.

— Vos voyages ont-ils été fructueux?

— On donne ordinairement aux officiers portugais, qui sont obligés de se faire Chinois, ce qui ne leur coûte pas beaucoup puisque leurs mères sont Chinoises, 6 à 800 piastres, 3 à 4,000 francs, pour un voyage d'un an; on leur accorde en outre un port-permis, et ils sont nourris à bord comme à terre. Quant à moi, je ne m'embarque jamais à moins de 1,200 piastres, 6,000 francs, et sans un bon port-permis, ce qui me permet de gagner 20 à 25,000 francs par voyage. Si ce voyage est heureux, ce qui n'est pas certain, car nous sommes très en retard, j'irai m'établir à Macao avec ma famille, et peut-être ferai-je un voyage aux États-Unis.

Dixon avait raison de dire si ce voyage est heureux; car, vingt-cinq jours après notre entrevue, la jonque fit naufrage sur les rochers et îlots Patras.

A peine avait-il terminé son récit, que j'entendis un grand bruit; tout craquait dans la jonque. Les Chinois criaient et faisaient un sabbat infernal. « Ce n'est rien, me dit Dixon, c'est une bourrasque. — Eh! comment, m'écriai-je tout étonné, vous n'allez pas commander la manœuvre? — Je ne commande pas la manœuvre, j'ai bien autre chose à faire; je m'occupe de mon compas, de la route que doit suivre le navire et des observations. La manœuvre regarde le capitaine et ses lieutenants. » Je le priai alors de me faire les honneurs de cette nouvelle Babylone, et nous descendîmes dans l'endroit où huit à dix hommes étaient occupés à manœuvrer le gouvernail, large machine dont l'installation est un immense embarras.

Le capitaine de la jonque commandait, son second commandait, tout le monde commandait; c'étaient des cris, une confusion difficile à imaginer.

Le vent soufflait avec force, la pluie tombait par torrents, et les passagers avaient cherché un abri dans toutes les cahutes, dans tous les trous que l'on apercevait sur les côtés du navire. De chaque terrier sortaient leurs figures ridiculement comiques, armées de deux longues moustaches et de deux yeux immobiles.

Une partie de l'équipage amenait la misaine et le tappe-cul; car une jonque est mâtée et gréée à peu près comme un lougre. L'autre partie était aux écoutes de la grande voile, dont une portion fut amenée, tandis que l'autre portion fut relevée par le bas. Ainsi diminuée, elle faisait encore pencher l'énorme masse sur la plaine écumeuse.

« Il faut quatre à cinq heures et les efforts de deux à trois cents hommes pour la hisser complétement, me dit Dixon; aussi est-elle amenée totalement bien rarement. Quant au gouvernail et à la route, j'y porte tous mes soins; car vous ne pouvez vous

imaginer, lorsque nous allons vent arrière, les ambardées de droite et de gauche que fait la jonque; il faut donc faire un calcul approximatif pour diminuer le sillage. Lorsque nous allons au plus près, nous avons 3 et 4 quarts de dérive, c'est-à-dire que nous allons presque de côté.

— Et tous ces passagers, lui dis-je, les nourrissez-vous? — Non, nous leur fournissons l'eau, la place et le bois; ils s'arrangent entre eux pour faire la cuisine. Avec des Européens, ce serait un immense embarras; mais avec des Chinois, tout se simplifie. Il y a des passagers de tous genres, qui payent selon la place qu'eux et leurs marchandises occupent. Plusieurs d'entre eux gagnent leurs passages en travaillant; dans tous les cas c'est une lourde machine à mener, et Dieu veuille que nous arrivions à bon port. »

Le calme s'étant rétabli, je quittai la jonque emportant l'huile et le riz que le capitaine ne voulut pas me faire payer, et je retournai à bord de *la Maria*, qui, cinq jours après, entrait dans la baie de Manille.

L'America était partie depuis plus de vingt jours, et je me trouvai encore retardé dans mon retour en Amérique. Ce fut alors que j'acceptai les offres qui m'étaient faites par M. Sébastien Lopez Ramos, de diriger une opération sur Sincapour, Macassar, les Moluques et Holo. C'était, d'ailleurs, pour moi le seul moyen de rentrer dans les fonds que j'avais bénévolement avancés à M. Ramos.

Il fut donc convenu que l'on armerait les deux goëlettes de ce dernier. Je devais monter *la Soledad*, brick-goëlette de cent vingt à cent cinquante tonneaux, et gagner avec elle Sincapour, Macassar et les Moluques; je rejoindrais ensuite à Holo la goëlette *le San-Antonio*, qui irait prendre une cargaison de riz blanc et en paille à Antique, sur l'île de Panay. Chargés de ces divers

produits, les deux navires devaient compléter, dans cet archipel, leur cargaison de retour pour Manille.

On ne saurait croire combien il me fut difficile de trouver à Manille les renseignements commerciaux dont j'avais besoin sur les objets de consommation dans les îles qui avoisinent les Philippines. Les notions les plus simples à cet égard étaient complètement ignorées de ceux à qui il importait le plus de les connaître, et ce fut à peu près inutilement que je cherchai de tous côtés des notes sur le marché de Holo et des Moluques. Les renseignements que je pus obtenir se bornèrent à un petit nombre d'articles, tels que des nankins, des sannas et des taffetas de l'Inde, quelques indiennes anglaises à grandes fleurs, quelques mousselines ouvragées ou rayées, un peu de fer coupé en morceaux, et des coussins, monnaie de cuivre de la Chine.

Pour Sincapour, les renseignements qui me furent donnés ne s'étendaient pas au delà du bois de teinture et des cigares de la fabrique royale.

Je pensai qu'il me serait facile, en étudiant les besoins des peuples voisins, de trouver d'autres articles qui seraient bien accueillis par eux. L'huile de coco, m'avait-on dit, devait se vendre avec avantage à Sincapour ; mais le mauvais conditionnement des fûts et leur cherté sur la place de Manille s'opposaient au transport de cette marchandise. Je songeai alors aux jarres qui contiennent l'huile qu'on envoie des provinces ; on m'assura qu'il me serait impossible de les boucher hermétiquement et de les bien arrimer dans fond de la cale. J'avais fait charger et vu charger beaucoup de jarres d'eau-de-vie dans des navires sur la côte du Pérou, je pensai donc à employer les mêmes moyens ou d'autres analogues pour le transport de mon huile.

Pour plus de sécurité, et afin de restreindre les chances aven-

tureuses d'un voyage qui était nouveau pour moi, je pris toutes les précautions imaginables avant de conclure mon traité avec M. Ramos. J'avançai 10,000 piastres (50,000 francs) aux conditions suivantes : Je devais recevoir à titre de traitement et pour l'intérêt de mon argent 2,500 piastres (12,500 francs), qui m'étaient assurés pour le voyage lié d'aller et retour, plus le quart des bénéfices. Je laissai, en cas d'un évènement malheureux, une procuration générale à un ami, et je fis mes préparatifs de départ pour Sincapour.

Ma cargaison se composait de sebucao, bois de teinture; de jarres pleines d'huile, fermées avec des moitiés de cocos garnis de leur écorce; de *sigay* (*cowries*), petits coquillages qui servent de monnaie dans l'Inde, et de cigares de la fabrique royale, placés dans de petites caisses d'un mille chacune. Les jarres furent toutes mises par plan, et attachées à de longs bambous qu'assujettissaient le bois de teinture et des coussins de paille de riz : les interstices étaient remplis par les coquillages. Ainsi arrimées, les jarres ne pouvaient bouger, et quand bien même quelques-unes se fussent brisées, les autres n'en eussent aucunement souffert. Je m'étends un peu sur ces détails, parce qu'ils peuvent être utiles aux négociants et aux navigateurs qui se trouveront dans les mêmes circonstances que moi.

Le gouverneur de Manille, en vertu des ordres nouveaux qu'il avait reçus, se montrait fort difficile sur l'emploi d'officiers étrangers à bord des navires espagnols; cependant je fis exception à la règle. On me donna pour capitaine de pavillon un neveu de mon ami, M. Morgado, ex-commandant général de la marine de la colonie, et je pus faire ainsi expédier le navire. Le gouvernement mit sur notre bord, en qualité de passagers, deux Anglais, dont l'un avait été colonel dans les troupes colombiennes; l'autre, ancien négociant en Amérique,

avait déplu, par ses opinions, aux autorités; et tous deux se voyaient forcés de quitter la colonie. Le voyage que j'allais entreprendre était fort intéressant; mais il offrait aussi des difficultés et des dangers. Rien ne manquait d'ailleurs à notre brick-goëlette, et sa tenue était des plus respectables. J'avais à ma disposition quatre caronades de six et six caronades en bois, moins redoutables que les premières, mais qui les imitaient à s'y méprendre; j'avais encore six pierriers sur les lices, et deux pierriers dans la hune de misaine et sur les barres du grand mât.

Je n'ai point l'intention de décrire tous les incidents maritimes de ce premier voyage; il suffira au lecteur de savoir que je mis à la voile avec une belle brise de Nord-Est le 6 février 1829, et que nous aperçûmes le 11 du même mois l'île de Pulo Sapata, qui peut être vue, par un temps clair, d'une distance de dix lieues. Doublant ensuite Piedra-Blanca et la Baleine, qui sont à l'entrée du détroit de Malacca, je mouillai à Sincapour le 15 février à dix heures du soir. Neuf jours avaient suffi pour accomplir notre traversée de Manille à cet établissement anglais.

Rien de pittoresque comme la navigation entre la Péninsule malaise, l'île de Bintam et la côte de Sumatra; et bien que l'on ne puisse se défendre d'une certaine émotion en parcourant tous ces détroits, naguère encore infestés par les pirates malais, la magnificence du tableau qui se déroulait à nos regards dominait notre effroi et nous remplissait d'un vif sentiment d'admiration. A notre droite, s'élevaient la côte de Johore et les montagnes qui forment l'extrémité Sud de la Péninsule malaise; à gauche, l'île de Bintam, celle de Battam, et, devant nous, les innombrables îles qui bordent la côte Nord-Est de Sumatra, à l'entrée du détroit de Malacca. Les montagnes étaient couvertes d'arbres séculaires; les collines se couronnaient de palmiers dont

le vent agitait mollement le feuillage. Des pirogues sortaient de toutes les criques que nous rangions, et venaient exécuter autour de notre navire des évolutions gracieuses. La mer était sillonnée par une multitude de bonites et de dorades dont nous pouvions admirer les couleurs variées, lorsque ces poissons voraces s'élançaient à fleur d'eau pour saisir le poisson volant au moment où il retombait dans la mer et le dévorer.

Malacca fut le premier, et pendant bien des années, le plus grand des établissements européens dans cette partie de l'Asie : c'était alors le centre du commerce de tous les pays malais et de ces grands archipels. Placée au milieu du détroit, seul passage connu des navigateurs du temps pour aller en Chine et retourner en Europe, Malacca voyait les flottes marchandes de toutes les nations attendre dans son port la saison favorable pour gagner le cap de Bonne-Espérance; mais lorsque les autres détroits furent connus, et surtout lorsque les marins se furent familiarisés avec le passage du cap de Bonne-Espérance, la prospérité de cette ville diminua.

Les Espagnols et les Hollandais s'en disputèrent tour à tour la possession, et lorsque vers la fin du siècle dernier elle devint la propriété des maîtres de Java, à peine existait-il des traces de son ancienne opulence. La possession de l'île du Prince de Galles consomma la ruine de cette ancienne colonie portugaise, qui a été cédée par les Hollandais à l'Angleterre en échange d'un petit comptoir sur la côte Ouest de Sumatra. Aujourd'hui Malacca n'est plus qu'un misérable bourg habité par une dizaine de marchands européens et confié à la garde de quelques cipayes.

On appelle cipayes les soldats indiens enrégimentés, armés et disciplinés à l'européenne. Les Français ont prouvé les premiers de quel secours pouvaient être les cipayes : ils composent aujourd'hui à peu près toute la force militaire de la Compagnie

des Indes, qui en entretient constamment deux cent cinquante mille de toute arme. Leurs officiers seulement sont Anglais. Les cipayes sont en général grands, bien faits, d'un aspect martial; la plupart de ceux qui composent l'armée du Bengale appartiennent à une caste de guerriers qui habitent le nord de l'Indoustan : un grand nombre sont mahométans. Leur équipement est à peu près semblable à celui des autres soldats anglais; leur coiffure tient à la fois du shako et du turban; au lieu de pantalon, ils portent un petit caleçon très-juste qui ne couvre que la moitié de la cuisse. La Compagnie prend un soin extrême de ces troupes. J'ai vu plusieurs régiments de cipayes vraiment superbes; mais la cavalerie surtout est admirable. Équipée à la hussarde, elle ne le cède en rien, pour l'apparence, à la plus belle cavalerie de l'Europe. Cependant un cipaye de l'Inde ne peut entrer en comparaison avec un Birman pour le courage personnel et la force physique; mais que peuvent ces seuls avantages, si grands qu'ils soient, contre la discipline et les connaissances militaires que les cipayes acquièrent sous le commandement d'officiers européens? Néanmoins, il faut rendre aux cipayes la justice qui leur est due; il paraît qu'à différentes occasions, ils ont non-seulement égalé les soldats anglais, mais leur ont même quelquefois montré le chemin de la victoire. Ils sont en général très-soumis, et dès leur entrée au service on leur inculque le plus profond respect pour tout individu à peau blanche; ils ont même ordre, je crois, de le saluer et de lui porter les armes. Les révoltes dans ce corps ont été jusqu'à présent très-rares, et il a toujours été facile de faire rentrer les coupables dans le devoir.

L'île de Sincapour (1) peut avoir dix lieues dans sa plus grande longueur, de l'Est à l'Ouest, et cinq dans sa plus grande

(1) Appelée Singhapura, Singapor et Sincapour.

largeur, du Nord au Sud; sa superficie est d'environ deux cent soixante-dix milles carrés; elle n'est séparée du continent que par le détroit du même nom, qui était autrefois le passage habituel des Indes à la Chine. L'île de Sincapour est entourée de plusieurs autres îles plus petites, inhabitées et couvertes de bois. Son sol, surtout dans l'intérieur, est formé de collines peu élevées, couvertes d'habitations européennes, situées pour la plupart auprès de ruisseaux qui descendent jusqu'à la mer; mais il s'en faut de beaucoup que les deux grands côtés de l'île soient également propres aux établissements et à la culture: l'un, que sépare de la côte malaise l'étroit canal dont nous venons de parler, est inégal et environné d'une ceinture de rochers; l'autre, au contraire, qui est seul habité, offre une pente douce jusqu'au rivage, dont un banc de vase défend l'approche aux grands bâtiments. C'est au fond de la baie, fermée à l'Ouest par quelques îlots, que projette au large une des pointes avancées de Sincapour, dont l'extrémité Est abrite le mouillage dans cette même direction, et sur les bords d'une petite rivière qui la partage en deux parties, qu'est située la ville. Le jour, trop lent à paraître au gré de nos désirs, vint enfin la montrer à nos regards avides. Des navires de toutes les nations étaient mouillés devant elle, et le mouvement des canots, celui d'une armée de bateaux caboteurs et de *pros* malais qui entraient dans le port ou en sortaient avec leurs longues rames ou leurs voiles en nattes, tout cela composait un tableau dont il serait difficile de se figurer l'animation.

Sur la côte s'élève une longue ligne de maisons blanches, et sur un plan plus éloigné de coquettes habitations se détachent au milieu de bouquets d'arbres, offrant un contraste attrayant avec le rivage désert de la côte malaise voisine et les hautes montagnes de l'île Battam.

Sincapour est un des exemples modernes les plus frappants de ce que peut le commerce maritime d'une grande nation. Ce n'était hier qu'une terre habitée par un très-petit nombre de pêcheurs et de pirates malais. Quelques années encore après la paix de 1816 on n'y voyait que des bois épais, parcourus par des tigres et des serpents dangereux, seuls ennemis des pirates qui venaient y cacher le fruit de leurs rapines; aujourd'hui c'est une cité florissante, où vit une population active et laborieuse, mélange de toutes les nations. Chaque année a vu s'accroître, d'une façon vraiment fabuleuse, la prospérité du nouvel établissement, qui est devenu l'entrepôt du commerce de l'Europe avec cette partie de l'Asie et les grands archipels voisins.

Dans sa rade si belle, si sûre, flottent constamment les pavillons de toutes les puissances commerciales, et son port peut à peine contenir la foule de caboteurs malais qui viennent échanger les produits de ces contrées contre les marchandises d'Europe, dont la consommation augmente chaque jour.

La ville de Sincapour se divise en plusieurs quartiers. Sur la rive gauche de la rivière, dans la plaine qui fait face à la rade, se trouvent les quartiers malais et européens; c'est dans ce dernier que sont situés l'hôtel du résident, le palais de justice, les prisons, la caserne, la douane, le jardin de botanique, l'hospice et de vastes entrepôts. A l'Est de la rivière habitent les Bouguis et quelques Malais, qui y ont leurs mosquées; et à l'Ouest s'élève le campong ou bourg chinois, avec ses rues et ses pagodes; plus loin, le bourg Choulia est exclusivement réservé aux Hindous et aux Musulmans de l'Inde. Les environs de la ville sont coupés en tous sens par des promenades pittoresques, où les négociants européens viennent chaque soir, dans de fringants équipages, respirer la fraîcheur apportée par la brise de mer.

A Sincapour, le climat est des plus sains; on n'y éprouve pas,

comme dans l'Inde et la plupart des contrées voisines de l'équateur, la longue saison des pluies pendant laquelle la chaleur est insupportable, ni cette sécheresse qui rend la terre stérile pour le reste de l'année. La température ne s'élève guère au-dessus de 27° centigrades, et elle ne descend jamais au-dessous de 20°; aussi est-ce dans cette île que les nombreux malades des établissements anglais sur la presqu'île indienne viennent, mais souvent trop tard, demander le rétablissement de leur santé délabrée par la dyssenterie et les fièvres. Je dis trop tard, car, dans une visite que je fis au cimetière de la ville, je pus m'assurer du grand nombre d'Anglais des deux sexes, et dans la fleur de l'âge, chez lesquels la salutaire influence du climat n'avait pu combattre les germes de mort qu'ils y avaient apportés. En s'éloignant du bord de la rivière, on arrive à une place carrée, assez vaste, et où viennent aboutir des rues larges, bien alignées. C'est là que s'élèvent les habitations les plus considérables de la ville. Rien de coquet comme la façon dont les marchands chinois ornent la devanture de leurs demeures. Couvertes de peintures aux vives couleurs, les façades, vues d'une certaine distance, offrent un coup d'œil aussi singulier qu'agréable, et les rez-de-chaussée sont toujours occupés par des boutiques où les produits de l'industrie du monde entier sont arrangés avec un art et un goût qu'envieraient nos marchands parisiens.

En descendant à terre, mon premier soin fut d'aller me consigner à la maison portugaise José Alméida et fils. M. le docteur Alméida, médecin portugais, après s'être marié à Macao, était venu avec sa famille s'établir à Sincapour, où il avait fondé une maison de commerce. Tous ses compatriotes se consignaient à lui, ainsi que la plupart des négociants de Manille, et parfois des navires français. Effectivement, un brick de Bordeaux, qui se trouvait alors dans ce port, avait confié ses affaires à cette maison.

Après avoir pris mes dispositions et informé MM. Alméida de la nature de ma cargaison et du but de mon voyage, je fus visiter le bazar. J'étais impatient de faire connaissance avec le pays, afin de pouvoir traiter de ma cargaison, et en prendre une appropriée à la suite de mon voyage, ce que je n'avais pu faire à Manille, où les renseignements sur le commerce des Moluques m'avaient manqué. J'avais aussi à vaincre une autre difficulté qui pouvait me causer un grand embarras. Le gouverneur de Batavia n'admet dans les Moluques que les navires faisant partie de la marine coloniale et ceux qui se présentent avec un passe-port délivré par le sultan de Soulou (Holo), en vertu d'un traité commercial existant depuis fort longtemps entre le souverain de cette île et la Hollande. Les navires manillois qui font cette navigation ne manquent jamais de se faire octroyer par le sultan, en échange de cadeau ou d'argent, ce passe-port, qui est presque toujours délivré au nom d'un Chinois que l'on est obligé d'embarquer à cet effet comme porteur d'expéditions. N'ayant pas ce passe-port, je dus songer à trouver les moyens de m'en passer. MM. Alméida, auxquels je demandai conseil, me promirent de me faire donner par les princes de Johore une chape qui me permettrait d'aborder aux Moluques.

Dès le premier jour de mon arrivée à Sincapour, je reçus la visite de deux Français. Le premier était M. Carles Forel Kœchlin, envoyé dans l'Inde par la maison Nicolas Kœchlin, de Mulhouse, afin d'examiner les marchés favorables à la vente de ses produits. Cette maison était au premier rang de l'industrie française. M. Forel pouvait avoir à cette époque vingt-six à vingt-sept ans. Doué d'une figure agréable et de manières fort distinguées, il inspirait tout d'abord de la confiance, et sa conversation intéressante, l'étendue de ses connaissances commer-

ciales, devaient naturellement m'attirer vers lui. Exempt de cette jactance qu'on trouve si souvent chez le représentant d'une maison de quelque importance, il réunissait au sérieux des hommes du Nord l'affabilité et les mœurs élégantes de l'homme façonné aux habitudes du monde parisien. Quoiqu'il fût depuis peu de temps à Sincapour, M. Forel connaissait déjà fort bien le marché de cette place importante, et je vis de suite combien il pourrait m'être utile dans mes investigations.

L'autre visiteur était M. Domeny de Rienzi, qui voyageait dans un but scientifique. M. de Rienzi venait malheureusement de faire naufrage, à l'entrée du détroit de Sincapour, sur un brick portugais, *le Dolphin*, qui l'amenait de Macao. Quoique les allures de ce voyageur, dont j'avais entendu parler à Manille et à Canton, ne fussent guère de nature à lui concilier l'estime de ceux qui l'ont connu, cependant je ne puis m'empêcher de rendre ici justice à son activité et au vif désir qui l'animait d'enrichir la science géographique de notions nouvelles.

Il y avait aussi à cette époque à Sincapour un navire portugais qui s'était vu, à différentes reprises, cruellement éprouvé par le sort; c'était *le Vasco de Gama*, très-grand trois-mâts commandé par M. Ramos. Ayant manqué la mousson de Sud-Ouest, il avait été obligé de relâcher deux fois à Sincapour, et il y arriva la seconde fois presque entièrement démâté. Qu'on juge des dépenses nécessaires pour réparer de telles avaries!

Le mouvement général de la navigation à Sincapour est très-considérable. Il y arrive chaque année des ports de la Chine, de la Cochinchine, du Tonkin, du royaume de Siam, des deux côtes de la presqu'île malaise, de Bornéo, des Célèbes, de Sumatra, de Java, d'Amboine, de Timor et autres îles du grand archipel d'Asie, plus de quinze cents bâtiments et barques de diverses espèces, depuis les jonques chinoises, dont quelques-

unes jaugent de 300 à 800 tonneaux, jusqu'aux *pros* légers des îles de la Sonde, des Moluques, etc., etc. On voit venir par an, à Sincapour, une vingtaine de navires anglais de l'Inde, jaugeant de 6 à 700 tonneaux, quelques grands bricks de Londres ou de Liverpool, et quelques navires hollandais expédiés principalement de Batavia, peu de français et point d'américains.

Les Anglais, à Sincapour, sont tous négociants, courtiers et facteurs; on trouve aussi parmi eux quelques boutiquiers et vendeurs à l'encan. Les marchands au détail sont presque tous Chinois; il en est de même de la portion la plus active et la plus intelligente de la classe agricole. Tous les ans les jonques chinoises amènent à Sincapour à peu près cinq mille émigrants mâles, dont un millier environ se fixe dans cette île, tandis que le reste se disperse dans les établissements anglais ou hollandais, ou dans la presqu'île et les îles Malaises. Les négociants européens travaillent généralement pour leur propre compte; cependant ils font une bonne partie de leurs opérations en qualité d'agents de maisons de Londres, Liverpool, Glascow, Amsterdam, Anvers, Calcutta, Bombay, Madras, Canton et Batavia. Quelques-uns représentent aussi diverses compagnies d'assurance de Calcutta et d'autres places, et l'on peut faire assurer, à Sincapour, des navires et des marchandises pour des sommes très-importantes.

Rien d'animé comme les rues de Sincapour que parcourt sans cesse une foule agissante d'hommes de toutes les nations, de costumes et de langages différents. Ici c'est un Chinois qui se fait remarquer par la blancheur de sa peau, la forme particulière de ses yeux et l'extrême propreté de son habillement. Plus loin, les yeux se fixent sur un marin malais, au teint basané, au regard farouche, à la taille svelte, mais courte: un chapeau de paille, de forme conique et attaché sous le menton, couvre de ses larges

bords des cheveux noirs, sales et lisses, un front sur lequel sont empreintes la méchanceté et la perfidie; un simple caleçon en toile bleue et le sarong, pour tout vêtement, cachent à peine ses membres vigoureux. J'allais oublier le poignard ou *kris* que le matelot malais porte à sa ceinture ou *quinday* et dont il ne se sépare jamais.

L'admirable construction des embarcations malaises ou *pros*, leurs formes fines et élégantes, attirèrent aussi mon attention : ces *pros* sont pointus aux deux extrémités et peuvent avoir jusqu'à soixante pieds de long sur une faible largeur; j'en vis plusieurs qui étaient armés de petits canons ou pierriers appelés ramtakas et de longs fusils. Toutes ces précautions sont nécessaires pour aider à repousser les attaques des pirates; mais elles ne servent pas uniquement à la défense; le plus souvent elles favorisent le succès en cas d'agression, car l'amour de la piraterie est le signe distinctif du caractère malais, et jamais une de ces embarcations n'a laissé échapper un bâtiment plus petit et moins bien armé qu'elle pouvait attaquer impunément.

Jusqu'ici les Hollandais seuls sont parvenus à faire respecter leur pavillon. Ce fait est suffisamment expliqué par le voisinage de Batavia, par la présence d'une flotte de guerre bien entretenue, le supplice immédiat des forbans capturés, et les dédommagements ou l'exil auxquels sont contraints les sultans qui ont reçu le butin des pirates, ou qui leur ont donné asile; et pourtant il arrive encore quelquefois que des bâtiments voient leurs équipages massacrés sur la côte même de Java. Mais ce sont surtout les îles Carimon que les pirates malais semblent avoir choisies pour le théâtre de leurs exploits. Cachés derrière des îlots ou des points avancés, ils se jettent à l'improviste sur les embarcations hors d'état de combattre leurs *pros* redoutables, armés de plusieurs rangs de rames, qui leur permettent de manœuvrer

en tout temps. Assez souvent la ruse et la perfidie viennent à leur aide. Une pirogue, montée par quelques Malais à l'air inoffensif, se présente et offre du poisson ou des fruits au bâtiment arrêté par le calme dans ces parages; bientôt après des *pros*, fortement armés, accostent le bâtiment, dont l'équipage ne peut se défendre, dévoré qu'il est par les souffrances les plus atroces: le poisson et les fruits étaient empoisonnés.

La population malaise, à Sincapour, se divise en deux classes: les Malais de terre, ou *Orang-Darat*, qui sont bûcherons, laboureurs et marchands, et les Malais de mer, ou *Orang-Laout*, qui exercent les professions de bateliers, de marins et de pêcheurs; ce sont ces derniers qui fournissent le marché de la ville de poissons, et principalement de tortues vertes, la nourriture animale qui coûte le moins cher dans cet établissement. Il y a encore une autre classe de Malais qu'on désigne sous le nom d'*Orang-Sallat*, presque tous originaires de la province de Johore, et qui s'emploient au service du détroit de Sincapour.

Quelques canons pour faire les saluts, une compagnie de cipayes pour maintenir l'ordre, composent tous les moyens de défense de Sincapour. Le gouvernement en est donné à un résident, qui dépend du gouverneur général de Pulo-Pinang; les affaires civiles sont confiées à un député résident; enfin, cinq juges composent le tribunal, dont les décisions doivent être soumises, dans certains cas, à la sanction de la haute cour du chef-lieu. Telles sont, avec quelques employés secondaires, les principales autorités de cet établissement.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Établissement des Anglais à Sincapour. — Malacca. — Pulo-Pinang, ou l'île du Prince de Galles. — Conséquence du traité de paix conclu entre les Birmans et les Anglais. — Puissance de ces derniers dans l'Inde.

Quoique très-fertile, l'île de Sincapour, à l'époque où je la visitai, ne produisait encore que des fruits et des légumes. On y trouvait des ananas d'un goût exquis et en très-grand nombre, des mangoustans, l'un des fruits les plus délicats de l'Inde, des bananes, des oranges, des ates, des melons d'eau, des avocats, des patates douces, des giromonts, etc. etc.

J'ai vu dans un jardin botanique, à Sincapour, une centaine d'arbustes de clous de girofle qui étaient chargés de fleurs et de fruits; nul doute que leur culture, comme celle de la muscade, n'y ait prospéré, car le climat de cette île est le même que celui des Moluques.

Les bêtes à cornes y étaient fort rares, et l'on trouvait difficilement de la viande de bœuf à acheter; les porcs approvisionnaient presque à eux seuls toutes les boucheries. Ils sont élevés par les Chinois, car le Malais, sectateur des doctrines de Mahomet, regarde cet animal comme immonde. Pour le poisson et les volailles, les marchés en regorgeaient. Le peuple, à Sincapour, vit de peu, et sa nourriture principale est le sagou, que j'y trouvai fort abondant et d'une excellente qualité.

C'est à sir Stamfort Raffles que l'on doit la création de Sincapour. Sir Stamfort avait été gouverneur des colonies hollandaises pendant leur occupation par l'Angleterre. Il savait les

avantages que Batavia retirait de la franchise de son port; et pour lui susciter une concurrence dangereuse, il créa, en 1819, Sincapour, qui fut déclaré port franc et ouvert à toutes les nations (les Américains du Nord exceptés). Cette ville en effet ne tarda pas à devenir le rendez-vous de toutes les puissances maritimes de l'Asie. Sous le rapport du commerce, ce n'est, à proprement parler, qu'un vaste entrepôt, attendu que les produits du sol et de l'industrie manufacturière de l'île sont presque nuls et que les importations sont à peu près étrangères à la consommation locale. Elle n'avait que cent cinquante habitants lorsque sir Stamfort Raffles la fonda; aujourd'hui elle en contient plus de trente mille, sans compter les personnes amenées par les jonques du commerce. Néanmoins le mouvement commercial, qui avait toujours été en augmentant, a considérablement diminué d'année en année depuis 1830, ainsi que le prouvent les relevés des importations et exportations, descendus de cent vingt millions à quatre-vingts millions. Ce résultat n'a rien qui doive surprendre : l'immense commerce de cette place a épuisé dans les pays voisins les produits accumulés depuis bien des années; ils ne sont plus maintenant en proportion avec la valeur des marchandises annuellement importées d'Europe; et l'on commence à y sentir les inconvénients d'un commerce d'échange privé de numéraire.

Pour remédier à ce mal, les plus recommandables négociants proposèrent la libre admission des Américains, que l'animosité nationale seule avait fait exclure des avantages offerts par le commerce de Sincapour, et l'interdiction prononcée contre eux fut levée en 1834; car les navires américains apportent toujours beaucoup de numéraire.

Les Anglais, je l'ai déjà dit, convoitent les possessions hollandaises des Indes Orientales, comme ils convoitent les Philip-

pines et Cuba. Après avoir dépouillé les Hollandais, en 1815, des plus beaux fleurons de leur couronne coloniale, ils aspirent à s'emparer du reste. En conséquence, ils se sont établis depuis quelques années dans la presqu'île de Malacca. Le 17 mars 1824, ils conclurent avec la Hollande un traité dont le but apparent était d'éviter toute contestation ultérieure entre les deux nations. Ce fut une sorte de partage par lequel la Hollande conservait la suprématie sur tout l'archipel malaisien, tandis que l'Angleterre se réservait les établissements du continent. Ils abandonnèrent aux Pays-Bas Bencoulen et son territoire sur la côte occidentale de Sumatra; de son côté, la Hollande fit la cession de Malacca. Cette possession, augmentée des nouveaux établissements de Pulo-Pinang et de Sincapour, constitue aux Anglais, en face des colonies hollandaises, une position redoutable dont ils sauront profiter en temps opportun.

Pulo-Pinang, nommée par les Anglais l'île du Prince de Galles, est contiguë à la côte de Malacca. Cette terre est montagneuse et élevée; mais le versant du côté de la côte malaise descend en pente douce jusqu'à la mer, et offre un superbe emplacement où s'élèvent de belles maisons, de charmantes habitations entourées de bosquets et de jardins. Cette île contient plusieurs havres excellents, même pour les plus gros vaisseaux. Elle faisait autrefois partie du royaume de Quéda. Un jeune voyageur anglais se fit aimer de la fille du souverain de ce pays, et il l'obtint de son père. Celui-ci lui donna en dot Pulo-Pinang, qui était à cette époque presque inhabitée et couverte de bois épais.

Assez embarrassé d'un semblable présent, le nouveau possesseur s'empressa d'en faire hommage à l'Angleterre. Le gouvernement du Bengale, pressentant de suite les immenses avantages qu'il pourrait recueillir d'un établissement qui relierait le

commerce du Bengale à celui de la Chine, et amoindrirait la puissance hollandaise dans ces parages, accepta sans hésitation, et sir John Macpherson fut envoyé de suite pour fonder une colonie dans l'île. Le souverain de Quéda ayant paru s'effaroucher du voisinage d'une puissance qui pouvait lui devenir hostile, son gendre, qui avait été nommé gouverneur de la colonie, vainquit ses scrupules en lui offrant quelques avantages, et stipula en sa faveur une redevance annuelle assez considérable.

L'île du Prince de Galles est célèbre dans toute l'Inde par sa beauté, sa fécondité, mais surtout par la pureté de son air et la douceur extrême de sa température, qui contraste avec les chaleurs dévorantes des contrées voisines; c'est le Montpellier de l'Asie, et l'on y envoie les malades de Calcutta et du Bengale, de Madras, de Batavia et de toute l'Asie méridionale. La ville principale, ou pour mieux dire la ville unique, nommée George's-Town, est le siége d'un gouverneur, dont la principale mission est d'avoir sans cesse l'œil ouvert sur les possessions hollandaises. La ville est bien fortifiée; elle a une citadelle, des casernes, des hôpitaux, des magasins et tout ce qui est nécessaire pour l'approvisionnement d'un corps de troupes, qui peut en quelques jours y être transporté du Bengale. Elle possède un séminaire dirigé par des missionnaires catholiques français, un grand nombre d'écoles, une bibliothèque, un journal et une revue littéraire. Les progrès de cette cité sont vraiment merveilleux. Il y a vingt-cinq ans, Pulo-Pinang renfermait à peine quinze cents ou deux mille habitants; en 1828, leur nombre s'élevait à soixante mille, et en 1836, à quatre-vingt mille, dépendant de la juridiction anglaise de ce chef-lieu de leurs établissements dans le détroit de Malacca.

Pour contrebalancer l'influence fâcheuse du voisinage de Singapour, les Hollandais ont créé l'établissement de Riow, qui a

déjà pris un grand développement depuis que le gouvernement hollandais en a fait, en 1828, un port franc, comme Malacca l'était avant sa cession à l'Angleterre. Ce port peut devenir un grand et florissant entrepôt commercial, mais il est encore loin de pouvoir rivaliser avec Sincapour. Cet établissement attire à lui seul presque tout le commerce des îles de l'archipel malaisien, au grand préjudice de Batavia; et l'on peut dire que les Anglais recueillent les bénéfices de ces îles, tandis que les Hollandais en supportent les frais d'administration.

« Le port de Riow, dit le comte de Hogendorp, est très-avantageusement situé pour devenir l'entrepôt de tous les produits propres à alimenter notre commerce dans l'archipel, et celui qui s'y fait avec la Chine et le continent de l'Asie. Si des maisons de commerce s'y établissaient, ou du moins y établissaient des agents avec des approvisionnements en rapport avec les besoins des habitants de l'archipel, il s'en ferait un débit très-considérable, et bientôt cet entrepôt rivaliserait avec celui qui a été fondé par sir Stamfort Raffles. »

L'habileté commerciale et politique des Anglais frappe jusqu'à l'évidence. Elle était pour M. C. Forel Kœchlin et pour moi un sujet de méditations profondes, et ce savant mais trop modeste voyageur me faisait sur leur domination dans l'Inde et sur leur dernier traité avec les Birmans, des réflexions très-justes et très-vraies que je crois devoir consigner ici.

« Les Anglais, par le dernier traité de paix conclu avec les Birmans à Yandaloo, le 24 février 1826, ont imposé à ces derniers une contribution de guerre d'un crou de roupies, soit vingt-cinq millions de francs. Ils ont ensuite augmenté leurs possessions des provinces de l'empire birman qui par leur situation secondaient le mieux leurs projets d'envahissement futur. Ils sont donc devenus maîtres :

1° De la province d'Arracan, limitrophe de celle de Chiltagon, qui leur appartient depuis longtemps et se trouve située entre le 18e et le 21e degré de latitude Nord, y compris ses dépendances de Bamry, Chéduba et Sandovay; bornée à l'Ouest par la baie de Bengale, et à l'Est par une haute chaîne de montagnes au travers desquelles on peut communiquer cependant avec l'intérieur du pays des Birmans, par plusieurs passages qui livrent ainsi les capitales de l'empire Ava et Amerapoura;

2° Des provinces de Martaban, à partir de l'embouchure du fleuve de ce nom, et en tirant vers le Sud de celles de Tavay, Yé et Ténasserim, jusqu'au 10e degré environ de latitude Nord;

3° Du royaume d'Assam, dont les Birmans s'étaient emparés depuis peu d'années, et dont les confins touchent à la Chine.

Enfin, par ce même traité, les Rajahs de Gentiahpour, de Cachar et de Capay, ont été déclarés indépendants de l'empire birman, mais se sont reconnus tributaires de la compagnie, qui est ainsi parvenue à reculer ses frontières jusqu'au fleuve Kiayn-Dnayn ou Chaulawude, non loin des rives de l'Iravaddi; car on peut à peine regarder comme indépendante toute la partie montueuse du district de Teppérah, puisqu'elle est peu ou point peuplée, nullement connue et presque impénétrable.

Pour assurer l'exécution de ce traité, un ambassadeur anglais doit résider à Ava, et même la compagnie s'est réservé le droit de l'y maintenir, trouvant ainsi l'occasion de surveiller et de diriger, si elle le juge nécessaire, la conduite du ministre de l'empire.

Ainsi, tandis qu'en Europe on se doute à peine des noms et de l'importance de ces nouvelles acquisitions dont l'étendue surpasse celle de toute la France, on peut déjà prévoir que bientôt toute la seconde presqu'île de l'Inde deviendra la proie

de la compagnie anglaise. On voit que, suivant son ancien système, elle s'est déjà emparée des points les plus accessibles et les plus avantageux des côtes dans la baie de Bengale et le détroit de Malacca, où elle commande seule par ses établissements de Pulo-Pinang, Malacca et Sincapour. Rangaon lui manque encore, mais sans doute ce n'est pas pour long-temps; les Anglais de Calcutta et de Madras témoignent assez leur désir de posséder cette place importante, et leur mécontentement envers la compagnie qui l'a rendue. Nul doute que d'ici à quelques années, une nouvelle guerre ne rejette les Birmans dans l'intérieur et ne les réduise à se reconnaître tributaires de la compagnie. Telle a été de tout temps la marche des choses depuis l'arrivée des Anglais aux Indes.

Les Birmans n'ont jamais sérieusement inquiété le gouvernement anglais. Celui-ci savait bien que leurs efforts ne réussiraient pas à ébranler la gigantesque puissance de la Compagnie, et sans doute il a vu avec plaisir leur imprudente levée de boucliers, certain que le résultat en serait pour lui une augmentation de territoire et de tributs, et pour ses actifs et industrieux sujets une source de nouveaux débouchés, et par conséquent de nouvelles richesses.

Mais les résultats eussent été bien différents si quelque puissance d'Europe, la France, la Hollande ou la Russie, était intervenue dans cette guerre comme alliée des Birmans. Calcutta n'aurait pu résister sans doute à une attaque bien dirigée. Déjà, dans la dernière guerre, les habitants effrayés songeaient à s'armer pour la défense de leurs propres foyers; qu'eût-ce été si des Français, des Hollandais ou des Russes avaient figuré dans les rangs des Birmans et dirigé leurs mouvements! A la France, plus qu'à aucune autre puissance de l'Europe, il appartenait de poser des bornes aux envahissements des Anglais dans l'Inde

en deçà du Gange. Mais, pour le tenter avec quelque chance de succès, il eût fallu, depuis la paix de 1815, faire revivre les anciens souvenirs qui nous attachaient aux Birmans, renouveler d'anciens traités de commerce, toujours trop négligés, et entretenir des relations suivies avec ce peuple puissant, le seul qui jusqu'alors avait conservé dans l'Inde une indépendance imposante.

Les Anglais, d'ailleurs, redoutaient peu l'intervention européenne; ils savent par expérience qu'aucune puissance ne pourra rivaliser avec eux dans l'Inde, ou même contrarier leurs projets ambitieux, tant que leur marine restera à la hauteur à laquelle ils l'ont élevée. La France, ils connaissent sa nullité; ils l'ont assurée pour long-temps dans les mers de l'Inde en la privant de l'île de France, la seule possession militaire qu'elle y eût. La Russie, ils la voient trop occupée de ses projets d'agrandissement dans l'Orient, projets dont ils sont au fond beaucoup moins effrayés qu'on ne le croit. Quant à la Hollande, imbue de ses vieux préjugés, en proie à ses vieilles maximes commerciales, lesquelles lui ont suscité des guerres longues et difficiles qui ont ravagé sa plus belle colonie, elle n'a guère le temps de songer à traverser les projets de ses rivaux.

Ainsi donc, l'Angleterre s'est emparée bien tranquillement, avec de faibles corps de cipayes, des plus belles provinces de l'empire birman, en a détaché d'autres qui sont devenues ses tributaires, et s'est ménagé les moyens de réduire bientôt à rien ce vaste empire, le seul de l'Inde qui, par sa situation et le caractère belliqueux de ses habitants, pût lui porter ombrage. Tels sont les hommes qui parlent de balance politique, qui veulent s'armer au nom de la balance politique, et crient à l'ambition de la France.

La mort d'Hayder-Ali, le seul homme d'état dont l'Inde mo-

derne puisse se glorifier, a décidé de la puissance anglaise dans ce pays. Par ses imprudences, ses cruautés, Typpo-Saëb a hâté sa chute que rendait inévitable le dénuement de secours dans lequel il fut laissé par la France, et donné un cachet de grandeur, de profondeur et de fatalité en quelque sorte à cette même puissance anglaise que les Indiens se sont depuis accoutumés à supporter plus aisément que celle de leurs propres souverains. De nos jours, les Birmans pourraient sans doute limiter cette puissance, traiter avec elle d'égal à égal, mais non la renverser; car elle a depuis un demi-siècle poussé des racines trop profondes. Il y aura peut-être quelques mutineries, quelques révoltes partielles dans l'intérieur de l'Inde anglaise, quelques échauffourées sur les frontières; mais elles seront facilement réprimées; le peuple n'y prendra plus part, parce que, tout rançonné qu'il est, son état s'améliore cependant tous les jours davantage sous le gouvernement sage, tranquille et tolérant de la Compagnie. Les grands et les riches se garderont bien de travailler au rétablissement de l'indépendance de leurs princes, parce que sous leur despotique empire, ni leurs biens ni leur vie n'étaient en sûreté; tandis qu'il en est tout autrement avec la protection des lois anglaises.

Les Persans, les Seiks, les Afghans, etc., etc., tous peuples auxquels les Européens prêtent une grande importance parce qu'ils ne les connaissent pas, pourraient donner quelques inquiétudes aux Anglais, si la faiblesse des liens politiques qui unissent les peuples de l'Orient leur était moins connue, et si les moyens infaillibles de se procurer et de se conserver l'amitié de leurs chefs n'étaient pas en leur pouvoir. L'or et les présents leur conserveront toujours l'alliance de tous ces peuples; ils firent un heureux essai de ce mode de pacification lors de l'ambassade du général Gardane en Perse. Leur argent réduisit

à rien tous les efforts du général français, dont la vie leur eût été facilement accordée pour une légère augmentatiou de subsides ou quelques cadeaux de plus. Enfin, quand on considère le prodigieux accroissement de la puissance anglaise dans l'Inde depuis moins d'un siècle, on doit tout attendre de ses efforts persévérants pour l'augmenter encore; et sur ce point l'imagination ne saurait aller trop loin. Au surplus, le gouvernement des Indes, tel qu'il est institué maintenant, est tellement subordonné à l'autorité du roi d'Angleterre ou de ses ministres, qu'en vérité je suis tenté de reconnaître encore ici cette feinte modération de la politique anglaise, qui, sous le manteau d'une compagnie de négociants, s'est formé sans bruit l'empire le plus vaste et le plus puissant qui jamais existât.

Tous les politiques d'Europe ont prétendu que cette gigantesque domination anglaise dans l'Inde n'est qu'un colosse mal affermi, et qu'une fois ébranlé il s'écroulera de toutes parts. Peu d'auteurs ont écrit sur l'Inde sans se laisser aller à cette manie de prédictions sinistres, aveuglés qu'ils sont par l'esprit de parti et par cette haine nationale qui, depuis plus de cinq siècles, divise les peuples les mieux faits pour s'entendre, se prêter un mutuel appui, éclairer l'univers, et assurer la tranquillité et le bonheur de toutes les nations. Il faut bien peu connaître l'Inde, ses ressources, l'indolence et la désunion de ses habitants, l'adroite et prudente politique des Anglais, leur puissance maritime et l'ignorance de leurs alliés et des princes leurs voisins, ou avoir une furieuse manie de torturer l'avenir, pour persister dans l'idée du renversement prochain de leur puissance.

On exagère en Europe les inconvénients d'une puissance territoriale aussi grande que celle des Anglais dans l'Inde. On juge par comparaison, sans songer qu'il n'y a aucune analogie entre

les deux pays, entre les peuples et les gouvernements; on se fait également une fausse idée de l'administration des possessions anglaises, tant de celle de la Compagnie que de celle du roi, en les jugeant d'après les différents modes d'administration adoptés dans les divers états d'Europe, et notammennt en France. Bien loin de multiplier et d'embrouiller, comme sur le continent d'Europe, les rouages de cette administration, les Anglais s'étudient à les simplifier le plus possible. Ils la paient largement, il est vrai, cette administration; mais ils exigent qu'elle soit active, juste et pleine de savoir. Ce n'est pas chez eux que l'on met un danseur ou un chanteur là où il faut un calculateur.

— Sur ce point, nous sommes parfaitement d'accord, lui dis-je, et j'ajouterai que ce qui caractérise particulièrement l'administration anglaise, c'est qu'on ne rencontre pas chez elle cet esprit envahisseur que possède à un si haut degré la nôtre; c'est qu'elle ne se fait sentir nulle part, tandis que chez nous elle enveloppe et gêne l'homme depuis son lever jusqu'à son coucher; c'est qu'elle est impartiale et tolérante, prudemment et lentement réformatrice, abandonnant volontiers à l'intérêt personnel des habitants qu'elle est appelée à gouverner, la gestion des choses d'ordre secondaire.

— Pour moi, poursuivit M. Forel, j'ai la conviction que si le roi d'Angleterre réunissait sous son sceptre toute l'Asie, ses gouverneurs, envoyés sur les points les plus intéressants et que relieraient entre eux des communications sûres, tiendraient en respect ce vaste continent aussi facilement qu'ils tiennent aujourd'hui les présidences de Bombay, de Madras et de Calcutta. Maintenant l'accroissement de la puissance anglaise dans les Indes est-il contraire aux intérêts commerciaux des nations européennes? Non, je ne le pense pas, surtout si ces nations ne

peuvent pas espérer de s'approprier un jour cette même augmentation de puissance. Et en supposant que le ministère anglais, en matière de commerce, persévère dans la route libérale et productive que lui a tracée Canning, et qu'a suivie depuis Huskisson, nous ne pouvons, nous, habitants de l'Europe industrielle, que gagner aux nouvelles relations que le génie, ou si l'on veut l'astuce et la force des Anglais, auront su établir avec des nations inconnues ou délaissées jusqu'à présent.

— En cela, mon avis diffère entièrement du vôtre, et je ne vois pas en quoi l'agrandissement de la puissance commerciale des Anglais peut profiter aux autres nations. Les Anglais, il est vrai, ouvrent leurs ports aux nations étrangères; mais ce n'est que lorsqu'ils y trouvent un avantage certain, et quand ces nations ne peuvent en aucune façon contrebalancer leur influence ou contrarier leurs vues commerciales. Et la preuve, c'est que l'Angleterre a prohibé par un décret récent toutes les marchandises étrangères qui viennent dans ses colonies avec des fausses marques de fabriques anglaises.

— Vous sortez de la question : ceci n'est qu'un simple détail de police commerciale qui doit être observé partout.

— Venons au fait. A Calcutta, à Madras, à Bombay, pourquoi sommes-nous reçus? Parce que les marchandises que nous sommes obligés d'y prendre favorisent la culture et le commerce intérieur. Et avec quoi achetons-nous ces marchandises? Est-ce par hasard avec les produits de nos manufactures? Vous, intéressé dans une des plus puissantes maisons de France, qui fabriquez et exportez pour votre compte, qui possédez tous les moyens de donner vos articles au meilleur marché possible, argent, expérience du fabricant, du négociant, du commissionnaire étranger; vous qui avez parcouru une grande partie de l'Inde et des possessions anglaises de l'Inde, quelles sont les

sommes en capitaux que vous avez placées de vos articles? Est-ce un million de francs? sont-ce deux millions?

— Non, sans doute.

— Or, un million c'est la valeur d'une seule cargaison d'indigo... Vous voyez donc bien qu'il importe aux Anglais de nous admettre dans leurs colonies presque sur le même pied d'égalité, puisque nous ne venons point faire concurrence à leurs articles de Manchester, de Birmingham et de Glascow, et que nous avons besoin de leur indigo, de leur salpêtre, de leur cannelle, de leur poivre, et enfin de la masse des produits que fournissent leurs immenses possessions. Vous semblez croire à la philanthropie de l'Angleterre... Eh! ne voyez-vous pas que les traités qu'elle cherche à former avec les puissances de l'Europe pour l'abolition de l'esclavage, n'ont pour but que la destruction des cultures coloniales à Cuba, dans le Sud des États-Unis et au Brésil? L'Angleterre veut arriver à fournir l'Europe, par le moyen de ses possessions de l'Inde, de sucre, de coton, de café, de poivre, d'indigo, de bois de teinture et de drogues, tous objets qui forment, vous le savez comme moi, les frets de retour. Nul doute qu'une fois parvenue à ce résultat, elle ne prohibe nos articles dans ses colonies, si cela lui convient alors, et nous grève, nous étrangers, de droits d'importation assez forts, auxquels il faudra bien nous soumettre faute de pouvoir nous fournir ailleurs. Vous le voyez, tout est calcul dans les vues soi-disant philanthropiques de l'Angleterre; et d'ailleurs, vous l'avez dit, sa politique c'est de savoir attendre, et profiter des fautes des autres puissances. Pour moi, je le déclare, je préférerais voir les Russes devenir possesseurs de la Malaisie et d'une partie de l'Inde; car enfin les Russes ne sont pas fabricants, et ils seraient bien obligés de nous appeler au partage de leur consommation.

D'ailleurs, il faut l'avouer, les fautes et les inepties du gouvernement français dans l'Inde, depuis que son pavillon s'y est montré jusqu'à ce jour, sont innombrables. Il n'a fallu rien moins que cela pour qu'avec des hommes aussi distingués que les Labourdonnaye, les Dupleix, les Bussy, les Lally, les Bailly, les Suffren, avec des alliés aussi puissants et aussi dévoués que Hayder-Ali et Typpo-Saëb, en dépit des circonstances les plus favorables à notre grandeur, nous soyons devenus aussi nuls que nous le sommes maintenant dans l'Inde. »

Les événements qui se sont succédé depuis douze ans justifient la valeur politique de ces réflexions. Aujourd'hui que la France, déchue du rang qu'elle devrait occuper dans l'Inde, tente glorieusement de faire pénétrer la civilisation en Afrique, on voit de nouveau poindre cette vieille jalousie invétérée au cœur de tous les Anglais whigs ou torys. Comme si le monde était trop étroit pour nos deux nations! comme s'il y avait crime de lèse-humanité à conquérir quelques provinces habitées par des pirates!

Que les Anglais étendent leur domination dans l'Inde, puisque tout les y convie; mais, forts de cet exemple, sachons profiter de notre position en Afrique.

Ainsi donc, à eux l'Inde, à nous l'Algérie. Notre part est bien petite : qu'ils ne viennent pas encore nous la disputer. Et l'on ne saurait supposer au gouvernement français assez de faiblesse pour reculer devant les prétentions et la jalousie de nos rivaux.

CHAPITRE HUITIÈME.

Commerce, mœurs et gouvernement des Bouguis. — Importance du port Cornwallis. — Réglements du port et usages commerciaux à Sincapour.

L'époque où je me trouvais à Sincapour était précisément celle du nouvel an des Chinois, et je pus visiter à loisir les maisons de jeux publics, ainsi que celles dans lesquelles le gouvernement permettait, moyennant une taxe, de fumer l'opium, et qui étaient ouvertes à tout venant dans les bazars. Des théâtres chinois en plein vent donnaient des représentations composées de pièces du répertoire du Céleste-Empire; et si l'on était assez heureux pour avoir à côté de soi un Chinois complaisant qui voulût bien vous expliquer le sujet de l'action qui se passait devant vos yeux, on ne laissait pas de s'intéresser aux productions dramatiques des auteurs de Péking et de Canton.

J'assistais assez régulièrement à ces représentations, soit avec M. C. Forel, soit avec quelques-uns des officiers du *Vasco de Gama*, qui m'avaient fort bien accueilli, sachant que j'étais associé pour ce voyage avec un de leurs compatriotes qu'ils avaient presque tous connu dans la situation la plus prospère. Leur capitaine portait aussi le nom de Ramos; ce n'était pas un marin; il n'était que le propriétaire du navire et de la majeure partie de la cargaison. C'était un homme de mérite, bon négociant, et avec lequel j'entrepris quelques affaires dont l'importance et les résultats auraient pu devenir meilleurs pour moi, si j'avais bien connu le pays que j'allais exploiter.

Les négociants de Sincapour, comme tous ceux de Batavia et des autres établissements anglais, apportent dans les colonies leurs habitudes de *comfort* et les usages de la mère patrie. Ils n'ont dans la ville marchande, sur la rive droite de la crique, que leurs bureaux, tandis que sur la rive gauche, au milieu d'une plaine charmante ou sur les coteaux environnants, s'élèvent leurs habitations, qui sont toutes d'une rare élégance et d'un bon goût parfait.

Sur les hauteurs qui avoisinent Sincapour, de coquettes plantations de girofliers et de muscadiers embellissent les propriétés et en font de véritables parcs sur lesquels la vue se repose avec plaisir. Dans une des excursions que je fis avec M. Forel aux alentours de ce nouvel établissement, nous allâmes nous placer dans un endroit assez élevé d'où nous pouvions apercevoir la ville, la rade et toute la côte environnante. Nous admirions avec quelle puissance de stabilité le génie européen se manifestait dans ces lieux naguère habités par des populations livrées à tous les désordres. Devant nous se déroulaient le *campong* chinois, qui se grossit successivement des émigrations annuelles, et ces forêts séculaires qui fournissent des bois abondants et des mâts d'une seule pièce pour des jonques de huit cents tonneaux. Dans la crique, nous apercevions toute une armée de *pros bouguis* qui font le commerce interlope de toute la Malaisie depuis Malacca, Pulo-Pinang et Achem jusqu'à la Nouvelle-Guinée et la côte Nord de l'Australie, à l'entrée de la Polynésie.

En contemplant ces tableaux grandioses, qui nous étaient offerts à trois mille lieues de notre patrie, nos pensées se reportèrent sur elle et nous soupirâmes involontairement.

— Pauvre France, m'écriai-je, si tes enfants le voulaient, eux aussi seraient appelés à partager avec le peuple qui accapare

toutes les relations commerciales du globe, car notre industrie commerciale et manufacturière l'emporte de beaucoup sur celle de l'Espagne et du Portugal. Notre pays peut le disputer à la Hollande et à la Belgique pour la masse de ses produits, et soutenir au besoin la concurrence avec l'Angleterre pour quelques articles; mais chez nous, rien n'est organisé : nul ne pense au commerce extérieur; nos ports se meurent dans une longue agonie, et pourtant voyez ce que peut faire un peuple industrieux et entreprenant, ces Bouguis, qui se sont établis les courtiers de la Malaisie.

— Puisque vous me parlez des Bouguis, reprit M. Forel, je vais, si vous voulez vous asseoir, vous raconter ce que je sais d'intéressant sur ce peuple.

« On parle beaucoup dans l'Inde du commerce des Bouguis sans trop savoir quelle est l'étendue de ce commerce, sans même savoir ce que sont les Bouguis. La plupart des Anglais sont à cet égard d'une indifférence vraiment remarquable; ainsi j'ai trouvé à Madras et à Calcutta des négociants qui n'ont pas su me dire si *Bouguis* ou *Bougises* était le nom d'une île ou d'une peuplade, ou seulement celui de la saison pendant laquelle les *pros* des Bouguis viennent animer par leur présence les marchés des différents établissements européens dans l'Est.

« J'ai trouvé les Bouguis à Pulo-Pinang, à Malacca; je les ai rencontrés sur les côtes de Sumatra, tout autour de Bornéo, dans le golfe de Siam, à Batavia, à Samarang, dans les moindres criques de ces myriades d'îles qui composent la Malaisie, partout où il y avait trace d'habitations humaines. Je les ai souvent questionnés sur le genre de leurs affaires, sur leur pays, sur leurs croyances, leurs habitudes; mais les renseignements les plus intéressants que j'ai pu recueillir sur ces courtiers ou commissionnaires des détroits m'ont été donnés par plusieurs

capitaines qui depuis nombre d'années naviguaient dans ces parages.

« Les Bouguis sont les plus considérables des cinq tribus qui habitent les Célèbes; on désigne les quatre autres sous les noms de :

Makassar,

Mandar,

Kailo,

Manado.

« Les Bouguis se subdivisent en différentes tribus qui obéissent à différents chefs, mais qui se trouvent de fait toutes ralliées par l'uniformité de langage et d'institutions. Parmi ces tribus, il en est une que ses entreprises maritimes et son esprit commercial ont rendue célèbre sous le nom de Ouadjou ou Touadjou; et lorsqu'on parle du commerce des Bouguis, c'est, à de rares exceptions près, des Ouadjous seulement qu'il est question.

« Le pays habité par les Ouadjous est situé presque au centre des Célèbes, au nord d'un grand lac d'eau douce d'environ dix lieues de largeur; une rivière, *la Chinrana*, assez large et profonde pour recevoir des bateaux de vingt tonneaux environ, coule de ce lac dans la baie de Boni. C'est là que vit, sous le gouvernement d'une véritable aristocratie fédérale, un peuple tout-à-fait intéressant par ses institutions, ses mœurs et son industrie. Les chefs sont choisis dans certaines familles dont l'habitude a, en quelque sorte, consacré le privilége; le chef suprême est élu par le peuple *pour tout le temps que sa conduite sera bonne.*

—Hélas! ne pus-je m'empêcher de m'écrier ici, il devrait bien en être ainsi dans tous nos états d'Europe.

« Les Ouadjous, poursuivit M. Forel après avoir accordé à

mon interruption un signe d'acquiescement non équivoque, ne paient aucune taxe, aucune espèce de contribution; leur trafic, quel qu'il soit, est exempt de tout impôt.

« Les chefs inférieurs suppléent à leurs besoins par les revenus de leurs propres terres, et l'*Aroumatona*, ou grand chef, reçoit seul par an trois jours de service personnel : un pour le labourage, un autre pour les semailles, et un troisième pour la moisson. Un Ouadjou est libre d'aller partout où il veut et de revenir quand il lui plaît; aussi l'entend-on souvent dire avec orgueil qu'aucun prince ne peut lui fermer la porte de sa maison.

« Ce qui est assez surprenant, c'est que les autres états indépendants des Célèbes sont beaucoup moins favorables à l'industrie; l'autorité y est arbitraire et vexatoire. Dans les uns, les propriétés paient la dîme; dans d'autres, le peuple est astreint à des corvées. Ailleurs, on le tourmente pour le service militaire, et dans tous il est défendu de quitter le pays, et même d'en sortir sans permission.

« La forme libérale du gouvernement des Ouadjous, bien qu'elle provoque parfois des troubles et l'anarchie, n'en est pas moins la véritable cause de l'industrie et de la civilisation avancée de cette peuplade.

« L'esprit d'entreprise auquel on n'a jamais mis d'entraves parmi les Ouadjous les a poussés à fonder des colonies dans toutes les parties de l'archipel. Leurs relations s'étendent de Manille à Achem, de Siam à la Nouvelle-Guinée. Ils ont apporté partout leurs mœurs, leurs principes, leurs habitudes, et se sont établis les courtiers de tous les autres peuples de ce même archipel, qui se livrent au petit cabotage seulement.

« On ignore en Europe l'étendue et la richesse du commerce que font ces hommes entreprenants sur des embarcations mal

équipées, avec lesquelles ils ne craignent point de s'aventurer dans toutes les directions au milieu de ce vaste archipel. Ils s'occupent surtout du commerce de la poudre d'or, de l'écaille, des nids d'oiseaux et des tripans (bitches de mer); ils vont recueillir le long des côtes, dans des réduits secrets dont seuls ils ont connaissance, et jusque dans l'intérieur des terres, ces riches produits qui composent des cargaisons dont la valeur s'élève quelquefois jusqu'à 30,000 dollars.

« Les Bouguis mettent toute leur adresse à se conserver le monopole direct des opérations commerciales avec les habitants; ils s'efforcent par tous les moyens possibles de susciter des entraves aux Européens, lorsque ceux-ci se hasardent à leur faire concurrence. Ils ont le privilége de l'approvisionnement de Bornéo en objets manufacturés d'Europe, de l'Inde, de la Chine; ils apportent aux peuplades de l'intérieur de cette île, connues sous le nom de Dayaks, toutes sortes de marchandises qu'ils échangent contre des diamants bruts, des nids d'oiseaux, de la poudre d'or, du camphre, du benjoin et d'autres produits précieux. Ce sont eux qu'on retrouve sans cesse dans ce détroit si redouté de Macassar, où tant de navires ont disparu par leurs trahisons. En un mot, la conservation de leur monopole est l'objet de toute leur sollicitude et la cause de la mortelle antipathie qu'ils nourrissent contre les Européens, dont ils redoutent la rivalité. Voici une liste aussi exacte que possible de la quantité de *pros* engagés en 1828 dans le commerce des Ouadjous; elle montre toute l'importance de ce commerce que les Anglais attirent peu à peu à Sincapour au détriment des établissements hollandais.

Soumbawa.	40 pros.
Côté Est de Bornéo.	66
Côté Ouest de Bornéo.	20

La mère-patrie des Ouadjous.	50 pros.
Mandar et toute la côte Nord de Célèbes et de Borneo.	200
Kaïli à Célèbes.	100
Macassar à Célèbes.	100
Salayer et les îles entre Célèbes et Soumbawa.	50
Pangasani et Bouton.	10
Bali et Lombock.	50
Florès.	50
Les îles à l'Est de Florès.	50

En tout près de 800 *pros*, d'un tonnage de 20 à 60 tonneaux, et dont 140 environ avaient visité Sincapour en 1828.

Les produits que les Bouguis achètent dans les établissements européens, sont de l'opium, de la poudre à canon, des armes à feu, du fer, des étoffes de coton communes qui se font au Bengale, des toiles peintes d'Europe, quelques étoffes légères de laine, de la soie écrue, de la poterie et de la faïence ordinaire de Chine et d'Angleterre, du tabac de Java, et des ustensiles de ménage venant de Siam ou de la Chine. Leur conduite à Sincapour a toujours été paisible et digne d'éloges; dans les contestations qu'ils ont eues, soit avec les Arabes, soit avec les Chinois, soit avec les Malais, il a toujours été constaté par les juges anglais que les torts étaient du côté de ces derniers.

« Comme tous les habitants de cet archipel, les Bouguis aiment passionnément les combats de coqs : sur leurs *pros*, pendant la traversée et lorsqu'ils sont à l'ancre, ils ne cessent de faire battre ces animaux, et l'on m'a assuré qu'ils prenaient fait et cause pour leurs coqs avec une telle violence que souvent il en résultait des rixes sanglantes. Pendant la saison qui ramène les Bouguis à Sincapour, les combats de coqs sont défendus

dans les bazars et sur les places publiques; ce qui n'empêche pas de rencontrer de tous côtés des Bouguis se promenant gravement de boutique en boutique leurs coqs sous le bras.

« Les Bouguis, comme la plupart des habitants des Célèbes, sont, ainsi que vous avez pu le voir, d'une taille un peu plus élevée que les autres Malais; leurs épaules sont larges ainsi que leur face, qui est d'une teinte d'un rouge cuivré; ils chiquent constamment du bétel ou du tabac, et sont d'intrépides fumeurs d'opium.

« Tous vont nu-pieds; un *patadeon* en toile de coton leur tient lieu de pantalon; sur leurs épaules est jeté un sarong dans lequel ils se drapent avec un soin qui n'est pas dépourvu de prétentions. Un mouchoir leur ceint la tête et forme une coiffure assez disgracieuse. Quant aux chefs, ils portent une espèce de culotte assez souvent en soie, et une petite veste, juste au corps et ornée d'un grand nombre de boutons.

« Leurs *pros*, qui contiennent parfois jusqu'à quarante et cinquante hommes d'équipage, sont pontés; ils ont à l'avant deux petites pièces de canon, nommées bantaka, toujours abritées par un rempart fait en madriers carrés, superposés les uns sur les autres. Quelques fusils complètent ces moyens de défense ; mais l'arme principale du Bouguis, l'arme en laquelle il a le plus de confiance, c'est le *kris*, si connu de tous ceux qui ont voyagé dans la Malaisie.

« Je fus un jour témoin d'une rixe entre quinze à vingt hommes composant l'équipage d'un *pros* bouguis et quelques marchands chinois, qui après les avoir trompés voulaient les chasser de leurs magasins; en un instant trente à quarante *kris* furent tirés, car les Malais en portent presque tous deux à leur ceinture; un quart d'heure après, tous les Chinois de la ville fermaient leurs boutiques, se barricadaient dans leurs maisons

et montaient même sur leurs toits, tant était grande leur épouvante. Les Bouguis exaspérés se trouvaient seuls, absolument seuls dans la rue. Je passai au milieu d'eux en compagnie d'un Anglais sans qu'ils songeassent le moins du monde à nous inquiéter : ils paraissaient fort surpris du sang-froid avec lequel nous les examinions. Il fallut plusieurs détachements de cipayes pour les faire rentrer dans l'ordre et ramener la tranquillité dans les bazars.

« Du reste, les Bouguis redoutent beaucoup les pirates qui infestent ces détroits ; ils ont grand soin de quitter Sincapour par flottilles de quinze à vingt *pros*, voyageant ainsi de conserve ; pourtant il n'est pas rare d'apprendre que trois ou quatre *pros* malais, montés par des pirates, ont attaqué ouvertement ces flottilles, richement chargées, à leur sortie d'un port anglais. »

Blumental, qui a divisé l'espèce humaine en cinq classes :

La caucasienne,
La mongolienne,
L'éthiopienne,
L'américaine,
Et la malaise,

dit qu'on reconnaît cette dernière à une peau tannée, basanée ; à une chevelure noire et douce au toucher, bouclée, abondante ; à une tête plutôt petite que grande ; à un front légèrement arqué et saillant surtout sur les côtés ; à un nez gros, large, épaté ; à une grande bouche, et à une conformation particulière de la figure, dont le partie inférieure est plus en saillie que la partie supérieure. Cette race, avec ses différentes variétés, peuple la péninsule de Malacca, les Moluques, les Philippines, toutes les îles de la Sonde et la Polynésie.

Ces observations de Blumental sont fort exactes ; je contes-

terai seulement celle qui est relative aux *cheveux bouclés*, exception assez rare chez la race malaise, et à l'appui, je citerai un fait qui s'est passé dans l'intérieur de Java, à Soura-carta. Le Sourou-Ouanne, ou empereur de Soura-carta, voulant répudier ignominieusement une de ses femmes, lui reprochait que ses cheveux bouclaient naturellement, malgré tous les soins qu'on leur donnait, ce qui permettait de supposer qu'elle était d'origine nègre; et enfin que ses dents redevenaient toujours blanches et ne pouvaient rester noires, ce qui la faisait ressembler aux singes, me dit naïvement le Javanais de la cour du Sourou-Ouanne, qui me racontait l'anecdote.

M. Alméida avait marié sa fille aînée à un négociant anglais chez lequel nous nous réunissions le soir pour prendre le thé. Je trouvais chez lui les principaux négociants de Sincapour, et la conversation roulait presque toujours, à mon grand plaisir, sur les relations des Anglais dans l'Inde. M. Forel Kœchlin surtout nous intéressait par ses aperçus pleins de finesse et d'observation.

« Le capitaine Arthur, qui m'a conduit de Calcutta à Sincapour, nous disait-il un soir, ayant été employé au transport des troupes lors de la guerre des Birmans, a relâché plusieurs fois aux Andamans et à Nicobar, et je l'ai souvent entendu vanter la position du port Cornwalis dans la plus grande des Andamans. Suivant lui, c'est un des plus beaux ports du monde, et la plage y est admirable. Il ne s'était pas aventuré dans l'intérieur des terres; mais tout ce qu'il avait aperçu lui permettait de penser que ces îles pourraient devenir un jour le siége d'un riche établissement européen.

Sur la fin du siècle dernier, lorsqu'ils ne possédaient ni l'Ile de France, ni Trincomale, ni Amerst-town sur la rivière de Mactaban, les Anglais avaient créé un établissement dans les Anda-

mans. Ce devait être un lieu de refuge assuré pour leurs flottes, un pénitentiaire pour leurs déportés, un entrepôt pour tout le commerce de cette partie de la baie de Bengale; mais depuis que le port Cornwallis leur est devenu inutile, depuis qu'ils ont pris mieux que cela aux Français, aux Hollandais et aux Birmans, ils répètent partout, et tous leurs écrivains impriment, guidés par un sentiment national admirable, que les Andamans ne sont d'aucune importance. Le capitaine Arthur m'a assuré cependant que le climat y était très-sain et l'eau excellente. La terre végétale y est profonde, et cela se prouve de reste par les forêts superbes qui couvrent la presque totalité de ces îles. Quant aux quelques milliers de misérables créatures qui les habitent, elles seraient bien vite repoussées dans l'intérieur des terres, si les Européens s'y établissaient sérieusement. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les Anglais ne permettront à aucune nation du monde de venir s'établir sur la plus petite de ces îles que l'on voit par centaines dans la traversée de Sincapour à Calcutta; bien que la plupart de ces îles soient inhabitées ou ne renferment que quelques misérables huttes de pêcheurs.

Le gouvernement anglais les regarde comme dépendantes de ses possessions; et, il faut le dire, de Sumatra jusqu'aux Moluques, les Hollandais ont aussi la même prétention, et quoiqu'ils ne connaissent pas seulement les côtes de Bornéo, ils n'y laisseraient pas flotter un autre pavillon que le leur. Les Anglais se sont cependant établis sur la côte Nord-Est de Bornéo, car ils savent exécuter ce que les autres peuples n'osent même pas entreprendre. Quant aux indigènes, ils ne se doutent guère de tout cela, et reçoivent la plupart du temps leurs prétendus maîtres à coups de fusil. »

Il ne se perçoit point de droits de douane à Sincapour. Il n'y a pas, dans ce port, de douane proprement dite, et les opéra-

tions du commerce n'y sont soumises à aucune des formalités dont l'observation est prescrite partout où les douanes sont un élément de revenu public. Des navires aux magasins du commerce, de ces magasins aux navires, les marchandises ne subissent à peu près aucune surveillance.

Le payement de quelques frais de port, l'accomplissement de quelques mesures de simple police, sont les seules charges et obligations que l'autorité impose au commerce; c'est ce qui attire surtout un grand nombre de Bouguis et de Malais que les formalités des douanes inquiètent et chassent des comptoirs hollandais. Les usages de la place, les commissions, etc., sont réglés par les assemblées du commerce même. Depuis la création de l'établissement anglais, le port a constamment été franc.

Seulement un acte du parlement, du 24 juin 1824, porte, article premier, que l'ensemble des règlements applicables à la factorerie de Bencoulen, etc., s'étendra à Sincapour et aux possessions, etc., cédées par le roi des Pays-Bas, comme si lesdites possessions y étaient énumérées.

Or, un autre acte, du 18 juillet 1823, avait défendu, à tous bâtiments autres que ceux de la compagnie des Indes-Orientales, d'importer à Bencoulen, dans l'île de Sumatra et dans ses dépendances, des armes et munitions de guerre, sans une autorisation spéciale et écrite du conseil des directeurs.

Cette prohibition a conséquemment été étendue à Sincapour. En 1830 et 1831, elle était, de la part du commerce de l'île, l'objet de vives réclamations. Il se plaignait de ce que, sans atteindre son objet, c'est-à-dire sans empêcher l'approvisionnement en armes et munitions de guerre de toute la côte de Siam, de Cochinchine, des îles orientales, cette mesure restreignait les expéditions de Sincapour, et assurait aux pavillons de la

France et des Pays-Bas le lucratif monopole de cet approvisionnement.

Rien n'annonce qu'il ait été fait droit à ces réclamations. Un règlement, qui porte la date de 1823, avait établi des droits d'ancrage en raison du tonnage des navires.

Ces droits ont été supprimés ou sont tombés en désuétude; car les documents les plus récents, sur le régime du port franc de Sincapour, s'accordent à affirmer qu'aucun droit de l'espèce n'y est acquitté.

Voici maintenant les formalités prescrites par un règlement dont la date n'est pas connue, mais qui paraît remonter à l'origine même de l'établissement :

Art. 1er. Immédiatement après le mouillage, l'arrivée de tout bâtiment quelconque doit être déclarée au *master attendant* (maître ou capitaine du port), par le capitaine en personne.

Art. 2. La déclaration du départ doit être faite, au même fonctionnaire, *vingt-quatre* heures avant l'appareillage, sauf dans les cas d'urgence qui seront déterminés par le résident.

Art. 3. A leur arrivée, et dès qu'ils sont accostés sur l'embarcation du *master attendant*, les capitaines sont tenus de remettre au facteur du bureau de la poste aux lettres les dépêches et paquets qu'ils peuvent avoir pour l'établissement; à leur départ, ils doivent prendre, en donnant un récépissé, celles qui pourront leur être confiées.

Art. 4. Pour la constatation authentique du progrès du mouvement commercial de l'établissement, les capitaines de bâtiments européens sont tenus de remettre au *master attendant*, avant leur départ, un état exact des marchandises qu'ils ont importées et qu'ils emportent. Cet état n'est ouvert qu'après le départ des bâtiments. Pour en faciliter la rédaction, des modèles sont fournis aux capitaines par le *master attendant*.

Art. 5. Dans le même but, les maîtres de bâtiments indigènes font verbalement la déclaration des marchandises qu'ils ont importées et qu'ils emportent.

Art. 6. A l'arrivée et avant le départ de tout bâtiment européen ou du pays, la liste des passagers arrivant dans l'établissement ou en partant doit être remise par les capitaines au bureau du *master attendant*.

Art. 7. Tous les bâtiments européens ou du pays reçoivent, sans délai et *sans frais*, sur la demande qu'ils doivent en faire au *master attendant*, un permis de sortie du port.

Art. 8. Les alléges du port sont régulièrement jaugées, numérotées et immatriculées au bureau du *master attendant*, et chacune porte à l'avant son numéro et l'indication de son tonnage.

Art. 9. Toutes les alléges sont munies de tout ce qui est nécessaire pour garantir les marchandises de toute avarie.

Art. 10. Le maximum du prix de la location des *alléges*, du *bois à brûler*, de l'*eau* et du *lest*, est fixé pour les navires qui touchent au port et qui n'y doivent séjourner que *quarante-huit heures*, ou pour tout autre cas où il n'intervient point d'arrangement au contrat préalable.

Art. 11. La fourniture du bois, de l'eau, du lest, l'emploi des alléges, ne peuvent être soumis à aucune *restriction* officielle autre que celle ci-dessus. Est réputée inutile, vu l'état prospère du commerce du port, l'intervention et l'assistance, dans les opérations ci-dessus, des employés du gouvernement.

Art. 12. Aucune disposition du présent *règlement* ne peut être appliquée de manière à restreindre la liberté entière laissée aux bâtiments de se procurer comme ils l'entendront, avec leurs propres embarcations, le bois, l'eau et le lest dont ils auraient besoin.

L'eau est aujourd'hui exclusivement fournie aux bâtiments

qui entrent dans le port de Sincapour, par des embarcations appartenant à des particuliers dont la concurrence a beaucoup fait baisser le prix.

Le commerce de Sincapour a le grave inconvénient de ne se faire que par échange. On vend bien, à la vérité, en dollars; mais deux et trois mois après la vente, l'acheteur solde ses achats en denrées, dont quelques-unes seulement peuvent être envoyées en Europe. Ces denrées sont du poivre blanc ou noir, du café, de l'écaille, du bois de sapan, du sucre de Siam ou de Cochinchine, de l'étain banca, de la poudre d'or, des articles de Chine et des détroits, etc. Il n'est pas question de lettres de change et fort peu d'argent; aussi les prix de vente doivent-ils être et sont-ils singulièrement réduits, parce que les produits donnés en échange des marchandises d'Europe sont toujours estimés à un prix élevé. Il y a cependant sur la place des dollars et des roupies, mais ils sont enlevés par ceux qui apportent de l'opium et des toiles bleues de Madras, deux choses de première nécessité dans ce pays, et les seules qui se vendent contre argent.

En 1824, une assemblée du commerce de la place a adopté un réglement qui avait pour but d'obvier à ces inconvénients et de régulariser les transactions.

En voici les principales dispositions :

Art. 1er. La substitution de la piastre forte (5 fr. 50 cent.) à la monnaie en ce moment en circulation, est reconnue nécessaire, et la rareté de la roupie sur le marché rend l'occasion favorable pour la réaliser.

Art. 2. A partir du 1er janvier 1825 les comptes seront, avec le consentement des parties, tenus en piastres fortes et leurs divisions décimales.

Art. 3. A partir de la même époque les ventes et les achats se feront en piastres fortes. Toutefois, pour faciliter les transac-

tions, les acheteurs pourront, à leur choix, payer en florins des Pays-Bas ou en roupies, au change de 260 pour 100 piastres fortes.

Art. 4. Au 1er janvier 1825, les comptes à solder en monnaie courante seront convertis en piastres à un change qui sera fixé par une assemblée du commerce qui devra se tenir ledit jour.

Avant 1835, les crédits à Sincapour étaient généralement fixés à trois, quatre ou six mois, avec commission des 2 1/2 p. % pour ducroire.

En 1835, les principales maisons de cette ville résolurent à l'unanimité de ne point accorder de crédit de plus de *trois* mois

Encore une heure de souffrance,
Encore un douloureux adieux!
Harmonies.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Départ de Sincapour. — Établissement hollandais à Riow. — Sumatra. — Climat. — Température. — Productions. — Principaux peuples. — Établissements hollandais dans cette île. — Vents, courants et marées du détroit de Malacca.

J'avais achevé de vendre ma cargaison : mes cigares, à 7 piastres et demie le mille; mon bois de sapan, à 4 piastres le picle de 133 livres anglaises; mes huiles, à 5 piastres le picle, et mes cowries, à 6 piastres le picle. Mais je n'avais reçu en échange que des marchandises et point d'argent. Avant de choisir mes articles de retour, j'avais eu soin de bien examiner le bazar avec M. Forel Kœchlin et les fils de M. Alméida. Le premier de ces messieurs surtout m'avait été d'un précieux secours pour étudier les Bouguis avec lesquels j'allais entrer en concurrence dans mon expédition. J'examinais attentivement ce qu'ils achetaient, et je me réglais là-dessus pour mes acquisitions. Je composai ainsi une cargaison assortie de sanas et balfetas (toiles blanches de l'Inde), de toiles bleues et de cayennes du Bengale, d'indiennes anglaises à grands ramages, de mousselines ouvragées, de sarongs et de mouchoirs batic et faux batic; de fer en barres coupées en morceaux de 18 à 20 pouces; de faïences anglaises dorées, consistant en petites jattes et en pots; de caisses vides peintes à fleurs, objet très-important pour le commerce de Holo ou Soulou; de verroterie, d'outils et d'une infinité d'autres articles. J'avais en outre six mille pièces de nankin étroit et jaune que j'avais apportées de Manille. Ma cargaison étant faite, mon navire prêt, j'allai, avant de mettre à la voile, dire adieu à mes nouveaux amis dont je m'éloignais à regret.

Au moment de lever l'ancre, je fus averti par mon second que la vergue de misaine venait de se briser par le milieu, et cela sans qu'elle eût éprouvé de secousses violentes; l'extérieur, ainsi qu'il arrive pour beaucoup de choses dans ce bas monde, avait la meilleure apparence, mais l'intérieur était entièrement pourri. Je ne pus m'empêcher de frémir en songeant au danger que nous aurions couru si cet accident nous fût arrivé lorsque nous doublions Pulo-Zapato, sur une mer très-grosse et par une très-forte brise de Nord-Est. Il fallait réparer cette avarie sans perdre de temps. Je m'adressai à M. Ramos, qui s'était vu obligé de faire remplacer toute sa mâture; nous nous mîmes en course, et deux jours après j'avais une nouvelle vergue dont le prix ne s'élevait pas à plus de 30 piastres ou 150 fr., car le bois de mâture n'est nulle part à meilleur marché qu'à Sincapour.

Tandis que nous étions retardés par ce petit contretemps, M. Forel vint me demander s'il me serait possible, tout en gagnant les Moluques, de le conduire à l'établissement hollandais de Riow, qu'il désirait visiter. Comme cela devait me déranger fort peu de ma route, et comme j'avais d'ailleurs le plus vif désir de lui être agréable, je lui répondis qu'il n'avait qu'à faire ses préparatifs de départ. M. Forel vint donc prendre place sur mon bâtiment, et c'est à mes entretiens avec ce négociant distingué, et aux notes qu'il a bien voulu me communiquer depuis, que je dois de pouvoir initier le lecteur à la connaissance de ceux des établissements européens dans l'Inde qu'il m'a été donné d'entrevoir seulement.

L'établissement néerlandais de Riow est situé dans la petite île de Tanjong-Pinang, qui n'est séparée de l'île de Bintang que par un canal étroit : celle-ci forme, avec la pointe orientale de la presqu'île de Malacca, le détroit de Sincapour, et se trouve au premier degré de latitude septentrionale, et au 102e de lon-

gitude à l'Est de Paris ; elle appartient, ainsi que le groupe d'îles qui en dépend, au sultan de Lingin, de la maison de Johore. Une partie des états de ce prince a passé au sultan de Sincapour, par suite d'un traité conclu avec l'Angleterre au mois de mars 1824. Déjà, dans le dix-septième siècle, la compagnie des Indes-Orientales avait fait des traités d'alliance avec les souverains de ces îles, lorsque vers l'an 1756 des aventuriers Bouguis s'y établirent et y acquirent une telle prépondérance, que le prince légitime fut obligé de céder une partie de ses droits à un vice-roi des Célèbes : celui-ci s'empara bientôt de toute l'autorité dont l'un de ses successeurs, nommé Radja-Hadjie, se servit pour faire une guerre acharnée à la compagnie néerlandaise et pour inquiéter son commerce dans l'archipel. Ce ne fut qu'en 1784 qu'une escadre hollandaise, commandée par le capitaine de vaisseau J. P. Van Braam, se rendit à Riow, pour y venger les anciennes insultes et affranchir les souverains du pays du joug honteux des usurpateurs étrangers.

Après avoir soumis Salangour et Tollok-Katapang, cette escadre arriva devant Riow le 22 octobre 1784. Quelques négociations inutiles et peu franches, de la part du vice-roi Radja-Alie, qui avait succédé à son frère Radja-Hadjie, furent suivies d'une descente générale dans l'île de Mars, située à l'embouchure de la rivière de Riow. Les Bouguis y avaient rassemblé toutes leurs forces derrière des retranchements défendus par cinquante-six pièces de gros calibre. Après un combat acharné, la victoire laissa aux Hollandais la possession de cette île; le petit nombre de Bouguis qui avaient pu échapper au carnage et atteindre Riow y répandirent l'alarme, si bien que Radja-Alie et les siens crurent prudent de quitter Riow pendant la nuit.

Le sultan Mahmoud, souverain légitime, s'empressa alors

de faire acte de soumission; il conclut avec le chef d'escadre, représentant la compagnie des Indes-Orientales, une capitulation; et plus tard, le 2 novembre 1784, un traité de paix par lequel il reconnaissait que ses états étaient devenus, par les droits de la guerre, la conquête des Hollandais et qu'il les tenait d'eux, comme un fief héréditaire, promettant en conséquence fidélité et obéissance à la compagnie des Indes, et au gouvernement néerlandais dans ces contrées.

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'établissement de Riow n'est devenu de quelque importance qu'après la perte de Malacca, cédé à l'Angleterre en échange de Bencoulen sur la côte occidentale de Sumatra. Les principales productions de Riow sont du bois propre à faire des mâts (*mast hou-*), du riz, du poivre, et surtout du gambir (*terra japonica*), dont la culture avait pris un très-grand développement, mais qui paraît avoir été atteint d'un coup funeste depuis la promulgation de l'arrêté du commissaire général qui établit un droit considérable sur l'introduction du gambir à Java. Presque aussitôt le prix de cet article a éprouvé sur les marchés de cette dernière place une baisse de près d'un cinquième : de 16 florins par picle, il tomba à 13 florins. A Riow, la baisse des prix fut comparativement plus considérable encore, ce qui fit craindre que les cultivateurs, presque tous Chinois, ne transportassent ailleurs, en émigrant, une branche d'industrie si importante pour cet établissement. Les personnes qui ont cherché à défendre cette mesure, et qui peut-être en avaient donné la première idée, ont soutenu qu'elle n'avait pu avoir aucune influence sur l'avilissement des prix à Riow, attendu qu'à Java la baisse avait été le résultat de la surabondance du gambir sur les marchés de cette île, au moment de l'élévation des droits. Toutefois cette supposition semble victorieusement combattue dans un excel-

lent article inséré dans la *Gazette de Java* du 14 juin 1828, où l'on soutenait, au contraire : 1° Que le prix du gambir à Java, après la publication de l'arrêté qui élevait les droits d'entrée, avait éprouvé aussitôt une hausse de 3 florins par picle; 2° que la baisse du prix n'a eu lieu qu'après que l'on y eut appris la baisse des prix à Riow.

Quant au personnel de l'établissement de Riow, il est peu nombreux et se compose : d'un résident, qui est en même temps commandant militaire ; d'un secrétaire, d'un percepteur principal et d'un receveur des douanes, avec un commissaire du port. En 1822, les recettes publiques se sont élevées, à Riow, à 125,415 florins, et les dépenses à 148,540 flor. Les recettes s'accrurent dans les années suivantes, et cet établissement a pu non-seulement se défrayer, mais encore donner un excédant assez considérable, surtout après l'introduction d'une réforme organique, faite par une commission qui y fut envoyée en 1824.

L'île de Sumatra, connue des Arabes sous le nom de Saborma, est partagée en deux parties à peu près égales par l'équateur, et s'étend du 94° au 104° de longitude à l'Est de Paris, sur une longueur d'environ deux cents lieues et une largeur de quarante. Elle était divisée originairement en trois parties principales, savoir : au Nord, le pays de *Baluch*, ou le royaume d'*Atjeh* et ses dépendances; au centre, les états de *Minanghaban*, et au Midi, le pays de *Balahmari*, où se trouvent les états du sultan de Palembang et les Lambongs; ces derniers districts appartenaient jadis au roi de Bantam ; ils forment encore aujourd'hui une dépendance de la résidence de Bantam, avec laquelle les communications par le district de Sunda sont faciles et régulières. C'est le royaume d'Atjeh qui paraît avoir été le premier visité par les Européens : les Por-

tugais s'y étaient déjà établis dans le commencement du seizième siècle; ils y furent remplacés par les Hollandais vers les premières années du dix-septième. La compagnie avait alors une factorerie à Atjeh même; mais on l'établit plus tard à Padang, dont les districts voisins, Priaman, Sounour, Oulakan, Toudjou, Kotta, etc., furent cédés en toute souveraineté à la compagnie des Indes-Orientales, par le traité qu'elle a conclu en 1669 avec le roi d'Atjeh.

Une chaîne de montagnes traverse l'île de Sumatra dans toute sa longueur en se rapprochant surtout de la côte occidentale. Sur les gradins des chaînes secondaires s'étendent quatre grands lacs, qui forment des torrents considérables et de superbes cascades. La plus célèbre de ces cascades tombe du mont Ophir, qui est élevé de 2,170 toises au-dessus du niveau de la mer; la plus haute montagne de Sumatra, le Gounong-Kossoumbra, a une élévation de 2,350 toises. On connaît plusieurs volcans dans cette île, qui est sujette à de fréquents tremblements de terre.

Malgré sa position sous l'équateur, l'île de Sumatra jouit d'une température assez douce; le thermomètre ne s'y élève guère au-dessus de 24° Réaumur. Le climat en est agréable; mais sa salubrité varie suivant la situation des districts. Le sol est d'une grande fertilité, et l'industrie agricole y est en général beaucoup plus avancée qu'aux Célèbes et à Bornéo, principalement dans les pays voisins des côtes. L'intérieur de l'île est couvert d'immenses forêts où l'on trouve une foule d'animaux, des éléphants, des tapirs, des ours, une espèce de rhinocéros entièrement différente de celle de Java, des hippopotames, le tigre royal, des antilopes, des daims, des sangliers, des civettes, la loutre, le porc-épic et plusieurs espèces de singes.

Les productions naturelles de Sumatra sont de l'or, du riz,

du poivre, des rotins, de la cire, du benjoin, de l'ivoire, des résines, du gambir, des gommes, différentes sortes de bois précieux, etc. On y a également introduit avec succès la culture du café, de l'indigo, de la canne à sucre; et dans la province de Bencoulen, les arbres à épices d'Amboine et de Banda. Le commerce et les arts industriels ont fait quelques progrès à Sumatra, depuis l'époque où l'influence européenne a pu s'y faire ressentir et autant que l'a permis la ténacité des mœurs des indigènes, qui semblent toujours redouter toute espèce d'innovation.

Les habitants de Sumatra sont en général d'un caractère tranquille et flegmatique, mais jaloux, chicaneurs et tenaces à l'excès, crédules et superstitieux; leur fanatisme est souvent dangereux, et l'on ne peut que faiblement compter sur leur bonne foi. La population de cette vaste terre est un mélange de peuples et de races diverses. Dans les districts le long des côtes, les habitants sont mahométans pour la plupart; dans l'intérieur, il s'en trouve beaucoup dont le culte tient à la fois du paganisme, de l'hindouïsme et de l'islamisme. Il est probable toutefois que ce dernier y fera encore des progrès.

Dans tous les ports de Sumatra, comme dans presque toutes les îles de l'archipel indien, on trouve quelques Arabes et beaucoup de Chinois; les uns et les autres sont en possession du commerce local. Quant aux habitants des côtes, à la fois marins et commerçants, il est probable que ces peuples sont encore des Bouguis qui abandonnèrent leur patrie à Célèbes, envahirent la majeure partie des îles de la Malaisie, et fondèrent des colonies sur les côtes orientales de l'île de Madagascar, et sur les côtes occidentales des Philippines et de l'île Formose.

Les *Battas* sont les plus féroces de tous les habitants de Sumatra. Il est certain qu'ils sont anthropophages et qu'ils man-

gent leurs prisonniers et les criminels condamnés à mort. Néanmoins ils ont un commencement de civilisation, et ils paraissent être, avec les *Minanghabans*, les véritables indigènes de l'île. Les *Battas* sont en général d'une taille moins élevée que les Malais; leur teint est moins rembruni. Ils se montrent très-belliqueux, et les guerres sont fréquentes parmi eux, parce que la suprématie des radjahs, ou chefs principaux, sur les radjahs inférieurs est mal affermie. Aussi la nature de gouvernement varie-t-elle selon les districts. Les plus puissants d'entre les radjahs usurpent le droit de vie et de mort sur leurs sujets, tandis que l'autorité des autres est beaucoup plus bornée. Après la mort d'un chef, ce n'est pas son fils qui lui succède, mais bien le neveu de sa sœur. Cette singulière règle d'hérédité prévaut même parmi les habitants d'une grande partie de Sumatra.

Quoique les *Battas* fortifient leurs campongs, ou villages, par de larges remparts de terre, plantés de taillis et entourés de fossés et de hautes palissades, ils se laissent rarement attaquer dans leurs citadelles, et descendent presque toujours dans la plaine pour livrer bataille. Les ennemis pris ou tués sont dévorés sans miséricorde, et leurs crânes suspendus comme des trophées devant l'habitation du vainqueur.

La polygamie leur est permise, et il n'est pas rare de voir des Battas possesseurs d'une demi-douzaine de femmes. Les parents de la jeune fille qui est prise en mariage reçoivent toujours un présent considérable en buffles et en chevaux, de sorte que les filles sont la richesse des familles. Les hommes traitent, du reste, leurs femmes absolument comme des esclaves; ils ont le droit de les vendre ainsi que leurs enfants; elles seules sont chargées des soins domestiques et même des travaux de l'agriculture. Quand les hommes ne font point la guerre, ils passent leur

temps dans l'oisiveté la plus complète. Le jeu est leur passion favorite; et souvent après avoir perdu tout ce qu'ils possèdent, ils mettent leur propre personne et leur liberté pour enjeu.

Ces insulaires ont conservé, sans aucun mélange, leur antique religion et leurs coutumes primitives, car leur réputation de férocité a dû nécessairement refroidir le zèle des missionnaires musulmans et chrétiens. Ils reconnaissent une sorte de trinité, et révèrent trois divinités principales, dont une cependant paraît avoir la suprématie. Ils ont des idées confuses de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses de l'autre vie; plusieurs points de leur croyance, et quelques-uns des noms de leurs dieux subalternes, semblent d'origine hindoue. Ils n'ont pas cependant de culte réglé, et leurs cérémonies religieuses consistent seulement dans les devoirs qu'ils rendent aux morts, et les formalités dont ils entourent la prestation du serment. Les Battas enterrent leurs morts avec beaucoup de pompe; ils célèbrent les funérailles de leurs chefs par de grands festins où, si l'on en croit Marsden, ils consomment quelquefois plus de cent buffles. Les Battas ont une langue écrite, dans laquelle se sont introduits plusieurs mots malais, mais qui paraît avoir éprouvé moins de changements que les autres dialectes de l'île. Marsden affirme que le nombre de ceux qui, parmi les Battas, savent lire et écrire est plus considérable que le nombre de ceux qui l'ignorent, ce qui est rare même chez les peuples civilisés. Enfin ce peuple présente dans ses mœurs, ses usages, ses lois, des contrastes si singuliers, on en rapporte des faits si nouveaux et si inexplicables, qu'il serait du plus haut intérêt pour l'histoire de l'homme qu'on pût l'étudier à fond.

Je n'ai point l'intention de parler en détail de tous les peuples qui habitent l'île de Sumatra; je me contenterai maintenant de dire quelques mots des Minanghabans, ceux qui, après

les Battas, méritent, je crois, le plus d'attention. Les Minanghabans ont été dans les temps anciens les premiers dominateurs de Sumatra, et le sultan de cette nation exerce encore une suprématie nominale qui est reconnue par tous les autres sultans ou radjahs, dont la puissance s'est élevée sur les débris de la sienne. Les Minanghabans sont la véritable tige du peuple malais; malgré l'obscurité qui enveloppe les premiers temps de leurs annales, on sait qu'ils ont possédé un empire assez vaste, et qu'ils se sont étendus successivement de l'île de Sumatra dans la presqu'île de Malacca, et non pas de la presqu'île dans l'île, ainsi qu'on l'avait cru fort long-temps; on s'accorde à leur donner pour berceau le royaume de Palembang dans l'île de Sumatra. En 1160, ils s'embarquèrent sous le commandement de Sri-Touri-Bouwana, et abordèrent à l'extrémité de la péninsule de Malacca, qu'on nommait alors *Oud-jong-Tanah*, ou terre d'Oudjong. D'autres historiens font venir les Malais de l'Hindoustan, et prétendent faire remonter jusqu'à Alexandre le Grand l'histoire de leurs souverains. J'ai dit plus haut que la race malaise avait son origine dans l'union des Bouguis avec les aborigènes de Sumatra ou Malacca. Quoi qu'il en soit de ces traditions, nous devons faire remarquer que l'émigration des Malais, en 1160, coïncide parfaitement avec la fondation de l'empire de Padjedjeran, dans l'île de Java, ce qui prouve au moins qu'un mouvement général dans la population de ces différentes îles avait lieu vers la fin du douzième siècle.

Les possessions néerlandaises dans l'île de Sumatra sont : 1° *Padang*, sur la côte occidentale, formant une résidence à laquelle a été joint le district de Bencoulen, que l'Angleterre lui céda par le traité du 17 mars 1824, en échange de Malacca et de quelques établissements peu importants sur la côte de Coromandel et du Bengal; 2° *Palembang*, sur la côte orientale,

et 3° les *Lampongs*, dans la partie méridionale de l'île, qui forment une subdivision de la résidence de Bantam.

La ville de Padang est peu importante, cependant c'est peut-être la seule dans tout l'archipel, excepté les villes de Java, où l'on trouve établies quelques maisons de commerce hollandaises, encore ne faut-il l'attribuer qu'à cette circonstance fortuite, que le gouvernement, en 1816, en reprenant possession de cet établissement, a permis le commerce aux employés civils, afin d'encourager l'industrie agricole des habitants, qui, vu leur indolence et le peu d'importance de leur commerce, n'auraient pu sans cela trouver de débouché pour les productions de leur sol. Quelques années plus tard, cette permission de faire le commerce fut révoquée; mais plusieurs employés qui avaient su apprécier les avantages de leur position, se retirèrent du service et continuèrent leurs spéculations commerciales, ce dont ils se trouvèrent fort bien. L'administration civile à Padang ne se compose aujourd'hui que d'un résident assisté d'un secrétaire et d'un receveur, avec un sous-résident à Bencoulen.

En quittant Padang et en longeant la côte de Sumatra vers le Sud, on arrive à Bencoulen, province que posséda fort longtemps l'Angleterre, mais dont elle se défit lorsqu'elle fut enfin convaincue du peu d'avantage que présentait sa possession. Les districts qui en dépendent, depuis *Indra-Poura*, au Nord, jusqu'aux limites des Lampongs, au Sud, peuvent, à ce que l'on assure, contenir une population d'environ cent mille âmes. Les Anglais ont fait des tentatives pour y naturaliser le muscadier et le giroflier; mais on prétend que les fruits de ce dernier, ou le clou de girofle, y sont plus petits et d'une qualité fort inférieure à ceux d'Amboine. Bencoulen est une jolie petite ville, dont cependant l'atmosphère ne jouit pas de la réputation d'être fort salubre : sous ce rapport, le fort de Marlborough, un peu

plus dans l'intérieur des terres, est situé plus favorablement.

Sur la côte orientale de Sumatra sont les états des sultans de Palembang, qui ont cédé une partie de leurs droits de souveraineté en vertu des traités conclus avec l'ancienne Compagnie, et par celui qui a suivi si heureusement la guerre terminée en 1821 par le général de Kock. Comme possession territoriale, l'établissement de Padang, dit le comte de Hogendorp, me semble d'une toute autre importance que Palembang, où le système féodal, qui régit les peuples de l'Orient, existe dans toute sa force et paralysera long-temps encore les efforts que l'on fait pour y introduire un système plus libéral. L'administration locale est composée d'un résident, assisté d'un secrétaire, de plusieurs commis et autres employés secondaires, d'un directeur de magasins et d'un receveur de douanes. Depuis l'époque de l'éloignement du sultan, un fonctionnaire indigène dirige les affaires intérieures en son nom, et sous le titre de régent (*rigks bestieder*). On estime à cent quarante mille âmes la population des principaux districts de Palembang. La ville de Palembang est bâtie à quinze milles de l'embouchure de la belle rivière Mousie, qui est large et fort profonde. Sa population peut s'élever à vingt-cinq mille âmes. Le commerce y est considérable, surtout avec Java, Banca, la Chine, Riow, Sincapour et Malacca; les importations consistent principalement en opium, sel, toiles de coton, huile, sucre, fil d'or, fer brut et travaillé, coutellerie, soies crues, thé, etc. La valeur de ces divers articles s'élève annuellement à plus d'un million de florins; les articles d'exportation sont de l'or, de l'ivoire, des rotins, du poivre, du gambir, de la résine, de la cire, du benjoin, des étoffes tissues du pays, des nattes, de la vaisselle de cuivre, du poisson sec, etc.

Les Lampongs, ou la partie méridionale de l'île de Sumatra, touchent vers l'Ouest au district de Bencoulen, et à l'Est aux états de

Palembang. Ces provinces sont très-marécageuses et couvertes d'immenses forêts, aussi ne sont-elles habitées que sur les bords de la mer. Les principaux districts composant cette partie de l'île sont : le Lampong Semanka, le Lampong Sillibon, le Lampong Telok Bitong, et le Lampong Toulang Bauwang; dans ce dernier et sur les bords d'une belle rivière du même nom, se trouve le principal établissement néerlandais, avec un port; le sous-résident y demeure, tandis qu'à Telok Bitong est un second poste militaire dont le commandant exerce en même temps l'autorité civile. Les principales productions des Lampongs sont : du poivre, du riz et peu de coton; un des moyens d'existence des habitants de la côte est de se rendre avec leurs petits canots auprès des vaisseaux ; ils passent dans le détroit pour y vendre des volailles, des œufs, des tortues, des fruits, etc.

L'île de Banca, située à peu de distance de Sumatra, appartenait jadis à Palembang, mais elle a été cédée en toute souveraineté au gouvernement néerlandais. On y a envoyé un résident avec le nombre d'employés nécessaires. Les mines d'étain, qui font la principale valeur de cette île, sont placées sous la surveillance d'inspecteurs disséminés dans plusieurs endroits.

L'île de Billiton est un petit établissement qui a fort peu d'importance; mais comme les habitants, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, se livrent volontiers à la piraterie et sont de hardis marins, le gouvernement néerlandais a dû y placer quelques factionnaires avec une petite garnison. Le baron Van den Capellen avait cherché à donner une direction utile à l'activité et à l'adresse des naturels de Billiton : ils sont habiles à construire des esquifs légers, et c'est en grande partie chez eux que le gouvernement colonial faisait faire les *kruispraauwen* ou petits bâtiments croiseurs, qui rendirent de si grands services à la marine coloniale.

Les mahométans indépendants de toutes les îles Malaises reconnaissent l'autorité spirituelle du grand schérif de Palembang et le regardent comme le représentant de la secte d'Aly, à laquelle ils appartiennent.

Je déposai à Riow M. Carle Forel, que j'eusse gardé avec plaisir à bord de *la Soledad*, s'il avait pu faire avec moi le voyage des Moluques; mais ses affaires l'appelaient sur un théâtre plus vaste, sinon plus curieux et plus pittoresque. Je repris ensuite ma route par le passage de Carimata. Je ne parlerai pas des vents et des courants de ces détroits; je renvoie le lecteur à l'ouvrage de l'immortel Horsbourg, dont je ne pourrais donner ici que des extraits fort incomplets.

CHAPITRE DIXIÈME.

Détroit de Carimata. — Java. — Situation. — Climat. — Température. — Productions. — Mœurs des habitants. — Religion. — Population.

Plusieurs routes m'étaient offertes pour me rendre dans les mers de Java. Le détroit de Riow me conduisait à celui de Banca; mais outre que sa navigation est longue et difficile, et que des vents faibles et variables y dominent, je pouvais craindre de me voir assailli par des vents d'Est, en débouquant de ce détroit au Sud de la ligne. Celui de Gaspard est bien moins long et me paraissait préférable sous ce point de vue; pourtant je ne pouvais oublier la perte de la frégate anglaise *l'Alceste*, qui, sous le commandement du capitaine Murray-Maxwell, ramenait, de Chine en Europe, l'ambassadeur anglais, lord Amherst.

La frégate portait quatre à cinq cents hommes d'équipage, un nombreux état-major, l'ambassadeur et tous les commissaires. Elle toucha, le 18 février 1817, sur un rocher caché sous l'eau, inconnu jusqu'alors, à trois milles de la pointe la plus voisine de Pulo-Léat ou l'île du milieu. Le roc pénétra profondément dans les flancs du navire. Le commandant, comprenant l'imminence du danger, fit de suite mettre à terre tout ce qu'on put y transporter en eau douce, armes et munitions; car il savait que, dans ces parages, la piraterie constitue la profession nationale des naturels, et qu'il fallait se prémunir contre toute attaque de leur part. Si le commandant Maxwell, à la tête de cinq cents marins européens, avait cru devoir prendre ces précautions contre les

pirates malais, que ne devais-je pas craindre, moi, avec ma petite goëlette, montée par vingt Manilois et quatre Européens! Je n'ignorais pas que l'équipage de *l'Alceste* s'était vu bloqué par plus de soixante pros, contenant au moins dix hommes chacun, et qu'un combat avait eu lieu entre deux canots de la frégate et les pirates, qui avaient montré un grand courage pendant l'action. J'avais donc le plus grand intérêt à choisir le passage le moins fréquenté par les navires européens, car j'étais à peu près certain d'éviter ainsi les pirates, toujours aux aguets pour saisir l'occasion de tomber à l'improviste sur les bâtiments surpris par le calme. Mon équipage philippinois n'aurait pas été en état de résister à une attaque un peu vive de ces forbans, qui ne se hasardent d'ailleurs qu'avec des forces supérieures et lorsque le succès leur est à peu près assuré. Le passage qui me convenait le mieux était donc celui de Carimata; je m'y dirigeai, en ayant soin d'éviter la roche *Ontario*, située au milieu du passage, et découverte par un navire américain, qui s'y perdit, et lui donna son nom. Comme celui de *l'Alceste*, l'équipage de *l'Ontario* eut à se défendre contre les pirates Malais, et fut obligé de se réfugier sur l'île Billiton, d'où peu d'hommes parvinrent à s'échapper et à gagner Java dans une frêle embarcation.

A la hauteur de Billiton, une flottille assez considérable de pros malais se montra tout à coup à nos regards, aux approches de la nuit. J'avais eu soin d'exercer mon équipage à la manœuvre des caronades, des pierriers et de la mousqueterie; je fis donc disposer tout mon monde en cas d'attaque, et nous attendîmes résolument les Malais. Tous les marins philippinois savent à quelle miserable existence sont voués les prisonniers des pirates de Holo et de Bornéo, et j'avais souvent dit à mes hommes que les forbans des mers où nous nous trouvions étaient

bien plus redoutables ; aussi paraissaient-ils disposés à se battre vigoureusement, et à se faire tuer plutôt que de se rendre. Préparés à tout évènement, nous continuâmes donc notre route, et donnâmes, par une brise assez fraîche, dans le large passage de Carimata, en passant au sud de la roche *Ontario*, et après avoir pris connaissance de l'île de Carimata, formée par deux montagnes qui lui donnent de loin l'aspect de deux îlots placés l'un auprès de l'autre. Je m'assurai alors à ma grande joie, car l'air belliqueux de mon équipage ne m'inspirait qu'une médiocre confiance, que les pros avaient disparu à l'horizon, et nous suivîmes tranquillement notre route avec une bonne brise de nord. Je pensai dans ce moment à me diriger sur l'île de Lubeck, afin de pouvoir gagner le détroit d'Alas, où j'aurais complété mon chargement avec une cargaison de riz que je pouvais prendre sur un des divers mouillages de Lombock.

Les renseignements que j'ai obtenus de M. Forel Kœchlin, et ceux que j'ai recueillis moi-même dans les deux voyages que j'ai faits à Java, me permettent de parler avec quelque connaissance de cause, de cette île, siége de la puissance hollandaise dans les Indes.

Java est, après Bornéo et Sumatra, la plus grande des îles de l'archipel d'Orient ; mais elle les surpasse toutes par le nombre, l'industrie et la civilisation de ses habitants, par la fertilité de son sol, les progrès de l'agriculture, la quantité de ports et de rivières navigables qui en facilitent les abords et secondent la civilisation intérieure ; et enfin, par sa situation centrale entre l'immense Asie, le continent de la Nouvelle-Hollande, les îles aux Épices, la mer des Indes et le grand Océan. « La Providence, dit le comte de Hogendorp, en créant l'île de Java, paraît avoir voulu en faire un paradis terrestre et l'orner de ses dons les plus précieux. Le sol en est fertile et la végéta-

tion magnifique, depuis les côtes jusque sur la cime des plus hautes montagnes ; un été continuel permet d'y voir, dans toutes les saisons de l'année, des fruits savoureux mêlés aux fleurs les plus odoriférantes. » C'est dans cette île seule qu'on retrouve les documents nécessaires pour renouer quelques anneaux épars de l'histoire des peuples de l'archipel d'Orient, car les Javanais sont tombés en décadence par les invasions et les conquêtes malheureusement pour eux trop fréquentes. S'ils ne conservent plus que des souvenirs confus de leur grandeur passée, leur ancienne civilisation, les progrès des arts parmi eux, leur antique puissance, et l'étendue de leur empire dans les temps anciens, sont démontrés par des annales écrites, par des inscriptions, par des statues, par des restes d'édifices, par de grandes et imposantes ruines, et enfin par tous les genres de monuments historiques.

L'île de Java, séparée de l'extrémité Est de Sumatra par le détroit de la Sonde, qui a cinq lieues de large dans sa partie la plus étroite, s'étend de l'Ouest à l'Est, en s'inclinant un peu vers le Sud, entre les 103e et 112e degrés de longitude Est, et entre les 6e et 9e degrés de latitude Sud ; sa longueur, depuis le cap Java jusqu'à la pointe la plus orientale, est de cent quatre-vingt-douze lieues marines; sa largeur, entre la pointe Sud-Ouest de la baie de Patchitan et le cap Djapara, est de soixante-six lieues ; et entre l'embouchure de la rivière Serayon et celle de Sourabaya, elle varie entre seize et dix-neuf lieues. Les côtes de l'Ouest et du Nord, fortement découpées, offrent un grand nombre de baies profondes et de ports excellents ; celles du Sud n'en sont pas entièrement dépourvues ; cependant les mouillages y sont généralement peu nombreux et peu sûrs. Java est divisée en deux parties par le resserrement qui a lieu vers le 106e degré de longitude ; et dans tous les temps les habitants

ont admis cette division de l'île en deux portions, qu'ils distinguaient par deux noms différents. Celui de Java, que quelques historiens font dériver du mot malais *Djarra* (grain), ne désignait autrefois, parmi eux, que la partie orientale de l'île ; la portion occidentale se nommait *Souda* ou *Sonda*, elle a donné son nom au détroit de la Sonde.

Java est partagée inégalement de l'Est à l'Ouest par une chaîne de montagnes qui s'étend plus près de la côte Sud. Dans la saison des pluies, d'innombrables torrents descendent des montagnes et inondent les terres basses. La nature a établi une grande différence entre les formes extérieures de Sumatra et celles de Java. C'est à Java que se termine le système continental, et que commence cette série de terres volcaniques qui s'étend sans interruption jusqu'à 25° à l'Est du détroit de la Sonde. La même différence existe entre les productions de ces deux îles; tandis que l'arbre de teck est presque inconnu à Sumatra, les forêts de Java en sont presque uniquement formées. Sumatra abonde en minéraux précieux ; Java ne renferme ni mines ni pierres précieuses, et possède seulement du quartz, du schorl, du feld-spath, et surtout des produits volcaniques. Les côtes septentrionales de Java sont plates, marécageuses, couvertes d'épais mangliers, et, pour toutes ces raisons, assez malsaines. La côte méridionale se termine par des rocs taillés à pic et qui s'élèvent jusqu'à huit cents pieds de hauteur au-dessus de l'Océan. Le sol de Java, du reste, ne présente pas de produits qui lui soient exclusivement propres ; mais telle est son heureuse fertilité, telle est la bonté de son climat, que toutes les productions des autres pays situés entre les tropiques peuvent y être facilement naturalisées.

Excepté dans quelques expositions de la côte Nord, dont on a beaucoup exagéré l'insalubrité, le climat de Java est un des plus

sains et un des plus agréables qu'il y ait sur le globe. Cette île, en effet, par sa forme étroite et allongée, jouit dans toute son étendue des bienfaits de la brise de mer, qui tempère l'ardeur du climat des tropiques; et l'inégalité du terrain permet aux habitants de choisir en quelque sorte la température qui leur convient, et de la varier à l'infini. Sur le sommet des montagnes les plus élevées on trouve de la glace. Le thermomètre marque ordinairement deux ou trois degrés en moins ou en plus par chaque dix milles, selon qu'on remonte dans l'intérieur ou qu'on descend vers les côtes ou dans les plaines. La mousson de l'Ouest est toujours pluvieuse; le temps est alors orageux et le tonnerre gronde fréquemment. Dans la mousson de l'Est, le temps est clair et la chaleur très-forte; mais cette saison est beaucoup moins malsaine que la précédente. Le terme moyen du thermomètre de Farenheit est entre 70° et 73°, et 83° le soir sur la côte; à Batavia, il s'élève quelquefois jusqu'à 90°, ainsi que dans les plaines basses de Samarang et de Sourabaya. Au-dessus de la plaine de Samarang, à mille pieds d'élévation, il est souvent à 45° et plus au-dessus de 0. Sur le sommet du mont Sindoro, il est à 27°, et on y trouve de petits morceaux de glace. Les vents, à Java, sont rarement violents; les tempêtes et les ouragans, si redoutables dans d'autres contrées de la zone torride, y sont presque inconnus. Les tremblements de terre y sont fréquents, particulièrement dans le voisinage des volcans, mais ils sont généralement peu redoutés, et jamais aucun des établissements européens n'en a matériellement souffert. La végétation est aussi variée que la température, et l'on trouve à Java tous les degrés du règne végétal, depuis les plantes aquatiques jusqu'aux plantes alpines ou pyrénéennes. Partout le sol est couvert d'arbustes, de fougères ou d'arbres d'une hauteur gigantesque, dons spontanés de la nature; et nulle part elle ne récompense avec

plus de libéralité les travaux du cultivateur. On trouve à Java plusieurs variétés de riz, le maïs, la canne à sucre, l'indigotier, le cocotier, l'aréquier; le manglier, qui croît sur les bords des rivières; et, dans les terrains vaseux qui avoisinent la mer, toute la famille des palmiers, parmi lesquels je citerai celui qui donne le sagou et le chanvre noir, et le palmier sauvage, si utile à la menuiserie et à l'ébénisterie.

Le *ouang-koudou* ou *meng-koudou* (*marinda umbellata*), que M. Forel Kœchlin a eu lieu d'observer à Java, est un précieux végétal; l'écorce de sa racine fournit une belle teinture écarlate. Depuis quelques années, la garance d'Avignon a doublé et même triplé de prix, et il est étonnant que nos négociants ne songent point à faire venir de l'écorce des racines de *meng-koudou* ou de *chay-ver* ou *chay-root*, qui pourrait remplacer avec avantage une matière colorante que les fabricants français trouvent beaucoup trop chère pour pouvoir soutenir la concurrence avec les Anglais.

Mentionnons encore l'arbre à pain, le barak ou arbre à savon, le cotonnier, le ouatier, le bendadou-caoutchouc, le jakier, le tamarin, le bambou, si utile à tous les besoins des Malais et indispensable pour leurs constructions, et une foule d'arbres et de plantes à fruits dont il serait trop long de donner la nomenclature. Mais au milieu de tant de plantes utiles ou agréables, il en est aussi de nuisibles, et l'arbre à poison ou upas (*antiaris toxicaria*), nommé antchur par les naturels, est très-commun à Java. On sait toutes les fictions romanesques auxquelles il a donné naissance; mais il paraît avéré aujourd'hui que la sève de cet arbre, ainsi que celle du tchatik, n'est point vénéneuse par elle-même, et qu'elle le devient seulement par la préparation et par son mélange avec d'autres substances.

Il n'y a guère à Java qu'un huitième du sol environ qui soit

livré à la culture, et les récoltes de ce huitième suffisent de reste à nourrir la nombreuse population de cette île. Si toute la superficie du sol de Java recevait les soins de l'agriculteur, il n'y aurait pas, à en croire Raffles, d'espace sur le globe, d'une égale étendue, qui pût lui être comparé pour l'abondance, la diversité et la valeur réelle de ses productions végétales.

De tous les animaux qui vivent à Java, le plus utile est le buffle, qui laboure les champs, traîne les fardeaux et nourrit les habitants de sa chair. Le taureau et la vache sont aussi très-communs dans quelques districts, surtout dans ceux de l'Est; mais la nature semble n'avoir pas voulu que dans ce pays cette race devînt plus belle, car malgré tous les efforts tentés pour la croiser avec des espèces du Bengale, d'Europe et du cap de Bonne-Espérance, elle est toujours restée chétive. Il en est de même des chevaux, qui sont petits, mais vigoureux et pleins d'ardeur. Les porcs ne sont pas moins communs à Java; mais ils n'y sont élevés que par les Chinois : la religion mahométane, professée par les naturels, leur faisant regarder cet animal comme immonde. Les chèvres abondent aussi en grande quantité; pour les moutons, ils sont des plus chétifs, et leur laine n'est qu'une espèce de crin ou de bourre inutile et sans usage : le mouton, d'ailleurs, n'est pas originaire de l'île; il y a été apporté d'Europe. La volaille, comme dans presque toutes les îles de l'archipel, se multiplie avec une fécondité inconcevable; sur presque tous les cours d'eau, on rencontre des bandes de canards dont les œufs, conservés par les Chinois dans une espèce de vase mêlée de sel, constituent un aliment nourrissant et fort estimé. La volaille joue le principal rôle dans les cuisines des Européens, car la viande de boucherie ne peut se conserver à cause de la grande chaleur; elle doit être consommée le jour même, ou tout au plus le lendemain du jour où l'animal a été abattu. Les

amateurs de belle chasse trouvent grandement à satisfaire leur passion, car les cerfs et les sangliers sont abondants à Java. On y trouve aussi quantité de chevreuils, de lièvres, de paons, de coqs de bruyère, de cailles d'une espèce particulière, plus grosse que celle d'Europe, d'oiseaux aquatiques, et enfin, dans certaines saisons, de bécassines. Mais plusieurs raisons s'opposent à ce que les Européens s'adonnent à cet exercice, et font tomber en discrédit le noble art dont saint Hubert est le patron : d'abord, la chaleur du climat; ensuite l'adresse des naturels à s'emparer, au moyen de lacets et de piéges, de toute espèce de gibier vivant, et en dernier ressort le risque que l'on court, surtout dans l'intérieur de l'île, de se trouver tout à coup face à face non avec un lièvre ou un lapin, mais bien avec un tigre ou un rhinocéros, substitution de personnages qui ne serait peut-être pas du goût de tout le monde. On chasse donc peu à Java, mais en revanche, on monte à cheval ou plutôt on va beaucoup plus encore en voiture. Les colons européens ont tous un grand nombre de chevaux, et l'on conçoit sans peine qu'un équipage, dans un pays aussi chaud, soit pour eux un objet de première nécessité.

Le tigre royal et le tigre tacheté ou léopard, dont le tigre noir est une variété, font de grands ravages à Java, et je ne crois pas exagérer en estimant à environ trois cents, année commune, le nombre des personnes qui en sont les victimes. Le gouvernement colonial offre une prime pour chaque tigre tué; mais cette mesure n'est pas encore aussi efficace qu'elle pourrait l'être dans l'intérêt de l'humanité : cela tient à ce que beaucoup de Javanais ont pour le tigre une espèce de respect superstitieux. Il y a des villages, dans l'intérieur, où les habitants, au lieu de se réunir et de combiner leurs forces pour faire la guerre à ce redoutable animal, préfèrent se cotiser pour lui servir, dans l'endroit qu'i.

a l'habitude de visiter, une rente en bêtes mortes, et même en viande de buffle, à défaut de toute autre ; ils s'imaginent follement racheter à ce prix leur propre vie et celle de leurs troupeaux. La méthode la plus usitée pour chasser le tigre, à Java, consiste à placer une chèvre dans une fosse surmontée d'une trappe à bascule ; on tue ensuite le tigre avec des bambous pointus, ou bien les chasseurs l'enlacent vigoureusement avec des cordes et le font entrer de force dans une cage, pour le faire figurer dans un combat de buffles. Dans toutes les grandes solennités, les princes et régents du pays se procurent le plaisir d'un combat de ce genre, combat presque toujours terminé par la mort du tigre, qui tombe percé par les cornes du buffle, qu'on a affilées à cet effet. On trouve aussi à Java plusieurs variétés de singes de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Une tradition assure que le rhinocéros et l'éléphant ne peuvent vivre dans le même pays, et qu'il faut que l'une de ces deux races cède la place à l'autre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu à Java des éléphants, qu'il n'y en a plus, et que les rhinocéros sont encore en grand nombre dans les lieux sauvages et marécageux. Le rhinocéros, d'ailleurs, essentiellement herbivore, n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le tigre, et il ne le devient pour l'homme que dans le cas où celui-ci se trouverait sur son passage, dans un des petits sentiers que prend l'animal pour descendre des montagnes et se rendre à la rivière.

Les reptiles sont très-nombreux à Java, depuis le serpent minute jusqu'au boa ; la morsure de plusieurs d'entre eux est mortelle. Les scorpions et les mille-pieds infestent aussi les cases, mais leur piqûre, quoique venimeuse, ne saurait donner la mort. La mer, le long des côtes de cette île, est aussi peuplée que ses forêts ; on y compte de cinq à six cents espèces de poissons, presque tous bons à manger, et dont quelques-uns sont voraces

et très-dangereux. Le requin ne doit pas être oublié, non plus que le caïman ou crocodile de l'Inde, que l'on trouve dans tous les grands cours d'eau.

A Java, comme dans tous les pays tropicaux, c'est dans le *far niente* que les habitants placent le suprême bonheur; et cela se conçoit facilement lorsqu'il s'agit d'un pays où le sol est si fertile qu'il suffit de le gratter pour lui confier la semence, et de recouvrir celle-ci afin de la garantir des oiseaux. Le Javanais appartient à la race malaise. Cette race habite depuis la pointe d'Achem et la presqu'île Malaise jusqu'à la Nouvelle-Guinée, embrassant ainsi toute la Malaisie, avec des différences dans l'espèce que je signalerai successivement dans le cours de cet ouvrage. La race à couleur cuivrée, qui peuple Java, est une variété de ce genre. Hommes et femmes y sont d'une taille moyenne; ils ont les yeux petits, noirs et vifs; la bouche large, les dents noircies par l'usage du bétel qu'ils mâchent continuellement; le nez court, la pommette des joues un peu saillante, le front bas, les cheveux rudes, noirs et longs. Les femmes, comme partout, sont un peu plus petites que les hommes, elles ont le teint beaucoup plus clair; leur taille est des plus gracieuses, et elles conservent long-temps leur gorge avec les formes de la jeunesse. Ces insulaires sont actifs et industrieux; leur constitution est vigoureuse et saine.

Les Javanais ont embrassé la religion mahométane depuis plus de trois siècles; on ne compte dans toute l'île que deux petits districts dont les habitants aient conservé jusqu'ici la foi, les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Ils n'ont en général qu'une connaissance vague et superficielle de leur religion, et se contentent d'en suivre quelques pratiques extérieures, telles que la circoncision, les ablutions, le jeûne annuel, etc. Il n'y a même qu'un très-petit nombre de prêtres qui soient en état de

lire et de comprendre le Coran ; les autres sont de l'ignorance la plus complète.

Le Javanais est sobre, patient, hospitalier, doux et indolent, et surtout très-attaché au sol qui l'a vu naître. Il est aussi crédule et superstitieux, jaloux et vindicatif, n'oubliant jamais une offense. Il croit aux génies et aux sorciers, et lorsqu'une maladie a fait périr quelque membre de sa famille ou détruit ses bestiaux, ou bien encore lorsque, plusieurs fois de suite, sa pêche n'a pas été heureuse, il pense qu'on lui a jeté un sort; alors, il s'enivre en buvant de l'opium, et il n'est pas rare qu'il commette un meurtre pour briser le charme qui pèse sur lui.

Il n'y a guère, à Java, que les princes et les chefs du premier rang ou les gens les plus riches qui se permettent d'user de toute la latitude des lois du prophète, en prenant trois ou quatre femmes légitimes sans préjudice des concubines. Les chefs d'un ordre inférieur n'ont communément que deux femmes, et le simple habitant des campagnes se contente d'une seule. La loi autorise le divorce; mais presque toujours la femme, surtout quand elle a des enfants, parvient à rendre cette faculté illusoire. La première femme des princes, des régents et autres chefs n'est presque jamais répudiée, parce qu'étant généralement d'un rang et d'une famille égale à ceux de l'époux, les conventions matrimoniales sont faites de manière à empêcher celui-ci de s'en séparer sans cause majeure. Cette femme est souveraine absolue dans sa maison, toutes les autres lui sont soumises; c'est elle qui gouverne l'économie domestique. Les femmes, du reste, ne sont point cloitrées comme en Turquie, et l'industrie est de leur ressort; quelques-unes même ont porté le sceptre et non sans gloire; je citerai entre autres la fameuse reine de Boni, qui, en 1827 ou 1828, obligea le gouvernement hollandais à lui envoyer un ambassadeur pour traiter avec elle.

CHAPITRE ONZIÈME.

Différentes provinces ou résidences de Java. — Établissements hollandais. — Batavia. — Samarang. — Sourabaya. — Gouvernement. — Armée. — Administration. — Domination hollandaise.

L'île de Java possède un grand nombre d'étrangers. Ce sont les Chinois qui s'y trouvent maintenant établis dans la plus grande proportion. Plus de quatre-vingt-cinq mille de ces étrangers sont dispersés dans les différentes résidences; mais c'est à Batavia, Samarang, Sourabaya, Solo, Dyocjo, Chéribon, et dans les lieux où se tiennent les marchés publics, qu'il y en a le plus. La plupart sont trafiquants et industriels; on en voit très-peu qui soient marins ou cultivateurs. On trouve encore à Java des Maures, descendus par la presqu'île Malaise, des Bouguis, des métis portugais, tous domestiques ou hommes de confiance; ces derniers, surtout à Batavia, composent la petite bourgeoisie; et enfin, les dominateurs Hollandais et les Européens qui sont l'aristocratie, et qui ont par leur naissance le privilège exclusif de l'exercice du pouvoir, et par leurs capitaux celui du haut commerce. La population totale de l'île, d'après un des derniers recensements, s'élève à cinq millions d'habitants, dont plus des deux tiers forment la domination hollandaise, l'autre tiers appartient à des États indépendants. Cette population, d'ailleurs, est sujette à de grandes variations, car des maladies épidémiques sévissent souvent de la façon la plus cruelle dans la partie Nord. En 1822, le nombre des individus moissonnés par le choléra atteignit le chiffre énorme de 110,000.

Java est divisée en dix-neuf provinces ou résidences, dont voici les noms, en commençant par la partie occidentale de l'île et en remontant vers l'Est :

1° Bantam;
2° Batavia;
3° Buitenzorg;
4° Crawang;
5° Régence des Préangers;
6° Chéribon;
7° Tagal;
8° Pékalongan;
9° Samarang;
10° Kadort;
11° Djocjokarta;
12° Sourakarta;
13° Japara;
14° Rembang;
15° Grissé;
16° Sourabaya;
17° Passarouang;
18° Besoukie;
19° Banjouwangui.

Ajoutons encore l'île peu éloignée de Madura, qui forme la résidence de Madura et Sumanap.

Les résidences de Djocjokarta et de Sourakarta sont gouvernées par des princes javanais, descendant des empereurs de Matarem, qui, vers la fin du quinzième siècle, possédaient presque toute l'île de Java. A la suite de la guerre terminée en 1755, la compagnie hollandaise des Indes Orientales partagea l'empire de Matarem entre l'empereur ou *sousouman* de Matarem et le sultan de Djocjokarta. La surface de ces deux états,

placés sous le contrôle du gouverneur général des établissements hollandais, est de quatre cents milles carrés, et leur population de un million six cent soixante mille âmes environ.

Il y a peu de temps encore, une guerre qui dura plusieurs années ensanglantait l'île de Java, et surtout les districts de la partie Sud. Les Javanais, poussés par quelques chefs, voulurent se soustraire à la domination hollandaise. Des milliers d'hommes périrent dans cette lutte, bien moins par les balles et les flèches des révoltés que par l'influence pernicieuse que ne pouvaient manquer d'exercer sur des troupes européennes la fatigue et le climat. La guerre se termina par la prise de l'un des principaux chefs, et la suprématie hollandaise fut reconnue de nouveau dans l'île entière. Le sultan habite une espèce de forteresse; il a une garde de soldats hollandais, garde d'honneur, lui disent les dominateurs; mais toujours est-il que personne ne peut aller le visiter sans la permission de l'officier qui la commande; son palais n'est donc, à proprement parler, qu'une royale prison.

Le royaume de Bantam ou Bantan occupe l'extrémité Ouest de l'île. Le roi ou prince de ce district est nommé par les Hollandais, et toujours choisi parmi les membres de la famille royale. Outre un large tribut qu'il paye en poivre à la compagnie, il est encore obligé de lui livrer à un prix convenu tous les poivres de son district. La ville de Bantam est située sur la côte Nord de l'île, près de l'extrémité Ouest d'un golfe semé de petites îles inhabitées, mais où de grands navires peuvent mouiller en toute sûreté. Le palais de Bantam est un fort d'une grande étendue, flanqué à ses angles de bastions réguliers, armés d'une trentaine de canons de cuivre et de fer.

Les Hollandais ont garni de cent cinquante à deux cents hommes et d'une cinquantaine de pièces de canon, le fort de Spielwick, qui domine Bantam et qui porte leur pavillon.

Anière ou Angers, où touchent ordinairement les navires qui passent dans le détroit de la Sonde, dépend de la juridiction de Bantam. On trouve dans ce village un petit fort palissadé, qui renferme un officier hollandais et quelques soldats.

La ville de Batavia, capitale des possessions hollandaises, est située par 6° 12′ de latitude méridionale, et 104° 33′ 46″ de longitude à l'Est du méridien de Paris. Elle fut fondée en 1816, sur l'emplacement occupé naguère par la ville de Jacatra, sur la rivière de ce nom, l'une des plus considérables de l'île. L'insalubrité de Batavia a été long-temps célèbre; mais elle provenait bien moins, dit le comte Hogendorp, de la position géographique de cette ville que de sa mauvaise construction. Les premiers occupateurs hollandais avaient bâti la ville à la mode de leur pays, avec des rues étroites qui gênaient la circulation de l'air, et de nombreux canaux, dont plusieurs ne contenaient qu'une eau bourbeuse et stagnante, exhalaient des miasmes putrides.

Pendant les dix années qui se sont écoulées depuis 1826, de bien grands changements se sont opérés à cet égard; la plupart des causes que je viens d'énumérer ont été écartées ou considérablement modifiées, grâces aux soins constants et à la ferme volonté de l'ancien gouverneur Vander-Capellen; et Batavia n'est pas plus insalubre maintenant que les autres villes de Java, et même que celles des établissements européens situés sous les tropiques et sur les bords de la mer. En vertu des différents arrêtés du gouvernement général, plusieurs canaux furent comblés, ce qui contribua à donner plus de force au courant dans les canaux conservés; les tanneries et les tueries de cochons furent éloignées de la ville et reléguées à l'embouchure de la rivière le Fluit. On s'occupa ensuite de curer la partie du rivage sur les bords de la grande rivière, entre la ville et la mer; et un double môle en bois de jattie fut jeté à son embouchure jus-

qu'à une distance considérable en mer. Par ce moyen, le fleuve resserré dans son lit acquit une nouvelle force, et le courant devenu plus rapide empêcha l'accroissement d'un banc de vase qui existe à son embouchure. On peut aujourd'hui le passer en tout temps; mais avant la construction du môle, les *tjurrias* ou petits bâtiments à voile qui servent à transporter les cargaisons des navires, et les chaloupes, ne pouvaient franchir le banc qu'au moment de la marée haute, et couraient le danger de rester des nuits entières engravés sur le banc même, situation que les pirates malais manquaient rarement de mettre à profit.

En débarquant dans le port de Batavia, on a devant soi l'ancienne ville. Trois ou quatre rues assez fréquentées le matin, mais absolument désertes le reste du temps, la traversent dans toute sa longueur. A l'extrémité de l'ancien faubourg, qui est un peu plus animé que le reste, s'élèvent les quartiers modernes. Ils se composent de jolies habitations, entourées de jardins, et qui s'étendent sur les bords du canal de *Moolenvliet* et de *Ryswyk*, sur une longueur d'environ trois quarts de lieue. En quittant ce canal, on débouche dans une grande plaine carrée, entourée de maisons construites également à l'européenne; c'est *Weltevreden* ou le quartier militaire. A droite, est une autre plaine, à peu près carrée, animée aussi par de charmantes habitations. En traversant Weltevreden, on se retrouve sur la grande route qui mène à Buitenzorg; le long de cette route, et pendant une lieue et demie, se succèdent de nouveau, jusque au-delà du fort de Meester Cornélis, des habitations d'une architecture moderne. Si l'on ajoute à cela quelques allées latérales aboutissant au canal ou aux carrés dont nous venons de parler, on aura une idée assez exacte de la capitale des possessions hollandaises, telle qu'elle est aujourd'hui. Quant aux quartiers des habitants asiatiques et des Chinois, ils sont situés entre ces différents quartiers européens,

ou derrière eux ; le quartier principal des Chinois ou campong est placé hors de l'enceinte et à l'Ouest de l'ancienne ville, dont il formait comme un vaste faubourg ; mais à la longue, les Chinois se sont glissés partout ; on les trouve maintenant établis de tous les côtés, surtout dans les bazars où ils déploient à l'envi leur infatigable activité.

Il serait difficile de rencontrer une rade plus sûre, plus belle que celle de Batavia ; une centaine de navires peuvent y tenir à l'aise. Les vaisseaux d'un fort tonnage mouillent ordinairement à une assez grande distance et dans la partie nommée rade extérieure, car elle est regardée comme infiniment plus salubre que celle qui est plus rapprochée du rivage. Quantité de petites îles, la plupart inhabitées maintenant, entourent et couvrent pour ainsi dire la rade de Batavia. D'autres îles bien plus nombreuses sont beaucoup plus éloignées : elles se nomment les *Duizend Eilanden* (les Mille Iles) ; plusieurs de ces îles sont habitées par des familles malaises, qui vivent de la pêche de poissons et de celle de pierres de corail, dont on se sert à Batavia pour faire de la chaux, ainsi que d'autres productions de la mer.

Hogendorp prétend que la population de Batavia est moins considérable qu'on ne le croit généralement. Voici le résultat qu'offrit, d'après ses calculs, le dénombrement de 1824, exécuté avec le plus grand soin : 3,025 Européens, 23,108 Javanais ou Malais, 14,708 Chinois, 601 Arabes, 12,419 esclaves ; total de la population de la ville et de la banlieue, 53,861 habitants, non compris toutefois les officiers de tout grade, leurs familles, les militaires et tout ce qui touche à la garnison. La population de la résidence, ou province de Batavia, divisée en quatre arrondissements ou quartiers, s'élevait à la même époque à 182,654 habitants. Batavia possède de beaux édifices, parmi lesquels je citerai l'église luthérienne, le grand hôpital militaire, le nouveau

palais de Weltevreden, et le beau château du gouverneur, dans la résidence de Buitenzorg.

Chéribon est un grand village javanais, construit sur la courbure de la côte qui fait face à l'Orient, et sur une rivière qui a deux embouchures, toutes deux navigables, à la marée haute, pour de petits navires ne cubant pas plus de six pieds d'eau. Ce village possède un petit fort, construit en briques, défendu par une garnison européenne de soixante-dix à cent hommes. La rade de Chéribon est entièrement ouverte, et n'a que cinq brasses de fond à deux lieues au large. On trouve dans ce village une des plus belles mosquées de l'île; et non loin de cette mosquée s'élève la tombe révérée de Iben-Cheick-Molanah, un des premiers apôtres de l'islamisme dans les Moluques.

A l'Est de Chéribon, s'étend l'état de Sousou-Hounan, qui comprenait autrefois toute la partie Est de Java. Sur les soixante-cinq provinces qui formaient son empire, le sultan en céda trente, en 1740, aux Hollandais, qui devinrent ainsi maîtres de toute la côte de cette extrémité de l'île. A peu près à la même époque, ce sultan nominal et les autres princes de son empire s'engagèrent à remettre, chaque année, toutes les productions de leur territoire à la compagnie hollandaise seulement.

Tégal, petite ville javanaise de huit mille habitants, est située à douze lieues à l'Est de Chéribon. Vient ensuite Samarang, bâtie sur la grande rivière, ville moitié hollandaise et moitié indienne, peuplée de trente mille habitants environ. Après Batavia, Samarang est, à Java, l'établissement hollandais le plus important. Japara est un petit fort hollandais près duquel gisent les ruines d'une grande ville du même nom, autrefois capitale du royaume. On y voit encore les vestiges d'un temple en pierre, ouvrage d'une architecture bien supérieure à tout ce que font aujourd'hui les Javanais.

Le fort de Javana est à l'Est du promontoire de Japara et en face de l'île de Mandeliqué, rendez-vous habituel des pirates de Bornéo. La rivière de Javana est une des plus larges de la côte Nord; elle sort d'un grand lac appelé mer intérieure; elle a vingt pieds de profondeur et une communication accessible à des embarcations avec la rivière de Samarang. Le fort de Javana est flanqué de quatre demi-bastions; et la ville, semi-javanaise, semi-chinoise, est bâtie tout près de Rembang, fort hollandais situé à quatre lieues à l'Est de Javana.

Sourabaya, ville malaise et chinoise, d'une population de vingt-cinq mille âmes environ, où sont aussi établis plusieurs négociants européens, est située à trois lieues du petit fort de Grossec, et à une lieue de l'embouchure d'une rivière. Les Hollandais y ont un fort en brique, gardé par une centaine d'Européens et par plusieurs compagnies de troupes du pays. La ville est située sur la rivière, et communique avec le port par deux longs ponts de bois. Les navires de cent tonneaux peuvent remonter jusqu'à la ville, et c'est là que les Hollandais construisent tous leurs navires caboteurs, le bois y étant en abondance et de la meilleure qualité. Après Batavia, Sourabaya est la ville la plus importante de toute l'île. Elle se divise en quartiers hollandais, chinois et malais. Les deux derniers ne diffèrent en rien de ceux de Sincapour et de Batavia ; mais à voir les édifices de la ville hollandaise, l'élégance et la propreté qui règnent partout à l'intérieur, on se croirait transporté à Amsterdam ou à La Haye. C'est au milieu des immenses forêts de teck, qui couvrent actuellement la partie occidentale de la province de Sourabaya, qu'était située Madjapahit, l'antique capitale des Javanais, dans les temps florissants de leur empire. Les ruines de cette ville sont éparses sur une surface de plusieurs milles, près des bords de la rivière Kediri; mais il est difficile de bien

déterminer l'espace qu'elle occupait autrefois, parce que le sol est actuellement recouvert d'arbres de teck d'une hauteur prodigieuse, et qui paraissent eux-mêmes âgés de plusieurs siècles. Dans un village adjacent, s'élève le mausolée d'un prince mahométan, avec le tombeau de la princesse son épouse et de sa nourrice ; la date 1320 s'y trouve sculptée en relief en anciens caractères arabes. Auprès de ce mausolée sont les tombes de neuf autres chefs.

Dans les temps ordinaires, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas de commissaires généraux, la direction suprême est confiée à un gouverneur général, assisté de quatre conseillers des Indes; réunis, ils forment le gouvernement colonial ou régence, qui exerce un plein pouvoir dans toute l'étendue des possessions orientales de la Hollande. Le gouverneur général exerce seul le commandement en chef et dispose des forces de terre et de mer dans toute l'étendue des Indes néerlandaises. Mais il est tenu de communiquer à chacun des membres du conseil des Indes toutes les pièces relatives à l'administration supérieure et à la politique. Ceux-ci donnent leur avis motivé par écrit sur le dossier de chaque pièce; mais la solution des affaires dépend presque toujours du gouverneur général, qui peut, quand même les opinions de tous les membres du conseil seraient contraires à la sienne, n'en tenir aucun compte et trancher en souverain absolu. Ce n'est du reste que depuis peu d'années que le gouverneur général jouit de pouvoirs aussi étendus. Le gouvernement de la métropole semble les lui avoir donnés comme dédommagement du peu de liberté d'action que lui laisse aujourd'hui le ministre des colonies; car c'est en Hollande qu'on prend l'initiative de toutes les mesures importantes.

Le gouverneur général a sous ses ordres un directeur général des finances, qui est chargé de l'administration des revenus et

des dépenses de la colonie. Après celui-ci, viennent, dans la hiérarchie administrative, le général commandant les troupes, le contre-amiral chef de la marine, le procureur général de la cour suprême, le directeur de l'intérieur, chargé de la police générale, et le secrétaire général du gouvernement, desquels émanent tous les ordres et qui contre-signent tous les décrets.

La haute cour de justice, siégeant à Batavia, est le tribunal le plus élevé des possessions orientales de la Hollande. Elle a la surveillance de la justice distributive dans toute leur étendue, et veille à ce que les tribunaux inférieurs fassent une juste application des lois, annulant même leurs actes et jugements quand ils y sont contraires. Les Européens sont jugés d'après les lois hollandaises; mais pour tout ce qui concerne les Javanais, les juges se font assister par le régent du pays et un prêtre javanais. Ils prononcent alors contre le coupable les peines établies par le Coran et les coutumes du pays, qui ont force de loi toutes les fois qu'elles ne sont pas en contradiction trop flagrante avec les lois hollandaises, ou qu'elles n'infligent pas des supplices cruels abolis par ces dernières.

A la tête de l'administration de chaque province est un résident qui remplit les fonctions de gouverneur. Il a sous ses ordres un chef indigène puissant, nommé régent, qui commande à d'autres chefs subalternes, transmet tous les ordres aux indigènes; il est aussi chargé de faire payer les impôts, de fournir les corvées et de maintenir partout la police et le bon ordre.

« Les Hollandais, dit M. E. Dubouzet, capitaine de corvette, dans son rapport sur les établissements hollandais en Asie, les Hollandais semblent s'être attachés à faire sentir le moins possible aux Javanais l'action des troupes placées sous les ordres des résidents; dans les provinces de l'intérieur, les résidents

préfèrent souvent se passer tout-à-fait de soldats, trouvant qu'il leur est plus facile de gouverner ainsi. Il est telle résidence, dans l'intérieur de Java, dont la population dépasse cinq cent mille habitants, qui n'a pour la gouverner que deux Européens, et cependant leurs ordres sont exécutés avec la plus grande ponctualité. Ce serait, ajoute M. Dubouzet, un bel exemple à suivre dans beaucoup de colonies, où le conquérant doit rendre sa présence la moins importune possible à une population étrangère à ses maîtres, par ses mœurs, ses usages et sa religion. Il est vrai qu'on trouve rarement un peuple aussi docile que les Javanais pour tenter cet essai. »

Outre les cours de justice présidées par les résidents, il en existe encore d'un rang inférieur, véritables justices de paix, dans chaque régence ou arrondissement, et dans chaque sous-division même de ces régences : les premières tenues par le régent, assisté de quelques chefs indigènes et du prêtre musulman; et les dernières, par les chefs de canton, assistés de quelques chefs de village. Ces tribunaux subalternes décident des différends qui s'élèvent parmi les habitants de leur ressort, lorsque la valeur, pour les premiers, n'excède pas cinquante florins, et vingt florins pour les seconds. Ils prennent également connaissance des querelles peu importantes, des discussions relatives aux canaux d'irrigation de la commune, aux confins des champs limitrophes et autres démêlés semblables qui peuvent s'élever entre des agriculteurs. Ils sont autorisés à condamner la partie qui succombe à payer une amende, mais ils ne peuvent en aucun cas attenter à la liberté des individus.

L'armée, composée entièrement de troupes européennes et de soldats indigènes des diverses îles de la Malaisie et d'Africains, tous étrangers à Java, d'après le régime adopté, occupe toutes les villes du littoral et un grand nombre de positions

militaires dans l'intérieur. Avec cette armée, qui est de trente mille hommes environ pour toutes les Indes, dont huit à dix mille soldats européens, les Hollandais se considèrent comme maîtres absolus du pays, et n'ayant rien à redouter de l'intérieur. Le gouvernement use largement du droit qu'il a de choisir dans chaque famille le prince qui doit succéder au trône; il a soin de prendre celui dont le caractère a le moins de tendances guerrières, et qui offre le plus de garanties de soumission et de dévouement à ses volontés suprêmes. Bien qu'il reçoive tous les honneurs dus à son rang, le sousounan ou empereur de Solo n'en est pas moins, je l'ai déjà dit, un véritable prisonnier, puisqu'il ne peut sortir sans prévenir le résident hollandais, chargé d'épier tous ses actes et de veiller à l'exécution des traités. Dernièrement encore, le jeune empereur, qui est maintenant exilé à Amboine, ne fut-il pas déposé sur-le-champ pour être sorti la nuit sans avoir prévenu le résident? Et pourtant le motif qui le guidait n'avait rien que de très-légitime : il allait prier sur le tombeau de ses pères. La fidélité qu'il avait montrée dans la guerre de Java, où il eût pu devenir un ennemi dangereux pour les Hollandais en embrassant la cause des rebelles, méritait cependant plus d'indulgence pour une faute aussi légère. Mais le jeune empereur, qui supporte aujourd'hui son exil avec tant de dignité, plaisait à tout le monde par ses manières affables, son éducation et son esprit; il avait complétement adopté les mœurs européennes, et reconnaissait de fort bonne grâce la supériorité de notre civilisation : pour ces motifs, il inspirait peut-être de l'ombrage au gouvernement, qui devinait en lui une haute intelligence et un ennemi redoutable, si jamais il venait à faire de l'opposition. La révolte du régent de l'empire de Solo, qui a eu lieu en 1826, a offert aux Hollandais, dès qu'elle a été comprimée, la plus belle occa-

sion d'agrandir leur territoire, en plaçant sous leur dépendance immédiate les sultans de Sourakarta et de Djocjokarta.

Jusque-là, les souverains de ces deux royaumes, quoique déjà liés par des traités avec le gouvernement hollandais, conservaient encore assez d'influence pour se rendre redoutables et causer de vives inquiétudes à leurs alliés; mais ils sont à cette heure à la discrétion des Hollandais. Ces deux souverains ne conservent plus qu'une autorité nominale sur leurs sujets; ce ne sont que des instruments dont les Hollandais se servent encore aujourd'hui par nécessité, mais dont ils se débarrasseront dès qu'ils y trouveront quelque avantage. Les Anglais, qui entourent toutes leurs possessions et semblent convoiter ardemment l'île de Java, dont ils étaient loin de connaître le prix quand ils l'ont rendue à ses anciens maîtres, inspirent au gouvernement néerlandais les craintes les plus sérieuses dans le cas d'une rupture avec cette puissance. Aussi tous ses efforts tendent-ils aujourd'hui à concentrer ses forces dans l'intérieur de l'île, à y fonder une capitale, et à créer des positions militaires hors des lieux de débarquement, afin de pouvoir à la fois maintenir ses vassaux dans l'obéissance et se mettre à l'abri d'un premier coup de main. Il y attendra l'ennemi de pied ferme, après lui avoir laissé consumer son ardeur dans des attaques partielles, et l'avoir amené à subir, avant de se mesurer avec le gros des forces hollandaises, l'influence des maladies si pernicieuses aux Européens sur ce littoral, et qu'il regarde à bon droit comme un des moyens de défense les plus puissants que la nature lui ait donnés pour repousser une agression. La Grande-Bretagne pourra toujours, quand elle le voudra, débarquer beaucoup de troupes à la fois sur un point quelconque du littoral de Java; mais le système de défense adopté maintenant par la Hollande est le seul, à mon sens, qui

puisse, en cas de lutte, balancer l'inégalité qui existe entre la marine hollandaise et celle du Royaume-Uni.

Depuis l'accroissement du territoire hollandais, toutes les vues du gouvernement se sont tournées vers la culture, et ses produits sont le triple de ce qu'ils étaient il y a vingt ans. Dans l'origine, tout Hollandais offrant des garanties de moralité, qui voulait se vouer à la culture, recevait du gouvernement, avec une concession de terre pour vingt années, des avances considérables qui le mettaient à même de créer sur les terres concédées des sucreries sans avoir besoin de consacrer ses propres capitaux. Une seule condition lui était imposée : c'était de livrer au gouvernement ses produits de sucre ou de café à un prix fixé par un tarif fort raisonnable. On conçoit qu'avec de pareilles conditions les colons affluèrent bien vite à Java; les premiers concessionnaires ne tardèrent pas à faire de brillantes fortunes. Il n'est pas à beaucoup près aussi facile maintenant d'obtenir des concessions de terrains; les avances du gouvernement ne sont plus aussi considérables, et les concessionnaires doivent posséder un capital à eux pour couvrir les frais d'établissement. Les Hollandais, dont le but en s'établissant dans cette île était d'en tirer toutes les denrées coloniales qu'elle peut produire en si grande quantité, s'aperçurent à la longue que jamais ils ne l'atteindraient en succédant au droit qu'avaient les souverains naturels, uniques propriétaires du sol, de lever une partie de l'impôt en nature, et d'exiger des habitants une légère capitation. Afin d'y parvenir, on essaya d'abord de frapper la récolte de l'impôt exorbitant du tiers de son produit. Ce dernier système, qui était peu propre à encourager la culture et dont les mauvais effets se sont aggravés avec le temps, a duré à Java jusqu'en 1830. C'est sous l'administration sage et éclairée du général Vanderburch qu'on lui a substitué l'impôt

bien plus productif du travail. C'est à lui qu'est due cette grande extension de culture et l'accroissement de richesses que l'on remarque depuis quelques années à Java.

Voici en quoi consiste cet impôt ou plutôt ce tribut. Tout indigène doit chaque année au gouvernement soixante-six journées de travail, c'est-à-dire près du cinquième de son temps, à la réquisition des chefs de son district. La partie de ce temps qui n'est pas consacrée à la culture des terres concédées par le gouvernement aux colons est employée à l'entretien des routes, à la canalisation des rivières, à tous les travaux d'utilité publique, et aux corvées que nécessite le service du gouvernement. Une fois sa tâche remplie, le paysan javanais est maître de son temps ; il peut l'employer comme bon lui semble, sans crainte d'être jamais inquiété. Pour lui faciliter les moyens de vaincre son indolence et l'engager au travail, le gouvernement a établi à sa portée, dans tous les districts les plus reculés de l'intérieur et les plus éloignés des villes, des magasins où il peut aller porter ses denrées et les échanger contre des marchandises ou de l'argent. Le gouvernement se procure ainsi une assez grande quantité de café, de poivre et de riz, qu'il paie sur-le-champ au prix fixé par le tarif. La répartition des journées de travail dues par chaque indigène est une des opérations les plus compliquées de l'administration hollandaise ; mais elle est merveilleusement secondée dans ce travail par les chefs javanais, dont l'autorité n'est jamais contestée, surtout quand ils ont l'appui du gouvernement.

Quoique les Javanais soient de fort mauvais mahométans, les prêtres de cette religion, qui sont très-nombreux et chargés de l'enseignement de la jeunesse, exercent une assez grande influence pour que le gouvernement se croie obligé de les ménager et d'avoir les yeux sans cesse fixés sur eux. Cette influence

ne peut s'expliquer que par le caractère superstitieux et crédule du peuple javanais. J'ai déjà parlé de l'ignorance de ces prêtres. Toute leur science, en effet, se borne à lire et à écrire imparfaitement, à marmotter quelques versets du Coran ou de prétendues prières, et à exécuter quelques simagrées propres à frapper l'esprit du vulgaire. Quant à donner à la jeunesse, qui n'a pas d'autres précepteurs qu'eux, les notions les plus simples du Créateur de l'univers, et des devoirs de l'homme dans cette vie, ils en sont tout-à-fait incapables.

Un des plus grands bienfaits dont le gouvernement ait doté la population, est, sans contredit, d'avoir réussi à répandre parmi elle l'usage de la vaccine. Jusqu'ici, dans la crainte de trop froisser les préjugés du peuple, on n'a pas osé établir un état civil pour les indigènes; aussi les Javanais, comme tous les mahométans, ignorent-ils leur âge, et le gouvernement se trouve ainsi privé du meilleur moyen qu'il aurait pour établir un recensement exact de la population.

D'après le rapport du capitaine Dubouzet, que nous avons déjà cité, le budget annuel des dépenses du gouvernement de Java s'élève à huit millions de florins, y compris les frais qu'on est obligé de faire pour soutenir les établissements de Sumatra et tous ceux de la Malaisie, dont les revenus ne suffisent pas à leur entretien. Sont exceptés les Moluques et Banca, qui n'ont pas besoin de subvention, car ces colonies donnent un boni, grâce au monople de l'étain et des épices, qui rapporte beaucoup. Les revenus se composent des recettes de la douane, de l'impôt de capitation, du tribut appelé vulgairement *droit de queue* payé par les Chinois, de la régie de l'opium, de l'arack, et de toute boisson fermentée fabriquée dans le pays. Le fisc hollandais, du reste, n'a laissé échapper aucun des moyens connus pour prélever des impôts et augmenter ses recettes le plus possible.

Mais la branche de revenu la plus considérable, celle qui contribue à rendre la balance des recettes et des dépenses si favorable au gouvernement, tire sa source du monopole qu'il s'est réservé dans l'achat de tous les produits de l'agriculture des terrains concédés par lui. Il revend ses denrées aux agents de la société de commerce appelée Handel-Maatschappy, qui exerce à son tour un monopole sur le commerce des Indes hollandaises. Cette société a été créée en 1819 sous le patronage du roi Frédéric-Guillaume, qui, pour encourager les capitalistes du royaume des Pays-Bas à concourir à sa formation, prit lui-même pour 20,000,000 de florins d'actions, et garantit à ses associés un intérêt de 4 $^1/_2$ p. °/₀.

Lorsque le gouvernement hollandais eut succédé à la compagnie hollandaise dans l'administration de ses riches possessions, le commerce en fut ouvert à tous les nationaux et aux étrangers, et l'on s'aperçut bientôt de l'insuffisance des avantages réservés au pavillon national. En effet, grâce à leurs immenses capitaux et à la supériorité de leur marine, les Anglais étaient parvenus à envahir le marché des possessions néerlandaises, où ils dominaient exclusivement. Il fallait lutter contre eux : à cet effet, une société purement commerciale fut formée avec un capital de 97,000,000 de florins. Cette société ne possède à Java qu'une simple factorerie composée d'un président et de deux membres. On lui interdit de posséder des terres et des bâtiments en propre; elle ne peut se servir que de bâtiments construits en Hollande et conduits par des Hollandais.

Les denrées acquises à Java par les employés du gouvernement sont livrées à la factorerie, et la société se charge de les faire parvenir en Europe moyennant un fret convenu, qui s'élevait en 1839 à vingt-huit centimes par kilogramme de café, et vingt-trois centimes par kilogramme de sucre. Quelque

incontestables que soient les services rendus au commerce hollandais par la société du Handel-Maatschappy, elle est devenue l'objet d'une foule d'attaques de la part des étrangers et des Hollandais eux-mêmes.

« Depuis le commencement du dix-septième siècle, dit M. de Valckenaër, que les Hollandais ont établi leur puissance à Java, ils ont montré que la domination d'une compagnie de marchands est le plus funeste de tous les gouvernements ; en opprimant un peuple doux, agricole et respectable sous tous les rapports, ils ont appelé sur une des contrées les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Orient, la guerre, l'anarchie, la famine, la dévastation et la dépopulation ; ils se sont appauvris en se couvrant de crimes. »

Assurément voilà un tableau bien sombre, et M. de Valckenaër me paraît, en cette circonstance, s'inspirer un peu trop de l'esprit de sir Raffles, chez lequel il a dû puiser une partie de ses documents.

Les reproches adressés par Hogendorp sont plus justes mais moins sévères : « Une société de commerçants étant devenue maîtresse d'une immense superficie territoriale, il devait en résulter naturellement que le système de gouvernement colonial, les règlements industriels et de commerce qui y furent introduits, eurent principalement pour but l'avantage de la compagnie ; l'intérêt de la colonie, tous les autres intérêts devaient être subordonnés à celui-là ; on fit produire non ce qui aurait pu être produit, mais ce qui convenait à la compagnie, des denrées enfin pour lesquelles elle avait un débouché sûr ou exclusif. Un tel ordre de choses ne pouvait conduire à un accroissement supérieur de l'industrie agricole et commerciale de la colonie ; car ce n'est en effet qu'une augmentation de productions qui peut fournir les moyens de consommation. »

On conçoit du reste facilement qu'une colonie qui donne à la Hollande d'aussi grands revenus que l'île de Java, et contribue autant à sa prospérité, rende cette nation défiante à l'égard des étrangers, et surtout à l'égard de ceux qui, comme les Anglais, jalousent sa prospérité. De plus, on ne saurait nier que le régime actuel, tout fiscal et oppressif qu'il soit, n'ait amélioré le sort des naturels d'une manière sensible. Aujourd'hui la population, la production et les richesses se sont tellement accrues dans cette grande île, que de tels résultats justifient, si cela est possible, ce qu'il y a de blâmable dans cette politique, qui ne s'est pas départie un instant du système qui consiste à diviser pour régner.

Ce qu'on peut, je crois, reprocher avec raison aux Hollandais, c'est d'avoir toujours tenu les peuples conquis par eux dans un état d'ignorance qui rend les hommes plus dépendants, de s'être contentés d'améliorer leur condition matérielle et d'abolir chez eux quelques supplices barbares, ou des coutumes qui pouvaient porter ombrage à leur domination. Il est vrai que l'établissement de cette domination n'a pas été accompagné des cruautés qui ont rendu si odieuse celle des Espagnols en Amérique et dans quelques-unes de leurs colonies. Mais les Javanais n'ont trouvé que des maîtres dans les Hollandais; ils ont toujours constitué, à côté d'eux, un peuple à part, placé dans une position inférieure, privé à tout jamais du droit de concours au gouvernement du pays, droit accordé aux Indiens des Philippines par les franchises municipales dont ils jouissent, droit qui les relève à leurs propres yeux, et les place bien au-dessus du peuple javanais. L'Indien des Philippines abuse, il est vrai, de sa liberté, en se livrant à son aise à ses goûts de paresse, et son sol si riche et si fertile est loin d'être aussi peuplé et aussi productif que celui de Java. Cependant la conquête

a été un bienfait pour lui, puisque l'Espagnol en lui donnant sa foi et sa législation, l'a élevé à son niveau et n'a jamais eu l'idée de s'enrichir du fruit de son labeur; et l'on ne voit pas, aux Philippines, cette inégalité choquante qui existe entre les indigènes et les blancs. J'ai déjà fait remarquer que si les Espagnols ont été des conquérants inhumains, ils doivent être considérés comme le premier des peuples colonisateurs. Les princes et les peuples de la Malaisie, d'ailleurs, sont tellement persuadés aujourd'hui qu'ils doivent être tributaires ou devenir la proie des nations de l'Occident, que bien peu, je crois, voudraient échanger contre une autre la suprématie des Hollandais, à laquelle ils sont habitués, et qui est devenue, pour ainsi dire, une des conditions de leur existence.

Sous l'administration des Anglais, en 1814 et 1815, le revenu de l'île de Java s'est élevé pendant une année à plus de sept millions et demi de roupies, ou d'un million sterling, et les dépenses à plus de neuf millions de roupies; ainsi les dépenses ont excédé les recettes d'un million cinq cent mille roupies; dans ce compte ne sont point compris les frais d'administration des îles Moluques, qui avaient été placées sous un gouverneur différent.

Le revenu de cette colonie s'est élevé, dit-on, en 1838, tous frais d'administration payés, à vingt-trois millions de florins. Si le fait est vrai, Java l'emporte sur toutes les colonies, sans en excepter celle de Cuba, puisqu'elle couvre tous ses frais d'administration et donne un bénéfice considérable à sa métropole.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Phénomènes de la mer. — Iles d'Arentes, de Zalinaf et de Tonin. — Arrivée à Macassar. — Aspect de la ville. — Ile Célèbes. — Géographie. — Gouvernement. — Principaux districts et résidences. — Climat.— Population. — Productions. — Importance commerciale.

En arrivant par le travers des îles Lubeck, nous nous trouvâmes dans une mer jaunâtre, d'une assez grande étendue, où nous fûmes surpris par des calmes. Notre navire resta pendant plusieurs heures immobile au milieu de cette nappe d'une substance qui ressemblait beaucoup à de la sciure de bois. Quelques navigateurs pensent qu'elle est formée par les excréments de cétacés; d'autres prétendent qu'elle se compose du frai de poisson. Souvent, en traversant les détroits, j'avais vu ce phénomène se produire dans les lits des courants, mais jamais la mer ne m'avait paru changer d'aspect à ce point. Désirant en connaître la cause, je fis puiser plusieurs seaux d'eau, et, au moyen d'une cuiller, j'écrêmai la substance qui se trouvait à la surface et la plaçai dans des verres et des flacons de cristal. Je versai aussi une partie de cette eau sur un linge, où cette substance s'attacha. J'en mis sur du papier de diverses couleurs, et, armé d'une loupe, je l'examinai avec soin.

Je crus reconnaître un animalcule, et je pensai que ce devait être le dernier échelon de l'être animé, et sa transition aux algues inférieures ou infusoires, dont les savants Deremberg et Dujardin ont longuement parlé. C'est une espèce qui appartient,

selon le docteur Montagne, au genre fragilaire (*fragilaria*), de la famille des diatomées ou bacillariées, et qui a reçu de ce naturaliste le nom de *fragilaria crythræa*.

J'avais souvent observé la phosphorescence de la mer, et j'étais certain qu'elle devait être le plus ordinairement attribuée à la présence d'animaux doués d'un pouvoir lumineux. Sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, j'avais vu les flots briller comme des masses d'argent et se nuancer plus ou moins vivement. J'avais aussi été à même d'observer de grands espaces de mer d'une teinte rouge. Ce phénomène, dont j'étais de nouveau témoin, me rappela ce qu'avait dit Michaëlis de la mer de Souf ou des Algues, parce que l'on croyait et l'on croit encore que la mer Rouge, entre l'Arabie et l'Afrique, a pris son nom de ces bancs d'infusoires qui lui donnent parfois cette couleur. Mes loupes n'étaient pas assez fortes pour que mes observations fussent couronnées du succès; je n'avais pas de microscope à bord, et je pensai devoir différer mon examen jusqu'à mon arrivée à Macassar.

La nuit, pendant le calme, la mer fut d'un lumineux terne, et sa phosphorescence peu sensible. Lorsqu'un poisson ou la brise venait à agiter cette couche presque compacte d'animalcules, des jets de lumière plus ou moins vifs illuminaient tout-à-coup la surface de la mer; on eût dit que cette phosphorescence appartenait à une couche inférieure des eaux. Cependant ce n'était plus l'océan étincelant dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre. Aucune vague ne se déployait en nappes de soufre et de bitume; ce n'était pas non plus cette mer de lait sans bornes que j'avais aperçue quelquefois. On ne voyait pas jaillir du fond des eaux des milliers d'étoiles brillantes, dont les fusées de nos feux d'artifice ne sont que de pâles imitations. C'était un miroir terne

réfléchissant des traînées lumineuses, des reflets capricieux, ou de brillants serpenteaux.

La brise s'étant levée tout-à-coup, une clarté éblouissante, une masse de lumière nous enveloppa de tous côtés. Cette masse, inerte auparavant, avait été mise en mouvement par l'agitation de la mer, qui paraissait toute en feu, et c'était à cette cause qu'il fallait attribuer le phénomène extraordinaire dont nous étions témoins.

J'ai encore peu parlé des madrépores et des mollusques, si fragiles, si imperceptibles, et qui cependant ont formé le contour si ce n'est même la base des nombreux archipels malaisiens et polynésiens. Je réserve ce travail pour le moment où je parlerai de Tongatabou, des îles Carolines, des Mariannes et autres îles polynésiennes, qui doivent, pour ainsi dire, leur existence au travail des mollusques et des madrépores. Le temps me manque aujourd'hui, et j'ai hâte d'arriver à Célèbes, à cette île si curieuse, à cette terre si belle en végétation et qui mérite à si juste titre d'attirer l'attention du zoologiste.

Par une brise favorable, nous nous éloignâmes des îles Lubeck, repaires des pirates malais. Nous étions déjà au milieu du mois de mars; je trouvais la saison trop avancée pour aller dans le détroit d'Allas, ce qui eût pu m'empêcher de faire mon voyage aux Moluques, et nous nous dirigeâmes alors vers l'entrée du détroit de Macassar.

Le 14 mars 1829, nous aperçûmes l'île d'Arentes. Je pense que sa position est de 10′ plus au Nord et 10′ plus à l'Est, que celle qui lui est donnée par le célèbre Horsburgh; ce que j'ai vérifié par la latitude et les démarcations prises aux îles des Petites Pulo-Laut et à Arentes. L'île d'Arentes est basse, de forme régulière et couverte d'arbres. On peut l'apercevoir de quatre à cinq lieues par un temps clair. A la pointe Sud, il

existe un îlot, et à la pointe Nord un banc de roche qui s'étend à trois milles au large. Les Petites Pulo-Laut, au contraire, sont élevées, de forme irrégulière, et se laissent voir de douze à quinze lieues par un temps clair.

Le 19, à l'entrée du détroit de Macassar, nous aperçûmes le fond; je fis sonder de suite, et nous trouvâmes quatorze brasses; ce qui, comparé avec nos observations, nous mettait sur la pointe Sud-Ouest du banc de Laers, à 24′ au Sud de l'île Zalinaf, et 22′ Sud-Sud-Est de la Poule et des Poulets, sans que nous pussions encore voir ces îles. Le calme et de folles brises nous retinrent plusieurs jours à l'entrée du détroit.

Les îles de Zalinaf et de Tonin sont basses, plates et couvertes d'arbres, mais elles manquent d'eau douce, et servent souvent de refuge aux pirates de la côte de Bornéo. Ces îles furent le théâtre d'un drame sanglant, dont les principaux détails m'ont été racontés, à Macassar, par l'un des personnages, M. Vosmaer. J'en parlerai ici brièvement, parce qu'il peint un côté du caractère des naturels et les difficultés de la navigation dans ces détroits.

M. Vosmaer était le capitaine et le propriétaire d'un trois-mâts qui avait été frété par le gouvernement pour transporter des recrues de Macassar à Java. La guerre existait alors à Java. Les princes, qui s'étaient soulevés contre l'autorité hollandaise, avaient eu plusieurs fois l'avantage. Des maladies avaient décimé les troupes de la Hollande, et de nouvelles recrues étaient nécessaires; les Macassars sont très-braves, ils forment d'excellents soldats, surtout lorsqu'ils combattent, hors de leur pays, contre des peuples qu'ils ne considèrent pas comme leurs compatriotes; mais ils n'aiment point à aller faire la guerre hors de chez eux, et à devenir de véritables pièces de la machine organisée sous le nom de compagnie ou bataillon. A ces enfants de la nature il

faut toute liberté d'actions et de mouvements. Ils font d'excellents pirates : leur courage est à toute épreuve, mais ils ne peuvent souffrir la discipline de l'armée européenne. Or c'était à Macassar et dans tous les établissements de Célèbes que l'armée coloniale se recrutait de préférence ; il fallait donc employer la force pour arracher les naturels à leur pays, et c'est par ce moyen qu'on était parvenu à en embarquer deux cents pour Java à bord du navire de M. Vosmaer. L'embarquement s'était effectué un peu tard. Ce capitaine avertit le gouverneur que la mousson était presque changée, et qu'il lui serait peut-être difficile d'accomplir son voyage. Néanmoins, voulant se montrer digne de la confiance que lui avait témoignée le gouverneur général, et malgré les avis des hommes pratiques, il mit à la voile.

Après deux mois de calme et de vents contraires, le navire, manquant d'eau, fut obligé de revenir sur ses pas, et on alla aborder à l'île de Zalinaf et de Tonin, où l'on se procura à grand'peine, en creusant des trous, une eau saumâtre et insalubre. Le capitaine voulut alors continuer sa route ; mais les Macassars qu'il avait à bord se soulevèrent et tentèrent, pendant la nuit, de l'égorger, lui et ses officiers. Fort heureusement le domestique du capitaine, Macassar lui-même, racheté de l'esclavage par son maître, qui lui avait donné la liberté, défendit avec un courage héroïque la porte de la chambre de M. Vosmaer ; enfin, criblé de blessures, les mains brisées d'un coup d'anspec, il est pris et jeté à la mer. Ce courageux et fidèle domestique parvient à nager avec ses mains mutilées, se cramponne au gouvernail, et, aidé de son capitaine, remonte dans la chambre et se jette à travers la porte d'entrée pour servir avec son corps de barrière aux révoltés. Ceux-ci, voyant le capitaine et les officiers disposés à vendre chèrement

leur vie, prirent une autre détermination : ils mirent la chaloupe et toutes les embarcations à la mer, puis avec des espares et des perches ils construisirent un radeau, sur lequel ils se jetèrent, se dirigeant vers les côtes de Célèbes ; mais ils n'y arrivèrent qu'en bien petit nombre, car leur radeau, fait à la hâte, se disjoignit bientôt ; plusieurs devinrent la proie des requins, les autres périrent pour la plupart de faim, de soif et de fatigue. Une cinquantaine à peine atteignit le rivage, où des pêcheurs les retirèrent de dessus les morceaux de bois auxquels ils avaient préféré confier leur vie plutôt que de rester enfermés dans un navire qui les emportait loin de leur patrie.

Dès que l'on aborde la côte de Célèbes, il devient impossible de résister à l'admiration que fait naître le spectacle ravissant qui se déroule aux regards. Ici s'élèvent des collines couvertes de la plus riche végétation, dont les nuances variées annoncent différents genres de culture. Sur le dernier plan, des montagnes enveloppées de teintes bleuâtres, dues à leur éloignement et à la transparence de l'air, cachent leur front sourcilleux dans les nues. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit ; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas de roches élevées, et des tourbillons de vapeur réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil ; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et n'est effacé que par l'éclat, plus brillant encore, du plumage varié des oiseaux ; là, des couleurs plus vives forment la parure de ces grands végétaux que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres et devenir la demeure des habitants ailés et des singes. Du sein de bouquets de cocotiers, gracieusement épars sur la plage, s'élèvent des jets de fumée qui rappellent au navigateur la présence de l'homme dans ces contrées et les joies paisibles du foyer domestique. La nuit, un spectacle d'un autre genre, mais non

moins ravissant, nous était réservé. Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des montagnes, et une brise embaumée, venant de terre, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt, elle suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt elle reposait sur des groupes de nuages ressemblant à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Sur la terre, sa lumière bleuâtre et veloutée descendait dans les intervalles des arbres et éclairait les retraites les plus profondes. Des cocotiers, agités par la brise et dispersés çà et là sur la côte, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès de nous, tout était silence et repos, hors le bruit de quelque poulie mise en mouvement par le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus d'un oiseau de nuit ; mais au loin on entendait le mugissement de la vague qui venait expirer sur la plage.

Au lever du soleil, une armée de légères pirogues, sortant des criques et des anses voisines, nous enveloppa tout-à-coup. Nous crûmes d'abord avoir affaire à une troupe de forbans si communs dans ces mers ; mais nous ne tardâmes guère à reconnaître notre erreur. Ceux que nous prenions pour des pirates étaient de paisibles pêcheurs se rendant à leurs occupations journalières. Effectivement, le navire, en poursuivant son sillage, ne cessait de ranger les balises de filets tendus dans une profondeur de douze à vingt brasses d'eau.

D'innombrables îles, couvertes de la plus riche verdure, bordent la côte de Célèbes, et notre passage au travers de ces îles pourrait être comparé à une promenade faite dans un parc magnifique, entre des massifs d'arbres et de fleurs exotiques.

L'entrée de la rade de Macassar est resserrée entre des îlots et des bancs de sable, et la vue de la ville, chef-lieu des établis-

sements hollandais de cette partie de la Malaisie, n'a pas l'apparence imposante à laquelle on aurait pu s'attendre. La forteresse, grande construction carrée, munie de fossés et d'embrasures armées de bouches à feu, révélerait seule la présence des Européens, si le pavillon tricolore de la Hollande n'était pas là pour proclamer aussi les maîtres du pays. Les autres maisons, jusqu'au palais du gouverneur, sont basses et de la plus piètre apparence.

Ma goëlette était bien installée et bien peinte; mes caronades en bois figuraient à s'y méprendre de vrais canons de fer; mon porteur d'expédition étant officier de la marine militaire, la flamme voltigeait à mon grand mât, et mon bâtiment avait l'air d'un navire de guerre. En arrivant au mouillage, je passai près d'un brick de guerre de la marine coloniale hollandaise, et lorsque je fus à l'ancre, je saluai le fort de neuf coups de canon: sept furent tirés en l'honneur du commandant de la rade. On vint de suite de terre me demander si mon navire était un navire de guerre. Sur ma réponse négative, on me rendit mon salut par trois coups de canon tirés de terre et trois autres tirés du brick.

Vue de la rade, la ville de Macassar présente une longue ligne de constructions irrégulières, qui se développent sur une longueur de deux milles environ. Elle est bâtie sur les bords d'une immense et belle plaine, dont elle cache la vue tout d'abord. Au Nord, les murs blancs des habitations hollandaises dominent un rang de maisons malaises, basses et construites en bambous sur le bord de la mer. Une plaine verdoyante s'étend devant le mouillage, et le fort Rotterdam présente ses murailles menaçantes.

Macassar est situé au Midi et sur la côte occidentale de l'île; la rade est par 5° 6′ 32″ de latitude méridionale, et 119° 30′ 51″ de longitude, à l'Est du méridien de Paris. Le quartier

européen, ou *Vlaardingen*, a la forme d'un parallélogramme; sa population est d'environ huit cents habitants, sans compter la garnison. Il renferme six ou sept rues principales, se coupant toutes à angles droits, et bordées de chaque côté par de belles et grandes maisons en pierre, ne s'élevant pas au-dessus du rez-de-chaussée, et resplendissantes de blancheur et de cette propreté admirable qui distingue les villes hollandaises. Pourtant la plus belle portion de ce quartier est située au-delà des limites de l'enceinte des murs; c'est là que se trouvent la demeure du résident, l'hôpital et le local occupé par la *Société de l'Harmonie*, espèce de casino qui existe dans tous les établissements néerlandais.

Lorsqu'on a visité la pagode chinoise, qui est avec le cimetière malais les deux seules curiosités dignes d'un observateur, il faut bien peu de temps pour parcourir le quartier de *Vlaardingen*, habité par les négociants hollandais et les Chinois. Ceux-ci forment la majeure partie de la population totale, qui peut s'élever à huit mille âmes. Quant aux habitations des indigènes, elles sont adossées au rivage de la mer et répandues un peu partout, mais plus particulièrement devant la ville hollandaise.

En descendant à terre pour présenter mes papiers au collecteur des douanes et au gouverneur, je trouvai près de la douane un Européen que je crus reconnaître. M'etant approché, je lui demandai si je n'avais pas l'honneur de parler à M. Vosmaer, que j'avais connu à Valparaiso, en 1824, officier de la frégate de guerre hollandaise *la Maria Reigenberg*. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien M. Vosmaer que j'avais devant moi, et cet aimable homme me témoigna tout le plaisir qu'il éprouvait à me rendre ici les petits services qu'il avait autrefois reçus de moi à Valparaiso. C'est-à-dire qu'il se constitua de suite mon cicerone et mon introducteur.

Sur ces entrefaites, un négociant du pays nous accosta, et M. Vosmaer lui dit : Le capitaine de ce navire qui vient d'arriver est un de mes amis, c'est un *Dis-donc*; par conséquent vous êtes presque compatriotes. Ce négociant, appelé Degrave, me donna une explication qui m'était nécessaire pour l'intelligence de ce nom, que M. Vosmaer ajoutait complaisamment au mien. Lorsque la Hollande appartenait à la France, un régiment français avait occupé Macassar, et les naturels entendant les soldats s'interpeller par ces mots : *dis donc*, leur avaient donné le nom de *Dis-donc*. — M. Degrave était fils d'un des employés civils français, qui, s'étant marié à Macassar, y avait établi une maison de commerce. Je me trouvai donc de suite en pays de connaissance. Dans ce moment, le frère aîné de M. Vosmaer, résident de la province de Maros, remplissait les fonctions de gouverneur général de Célèbes pendant l'absence du titulaire, en tournée à Boële-Comba et Bonthain.

M. Vosmaer m'accueillit fort bien, comme ami de son frère, et se mit à ma disposition pour tous les renseignements que je voudrais obtenir et pour tout ce dont je pourrais avoir besoin. Il m'invita à dîner pour le lendemain avec tous les officiers de la garnison; et je me trouvai ainsi introduit dans la haute société et chez les autorités de cet établissement.

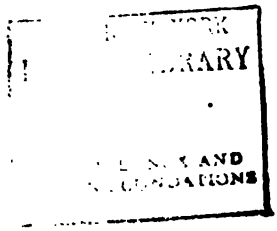
Une fois mes déclarations faites à la douane, j'allai avec le capitaine Vosmaer prendre langue dans le bazar, afin de voir ce que je pourrais tenter dans le pays.

Je me convainquis bien vite que mes transactions commerciales seraient fort peu importantes, et je m'étonnais cependant de la tristesse et du peu de mouvement de ce grand établissement; je n'en pouvais croire mes yeux, moi qui avais été témoin de l'incroyable activité de Sincapour. Dans la rade de Macassar, qui est pourtant aussi sûre que belle, pas un navire

MADAGASCAR.

Marchais Malais

Voyage autour du
et naufrages célèbres


RARY
AND

marchand; on n'y voyait que quelques *pros* désarmés, quelques pirogues de pêcheurs, venant des îles voisines ou du large.

A terre aucun mouvement; je vis bien dans les bazars des marchands chinois, mais partout régnaient le calme et l'atonie de la mort. « Il y a ici un vice d'organisation, me dis-je; et comment est-il possible qu'un pays qui me paraît aussi riche, qu'un établissement qui me semble aussi bien placé, ne procure pas une vie plus active à ses habitants et à ses possesseurs? » On pense bien que je ne tardai pas à m'enquérir des causes de ce triste état de choses, et je leur consacrerai plus tard quelques pages.

Il est vrai que la saison n'était pas alors très-favorable au mouvement du commerce; j'étais arrivé ou trop tôt ou trop tard. Les moussons, dans la Malaisie, facilitent les communications, en permettant d'aller d'un point extrême à un autre dans une saison, et de revenir dans la saison suivante, puisque les vents du Nord-Est passent au Sud-Ouest, et ceux du Sud-Est au Nord-Ouest; d'un autre côté, elles laissent entre chaque changement de vent un moment d'inactivité assez long : les navires, en effet, sont alors partis pour gagner le Nord et le Sud, et c'est leur retour qui ramène dans les ports le mouvement et la vie.

Nous étions au mois de mars, et tous les pros qui descendent dans le Sud, jusque dans le golfe de Carpenteria, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, ainsi que dans les Moluques et la Papouasie, à la recherche du tripang, des nids d'oiseaux, de l'écaille, de la nacre, des perles, des épices, etc., étaient déjà en voyage depuis le mois de janvier. Leur retour ne devait s'effectuer qu'en juin, juillet et août. Les navires de commerce, même la jonque chinoise qui tous les ans vient à Macassar, étaient aussi partis pour le Nord, ainsi que pour Sincapour et

Batavia. Il est vrai que cette année l'époque habituelle de l'arrivée de la jonque était passée, et je prévins tout le monde, à Macassar, qu'elle n'arriverait point, car je savais que celle de l'année précédente s'était perdue avec presque tous ses passagers sur les îles Patras.

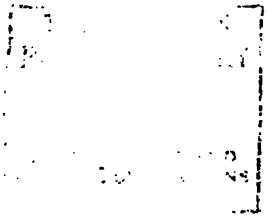
Il n'entrait pas, du reste, dans mes projets de borner mon opération à Macassar; je devais encore visiter les Moluques et l'archipel de Holo. Ayant traité de quelques parties de ma cargaison avec des marchands chinois et M. Degrave, j'employai tout le temps que me laissèrent les formalités de la douane à bien étudier le pays où je me trouvais.

Après Luçon et Bornéo, Célèbes est, de toutes les îles de la Malaisie, celle qui se distingue le plus par la beauté de son climat et la fertilité de son sol. Cette terre, d'environ cinquante lieues de long, s'étend du 1° 45′ latitude Nord au 5° 45′ latitude Sud, et du 103° 10′ au 116° 45′ de longitude orientale, offrant une superficie de plus de seize mille lieues carrées. Elle se compose de presqu'îles allongées, dirigées à l'Ouest et au Sud, liées par des isthmes étroits et séparées par trois baies profondes. La presqu'île de l'Est porte le nom de Tolo ; celle du Nord-Est se nomme baie de Tominie, Gounong-Tello ou Gounong-Tella; la troisième, au Sud-Est, que les naturels appellent Siona, est désignée généralement sous le nom de Boni. L'île de Célèbes est divisée en un grand nombre de petites souverainetés, gouvernées par des rois ou des princes indigènes, qui la plupart ont contracté des traités d'alliance avec l'ancienne compagnie des Indes-Orientales, et qui se sont placées sous sa protection, en s'engageant à ne pas se faire la guerre entre elles sans le consentement du gouvernement néerlandais; à lui être fidèles dans toutes les circonstances; et enfin, à soumettre à son approbation, lors du décès des princes, le choix qui aura été fait de

NOUVELLE GUINÉE

Pont sur un Barro

Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres



leurs successeurs. En vertu de ces mêmes traités, les princes du pays s'engageaient encore à ne pas permettre à leurs sujets de naviguer sans papiers délivrés par le gouvernement hollandais.

Près de Celèbes sont situées plusieurs îles moins considérables qui en dépendent, entre autres l'île de Salayer, dont la possession est partagée entre quelques princes indigènes qui ont reconnu la souveraineté néerlandaise ; les îles Bouton, appartenant à un sultan ; celle de Sumbawa, divisée en différents états, dont les principaux sont : Bima, Dompo, Sumbawa, Tambora et Sangar. On trouve dans cette île un volcan qui a fait de grands ravages en 1815. L'île de Célèbes est élevée, montagneuse, principalement au centre et au Nord, et l'on y trouve plusieurs volcans en éruption. En général l'industrie agricole, malgré la fécondité de son sol, y est encore fort arriérée, car la population tient beaucoup à ses anciennes coutumes et superstitions, et l'influence du gouvernement hollandais n'est pas assez grande pour combattre avec succès les funestes effets du pouvoir arbitraire et sans frein du despotisme oriental. La navigation, la pêche, le commerce, conviennent bien mieux que les paisibles travaux de l'agriculture aux goûts d'un peuple naturellement belliqueux et très-remuant. Nous avons déjà parlé des Bouguis, ou habitants de la baie de Boni, et des courses lointaines entreprises dans leurs *pros* par ces hardis et infatigables marins.

Les principaux districts de Célèbes sont : 1° ceux de Manado ou Menado et Gounong-Tello, qui forment la partie septentrionale de l'île ; les premiers appartiennent à la Hollande en toute souveraineté ; les derniers sont placés sous la dépendance d'un sultan vassal de ce pays. La civilisation et l'industrie ont fait de grands progrès dans ces districts ; depuis plus de vingt-cinq années, un résident néerlandais y est placé sous les ordres du gouvernement des îles Moluques ;

2° Mandhar, partagé entre sept princes alliés entre eux ;

3° Les états du prince de Sideveng ;

4° Le royaume de Tanette, sur la côte occidentale de l'île ;

5° Les états de Louhou, Wadjo et Sopeng, au Nord du golfe de Boni. Le premier, sur la côte occidentale de cette baie, en est une des plus grandes souverainetés ; il occupe un quart environ du territoire de Célèbes ; mais l'intérieur en est trop peu connu pour qu'on puisse avoir des données exactes sur sa population. Wadjo et Sopeng en ont une d'environ 40,000 âmes : c'est la partie de l'île qui est la mieux cultivée ;

6° Les états du sultan de Boni, pays fort peuplé, mais pauvre. D'après un rapport officiel des commissaires hollandais en 1824, il paraitrait que ce prince compte dans ses états 40,000 hommes capables de porter les armes, ce qui fait évaluer leur population à 200,000 âmes sur un territoire d'environ six cents lieues carrées ;

7° Les états du sultan de Macassar, avec une population de 65,000 âmes, sur une étendue de trois cents lieues carrées ;

8° Tello, pays qui était administré, il n'y a pas bien longtemps encore, par une reine vassale du roi de Boni ;

9° Les districts de Maros, qui appartiennent au gouvernement hollandais et forment la belle résidence de ce nom. Partagée en régences, son étendue est de deux cent trente-cinq lieues carrées, avec une population d'environ 100,000 âmes ;

10° Les états de Tourate, partagés entre trois princes autrefois vassaux du sultan de Boni, mais qui se sont affranchis de cette dépendance, en 1814, pour se placer sous la protection du pouvoir européen ;

11° Les districts de Boële-Comba et Bonthain, appartenant à la Hollande et formant une résidence dont la population est de 25,000 âmes ;

12° Les districts appartenant au gouvernement néerlandais, et désignés communément sous le nom de districts méridionaux. Ils forment une résidence dont la surface peut avoir près de deux cents lieues carrées, avec une population, divisée en douze régences, d'environ 75,000 âmes;

Enfin le petit district où est placé le fort Rotterdam et le chef-lieu du gouvernement néerlandais à Célèbes, situé entre la grande rivière de Goa, les états du sultan de Macassar et le pays de Tello. Bien entendu que nous n'avons donné ici que les noms des principales souverainetés de Célèbes; chacune d'elles se subdivise, d'ailleurs, en plusieurs autres d'une moindre étendue, dépendantes de princes ou chefs, feudataires de ceux qui ont été nommés plus haut. Quant aux ports de l'île, ils sont nombreux, et nous citerons parmi les meilleurs ceux de Polo, sur la belle rade de ce nom; Samiah, Dompaleh, ainsi que les rades de Manado, de Macassar et de Bonthain. Cette dernière, située au Sud, est pourvue d'une grande baie où les navires peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons.

Placée sous la zône torride, puisqu'elle est coupée en deux par l'équateur, l'île Célèbes n'en jouit pas moins d'un climat tempéré et salubre, grâce aux golfes nombreux qu'elle renferme, et aux pluies abondantes qui y tombent entre les moussons et surtout pendant celle de l'Ouest. Nul doute que les vents du nord, qui y règnent une bonne partie de l'année, ne contribuent aussi pour beaucoup à rendre sain le séjour de cette vaste terre.

La population entière de l'île est proportionnellement plus grande que celle de toutes les autres îles de la Malaisie; elle peut s'élever à 3,200,000 habitants. On cultive beaucoup de riz à Célèbes, surtout dans les districts rapprochés des établissements néerlandais, mais pas en quantité suffisante pour sa consommation, de sorte qu'il faut en tirer tous les ans de Java et de

Lombock. Les autres productions de l'île sont le blé de Turquie, la racine de manioc, les bambous, le sel, le sucre fait avec le suc de l'arbre d'aveny, le benjoin, le coton et le tabac en petite quantité. On y trouve aussi des mines de cuivre de bonne qualité, et dans l'état de Macassar, de l'étain aussi pur que celui de Banca. Le district de Louhou possède des mines de fer d'une qualité supérieure; il existe en outre à Célèbes des mines d'or; mais les habitants ne sont pas en état de les exploiter d'une manière régulière et avantageuse, et ils se montrent d'ailleurs fort peu disposés à entreprendre cette branche d'industrie. A la superficie du sol, on rencontre quelques diamants, ainsi qu'un grand nombre de pierres précieuses dans le sable des torrents. Toutes les côtes abondent en poissons, en tortues, et en huîtres perlières.

On ne trouve dans les forêts ni lions, ni tigres, ni éléphants; les crocodiles seuls fourmillent à Celèbes; on les aperçoit de toutes parts, étalés au soleil sur les bancs de sable. J'en ai vu de monstrueux, qui avaient plus de trente pieds de longueur. Les cerfs sont très-nombreux dans les environs de Macassar, et leur chasse, qui se fait à cheval, est un des divertissements favoris des indigènes. Les chevaux macassars sont renommés à juste titre pour leur bonté; ils sont en général plus grands que ceux de Java, et bien autrement vifs et vigoureux; on en trouve de sauvages dans les forêts, où les habitants vont leur faire la chasse pour les dompter et les dresser à la selle. On en amène tous les ans à Java plusieurs centaines, qui s'y vendent très-bien.

Moins civilisés que les Javanais, les naturels de l'île Célèbes sont en général fiers et indociles, enclins au vol et au pillage, cruels dans la guerre, ne se soumettant qu'à la force. Des nuances assez distinctes se remarquent pourtant entre leurs différentes tribus; ainsi, le Macassar est fin et hypocrite, tandis que le

MACASSAR

Bouguis est franc et emporté; celui-ci ne remet pas un instant le moment de sa vengeance, celui-là sourit en recevant une offense, cache sa fureur, et se venge en secret. Tous ont conservé l'habitude de tremper le fer de leurs armes dans un poison violent.

Il est un lien qui les réunit, une passion qui leur est commune, l'amour de la piraterie. La tempête est moins redoutable pour le voyageur que leur soif de rapine. La plupart des navires qui ont péri sur la côte de Célèbes, comme sur celle de Bornéo, n'ont pas été submergés par les flots; ils ont été pris et pillés; leurs équipages ont été massacrés. Dans tous les ports, dans toutes les criques, on trouve des objets qui ont appartenu à des Européens. J'ai vu des bricks, des trois-mâts échoués servant de maisons à des chefs de villages. Chez ces hommes indomptables, l'appât du gain excite les plus féroces convoitises, de même que la vue du sang excite chez le tigre des appétits sanguinaires. Comment l'Angleterre et la Hollande n'ont-elles pas compris jusqu'à présent la nécessité de faire surveiller ces côtes par des bateaux à vapeur?

A en croire le comte de Hogendorp, qui fait foi en pareille matière, l'établissement de Célèbes n'a jamais procuré de grands avantages à la compagnie; on l'a toujours considéré comme un poste militaire indispensable à la défense des possessions hollandaises, et à la protection du commerce néerlandais dans l'Archipel indien en général, et en particulier, comme un chaînon utile au maintien du monopole des épiceries. Ce poste était d'ailleurs de la plus haute importance pour pouvoir surveiller et tenir en bride des peuples naturellement enclins à la piraterie et à faire la contrebande. Cependant il est à espérer qu'avec le temps, on pourra réussir à augmenter à Célèbes l'industrie agricole et à multiplier les produits du sol; le café, le poivre et

l'indigo y réussissent tout aussi bien qu'à Java; déjà l'opium, les toiles de la Hollande et d'autres produits, y sont des articles d'importation assez considérables, et la recette des droits de douane atteint un chiffre plus elevé, grâce au commerce que les Chinois y font en revenant régulièrement avec leurs jonques.

Jusqu'en 1824, les revenus du gouvernement de Macassar, quoiqu'ils allassent en augmentant, ne couvrirent pas encore les dépenses publiques. La recette, dont les principales branches sont les dîmes, les droits d'entrée et de sortie et les fermes, s'éleva, selon le contenu des livres généraux tenus à Batavia, à la somme de fl. 289, 654, 05, 04, tandis que les dépenses montèrent à fl. 541, 310, 28, 08. Tout porte à croire néanmoins que les réformes introduites depuis quelques années, et surtout en 1824, à l'époque où le gouverneur général baron Van der Capellen visita cette partie des possessions hollandaises, contribueront, avec le temps, à rendre l'île Célèbes aussi florissante et aussi productive que celle de Java.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Un empoisonnement. — Renseignements sur le choléra-morbus. — Réunion chez le gouverneur. — L'huile de Macassar. — Une chasse du sultan de Goa.

Les officiers du brick de guerre en station dans la rade de Macassar étant venus me rendre visite sur mon bord, je les invitai à déjeuner et leur fis servir plusieurs sortes de vin, de la bière, de l'eau-de-vie et du genièvre. Ce genièvre était de l'esprit de genièvre à 35 et 36°, qui avait été apporté de Hollande aux Philippines dans des dames-jeannes, afin qu'occupant moins de place, il payât moins de droits; on ne devait le livrer à la consommation qu'après l'avoir fortement trempé d'eau et l'avoir réduit à 18 et 20°. Je prévins mes convives de la force du liquide que je leur offrais; mais le docteur du brick et un vieux lieutenant de vaisseau, déjà échauffés par de fréquentes libations, assurèrent qu'ils étaient capables de supporter un verre à vin de ce genièvre. A peine avaient-ils mis à exécution leurs fanfaronnades bachiques, qu'ils s'écrièrent en faisant d'atroces grimaces : « De l'eau ! de l'eau ! nous brûlons ! » On s'empressa de leur servir ce qu'ils demandaient; mais l'effet causé par l'esprit avait été si violent, qu'ils se sentirent gravement indisposés, et furent forcés de retourner à terre.

M'étant présenté le lendemain chez le gouverneur général, qui venait d'arriver, celui-ci me reçut très-froidement : « Monsieur, me dit-il, on m'a rapporté que vous aviez voulu empoisonner avec de l'eau-forte plusieurs officiers de la garnison. »

Je souris de la monstruosité de ce reproche; et le gouverneur, perdant son sang-froid, ajouta avec une certaine vivacité : « Mais, monsieur, ce que je vous dis n'est rien moins que risible : répondez et réfutez, si vous le pouvez, cette grave accusation. — Monsieur le gouverneur, deux mots suffiront pour ma défense : Si les officiers hollandais qui sont venus à mon bord y avaient bu de l'eau-forte, auraient-ils pu retourner à terre? — Je ne le pense pas, répondit le gouverneur après avoir réfléchi un moment; mais toujours est-il que deux de ces messieurs sont très-dangereusement malades. — L'excès qu'ont fait ces messieurs peut être la cause de leur indisposition; ce qu'ils ont bu n'est autre chose que de l'esprit de genièvre à 35 ou 36°; je les ai prévenus d'étendre d'eau ce liquide, ce qui peut vous être certifié par les autres officiers et par ces messieurs eux-mêmes. Veuillez envoyer à mon bord; faites demander la carafe encore à moitié pleine d'alcool de genièvre, vous pourrez ainsi l'examiner et la faire analyser, si vous le désirez. »

Le gouverneur envoya de suite un officier d'ordonnance à qui je donnai un billet pour mon second; et le liquide fut apporté, goûté, examiné, et bu par moi et ensuite par le gouverneur, qui convint de l'imprudence commise par ces deux officiers. Mais comme les mauvaises nouvelles se propagent très-vite, et que les préventions s'effacent bien difficilement, à la réunion qui eut lieu le soir chez le gouverneur, tous les Européens et toutes les dames de Macassar me regardaient avec effroi. Lorsque les Flandres se séparèrent de l'Espagne, des pamphlets et des livres, qu'il est bien permis d'appeler horribles et abominables, représentèrent les Espagnols comme des assassins, des empoisonneurs qui ne reculaient devant aucun moyen pour arriver au but de leurs efforts. Ces idées se sont plus ou moins fidèlement

conservées, et le nom espagnol paraît toujours odieux aux descendants des victimes du duc d'Albe. On ne se rend pas compte, dans le premier moment, de ses pensées, de ses impressions : des officiers hollandais avaient bu un breuvage infernal à bord d'un navire espagnol; ils étaient tous les deux dangereusement malades; ils avaient donc été empoisonnés par ces fanatiques enfants de l'inquisition, etc., etc. De là les dispositions peu bienveillantes des habitants à mon égard.

Je parvins cependant à ramener l'assemblée à une meilleure opinion sur moi; je me fis connaître pour Français, et j'ajoutai que c'était à une imprudence personnelle qu'il fallait attribuer l'attaque très-sérieuse de choléra-morbus, dont le vieil officier mourut trois jours après.

Cet incident m'avait fait connaître le chirurgien-major du gouvernement, qui, avec M. Vosmaer, me présenta à tous les officiers de la garnison, et me fit admettre au casino et dans les principales familles de la ville. Je parlai au docteur des animalcules que j'avais pris dans les mers des îles de Lubeck. L'eau s'était décomposée dans les flacons, et une espèce de vase animale, d'une odeur fétide, en garnissait le fond. Quant aux linges et aux papiers, ils avaient conservé de petites taches jaunâtres parfaitement distinctes. Le docteur en fit une analyse consciencieuse, et le résultat de ses observations le conduisit à penser comme moi, que ces animaux constituaient le dernier échelon de la nature animée.

La mort du vieil officier donna au docteur le prétexte de me parler du choléra et d'un remède qu'il avait trouvé contre cette cruelle maladie; il avait composé un élixir qu'il disait infaillible, ce qui ne l'empêcha pas de perdre en très-peu de temps un nombre assez considérable de malades, et pourtant il n'y avait pas précisément épidémie.

Les données que je recueillis alors et ce que M. Carles Forel apprit lui-même dans ses voyages sur le choléra-morbus, me permettront de donner quelques renseignements sur cette maladie, qui est endémique dans l'Inde. Puisse mon lecteur n'avoir jamais besoin d'y recourir pour les utiliser!

« Je débarquai pour la première fois dans l'Inde, me dit M. Forel, le 15 décembre 1828; c'était à Madras. On y redoutait beaucoup alors le choléra-morbus, qui s'y était déjà montré et qui continuait à exercer ses ravages dans les environs. Le gouverneur faisait abattre les haies et les arbres; car à la première apparition, on avait remarqué que la maladie était bien plus intense dans les localités fermées au vent.

Arrivé à Calcutta le 20 octobre, j'appris que le choléra-morbus marchait et gagnait vers la partie de la ville habitée par les Hindous, dont les habitations élevées sur des piquets au milieu d'eaux stagnantes ou sur les bords d'immenses réservoirs et entassées les unes sur les autres, m'avaient paru de véritables cloaques. Les Européens visitent peu ces quartiers, et dans ceux qu'ils habitent le choléra-morbus se montre rarement. Les maisons y sont vastes, isolées, ouvertes à tous les vents, et pourtant chacun était fortement atteint du mal de la peur.

Les Anglo-Hindous que je consultai, et les médecins que j'eus occasion d'entendre discourir sur le choléra-morbus, étaient tous d'accord sur ce point, qu'il n'y avait pas de préservatif contre cette maladie. On me conseilla de continuer mon genre de vie habituel, et de me couvrir de flanelle de la tête aux pieds; de manger peu de fruits, point de salade, et de boire des vins forts et généreux. Le bordeaux était proscrit comme trop acide; je ne m'en privai cependant pas et m'en trouvai bien. La tranquillité d'esprit, l'insouciance même me furent recommandées. Sur la fin de mon séjour à Calcutta, en décembre 1828, le cho-

léra devint plus violent; je vis périr sur les quais quelques individus que l'on me dit être atteints du choléra-morbus; mais telle est l'insouciance, l'indifférence produite par le danger commun, que nous passions le plus souvent sans jeter un coup d'œil sur ces malheureux agonisants.

Au Bengale, les habitants jugent de l'intensité de cette terrible maladie par la quantité de feux qu'ils aperçoivent le long du Gange. A cette époque, c'était chaque soir une longue illumination sur les deux rives du fleuve. Triste illumination! des bûchers couverts de corps morts!...

Parti de Calcutta en janvier 1829, je débarquai à Sincapour le 28 du même mois. Le choléra n'y a jamais paru; et pourtant les navires de Bombay, de Madras, de Calcutta, y abordent chaque jour, sans être soumis à aucun contrôle. Au mois d'avril de la même année, je m'embarquai pour Java; je débarquai à Batavia dans la plus dangereuse saison, le reversement de la mousson. Le cholérá-morbus y faisait de grands ravages, mais seulement parmi les naturels et les Chinois. Les Européens en étaient rarement atteints; ceux qui succombaient étaient, comme à Calcutta, des gens adonnés à tous les excès.

Le 1er mai je m'embarquai sur le *Van-der-Capellen*, bâtiment à vapeur hollandais, ayant à son bord cent vingt-six soldats arrivés depuis deux jours d'Europe et qu'on allait jeter sur la côte de Cheribon, où l'insurrection javanaise faisait des progrès. Ces malheureux, nourris de viande salée depuis plusieurs mois, avaient acheté avec empressement beaucoup de fruits, notamment des ananas et de l'arack, des embarcations malaises qui étaient restées toute la matinée sur les bords de la rade. Dans la traversée, le choléra se manifesta chez plusieurs d'entre eux; ils étaient en proie à des coliques horribles, à des crampes d'estomac et à des crispations atroces. Nous n'avions pas de médecin

à bord, et le commandant hollandais, avec son imprévoyance habituelle, avait embarqué tout ce monde sans boîte de médicaments. Celle du navire était en assez mauvais état. Le capitaine, qui s'était déjà trouvé en pareille détresse, fit coucher tous ces hommes sur le pont, puis on leur jeta de l'eau chaude sur le ventre; nous donnâmes aussi toutes nos couvertures de laine pour les couvrir et les envelopper. On leur fit avaler ensuite un petit verre d'eau-de-vie dans lequel on avait jeté un peu de laudanum et d'huile de poivre. Dans la soirée, nos soldats étaient parfaitement guéris; il ne leur restait qu'une grande lassitude dans tous les membres, et le lendemain nous les débarquâmes à Tagal.

Le 3 mai, j'étais à Samarang, dans l'île de Java. On y redoutait beaucoup le choléra-morbus, qui en 1821 y avait fait périr plus de quarante mille personnes, sans épargner les Européens.

La ville de Samarang est basse, entourée de coteaux qui s'élèvent graduellement. On y arrive de la rade par un canal long et étroit sur les bords duquel sont entassées pêle-mêle les huttes des Malais et des Chinois. L'intérieur de la ville est construit à la hollandaise; on y voit des canaux et des rues bordées d'arbres. Les maisons habitées par les Européens sont mal disposées et peu spacieuses, fermées comme dans les pays du Nord, et presque toutes cachées par une végétation vigoureuse qui ne laisse aucun accès à l'air. J'appris qu'en 1821 les habitants les plus aisés s'étaient presque tous réfugiés sur les collines voisines, et avaient ainsi échappé à l'épidémie. L'occupation des Anglais en 1811 avait déjà fourni cette preuve.

De Samarang, je partis avec quatre de mes amis pour visiter l'intérieur de l'île de Java. Nous avions cinq à six domestiques, et nous devions assez fréquemment nous trouver éloignés de toute habitation européenne.

Je me munis d'un flacon de *choléra-mixture*, dont je pris la

recette. A toute la flanelle qui me couvrait déjà, j'ajoutai encore une ceinture de flanelle. On nous conseilla de manger beaucoup d'ail et d'oignons, et de boire du Porto ou de l'eau-de-vie étendue d'eau. Pendant deux mois, nous parcourûmes les montagnes de l'intérieur, voyageant tantôt à pied, tantôt à cheval, mais toujours en parfaite santé. Sur la fin de ce voyage, un de mes amis, atteint subitement d'une maladie de foie, faillit mourir entre nos bras auprès de Mécassi, l'un des plus beaux volcans de Java. Mais nous fûmes assez heureux pour pouvoir le transporter vivant chez un médecin européen qui demeurait à une dizaine de lieues de là, et qui le sauva avec des sangsues.

Un seul de nos domestiques, marchant à demi vêtu et toujours nu-pieds, ne vivant que de riz et d'eau, se crut un moment atteint du choléra. Nous le guérîmes au moyen du *choléra-mixture*, dont voici la recette :

Eau-de-vie.	8	cuillerées	de table.
Laudanum.	6	*id.*	à café.
Sulphuris éther. . . .	2	*id.*	*id.*
	50 à 60 gouttes.		

On mêle tout cela dans une bouteille, que l'on doit boucher soigneusement. Aux premières attaques, on prend une dose, c'est-à-dire une cuillerée de table de cette mixture dans un verre d'eau chaude ; on redouble si le mal continue.

Du reste, on ne connaît guère de préservatif certain contre cette maladie, beaucoup plus meurtrière que la peste. Les personnes qui ont cherché à s'en garantir et qui ont pris le plus de précaution à cet effet, sont celles qui en ont toujours été atteintes avec le plus de violence.

Cette maladie se déclare par le vomissement ou par des crampes et des crispations de nerfs ; quelquefois par des douleurs dans les intestins, souvent par des vertiges et un violent mal de

vie. Dans vos os, un froid extraordinaire saisit inopinément vos membres, et les symptômes de la mort se montrent en moins temps sur la figure.

Voici le traitement employé par les médecins de l'île Maurice. On prend une petite tasse à café d'une infusion d'avapana (le thé très-léger peut suppléer à cette plante). On y joint cinq à sept gouttes d'*arack*, selon la force du malade, à qui l'on fait boire cette infusion aussi chaude que possible. En même temps, on frictionne tout le corps pour ramener le calorique, et l'on fait prendre trois ou quatre grains d'émétique en une seule fois et dans un verre d'eau tiède, pour provoquer de violents vomissements. Deux heures après, on donne au malade, de demi-heure en demi-heure, quatre grains de sel de Glauber, jusqu'à ce que ces doses successives amènent des évacuations. Avec ce remède, il faut guérir en vingt-quatre heures ou périr. Cette maladie qui vous emporte si rapidement, a le plus souvent une convalescence fort longue. L'homme le plus robuste paraît un squelette au bout de vingt-quatre heures. Les premiers jours de la convalescence demandent une diète sévère; il est essentiel de ne satisfaire l'appétit que peu à peu, au moyen de bouillon pris à petites doses et à de fréquents intervalles. Ce dernier traitement réussissait parfaitement à l'île de France et à Bourbon; il est différent à Java et à Calcutta, où les remèdes des médecins anglais laissent périr beaucoup de monde.

La tranquillité d'esprit est peut-être le remède le plus efficace contre le choléra-morbus. La crainte seule d'en être atteint peut tuer l'individu le plus robuste. On sait combien l'imagination exerce d'influence sur ces sortes de maladies; lorsqu'une cause étrangère peut d'ailleurs les faire naître, comme un fort rhume, un estomac surchargé, des chagrins, des émotions très-vives, on court le risque de voir la maladie se manifester tout à

coup avec plus ou moins de violence, selon que le malade est d'une complexion plus ou moins irritable. »

A ces renseignements, j'ajouterai que pour guérir ou se préserver du choléra et de la dyssenterie, qui n'est pas moins dangereuse, il faut, dans les pays tropicaux, vivre comme les indigènes et se conformer en partie à leur hygiène, tout en ne s'éloignant pas trop des habitudes générales dans lesquelles on a été élevé. Le voyageur doit se baigner souvent, ne point s'exposer au grand soleil du milieu du jour, ne jamais dormir à l'air et surtout au serein de la nuit, manger des fruits avec modération, ne pas s'habituer aux liqueurs fortes, boire du vin à ses repas, s'il en a contracté l'habitude, manger avec modération, s'accoutumer aux mets pimentés, qui soutiennent la faiblesse de l'estomac, et malgré l'antipathie qu'il éprouve, mâcher du bétel.

J'ai vécu fort long-temps sous les tropiques et dans les pays les plus malsains. Dans les pays très-pluvieux, je prenais le matin un grog chaud, à mes repas du cari ou un peu de piment, du café et du thé, un peu de vin. Dans l'Inde, je mâchais du bétel, non pas comme un Malais, mais de temps en temps, suivant en cela les conseils que donne mon compatriote F. Peron dans son mémoire sur la dyssenterie des pays chauds et sur l'usage du bétel, mémoire auquel je renvoie le lecteur, et dont je citerai seulement ce paragraphe :

« Aussi, malgré l'inconvénient terrible dont j'ai parlé, celui de la perte totale des dents ou du moins de leur destruction plus ou moins grande, le bétel est-il d'un usage général dans tous les climats chauds, depuis les Moluques jusqu'aux rivages du fleuve Jaune, et depuis ceux de l'Indus et du Gange jusqu'aux bords de la mer Noire. »

Chaque médecin, dans l'Inde, a découvert un remède contre

le choléra; mais ceux dont j'ai reconnu l'efficacité sont, comme le fait voir M. C. Forel, le laudanum et l'éther administrés intérieurement à très-grandes doses, les boissons sudorifiques et les frictions très-chaudes faites à l'extérieur sur le malade, enveloppé dans des couvertures de laine. M. le docteur Victor Godefroy, qui a soigné et sauvé beaucoup de cholériques aux Philippines, n'a jamais employé d'autre moyen de guérison.

Quant à la dyssenterie, il faut changer de place, se réfugier sur les montagnes dans un climat plus tempéré, et suivre un régime adoucissant, jusqu'à ce que l'inflammation étant vaincue, le malade puisse reprendre son genre de vie habituel; faire alors un usage modéré des astringents, qui rendent aux entrailles la vigueur qu'une prostration générale tend à leur enlever; donner du ressort à l'organe cutané par des bains froids et des frictions huileuses, soutenir la force du système digestif et rappeler au dedans les excrétions débilitantes dirigées au dehors par l'excès de la transpiration : telles sont les règles hygiéniques à observer pour conserver sa santé dans les pays tropicaux.

Quelques jours après mon arrivée à Macassar, je fus invité à une réunion chez le gouverneur, où devaient se trouver toutes les notabilités de la ville. A un dîner servi avec profusion, succéda une promenade en voiture dans les environs de la ville, dont nous pûmes à loisir admirer les sites pittoresques. Nous remarquâmes aussi le lieu des sépultures malaises. Chaque tombeau est formé d'un monument carré, en pierres ou en briques, surmonté souvent d'une flèche qui a plus de vingt pieds au-dessus du sol, et placé au milieu d'une espèce de fer à cheval, construit avec des matériaux de même nature, et garni à l'intérieur d'un banc assez large. Le soir, on se rassembla sous des

verandahs, dans un vaste salon où de hautes et larges fenêtres laissaient librement circuler l'air.

Les maisons, à Macassar, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Celles des gens riches sont formées de murailles très-épaisses et carrelées en dedans. Je ne sais pas jusqu'à quel point ces appartements de plain-pied avec le sol, et qui sont pour la plupart entourés d'arbres, peuvent être occupés sans danger. Je crois qu'une pareille disposition dans les constructions ne saurait manquer d'exercer une influence fâcheuse sur la santé des habitants, et je préfère les maisons construites sur pilotis, comme le sont toutes celles des indigènes.

Quoique j'eusse déjà vu dans les familles où j'avais été présenté la plupart des dames de Macassar, j'attendais le moment du bal pour porter un jugement consciencieux sur elles, et faire à loisir mes observations. Je remarquai quelques femmes assez jolies, à la physionomie gracieuse, au regard mélancolique ou animé par la coquetterie. Mais ce n'est pas à Célèbes qu'il faut aller chercher les figures fraîches et colorées : ces charmes européens disparaissent rapidement sous l'influence du climat. Trop heureuses les femmes qui n'y perdent pas leur santé! Celles qui sont nées de familles depuis longtemps établies dans le pays ont beaucoup moins à craindre; habituées dès l'enfance à l'excessive chaleur, leur gaieté, leur énergie résistent mieux à l'ennui et à l'oisiveté, qui causent presque toutes les maladies des étrangers dans ces climats. A quelques exceptions près, les toilettes me parurent en général d'assez mauvais goût, et plutôt au détriment qu'à l'avantage de celles qu'elles étaient destinées à parer. Les officiers de la garnison composaient la majeure partie des danseurs. Le bal, du reste, conserva jusqu'à la fin la froideur qu'il avait au commencement; on y aurait en vain cherché la gaieté et l'abandon qui règnent dans les réunions des

créoles espagnoles ; tout semblait annoncer que l'on s'était réuni sans plaisir et que l'on se séparerait sans regret. Pour moi, ces uniformes hollandais, ces toilettes européennes, m'attristaient en me rappelant que tout ce monde se trouvait, ainsi que moi, transporté à quelques mille lieues de sa patrie ; et bientôt, quittant le bal, je m'enfonçai à loisir dans ce vaste champ de réflexions douloureuses.

Il y a long-temps que j'ai vu avec chagrin mon front se dégarnir de son ornement naturel. Déjà, pendant mon séjour à Macassar, quoique je n'eusse pas encore dépassé l'âge de la jeunesse, je pouvais remarquer que mes cheveux devenaient plus rares. Aussi songeai-je de suite à avoir recours à la fameuse huile de Macassar, dont on vante, en Europe, les vertus bienfaisantes et régénératrices. M. le gouverneur m'envoya par un esclave un bambou rempli de cet oint précieux, que je reconnus à la première vue pour de l'huile de coco parfumée avec une espèce de lis appelé dans le pays *bougna ghéné mouro*, et dont le pollen rouge donne une teinte rose à la liqueur dans la composition de laquelle on le fait entrer. Les femmes de Macassar, comme toutes celles de la Malaisie, sont renommées pour la richesse de leur chevelure ; mais je pense qu'il faut l'attribuer bien plus à la chaleur du climat qu'au pouvoir, un peu problématique, de l'huile dont elles se servent ; je dis problématique, car des frictions réitérées n'amenèrent sur ma tête aucun des heureux résultats que j'étais en droit d'attendre de sa haute réputation.

J'assistai à une chasse fort curieuse donnée par le sultan de Macassar ou de Goa, antique débris du vaste empire de Macassar ; je ne la raconterai pas, car je craindrais de tomber dans des redites. J'ai parlé de chasses à peu près semblables aux Philippines, et je me contenterai de dire qu'elles se font à

Macassar avec un appareil extraordinaire, et après des préparatifs qui ne durent pas moins de plusieurs mois.

J'ai dit, je crois, que les Macassars sont braves, agiles, et qu'ils aiment beaucoup les armes; aussi tout ce qui ressemble à la guerre est-il fort de leur goût. Lorsque le sultan veut rendre hommage à un nouveau gouverneur, ou lorsqu'il célèbre un grand événement, il convie tous les princes ses vassaux et tous ses voisins à une grande chasse qui se donne toujours sur les montagnes et dans les plaines les plus éloignées des habitations. On choisit un espace assez grand, où l'on devra rabattre le gibier. On y abat tous les petits arbres; on coupe de même les lianes, les fougères et les branches basses des grands arbres, et l'on brûle tout cet espace pour le bien nettoyer. On a eu soin d'y conserver seulement le nombre d'arbres nécessaires pour y placer les chasseurs et leur societé, car les dames européennes et les femmes des sultans assistent toujours à ces chasses dans des espèces de cabanes construites sur les branches principales.

Dès que ces préparatifs sont terminés, et quelques jours avant la réunion des chasseurs privilegiés, deux ou trois mille Macassars à pied et à cheval font une battue générale à plusieurs lieues à la ronde, et forcent avec leurs meutes le gibier à se concentrer sur un seul point; de façon que le jour de la chasse venu, un véritable torrent de cerfs, de daims, de babirousas, de cochons, de buffles et de bœufs sauvages, passe par l'endroit désigné et essuie le feu des chasseurs, qui déchargent sur eux, du haut de leurs plates-formes, les armes que des domestiques leur donnent toutes chargées. Quelques Macassars ou esclaves se tiennent sur le tronc des arbres, armés de yatagans ou campilans, afin de couper le chemin aux serpents qui pourraient y grimper, effrayés par le bruit du torrent qui s'avance. L'apparition soudaine de ces reptiles aux mille anneaux, les mugisse-

ments des bœufs, les hurlements des meutes, les cris des Macassars, des oiseaux de proie, et les échos qui répètent au loin cet épouvantable vacarme, tout cela compose une scène dont il est plus facile de se figurer que de décrire la prodigieuse et effrayante animation.

Dans ces chasses, qui sont de véritables boucheries, il n'est pas rare de voir tuer deux à trois cents cochons sauvages, cinq à six cents cerfs, et cinquante à soixante bœufs. La plupart de ces bœufs sont énormes; on en trouve dans l'intérieur de Macassar dont les cornes n'ont pas moins de sept à huit pieds de longueur, et de huit à dix pouces de diamètre à leur base.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Bornéo. — Situation. — Divisions politiques. — Climat, température, productions. — Mœurs des habitants. — Établissement hollandais. — Histoire de l'Anglais Bulton. — Sa captivité. — Sa fuite. — Combat avec un orang-outang. — Condamnation à mort. — Départ. — Mort de Zoïda. — Arrivée à Mandhar.

Pendant mon séjour à Macassar, une goëlette de guerre de la marine coloniale arriva de Mandhar, ayant à son bord un Anglais, nommé Bulton, qui s'était fait réclamer par le gouverneur général au sultan de cette province. Ce Bulton, naguère négociant à Sincapour, faisait beaucoup d'affaires avec les Bouguis, et principalement avec un prince de cette nation établi à Passir-River, dans l'île Bornéo, appelé Ali-Ben-Akmet. Cédant aux instances réitérées de ce prince, qui lui laissait entrevoir de vastes bénéfices à réaliser avec lui, Bulton se décida à quitter Sincapour, et se dirigea vers Bornéo avec une cargaison d'une trentaine de mille piastres de valeur. Mais avant de parler des mésaventures de tout genre auxquelles ce négociant se vit en butte dès qu'il eut quitté son navire, il est, je crois, indispensable de consacrer quelques pages à la description de l'île si curieuse où je vais introduire le lecteur.

Cette île, la plus grande du globe après la Nouvelle-Hollande et Madagascar, et peut être la moins connue, est située sous l'équateur, entre 4° 20′ latitude Sud et 7° latitude Nord, et entre 106° 40′ et 116° 45′ longitude Est. Elle a environ trois cents lieues du Nord au Sud, sur une largeur qui varie

[illegible] Hollandais à Bornéo. La première, sur la côte occidentale, est connue sous le nom de résidence de Pontianak. La seconde, sur la côte méridionale et orientale de l'île, a Bandjar Massing pour chef-lieu. Le major Muller, qui a immortalisé son nom par ses travaux topographiques et hydrographiques, a reconnu toute cette côte sans interruption. On sait qu'il a été massacré, en 1824, par les indigènes, et que les cartes et les journaux de l'exploration de cette partie si peu connue de Bornéo ont été perdus.

L'île de Borneo consiste en grande partie en terrains d'alluvions, et paraît même avoir été formée de plusieurs îles qui se sont réunies à la longue. Cet agrandissement de terrain, par des alluvions successives, continue encore; on peut le remarquer surtout à l'embouchure et sur la rivière de Sambas; les habitants, comme partout sur les côtes malaises, construisent

leurs maisons sur des pilotis enfoncés dans la vase. Dans la partie centrale de l'île s'élève une chaîne de montagnes qui projette de nombreuses ramifications, et d'où s'échappent les principales rivières qui arrosent ce pays. Le plus grand fleuve de Bornéo est le Kappouas, qui traverse presque les trois quarts de l'île de l'Est à l'Ouest. Nous citerons ensuite le Benjar-Massing (torrent d'abondance), dont l'entrée n'a que deux milles de large, mais qui s'élargit en remontant, et permet d'assez longs bords aux plus grands navires.

A l'exception de quelques collines, le pays, à l'embouchure des rivières, est en général bas et boisé; mais il est très-ondulé dans l'intérieur, où il offre de fort belles plaines. Le climat de cette grande terre est beaucoup moins chaud qu'on ne le croit communément; en général il est frais et sain, et le thermomètre se tient entre 24° et 35°. Des personnes qui ont fait un long séjour à Bornéo prétendent que la mortalité parmi les Européens est en comparaison bien moins forte qu'à Java. Les naturels y atteignent un âge fort avancé, et l'on cite, comme un exemple remarquable de ce fait, la mère du dernier sultan de Sambas, qui vit ses descendants au sixième degré.

On trouverait difficilement dans le monde entier un pays plus fertile que Bornéo. La végétation y est d'une richesse extraordinaire, et tous les genres de culture y réussissent à merveille; mais la population, surtout celle de l'intérieur du pays, est complètement incivilisée. Les Dayaks ou habitants primitifs de l'île, dont les tribus nombreuses et indépendantes se tiennent le plus loin possible des habitants de la côte, sont féroces, sauvages et d'une paresse invincible. Chez les Dayaks, chaque district et même chaque village se maintient en état de guerre continuelle avec ses voisins, afin de pouvoir se procurer sans cesse des têtes humaines, indispensables à toutes leurs cérémo-

nies. Celle du mariage, entre autres, exige de l'époux, à titre de cadeaux de noces, deux têtes au moins qu'il lui faut conquérir. Un Dayak n'est compté au nombre des hommes de sa tribu, et il ne peut obtenir la main de celle qu'il aime, qu'en montrant plusieurs de ces hideux trophées; leur nombre augmente sa réputation de bravoure : en montre-t-il plus que tous les autres? à l'instant, et d'un accord unanime, il est proclamé chef de sa tribu. Tous ces crânes ne sont pas obtenus à la guerre ou dans des combats singuliers; on ne s'enquiert pas de leur origine, et peu importe qu'ils soient dus à la bravoure personnelle, à la ruse ou à la perfidie. A la moindre discussion avec un individu d'une tribu différente de la sienne, le Dayak le guette lâchement; s'il a le bonheur de surprendre son ennemi, il lui tranche la tête et la porte ensuite en triomphe aux siens, qui le reçoivent comme un vainqueur digne des plus grands éloges. Ces crânes forment la partie la plus précieuse de l'héritage qu'un Dayak laisse à ses enfants; il s'imagine qu'à sa mort, ceux dont il a coupé les têtes et dévoré les membres (car il est aussi anthropophage) le soutiendront dans le chemin difficile qui conduit à une autre vie.

Le Dayak est tatoué de la tête aux pieds; mais ce qui le rend hideux, ce sont ses oreilles, dont la partie inférieure est percée d'un trou qui s'agrandit graduellement par le poids des ornements qu'il y fait entrer et qui descendent jusqu'à l'épaule. Sa couleur est cuivrée, ses cheveux sont lisses, et sa physionomie semblable à celle du Malais. Ses armes sont le *parang*, sabre d'un tranchant excellent, très-lourd et recourbé dans le sens du plat de la lame, un poignard très-petit, une lance dont le manche est une sarbacane en bois de fer, et qui lui sert à envoyer des flèches empoisonnées; un bouclier de forme longue et étroite complète son équipement de guerre. Les Dayaks ont

quelques idées confuses d'un Être suprême; ils croient même, assure-t-on, à l'immortalité de l'âme. Ils n'admettent pas la polygamie comme les mahométans. Les tribus plus rapprochees des bords de la mer, habités par des Malais, des Arabes et des Chinois, sont un peu plus civilisées; les individus en sont moins paresseux et d'une saleté moins révoltante que ceux de l'intérieur de l'île. De l'union de leurs filles avec ces étrangers est issue une race plus belle et plus intelligente que celle des habitants primitifs de Bornéo; les plus industrieux habitent des cases spacieuses construites sur des piliers, où ils se renferment en grand nombre, afin de pouvoir s'y défendre contre les attaques de leurs voisins; les autres ont pour asile les cavernes et les troncs d'arbres, et pour nourriture des racines, des reptiles ou d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse. Parmi ces derniers, une caste, appelée *Pari*, se rapproche encore plus de la brute, et me semble mériter bien mieux la qualification d'orang-outang que le singe à qui l'on a donné ce nom. Ces monstres à forme humaine inspirent la plus grande terreur aux Dayaks, qui leur attribuent une force et une adresse extraordinaires.

J'ai dit plus haut qu'il n'existait pas de sol plus fertile que celui de Bornéo, et n'est-ce pas une chose digne de fixer l'attention d'un penseur, que cette terre si fertile ait produit la race d'hommes la plus féroce?

Je crois aussi pouvoir affirmer qu'il n'existe pas de pays qui possède autant de richesses minérales. On y trouve en effet des diamants, de l'or, de l'étain, du fer, de l'antimoine, et peut-être aussi du plomb. Il ne faut pas oublier qu'aucun géologue ou minéralogiste n'a encore exploité ce pays, et que des recherches intelligentes ne pourraient manquer de faire connaître le gisement de minéraux inconnus jusqu'à présent. Malgré toutes les

difficultés que rencontrerait l'exécution d'un semblable projet, le gouvernement français devrait envoyer une expédition scientifique à *Bornéo*, et même s'établir sur un des points de la côte Nord-Est de cette grande terre, près du détroit de Macassar. J'ai indiqué la ligne d'établissements qu'il serait nécessaire de créer pour relier *Bornéo* avec les îles Marquises. Je reviendrai un jour sur ce sujet, et je trouverai, je l'espère, de la sympathie dans notre France maritime!

A Martapoera, ancienne résidence des sultans, les [illegible] exploitent presque toutes les mines de diamants du voisinage. Ce travail se fait d'une manière très-pénible. Par suite de leur complète ignorance de la science hydraulique, ils emploient plus de temps à sécher ces mines, profondes à peine de quinze à vingt toises, que pour faire le travail le plus important, qui consiste à retirer les terres et à les laver ensuite pour en extraire les diamants. Disposés par échelons les uns au-dessus des autres, sur trois ou quatre hommes de front, et faisant face à ceux des étages inférieurs, ils se passent de main en main des seaux, contenant d'abord de l'eau, puis, quand celle-ci est épuisée, la terre de la mine. L'abondance des pluies presque journalières qui inondent ce pays les empêche souvent d'effectuer la première partie de ce travail.

Le terrain où se trouve le diamant se reconnaît à une superficie couverte de cailloux blancs et transparents; la terre est blanchâtre, et l'eau qui y séjourne prend une teinte verdâtre sur les bords. Cette terre, qui contient aussi de l'or très-fin, est peu favorable à la végétation, et ne donne naissance qu'à un petit nombre d'arbres chétifs et rabougris.

Puisque je viens de parler de Martapoera, j'ajouterai qu'on y voit encore l'ancien *dalom* ou palais du sultan, grand édifice en bois, orné à l'intérieur de belles sculptures peintes et dorées. Il

tombe en ruines, et n'est plus habité par les princes de cette contrée, que la politique refoule dans l'intérieur à mesure que les progrès des établissements hollandais se font sentir. La vie que mènent ces princes est presque nomade, et leurs principaux meubles consistent en nombreux coffres portatifs dans lesquels ils renferment leurs richesses afin de pouvoir déménager en un instant, ce qui leur arrive si fréquemment, qu'il est fort difficile de savoir où les rencontrer. Aussi, en général, l'extérieur de leurs demeures laisse-t-il peu deviner la résidence d'un souverain. Ce sont pour la plupart de simples cases, ne différant de celles de leurs sujets que par la grandeur. L'intérieur toutefois en est fort somptueux. Dans de grandes salles dont les murs sont recouverts de soie et d'or, ces princes se montrent les possesseurs des mines de diamants par la profusion avec laquelle ils en étalent les plus beaux produits aux jours de fête ou de représentation; occasion où le spectateur voit se réaliser en ce genre les merveilles des *Mille et une Nuits*. Les membres de la famille du souverain sont alors couverts de diamants de la tête aux pieds, et ceux principalement qui exécutent des danses de caractère en ont sur la tête en telle abondance, qu'on croirait voir les guirlandes de fleurs blanches qui, chez les Malais, ornent la tête des nouveaux mariés et retombent en festons sur leurs épaules. Ces diamants sont encore bruts. Les Bouguis, qui en font une des branches les plus lucratives de leur commerce, empêchent par tous les moyens possibles les Européens d'arriver sur ces marchés. Cependant quelques traitants hollandais et surtout chinois, établis à Benjar-Massing, y ont fait de grandes fortunes.

Sur les côtes de Bornéo on pêche des perles, des tortues à écaille et du tripang; les autres productions de l'île sont : du poivre, du camphre, du benjoin, des rotins, des nids d'oiseaux, du riz, du café, du sucre et du coton. N'oublions pas la viande

de cerf séchée, ainsi que les cornes et les nerfs de cet animal, qui constituent un article important d'exportation pour le commerce de la Chine.

J'ai dit, je crois, que les possessions territoriales de la Hollande à Bornéo étaient situées sur la côte occidentale et à Benjar-Massing. Les principaux districts dont est composée aujourd'hui la juridiction de l'établissement de la côte occidentale sont, en commençant par le Nord et en suivant au Midi :

1° Les états du sultan de Sambas, et ceux de quelques petits princes exerçant le métier de pirates, et à peu près indépendants; ils occupent le nord de ce pays : dans l'intérieur se trouvent les cantons à mines de Semini et de Lara. Le chef-lieu de cette contrée est Sambas, situé à quinze lieues environ de l'embouchure de la rivière du même nom ;

2° Les états de Mumpauwa, qui s'étendent fort loin dans l'intérieur et renferment les cantons à mines d'or de Montrado et Mandor ;

3° Pontianak ou Pontianek, à l'embouchure du fleuve de ce nom. Cette principauté fut formée, vers le milieu du siècle précédent, par un Arabe nommé Abdul-Rahman, dont les descendants ont été maintenus au pouvoir par la compagnie des Indes néerlandaises;

4° Les états de Landak et ceux de Sangon, à l'Est des provinces déjà nommées;

5° Le pays de Simpang, appartenant à un prince vassal de Matan;

6° Les états de Matan ou l'ancien empire de Succadana; le chef-lieu de ce pays, aujourd'hui dans l'intérieur des terres, était autrefois la ville de Succadana;

7° Les états du prince de Kandawagan, vassal aussi du sultan de Matan.

La population de ces districts, qui forment la résidence hollandaise sur la côte occidentale de Bornéo, s'élève, suivant le comte de Hogendorp, à 380,000 Dayaks, 138,000 Malais, Arabes et autres colons orientaux, et 27,000 Chinois; en tout 545,000 âmes. Bien entendu que ce chiffre n'est qu'approximatif, surtout à l'égard des Dayaks de l'intérieur, dont il serait fort difficile ou plutôt impossible de faire un recensement exact.

Quant à l'établissement hollandais de la partie Sud de Bornéo, il est formé par les états du sultan de Benjar-Massing et par les districts appartenant au gouvernement, depuis la cession qui en fut faite en 1787. Ses principales subdivisions sont, le long de la côte : les districts de Komany, de Pambouan, de Mandawa, le grand et le petit Dayak, Benjar et la presqu'île formée par l'extrémité du côté Sud-Est de Bornéo; dans l'intérieur : les districts de Tatas, de Marta-Poura, de Karang-Intang, de Doukon-Kanang, de Doukon-Kirie, ainsi que le Douson, nom que l'on donne en général au pays situé à l'intérieur de chaque côté de la grande rivière.

La population indigène de Benjar-Massing se divise en deux classes principales : les Dayaks de l'intérieur, qui ont conservé la religion, les mœurs et les usages de leurs ancêtres, et les Dayaks-Bengarins, qui ont adopté l'islamisme et se sont rapprochés des côtes. Ici, du reste, comme dans le pays de Pontianak, les bords de la mer sont habités par des Malais, des Bouguis, des Arabes et des Chinois. Benjar-Massing était, vers la fin du quatorzième siècle, une dépendance de l'empire de Madza-Palut, et gouvernée par des princes javanais. En reconnaissance des services que la compagnie hollandaise lui rendit, le sultan céda à la compagnie, en toute souveraineté, tous ces états, en l'an 1787. Il ne les reprenait d'elle qu'à titre de fief

héréditaire, à l'exception de quelques districts sur la côte et de la moitié du Donson, que la compagnie se réserva. Les mines de Doukon-Kanang et de Doukon-Kirie demeurèrent la possession exclusive du prince. Mais bientôt celui-ci, qui ne se souciait guère du bien-être de ses sujets, habitué qu'il était à disposer de la façon la plus arbitraire de leurs biens et de leurs personnes, se vit frustré dans ses espérances, lorsqu'au lieu d'une compagnie ne s'occupant que de commerce et ne contrôlant point ses actions, il rencontra un gouvernement libéral mais ferme qui prenait à cœur les intérêts des peuples aussi bien que ceux des souverains. De là, des discussions et des embarras continuels qui entravèrent la marche des affaires, et rendirent nécessaires, à différentes reprises, l'envoi de commissions extraordinaires et la conclusion d'un nouveau traité plus explicite et qui plaçait les indigènes sous la protection immédiate du gouvernement hollandais.

« En dépit de la tenace résistance, dit Hogendorp, et des difficultés sans nombre que l'administration locale dut éprouver à Benjar-Massing, les revenus du gouvernement s'accrurent sensiblement, et la population indigène commença à jouir d'une sûreté et d'une prospérité inconnues jusqu'alors; enfin tout semblait présager que non-seulement cet établissement colonial couvrirait bientôt, par ses ressources, les frais de son administration, mais qu'il donnerait encore des avantages réels au trésor de l'état. En 1822, les différentes recettes s'élevèrent à la somme de 171,928 fl., dans laquelle les droits d'entrée et de sortie figurent pour 39,385 fl.; et dans cette même année, les dépenses de cette administration ne s'élevèrent qu'à 134,828 fl.; ce qui donne un excédant de 37,100 fl. »

On a considérablement réduit, en 1826, le personnel de l'administration à Benjar-Massing. Selon l'*Almanach de Batavia*,

de 1827, il n'y avait plus à cette époque, à Benjar-Massing, qu'un résident assisté d'un commis et d'un contrôleur des revenus territoriaux.

La capitale de l'île, la ville de Bornéo, que quelques voyageurs ont comparée à Venise, est située dans un marais, à douze milles environ de l'embouchure du fleuve qui porte son nom. Les maisons sont construites sur pilotis, et pour aller de l'une à l'autre on se sert de barques. La population, composée en grande partie de Malais et de Dayaks musulmans, ne s'élève pas au-dessus de 10 à 12,000 habitants, dont un grand nombre passent leur vie sur les eaux, logés dans des bateaux comme les Chinois de l'entrée de la rivière de Canton. La ville de Bornéo est la plus commerçante de l'île; elle exporte annuellement beaucoup de camphre, d'or en poudre, de cire, d'ivoire, de pierres précieuses, ainsi que du poivre, du riz, du sagou, des bois de construction et d'ébénisterie. En échange, les Philippines, le Bengale, la côte de Coromandel, Bombay, Madras, Sumatra, les Moluques et l'Europe, par Sincapour, lui envoient un grand nombre de leurs articles d'exportation. Ce commerce pourrait devenir plus important; mais la férocité des habitants de Bornéo, leur amour de la piraterie, et l'appui que leur prêtent les Bouguis et les Chinois, toujours prêts à favoriser leur brigandage dans un intérêt privé, nuisent singulièrement à ses progrès. Les souffrances inouïes auxquelles fut condamné l'Anglais Bulton sont en effet peu propres à encourager ceux que l'appât du gain pousserait à suivre son exemple.

Nous l'avons laissé s'embarquant pour Bornéo avec une riche cargaison de marchandises et une cargaison plus riche encore d'espérance. Avant de toucher la terre, il était l'homme du monde le plus heureux; la perspective la plus brillante s'offrait à lui : les diamants de l'île Bornéo ne sortaient pas de son

esprit; il les voyait, les touchait, les comptait, sûr à l'avance que les Bouguis s'estimeraient trop heureux de lui abandonner bon nombre de ces pierres précieuses contre quelques-unes de ses marchandises. Son rêve était brillant, mais le réveil fut terrible.

A peine arrivé à Bornéo, Bulton se vit peu à peu dépouillé par les Bouguis de toute sa cargaison, dont la valeur, je l'ai dit, ne s'élevait pas à moins de trente mille piastres. Il fut la victime d'emprunts continuels, de promesses fallacieuses, de véritables vols dont se rendaient coupables les chefs et leurs esclaves eux-mêmes. Enfin les menaces et les mauvais traitements devinrent de plus en plus fréquents, à mesure que Bulton devenait plus pauvre. Quelque dure que fût cette perte, elle n'était rien pourtant en comparaison de celle qui attendait le malheureux Anglais, qui eut bientôt la douleur de se voir privé de sa liberté, et vendu par ses hôtes déloyaux à un prince dayak de l'intérieur de l'île. Conduit vers son maître, de bourgade en bourgade, réduit souvent à se nourrir des restes de ses conducteurs et de quelques fruits sauvages, marchant à pied, jour et nuit, dans des sentiers impraticables pour un Européen, il n'arriva au terme de son triste voyage qu'après avoir arrosé de ses larmes et de son sang une route qu'il parcourait en esclave.

La case du chef dayak était située au milieu d'une centaine d'autres d'une apparence assez piètre et bâties sur des pilotis de quelques mètres de hauteur. Les individus composant ce triste village étaient d'un aspect repoussant et ressemblaient plutôt à des singes qu'à des hommes. A peine Bulton fut-il aperçu par eux qu'ils se jetèrent sur lui comme des forcenés, et se mirent à le dépouiller avec une prestesse merveilleuse des quelques lambeaux de vêtements qu'il n'avait pas laissés aux ronces du chemin. En

quelques secondes, le prisonnier se trouva complétement nu, et c'est en cet état qu'il fut présenté au prince dayak, aux moindres volontés duquel il devait se soumettre désormais. Celui-ci l'examina avec l'attention scrupuleuse d'un négociant qui commente sa marchandise, et parut assez satisfait de son marché. Il donna aux Bouguis qui le lui avaient amené une assez grande quantité de benjoin et quelques pierres de mince valeur. Ce prince n'était guère plus propre et plus avenant que ses sujets. Il portait sur la tête une espèce de diadème de plumes de paon ; ses bras et ses jambes étaient cerclés d'épais anneaux d'or massif. On remarquait encore en lui cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et la plus féroce cruauté était empreinte sur ses traits durs et repoussants.

Bulton fut tout d'abord employé aux travaux les plus pénibles. Son maître faisait exploiter des mines de diamant dans le voisinage : ce fut là qu'il fut condamné à user ses forces. Hélas! ces diamants dont il avait rêvé la possession, il les voyait maintenant, il les touchait du matin au soir, et il les eût tous donnés avec ivresse pour une heure de liberté, pour entendre un seul instant une autre voix que celle des Dayaks sanguinaires et indomptés avec lesquels il lui fallait vivre à l'avenir. J'ai dit que ce peuple est essentiellement guerrier et sans cesse en alerte contre les attaques de ses voisins. La nuit venue, chefs et subordonnés se rendaient dans une même case et y couchaient à côté de leurs armes. Là, Bulton, dont le sommeil fuyait les paupières, entendait ses maîtres combiner leurs expéditions meurtrières, préparer leurs massacres, et parfois il était témoin de leurs sacrifices humains. Parvenait-il à s'endormir? — des images de mort venaient voltiger autour de sa couche, et il se réveillait baigné de sueur, dans un état voisin du délire.

Bulton résolut de s'affranchir à tout prix de cette horrible

existence. Un jour que ses geôliers se relâchaient un peu de leur surveillance, il prit avec lui une petite provision de riz et de maïs, s'arma d'un sabre, d'un kris, et se lança résolument dans la forêt, à la recherche de quelque tribu moins barbare. Le soir venu, notre intrépide Anglais s'abrita sous les branches touffues d'un multipliant. Dès que le jour parut, il se remit en marche, le cœur partagé entre l'espoir de recouvrer sa liberté et la crainte de retomber dans les mains de ses bourreaux. Quelle ne fut pas sa joie en découvrant bientôt un petit sentier distinctement tracé et qui semblait avoir été foulé par des pas d'hommes!

Mais quel est cet individu velu de la tête aux pieds qui s'avance tout à coup, armé d'un bâton noueux, à la rencontre de Bulton? — Est-ce un homme? Est-ce un animal? — C'est l'un et l'autre à la fois, c'est le redoutable orang-outang, cet homme des bois qui marche comme l'homme, pense peut-être aussi comme l'homme, mais à coup sûr est doué de plus de malice et de prévoyance que le ciel n'en a départi à quelques-uns des hommes. C'est dans les immenses forêts de Bornéo et de quelques îles malaises, que ce roi des singes a établi son empire. Les individus de cette nombreuse famille n'ont de courage et d'audace que lorsqu'ils sont réunis en grand nombre ou quand la faim les pousse. Mais l'orang-outang fait exception à cette règle; seul il se glisse furtivement auprès des habitations qu'il dévaste; seul, sans autre protection que le tronc de l'arbre dont il se fait un rempart, les haies touffues qui le dérobent aux regards, et la branche qui lui sert d'arme et de soutien, il ne craint point d'attaquer l'homme que défendent un sabre tranchant, un poignard, des pistolets, un fusil. A son approche, le buffle redouté, l'éléphant, ce colosse des forêts, s'éloignent frappés de terreur.

COMBAT DE L'ANGLAIS BOULTON

avec un Orang-Outang à Bornéo.

YORK
LIBRARY
AND
FOUNDATIONS

La situation était critique pour Bulton; tuer l'orang-outang ou être tué par lui, telle était l'alternative qui s'offrait à lui. Sa détermination est bientôt prise; il tire son sabre, arme sa main gauche de son kris, et court sur l'animal, qui d'un bond évite facilement son atteinte, devient à son tour l'agresseur, fait le moulinet avec son bâton noueux, et menace à la fois la tête et les jambes de l'Anglais. Il saute, bondit, paraît, disparaît, et par la prestesse de ses mouvements échappe aux coups de son ennemi, qui frappe dans le vide. Bulton est épuisé; la sueur coule de son front, ses forces vont bientôt l'abandonner; l'orang-outang n'est pas blessé, il paraît même plus agile et plus dispos que jamais. A tout prix, il faut terminer la lutte. Bulton appelle la ruse à son aide; il feint de fuir, et au moment où l'orang-outang se précipite sur lui, espérant une facile victoire, il se retourne brusquement et parvient à lui entamer l'épaule d'un violent coup de sabre. L'animal blessé rugit; des éclairs jaillissent de ses yeux. Dans sa fureur, dans sa soif d'une prompte vengeance, il oublie toute prudence, il jette son bâton; ses robustes mains, ses crocs tranchants lui suffiront pour déchirer son ennemi, sur lequel il se rue et qu'il saisit à bras le corps. Homme et bête roulent tous deux par terre; un instant le silence de la forêt n'est rompu que par la respiration pressée des deux combattants qui se pressent, se tordent dans une étreinte convulsive et au milieu d'un nuage de poussière : la brute va sans doute avoir l'avantage sur l'être doué de raison. Mais non; cet épouvantable cri d'agonie qui ébranle subitement les voûtes de la forêt et que répètent les échos lointains n'est pas celui d'un homme, il est poussé par l'orang-outang, dont le cœur vient d'être labouré par le poignard de Bulton. Ses bras n'ont plus la force de serrer son ennemi, il va mourir; mais avant de se fermer à jamais, ses yeux se fixent avec une

indicible joie sur l'Anglais, étendu lui-même sans mouvement au milieu d'une mare de sang.

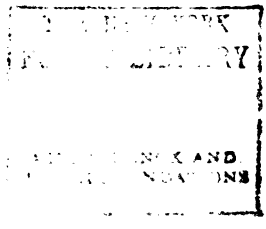
Quelle ne fut pas l'horreur de Bulton, lorsqu'à son réveil il se vit couché dans la case des cruels Dayaks, à la tyrannie desquels il avait voulu se soustraire! Il maudit le sort qui l'avait favorisé dans son combat. Dans son désespoir, il eût préféré devenir, à la place de l'orang-outang, la pâture des bêtes féroces, plutôt que de retomber au pouvoir de cette peuplade sanguinaire, qui ne l'avait probablement rappelé à la vie que pour la lui rendre plus affreuse encore. Quelques jours après, lorsqu'il fut en état de marcher, Bulton se vit conduit vers une estrade construite sur pilotis, et sur laquelle on lui fit signe de monter. Sa faiblesse ne lui permettant pas d'obéir à cet ordre, un des cannibales s'élança, le chargea sur ses épaules, et l'eut bien vite placé au pied du poteau. Autour de lui se formaient des groupes impatients : Bulton frissonne; il comprend que sa mort est résolue, et quelle mort! car les anthropophages ne veulent pas que leur victime succombe trop précipitamment; il leur faut à eux les larmes, la rage, les cris de désespoir et d'agonie du prisonnier. Après des danses et des jeux de toutes sortes, le prisonnier vit s'approcher de lui un individu d'une figure encore plus sinistre que les autres, et dont les membres étaient couverts de dessins fantastiques : c'était le bourreau. Bulton ferma les yeux, et recommandant son âme à Dieu, il se prépara à recevoir le coup fatal. Déjà le fer est levé; quelques secondes encore, et toute la horde va se ruer comme une meute affamée sur les membres palpitants du malheureux Anglais. Tout-à-coup une femme jeune, belle, presque nue, s'élance d'un bond sur l'estrade, et plaçant une main sur la tête du condamné, elle repousse de l'autre le bourreau; puis, s'adressant à la foule, elle prononce quelques paroles.

BORNÉO

Exécution de l'Anglais Boulton

délivré par une jeune fille.

Voyages et Naufrages
Célèbres



Celle-ci s'écoule calme, silencieuse, et en donnant des témoignages non équivoques d'intérêt à celui qu'elle voulait dévorer un instant auparavant. Cette femme, qui vient d'arracher Bulton à une mort certaine et terrible, est l'enfant chéri de la tribu, c'est Zoïda, c'est la fille du maître de Bulton, du prince Makban. La peau blanche et la figure agréable du prisonnier quoique amaigrie par les souffrances ont produit une vive impression sur son cœur; et maintenant, par quelques mots entremêlés d'une pantomime expressive, elle lui fait comprendre ce que ses regards lui avaient appris.

A partir de ce moment, Bulton vécut en compagnie de sa libératrice, sous les yeux du prince dayak, qui ne dissimulait pas combien cette union lui était odieuse. Ce prince, moitié musulman, moitié idolâtre, possédait un chronomètre qui avait appartenu au major Muller. Pendant un voyage scientifique que celui-ci avait fait quelques années auparavant dans l'intérieur de Bornéo, il avait été assassiné avec les soldats européens qui l'accompagnaient. Le prince chargea Bulton de réparer ce chronomètre, qui ne marchait plus. Mais celui-ci, privé des outils nécessaires, ne put y réussir, et le sultan en conçut une telle haine contre lui, qu'il tenta à plusieurs reprises de l'empoisonner. Heureusement Zoïda veillait sur ses jours; son dévouement et son courage déjouaient les sinistres projets de son père. Grâce à elle, Bulton était toujours prévenu de la place où l'on avait jeté du poison dans le riz qui composait sa nourriture habituelle, et dont la présence était révélée par de petits grains noirs !...

Le prince vit dès lors que faire périr son esclave serait porter un coup trop sensible à sa fille, et cédant aux sollicitations pressantes et continuelles de Zoïda, il finit par permettre à Bulton de partir pour la rivière de Passir, avec un petit Dayak

que celui-ci avait racheté au moment où ce malheureux enfant allait être tué et mangé par ses vainqueurs. Bulton partit après avoir juré au sultan qu'il lui renverrait son chronomètre en bon état, guidé par l'enfant qui lui devait la liberté et la vie, et qui semblait lui avoir voué un attachement à toute épreuve. Après quelques heures de marche, grande fut la joie de notre aventurier en se voyant rejoint par sa douce compagne, par sa chère Zoïda, qui lui déclara qu'elle le suivrait au bout du monde, s'il le fallait, mais qu'elle ne pouvait plus désormais vivre sans lui. Bulton ne pouvait contrarier ses projets; la reconnaissance le forçait de l'accueillir et d'accepter cette nouvelle preuve de dévouement. Ils se remettent en route, l'espoir au cœur, et s'enfoncent plus avant dans l'immense désert de ces forêts éternelles.

Ici se présente un torrent qu'il faut traverser sur un tronc d'arbre, pont fragile jeté par la nature, ce sublime architecte dont l'œil ne s'est jamais trompé. Plus loin, les voyageurs sont arrêtés par des lianes immenses qui se croisent, se mêlent, se confondent, et semblent au premier abord leur opposer une barrière impénétrable. Mais l'énergie de la femme sauvage est là pour triompher de tous ces obstacles, et la petite troupe ne ralentit point sa course. Lorsqu'un orage terrible, épouvantable, un de ces orages si communs dans les contrées équatoriales, venait les assaillir, ils s'abritaient sous quelque arbre touffu ou se réfugiaient dans le creux d'un rocher: là, ils attendaient pour repartir que le ciel eût repris sa sérénité. De temps en temps on faisait halte; et Zoïda, s'accroupissant, plaçait son oreille sur le sol, afin de reconnaître si l'on n'entendait pas au loin des pas d'hommes, dont la rencontre dans ces forêts était cent fois plus à craindre que celle des bêtes féroces. La nuit venue, la plus grande prudence était nécessaire, et chacun à son tour faisait sentinelle pendant que ses compagnons prenaient

un peu de repos. Le jour, la chaleur était accablante, et sans le dôme de verdure qui les abritait ordinairement, ils n'auraient pu résister à l'ardeur des rayons du soleil tropical.

Un jour, la petite troupe s'égara dans son chemin, et se trouva aux abords d'un village dont les habitations étaient élevées sur pilotis, comme elles le sont presque toutes dans ces pays. A cette vue, Zoïda et le jeune Dayak donnèrent tous les signes de la plus grande terreur, et se portèrent aussitôt en arrière. Le village qu'on venait d'apercevoir était habité par une tribu ennemie, et s'ils étaient découverts, nul doute qu'ils ne terminassent en cet endroit leur pèlerinage. Après plusieurs heures de recherche, lorsque Zoïda et le Dayak eurent bien aspiré l'air comme des chiens de chasse prenant le vent, lorsqu'ils eurent examiné le sol avec la plus minutieuse attention, ils retrouvèrent le chemin que l'on aurait dû toujours suivre; plusieurs lieues avaient été faites en pure perte, et certes c'était là un sujet d'affliction. Le terme de ce pénible voyage était encore très-éloigné, et les vivres, aussi bien que les forces des malheureux voyageurs, commençaient à s'épuiser. Affreuse situation, que ne sauraient comprendre des gens qui voyagent dans notre vieille Europe!

Zoïda souffrait le plus de la fatigue et des privations auxquelles ils étaient condamnés. Une pâleur mortelle se voyait sur son front : il était évident que ses forces ne répondaient pas à son courage et à son dévouement; un jour encore elle put suivre ses deux compagnons, qui se privaient pour elle de leur portion de nourriture, et usaient le reste de leurs forces à la soutenir dans sa marche.

Le lendemain fut pour Bulton un jour de tristesse et de deuil. Zoïda ne pouvait aller plus loin : sa poitrine haletante, ses lèvres tremblantes et décolorées, ses yeux éteints, tout en elle annon-

çait une fin prochaine. Ses deux compagnons de voyage s'assirent auprès d'elle; Bulton la soutint dans ses bras, essaya de ranimer son courage, et lui donna tous les témoignages de la plus vive affection. Mais une fièvre ardente le dévorait lui-même; la dyssenterie lui retirait le peu de forces qui lui restaient. Il voyait s'éteindre celle qui avait donné sa vie pour lui, et pensait qu'il allait bientôt la rejoindre.

— Ma dernière heure est venue, dit la fille des forêts en jetant sur lui un dernier regard; poursuis ta route et ne t'inquiète pas de moi. Est-il un plus beau tombeau que la voûte du ciel avec ses étoiles étincelantes? Bulton répondit par des larmes à ces tristes paroles. — Adieu, continua Zoïda; bientôt tu verras tes frères. N'oublie pas la fille du prince dayak.

Quelques instants après, Zoïda rendait le dernier soupir; et Bulton, aidé du jeune sauvage, creusait dans le sable une tombe pour la plus dévouée des femmes.

La prédiction de Zoïda était juste : Bulton arriva bientôt à la rivière de Passir; mais dans quel état! La fatigue, les privations de toute espèce en avaient fait un véritable squelette, et il portait en lui le germe d'une horrible maladie qui faillit l'emporter au tombeau. De Passir il lui fallait aller à l'île de Célèbes, et c'était à Passir qu'il avait été vendu. Makban avait envoyé un Dayak pour annoncer au radjah l'arrivée de Bulton, et le prévenir que cet Anglais était chargé par lui d'une mission. Après un mois d'attente et de nouvelles souffrances, le radjah permit à Bulton de prendre passage sur un pros qui allait à Mandhar; c'était le terme de ses infortunes. Bulton se fit réclamer par le gouverneur général des Moluques, et trois mois après il put gagner Macassar, où j'eus le plaisir de le voir et de l'entendre faire le récit de ses aventures.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Commerce des esclaves. — Nids d'oiseaux. — Départ de Macassar. — Rencontre d'une goëlette hollandaise. — Combat avec les pirates malais. — Relâche dans l'île de Bourou. — Aspect du pays. — Les habitants. — Arrivée à Ternate.

Le principal commerce de Macassar était autrefois celui des esclaves que les Bouguis venaient y vendre. De là, on les conduisait sur les marchés de Java, où ils étaient employés aux travaux agricoles. Ce commerce, auquel la prohibition de la traite a porté le coup le plus sensible, est réduit maintenant au cabotage des Bouguis, à l'arrivée annuelle d'une jonque chinoise d'Emouy, à la pêche des holoturies, que les Bouguis vont chercher dans le golfe de Carpenteria, sur la côte de la Nouvelle-Hollande et dans le détroit de Torrès, et enfin à la vente des nids d'oiseaux, sarang-bourong, construits par une espèce d'hirondelle (hirundo esculenta) qu'on trouve en grande quantité dans tout l'archipel d'Asie.

Ces oiseaux placent leurs nids au milieu des rochers, sur les bords de la mer, dans les endroits les plus escarpés, ce qui en rend la recherche fort dangereuse. Ils les construisent, dit-on, avec l'écume de la mer, ou plutôt avec une glu provenant de la digestion de la plante marine appelée agal-agal, laquelle mise en infusion produit une fort belle gelée.

C'est en Chine que se consomment principalement ces nids, auxquels les Chinois accordent, outre une puissante vertu aphrodisiaque, celle plus précieuse encore de prolonger la vie. Il est peu de Chinois riches, habitués à fumer l'opium, qui

n'en mangent au moins une fois par jour, soit en soupe, soit au sucre candi ou avec des blancs de volaille, pour rétablir leurs forces détruites par ce poison. Ils les assaisonnent avec des épices pour en relever la saveur, assez fade par elle-même.

Ces nids se vendent à Canton de 25 à 40 piastres le catty, soit environ de 125 à 200 francs la livre. Les qualités ordinaires, et ce sont les plus nombreuses, ne vont pas au-dessous de 150 à 500 piastres le picle, ou de 6 à 25 francs la livre.

Les Chinois n'attribuent aucune vertu aux nids noirs, vieux et remplis d'ordures. Il paraît que ce sont ceux dans lesquels l'oiseau a pondu et couvé ses œufs. Les nids de première qualité sont blancs, transparents, et les marchands ont soin d'en enlever le plus léger duvet. J'ai acheté à Holo plus de cinq picles de nids blancs et près de cinquante picles de nids noirs.

Quelques jours avant mon départ de Macassar, une embarcation de la marine coloniale vint annoncer que des pros de pirates illanous s'étaient montrés dans le détroit de Salayer. Les conseillers foisonnèrent aussitôt. On m'engageait à ne pas continuer mon voyage par le Sud, tout en convenant du reste que si je passais dans cette saison par le détroit de Macassar, en remontant au Nord, je m'exposais à rencontrer des vents variables, des calmes et des forbans bien plus redoutables encore. Quelque désagréable que fût pour moi la perspective de tomber entre les mains des Illanous, je ne pouvais retarder plus long-temps mon départ, et je me déterminai à poursuivre ma route par les Moluques, ainsi que je l'avais d'abord arrêté. Je fis donc mes adieux à MM. de Vosmaer et Degrave, ainsi qu'au major, au docteur et au gouverneur, qui me donnèrent des lettres de recommandation pour les résidents des Moluques. J'installai mon navire parfaitement, et je mis à la voile, emportant avec moi bon nombre d'armes pour la fabrication des-

quelles la ville de Macassar jouit d'une grande réputation. Ces armes consistent principalement dans des kris et des lances. Le fer de ces lances ne dépasse pas six à dix pouces de longueur, il est plat et tranchant des deux côtés. Quant au prix, il varie à l'infini, selon le soin plus ou moins grand apporté à leur confection, et surtout en raison du fini et de la richesse de leur monture, qui est en cuivre, en argent ciselé et parfois en or. Le manche est en bois de palmier, sa longueur varie de six à huit pieds. Une queue de cheval, teinte en différentes nuances, mais surtout en rouge, est artistement enroulee au bas de la lance et lui donne une grande élégance. Rien de joli comme l'effet produit par cette queue, lorsque le cavalier macassar galope avec sa lance renversée, la pointe dirigée vers la terre et enfermée dans un étui de bois fixé à l'étrier.

Les kris ont deux formes différentes; les uns sont droits ou légèrement recourbés, les autres se contournent en replis tortueux. Rien qu'en le regardant, on sait de suite de combien de couches de fer la lame d'un kris est composée; plus ce nombre est grand, plus le prix de l'arme est élevé. Le manche et le fourreau en augmentent aussi la valeur. Une poignée en ivoire, artistement sculptée ou enrichie de dorures, un fourreau d'or ou d'argent ciselé ou repoussé, ou de bois jaune ou rouge, bien poli, en peuvent doubler le prix, et l'élever parfois jusqu'à cent cinquante francs et plus. Telle est l'arme. Pour s'en servir, on saisit délicatement entre l'index et le pouce la lame de son kris de manière à en diriger sûrement le coup, et l'on appuie la paume de la main sur la poignée, dont la forme recourbée ne varie jamais; puis l'on pousse au cœur de son ennemi; et à moins qu'il n'y mette une bien mauvaise volonté, il est assuré d'aller dans l'autre monde, fût-il le plus robuste échantillon de ce qu'on est convenu d'appeler le chef-d'œuvre

de la création. On fabrique encore à Macassar un grand nombre de couteaux à ventre renflé, renfermés dans des gaînes de bois, et qui servent aux indigènes dans presque tous leurs travaux; c'est le machète américain, le bolo des Philippines.

Le vent n'avait pas encore cessé de m'être favorable, et j'arrivai avec facilité jusqu'à la hauteur de l'établissement de Bonthain. Là, un vent d'Est très-violent me surprit, et m'obligea à louvoyer pendant plusieurs jours. Chaque nuit, nous étions assaillis par des orages terribles accompagnés de pluie, pendant lesquels *la Soledad* faillit sombrer vingt fois. Heureusement des courants me firent franchir ce passage en dépit des vents contraires, et je pus gagner les Moluques. Les premières terres de cet archipel que nous aperçûmes furent les îles de Bouton, voisines de la côte méridionale de Célèbes, et dont le radjah est vassal des Hollandais. Un canal, large de quelques milles, dans lequel nous courûmes des bordées, sépare les îles Bouton du groupe des îles Toukan-Bessy, et Wangi-Wangi, archipel en miniature, formé d'une immense quantité de petites îles, d'îlots et de rochers, qui apparaissent sous les formes les plus bizarres. La plupart de ces îles sont basses et couvertes de beaux ombrages; mais l'approche en est dangereuse, parce qu'elles sont entourées de récifs qui s'avancent au loin dans la mer.

Entre Bouton et les Toukan-Bessy, nous distinguâmes une goëlette moins grande que *la Soledad* qui s'avançait à notre rencontre. Bientôt nous fûmes à portée de la voix. Le capitaine me héla en anglais, et m'annonça qu'il avait aperçu, la veille, un grand nombre de pros qui avaient paru vouloir l'attaquer; mais que, favorisé par le vent, il était parvenu à leur échapper. La goëlette venait de Java et se rendait à Amboine. Craignant quelque nouvelle rencontre, le capitaine me demanda à naviguer de conserve avec moi, proposition que j'acceptai de grand cœur.

La mer était très-belle; les deux bâtiments purent donc s'approcher, et nous eûmes tout le loisir de causer, après avoir pris toutefois les dispositions nécessaires pour nous défendre contre les pirates, dans le cas où ils viendraient nous attaquer.

Le soleil allait se coucher dans toute sa splendeur tropicale; nous marchions côte à côte, et déjà nous allions doubler la pointe Kanory de Bouton, lorsqu'une armée de pros se montre tout-à-coup à l'horizon; presque au même moment la brise fléchit. Cette circonstance pouvait nous devenir fatale, nous le savions; le vent nous laissait maîtres de nos manœuvres, et nous permettait de nous servir utilement de notre artillerie; tandis que dans le calme les pirates pouvaient impunément nous entourer et nous lancer une grêle de flèches et de javelots de bambou, dont les pointes durcies au feu entrent profondément dans les chairs, où elles se brisent et occasionnent des blessures dangereuses, souvent même mortelles, car elles sont pour la plupart empoisonnées.

Nous passâmes la nuit dans l'attente; le lendemain, les premiers rayons du soleil nous montrèrent les pros, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus être mises en doute. Le calme continuait toujours; il fallait prendre bravement son parti et se préparer à une vigoureuse défense. Nous fîmes couvrir nos ponts avec nos tentes, afin que les flèches et les javelots restassent accrochés dans ce réseau de toile et ne pussent exercer leur effet meurtrier. Presqu'au même moment, la goëlette hollandaise se sépara de *la Soledad*, et cédant au courant qui l'entraînait, je la vis, à mon grand effroi, dériver sur un îlot de rochers, où elle courait risque de se briser. Pendant ce temps, les pros malais s'avançaient toujours, resserrant de plus en plus le cercle dans lequel ils l'avaient enveloppée, et se préparaient à sauter à l'abordage, malgré le feu bien nourri de sa mous-

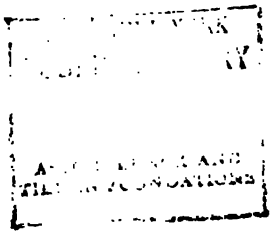
queterie et de ses canons. Mais je dus bientôt détourner mes regards de cette scène, pour m'occuper exclusivement de la défense de mon navire, contre lequel s'avançait en bon ordre toute une division de pirates.

Le branle-bas général de combat est commandé; tout le monde est à son poste. Les canonniers, la mèche à la main, n'attendent que le signal pour mettre le feu à leurs pièces. Dans la hune de misaine et sur les lices, des espingoles et des pierriers présentent leurs gueules menaçantes.

Pas un cri, pas une parole; partout sur mon bord règne un silence solennel; on dirait que, prévoyant la scène terrible qui va se passer, et le danger que nous courons, chacun de nous éprouve le besoin de faire un retour sur lui-même. Mon air calme et assuré, d'ailleurs, remplit mon équipage de confiance; et je lis dans les yeux de tous mes matelots la volonté de vendre chèrement leur vie.

Arrivés à une certaine distance de nous, les Malais s'arrêtent et paraissent se consulter un moment. Puis, forçant de rames, ils se disposent à nous entourer, afin de nous attaquer de tous les côtés à la fois. Placé sur la demi-dunette, ma longue-vue à la main, j'examine les forces des ennemis, et je jette malgré moi un dernier regard sur mon infortuné compagnon de route, que je crois à l'agonie. Trente pros nous entourent, et pas un souffle de vent pour nous aider à diriger sûrement nos coups. Cette pensée me serre le cœur; car une fausse manœuvre, je le sais, peut nous perdre et nous faire tomber au pouvoir des Malais, qui continuaient à s'avancer, bien qu'ils fussent étonnés de nous voir si tranquilles; en effet, pas une amorce n'a encore été brûlée.

Qu'on se figure ma joie lorsque je vois tout-à-coup nos voiles supérieures se gonfler sous l'influence de la brise! La goëlette



ILES MOLUQUES.

Combat de la Soledad et de sa conserve

Voyage de Dauphin

obéit au gouvernail, nous pouvons songer à nous défendre! Je laisse alors arriver sur bâbord, et prenant le cordon de pros en enfilade, je les salue de toute ma bordée de tribord. Cela fait, je loffe tout aussitôt et leur envoie ma bordée de bâbord. Un plein succès couronne ces deux manœuvres; dix pros sont culbutés et mis en pièces. Au silence solennel qui régnait quelques instants auparavant succède un épouvantable vacarme; on n'entend que cris de confusion et de détresse. Dans la mer apparaissent de grandes taches de sang, et sa surface est couverte de débris. Tandis qu'on recharge nos caronnades, une décharge de notre mousqueterie achève de porter le désordre dans les rangs des Malais, qui s'éloignent à force de rames.

Tout danger paraît avoir disparu pour mon équipage. Je puis songer à la goëlette hollandaise, dont le sort me donnait les plus vives inquiétudes, et voler à son secours! La brise est faite : je laisse porter immédiatement sur elle. Mais cette manœuvre, dictée par l'humanité, va peut-être me devenir fatale; car le calme me reprend bientôt. Abrité par la terre, je vois la brise sillonner les vagues à quelques encâblures de *la Soledad*, et nos voiles tomber le long des mâts! Les Illanons dont les pros n'ont pas été détruits reviennent à la charge; ils veulent venger la mort de leurs compagnons, et font pleuvoir sur nous une grêle de flèches et de javelots. L'épouvante s'empare de mes matelots; les uns se défendent faiblement, les autres vont chercher un abri sous la chaloupe, effrayés qu'ils sont par les balles que leur envoient les rantakas des pirates, et ne songeant pas au danger bien plus terrible dont les menace un combat à l'arme blanche. Que pouvions-nous contre ces furieux s'ils parvenaient à monter à bord? Leur multitude aura bon marché d'un équipage composé de dix-neuf individus, dont trois Européens. Cette réflexion ne m'empêche pas de me préparer à les recevoir.

J'exhorte tout mon monde, et parviens à faire passer dans l'âme de chacun quelques étincelles du feu qui m'anime. On est décidé à se faire tuer plutôt que de se rendre. Quelques instants encore, et nous allons avoir à leur tenir tête sur notre pont. Tout-à-coup la brise se fait de nouveau sentir, nos voiles s'enflent, et je vois la goëlette hollandaise qui s'avance rapidement vers nous. Nous étions sauvés! Les Malais comprennent le danger auquel ils sont à leur tour exposés; ils bordent leurs avirons et déploient leurs voiles pour fuir avec plus de vitesse. Déjà la mer frissonne sous l'influence de la brise; *la Soledad*, toute blanche de voiles, marche résolument contre le gros des pros, et leur envoie ses dernières charges de mitraille, qui détruisent encore quelques-unes de ces longues embarcations.

Ce que je viens de raconter en quelques lignes avait duré plus de trois heures. Sur quarante-cinq ou cinquante pros qui composaient la flottille des Malais, quinze avaient été mis en pièces par nous, et une centaine de Malais devaient avoir perdu la vie dans l'action. Sur *la Soledad*, trois hommes étaient blessés, dont un mortellement. Mon second avait eu la main traversée par un javelot. Dans la crainte que les armes de nos ennemis ne fussent empoisonnées, j'avais eu soin de faire laver à plusieurs reprises avec de l'alcali les plaies de mes blessés. Sur vingt-cinq soldats européens qu'elle portait à Amboine, la goëlette hollandaise avait cinq hommes tués et dix blessés. Le capitaine du navire l'était lui-même grièvement. Sa position, du reste, avait été beaucoup plus critique que la mienne; car, entraîné par le courant près de la côte, il était devenu le point de mire des pirates qui étaient restés à terre, et deux fois il avait eu à repousser l'abordage. C'en était fait de nous si *la Soledad* se fût trouvée dans la même situation; car mes matelots étaient trop peu aguerris pour résister à une centaine de cam-

pilans levés sur leur tête, et nul doute que nos vainqueurs ne m'eussent mis dans l'impossibilité de parler aujourd'hui de leurs brigandages. Le péril était passé; il s'agissait de ne pas retomber dans un autre : nous fîmes force de voiles avec la goëlette hollandaise, et nous allâmes mouiller dans la baie de Cajeli, sur l'île Bourou, afin de faire soigner nos blessés et prévenir les autorités de l'audacieuse attaque dont nous avions failli devenir les victimes.

L'île de Bourou est formée par un pic dont la hauteur s'élève à 2,200 mètres. Les Hollandais entretiennent un résident et quelques troupes à Cajeli pour maintenir leur domination. Dès que je fus arrivé dans ce port, je me rendis de suite auprès du résident afin de me faire délivrer l'autorisation de séjourner temporairement à Bourou; ce que j'obtins avec les plus grandes difficultés, et en m'appuyant sur les impérieux besoins de mon équipage. Les seuls ports, en effet, que les navigateurs puissent fréquenter aux Moluques, après l'accomplissement néanmoins de certaines formalités, sont ceux de Ternate, d'Amboine, et de Manado. Le nombre des Européens vivant dans l'île de Bourou était alors fort limité; il se bornait au résident, nommé Cheller, à son secrétaire, au ministre presbytérien et au sergent, qui avait sous ses ordres un caporal et vingt-sept soldats javanais ou amboinais.

L'île de Bourou, dont le sultan de Ternate fut jadis dépossédé par les Hollandais, est très-fertile, et généralement peu connue. Elle est longue de dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, sur une largeur de treize lieues du Nord au Sud. La baie de Cajeli, située dans la partie septentrionale, est vaste, profonde, sûre et très-large à son embouchure. Rien de joli comme le village de Cajeli, construit en amphithéâtre sur le bord de la mer, dans le Sud-Ouest, au fond de la baie. C'est des envi-

rons de cette baie que l'on tire cette huile si précieuse pour les préparations pharmaceutiques, connue sous le nom de *caya-pouti* (bois blanc) de Bourou; mais les Hollandais s'en étant réservé l'exploitation, leurs navires seuls sont admis dans cette baie, et les pavillons étrangers ne sont reçus que dans le cas où des avaries y rendraient leur séjour indispensable.

Toute la partie Nord-Ouest de l'île est basse et couverte de marécages, ce que l'on peut, du reste, remarquer dans la plupart des îles Moluques. Une partie du sol est en général parfaitement plate, tandis que l'autre s'élève en montagnes volcaniques plus ou moins hautes. Ces îles ont d'ailleurs dans leurs formes, dans leurs contours, leur aspect et l'ensemble de leur construction, un singulière analogie entre elles. La population de Cajeli est d'environ dix-huit cents habitants, et l'on porte à trois mille le nombre des Malais établis dans ce village. Quant à la population de l'île entière, il serait impossible de lui assigner un chiffre exact, car on connaît très-peu ce qui concerne les Alfourous, retirés dans les vallons et sur les montagnes de l'intérieur, et qui se laissent très-difficilement approcher. M. Cheller, avec lequel je m'entretins à ce sujet, porte la totalité de la population de ces îles à trente mille individus. Les Alfourous et les Papouas sont très-redoutés des Malais, ainsi que des aborigènes de Céram et des grandes Moluques. Ces peuples choisissent de préférence la nuit pour opérer leurs descentes. Ils enlèvent des hommes, des femmes, des enfants, qu'ils massacrent ou réduisent au plus dur esclavage. Pour se défendre de ces visites hostiles, un vaste système de piéges est organisé. Toutes les plages où les pirogues peuvent mouiller facilement sont couvertes d'une ceinture de graminées, entretenues avec le plus grand soin. Sous cette bande sont creusées de grandes fosses, couvertes de feuilles de palmier et d'une mince couche de sable. Ces trous

sont hérissés à l'intérieur de bambous durcis au feu et taillés en pointe. Les Papouas ne portent pas de vêtements; on conçoit combien ils doivent redouter de tomber dans ces piéges, qui mettent leur chair en lambeaux et leur font subir mille tortures. Il importe donc beaucoup à l'étranger qui parcourt ces îles de ne s'éloigner des habitations qu'accompagné de guides et en avançant avec la plus grande circonspection, sans quoi la promenade pourrait finir pour lui d'une façon peu agréable.

La population de Cajeli se divise en deux classes : les gens du peuple, qui portent un ample sarrau de toile peinte, et un mouchoir sur la tête; et les orangs-cayas, qui sont vêtus, comme leur radjah, d'une large tunique de toile peinte à grandes fleurs, descendant jusqu'à la cheville. Leurs pieds sont placés dans d'élégantes babouches, et de légères moustaches ornent leur lèvre supérieure. Les femmes sont remarquables par leur petite taille; jusqu'à dix ou douze ans, elles ont des formes assez gracieuses; mais bientôt flétries par les travaux auxquels elles sont condamnées, leur physionomie s'enlaidit facilement. Leur chevelure, noire comme l'aile du corbeau, est leur plus grand attrait; elles la portent nouée sur la tête et gracieusement entrelacée de guirlandes de fleurs. Un sarrau de toile peinte, flottant sur le corps, et recouvert d'une camisole noire, compose à peu de chose près leur seule parure.

L'île de Bourou abonde en fruits, en volaille et en gibier de toute sorte. On y rencontre surtout une espèce de ruminant, peu connu des zoologistes, et appelé cerf des Moluques. La baie de Cajeli est très-poissonneuse, et les naturels excellent dans l'art de la pêche. Chaque nuit nous les voyions jeter leurs lignes à la clarté des torches de dammar et prendre des quantités considérables d'un poisson qui a la saveur et la longueur du hareng.

Les bœufs qui paissent en troupeaux à Bourou sont de race croisée, et tiennent à la fois du buffle et du bœuf à bosse; ils sont de petite taille; une loupe graisseuse assez forte surmonte leur dos. Bourou fut long-temps chargé de l'approvisionnement des boucheries d'Amboine; mais depuis, des épizooties ont sensiblement diminué les ressources de cette île.

Durant le court séjour que je fis dans ces parages, je n'oubliai pas d'aller rendre visite au radjah de Cajeli; c'était un homme de taille moyenne, âgé de trente ans environ et de mine assez chétive. Il n'avait pour toute marque distinctive que la canne à pomme d'or, et sa mise était fort négligée. Le radjah m'accueillit parfaitement bien. Je dois cependant à la vérité de déclarer ici qu'il essaya de me vendre quelques bouteilles d'huile de *caya-pouti* quatre ou cinq fois plus cher qu'elles ne valaient. Il rabattit, du reste, graduellement de ses prétentions jusqu'à en venir au prix que je lui offrais, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

L'état de mes blessés commençait à s'améliorer sensiblement; il fallait songer au départ et poursuivre ma route sur Ternate. J'éprouvai beaucoup de difficultés à vaincre les vents de Nord-Est qui soufflent entre les Moluques dans cette partie de l'année. J'aurais bien pu continuer ma route par le détroit de *Patientia*, formé par la presqu'île Sud de Gilolo, les îles Batchian, Mackian, Motir, Tidore, Ternate, et tous les îlots environnants; mais il n'eût pas été prudent de m'aventurer seul dans ce détroit, car la goëlette hollandaise était restée à Bourou, et j'aurais couru grand risque cette fois de devenir la proie des pirates illanons. Je me décidai donc pour la voie la plus courte mais la plus pénible, à cause des vents contraires, et continuai à me diriger vers Ternate, où nous arrivâmes sans encombre.

[illegible]

[illegible]

introducteur. En vérité, c'était du bonheur. A Sincapour, M. Forel Kœchlin m'avait fourni des notes précieuses; à Macassar, j'avais trouvé une ancienne connaissance, et à Ternate, au bout du monde, je rencontrai encore un Français ! M. Despéroux me présenta au résident M. Neyz, et me mena ensuite chez lui, où je fus reçu par sa ménagère, très-jolie métisse de Manado.

A peine arrivé à Ternate, je vis bien que là, comme à Macassar, mes opérations se borneraient à fort peu de chose : j'étais encore arrivé trop tôt ou trop tard. Mais comme je tenais à bien connaître le pays et ses ressources, dans la crainte que ma chap ne fût pas réputée valable, je me déclarai en état d'avaries, et fis caler mon mât de hune pour visiter mon gréement.

L'île de Ternate, qui consiste en un seul pic d'une hauteur considérable, où fume encore aujourd'hui un volcan, est située par 0° 52′ de latitude septentrionale et 125° 12′ de longitude à l'Est du méridien de Paris. Elle appartenait à un sultan mahométan qui y a fixé sa résidence, et dont le vaste dalem, ou palais, s'élève entre la ville de Ternate et le fort hollandais nommé fort d'Orange. Un traité d'alliance fut autrefois conclu entre un des prédécesseurs de ce sultan, tant pour lui que pour les sultans de Tidore et de Batjan, ses vassaux, et la Compagnie des Indes-Orientales. Il cédait par ce traité une partie de ses droits de souveraineté contre une pension annuelle. Une autre clause stipulait l'extirpation de tous les arbres à épices qui se trouvaient ou pouvaient exister plus tard dans ses vastes domaines. Mais cette clause odieuse et manifestement opposée au vœu de la nature, qui semble avoir destiné ces îles à produire des épices, a été abolie par le baron Van der Capellen, lors de son voyage aux Moluques.

Bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, la ville de Ternate se présente assez bien. Les maisons, uniformes dans leur

ILES MOLUQUES.

PUBLIC LIBRARY

construction, sont toutes entourées de jardins et n'ont qu'un simple rez-de-chaussée, disposition nécessitée par les tremblements de terre. Les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits. En s'enfonçant dans l'intérieur, on parvient bientôt à une hauteur considérable, où l'on jouit d'un air délicieux et d'une température à peu près semblable à celle des contrées du Midi de l'Europe. Le sol de Ternate, ainsi que celui des îles qui forment la résidence de ce nom, est en général des plus fertiles et propre à tous les genres de culture. La population de ces îles est assez considérable; la capitale seule compte six mille habitants, dont le caractère distinctif est l'indolence, ce qui s'explique facilement par leur peu de besoins et par ce qu'on n'a jamais tenté de stimuler leur industrie. L'établissement de Ternate est d'une haute importance pour les Hollandais; non-seulement il leur assure le commerce exclusif des épices, mais il forme encore un point militaire propre à la défense de leur commerce et de leurs possessions dans la Malaisie. Pendant la dernière guerre maritime, Ternate se vit attaquée à plusieurs reprises par les Anglais; mais grâce au courage et à la fermeté du gouverneur, Van Budach, à qui ce poste avait été confié, ils ne parvinrent à s'en emparer qu'après la reddition de Java. L'administration hollandaise, à Ternate, se compose d'un résident, assisté d'un secrétaire et de deux employés, ayant le nom de sous-résident à Galela et à Bitzolie, dans l'île de Gilolo. Ces établissements ont été fondés en 1824 par le gouverneur général Van der Capellen. On trouve encore à Ternate une magistrature, un conseil de justice et une chambre des orphelins.

Les Moluques sont après Java la plus importante des possessions hollandaises à l'Est du cap de Bonne-Espérance. Ce vaste archipel porte les signes évidents de bouleversements produits par des tremblements de terre. Le grand nombre d'îles dont il

se compose peut se classer en trois groupes : celui d'Amboine, celui de Banda et celui de Gilolo.

C'est dans la petite île d'Amboine, chef-lieu du premier de ces groupes, qui se compose de onze îles, qu'est fixée la résidence du gouverneur général des Moluques. Rien de pittoresque et de joli comme l'aspect de cette terre couverte de nombreux villages et ombragée par des milliers de girofliers. La ville d'Amboine occupe la rive gauche de la baie du même nom, par 3° 41′ 4″ de latitude Sud et 125° 45′ 58″ de longitude orientale ; elle s'étend sur une plaine marécageuse d'une longueur de trois milles environ sur un tiers de mille de largeur. Les habitants d'Amboine possèdent deux temples protestants ; l'un de ces temples est particulièrement réservé aux indigènes qui ont embrassé la foi chrétienne, et dont le nombre, assez considérable déjà, s'accroît chaque jour.

Sur la grève est bâti un débarcadère qui débouche devant le fort Victoria, qu'il faut traverser pour entrer en ville.

Ce fort, construit par les Portugais, premiers possesseurs de l'île, fut ensuite conquis par les Hollandais, qui lui donnèrent le nom de New-Victoria. L'île d'Amboine, dont la population totale peut être de cinquante mille âmes, récolte, outre le girofle, du sucre, du café, de l'indigo et des fruits de toute espèce. Le climat d'Amboine est plus sain et plus agréable que celui de la plupart des contrées situées entre les tropiques ; le sol y est en partie rocailleux et aride, et c'est là que les girofliers viennent le mieux. Il est des parties cependant qui sont remarquables par leur fertilité : on y trouve des milliers de cocotiers et d'arbres à sagou, dont la moelle délicate constitue la nourriture principale des habitants. La culture du riz, d'ailleurs, est loin d'avoir atteint à Amboine le même degré de perfection et d'extension qu'à Java, et chaque année de grandes quantités de

riz sont tirées de cette dernière île pour la consommation des Moluques. Année commune, la récolte des clous de girofle peut être estimée à 250 ou 300 mille livres. On assure que le produit moyen d'un giroflier s'élève à cinq ou six livres de clous par an, quoique l'on en voie qui donnent jusqu'à vingt-cinq livres. L'arbre lui-même est une des plus belles créations de la nature : il atteint communément une hauteur de trente à trente-cinq pieds ; ses branches ne s'étendent pas très-loin du tronc, qui est d'un gris-pâle ; ses feuilles se renouvellent régulièrement au mois de mai ; elles sont oblongues, de couleur foncée. A quinze ans, le giroflier commence à porter des fruits ; à vingt ans, il a atteint son point de perfection.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est à Amboine que demeure l'ancien possesseur de Java, le puissant sultan de Djocjocarta, dépossédé de Java, puis du territoire de Solo par les Hollandais, et qui est l'objet d'un active surveillance aux Moluques.

« Ce sultan, dit M. Lesson, qui le visita lors de son voyage sur *la Coquille*, en 1823, jouissait du titre de *Sousounan*; il atteignait alors une verte vieillesse, et pouvait avoir soixante-dix ans. La surveillance dont il était l'objet n'était pas tellement sévère qu'il ne pût se promener, pendant quelques heures chaque jour, en compagnie de sa famille. Au luxe asiatique et au revenu de ses riches provinces avait succédé une sorte de misère, car il ne touchait que les mille roupies que la Hollande lui accorde par mois, somme très-forte sans doute, mais insuffisante pour un prince habitué au faste d'une couronne. Je parvins à voir ce chef, qui me reçut, ainsi que deux autres officiers de la corvette, avec le calme impassible des mœurs orientales. Sont front respirait la majesté déchue, et sur sa physionomie étaient imprimées les habitudes du commande-

ment, cachet indélébile chez les races jaunes, moins abâtardies sous ce rapport que les races blanches. Une longue robe flottante lui enveloppait le corps sans le serrer; il nous dit quelques paroles, qu'un noble personnage nous paraphrasa longuement; mais paroles perdues; c'était un javanais de cour, et les personnes qui m'accompagnaient, de même que moi, ne comprenions même pas un mot du javanais vulgaire. Il nous fallut remercier par de grandes salutations, moyen silencieux de reconnaître la faveur qu'il nous faisait en nous accueillant avec une bienveillance visible. Si notre langue resta muette, nos yeux erraient avec une sorte d'indiscrétion sur la sultane favorite, grande et belle Javanaise, âgée d'environ trente ans, surchargée d'embonpoint, qu'il paraît affectionner beaucoup, et qui, dans ses promenades, occupe la même voiture que lui, tandis que les petits princes vont derrière dans une voiture consacrée à leur usage. Le sultan a en outre quatre autres femmes, de celles que nous appelons concubines, moins richement vêtues que l'épouse en titre. Elles étaient jeunes, sans être belles (une exceptée), car la plus âgée n'avait pas vingt ans. Ces femmes, de même que la favorite, mâchaient sans discontinuer le bétel, et ces houris perdaient singulièrement du prestige des contes orientaux dans cette trituration rien moins que gracieuse. Certes leur taille élancée de palmier, leurs yeux de gazelle, le clinquant de leurs parures, n'avaient rien d'assez séduisant pour faire oublier leur teint jaune-brun et leurs dents noires. Nous sortîmes du palais-geôle du Sousounan déchu, en traversant une antichambre occupée par des agents dont la mission est de ne pas perdre de vue le prisonnier. Le sultan s'était beaucoup enquis à son ministre à quel peuple de l'Europe nous appartenions.

« En vain le gouverneur d'Amboine s'efforce-t-il de cacher

sous des fleurs les fers du prince, des chaînes sont toujours lourdes, et le Sousounan en connaît depuis longtemps le poids. Les Hollandais d'Amboine reprochent vaguement, pour colorer cette déchéance, les tentatives d'indépendance et les révoltes de ce prince javanais, possesseur des provinces intérieures de cette île immense. »

La plus grande des Moluques, après Gilolo, est Céram, célèbre pour son pic élevé de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette île dépend en grande partie du sultan vassal des Hollandais, et produit en abondance des clous de girofle.

Vers la partie la plus méridionale de la Malaisie s'élève l'île Timor, qui a environ cent lieues du Nord-Est au Sud-Ouest, vingt lieues de largeur moyenne et seize cent vingt-cinq lieues carrées de superficie. Cette île, la plus grande et la plus importante de toutes les îles voisines, est partagée en soixante-trois royaumes ou petits états, presque tous vassaux des Portugais ou des Hollandais.

Les Portugais arrivèrent à Timor au seizième siècle, et en restèrent les maîtres jusqu'en 1613. Ils furent chassés de Koupang par une escadre hollandaise, et fondèrent alors un établissement à Lipao, qu'ils transportèrent à Diéli : ils créèrent en même temps les succursales de Bâton-Godi et de Manatouli. En 1801, les Anglais s'emparèrent du comptoir hollandais de Koupang, mais leur armée fut détruite par les métis qui dominent à Timor ; ils reprirent ce comptoir en 1811, et le rendirent à la paix de 1814.

Le sol de Timor n'est pas, à beaucoup près, aussi fertile que celui des autres Moluques. On n'y admire pas cette végétation plantureuse qui est la parure habituelle des contrées équatoriales. Les mammifères y sont assez rares, mais on y trouve une assez grande quantité d'oiseaux.

Un navigateur distingué, M. de Freycinet, assure que la colombe kourou-kourou, la colombe nuancée et le colombar unicolor viennent de Timor. On y voit le petit kakatoua blanc, la perruche érythroptère, la perruche à face bleue, qui vit aussi à l'extrémité Sud-Est de la Nouvelle-Hollande, et une foule d'autres oiseaux rares et précieux.

L'île Timor fournit encore en abondance de l'or, du cuivre, du bois de sandal, du teck, du bambou, du coton, du tabac, de l'indigo, etc. Les deux villes principales, ou plutôt les seules de l'île, sont Koupang et Dieli. Koupang, située dans la partie méridionale de la superbe baie de ce nom, est avec le port Concordia la propriété des Hollandais. Dieli, située au Nord-Est, appartient aux Portugais. Sa population est d'environ 2,000 habitants. Cette ville faisait autrefois un très-grand commerce d'esclaves, que l'on envoyait à Goa et surtout à Macao.

Les naturels de Timor excellent dans la construction des sampans ou pros, de 25 à 100 tonneaux, et dans celles des pirogues volantes, avec ou sans balancier, et c'est même là leur principale industrie.

Plusieurs îles composent la résidence de Banda. Parmi les plus remarquables, je citerai Banda-Neira, Louthoir et Pulo-Aiz, qui sont exclusivement réservées à la culture du muscadier.

Les deux premières forment avec le volcan Gounong-Api la superbe rade de Banda, que défendent plusieurs forts, et entre autres le fort Belgica et celui de Nassau, à Banda-Neira, ainsi que le fort Hollandia, construit sur les hauteurs de Louthoir. Les riches récoltes de noix de muscade, la position magnifique et la superbe rade de Banda sont des avantages immenses, sans doute; mais ils disparaissent presque entièrement devant la grande insalubrité de cette île, et les tremblements de terre qui suivent les éruptions du volcan.

Lors du tremblement de terre arrivé en 1629, les vagues en furie s'élevèrent dans les trois détroits de Louthoir, de Célamme et Zonnengat, jusqu'à vingt-cinq pieds au-dessus de la hauteur qu'atteignent les plus fortes marées. Bon nombre de maisons, construites sur la pointe orientale du port de Nassau, furent arrachées de leurs fondements et entraînées dans la mer avec leurs habitants. Un canon de gros calibre, du poids de 3,500 livres, fut entraîné à trente-six pieds de la jetée où il était placé, et les carcasses de trois vaisseaux, que l'on avait fait couler bas pour assurer la jetée, disparurent sans que l'on pût en retrouver les débris. Plus tard, en 1691, l'éruption volcanique fut suivie de secousses si terribles que la plupart des habitants émigrèrent, et se rendirent à Macassar, à Amboine et à Ternate.

L'administration de Banda se compose d'un résident assisté d'un secrétaire, d'un administrateur en chef pour les finances et les magasins, et d'un inspecteur des parcs d'épiceries, avec des sous-inspecteurs établis à Louthoir et à Pulo-Aiz. Neira possède un conseil de justice, un banc de magistrature et une chambre des orphelins. J'ai dit que le principal et à peu près le seul des produits agricoles de Banda sont les noix de muscade. Cette île peut fournir annuellement 500,000 livres de noix et 150,000 livres de macis. On appelle macis l'enveloppe interne de la noix de muscade, qui forme une espèce de tissu fibreux entre celle-ci et l'écorce extérieure. On se figurerait difficilement un arbre plus agréable à la vue que le muscadier. Ce splendide végétal atteint une hauteur de trente-cinq à quarante pieds, et ressemble assez, pour la couleur de ses feuilles, à nos poiriers d'Europe. Il commence à porter des fruits vers la huitième année, et produit pendant plus de cinquante ans, s'il est abrité convenablement, et si, comme à Banda, on le mêle à des plantations de muscadiers sauvages. Le produit annuel d'un

arbre est calculé, en moyenne, à cinq ou six livres de noix; mais il en est qui donnent jusqu'à quinze et vingt livres. La première récolte de la muscade se fait en août, et la seconde en novembre et en décembre. Séparées avec soin de leur écorce verte extérieure et du macis, les noix sont alors exposées à la fumée pendant deux ou trois mois sur des claies, dans des bâtiments destinés à cet usage. On les dépouille ensuite d'une dernière écorce intérieure très-dure, puis on les trempe aussitôt dans un mélange de chaux et d'eau de mer. Quant au macis, il doit être également séché au soleil et au vent, et non au moyen de claies à fumer, ainsi que le font secrètement certains planteurs lorsque la saison est humide.

Ce n'est qu'en 1621 que Banda, Neira et Louthoir furent complètement soumises par les Hollandais. Malheureusement, elles étaient alors presque entièrement dépeuplées, et il fallut chercher les moyens d'entretenir dans ces îles la culture du muscadier. Pour cela, la compagnie se décida à coloniser cette partie de ses possessions et à faire des concessions de terrain aux Européens qui voudraient venir s'y fixer. La Compagnie s'engageait aussi à fournir aux planteurs du riz pour le prix coûtant de Java, et des esclaves à 40 rixdales par tête. Cette dernière clause a nécessairement cessé d'être observée depuis l'abolition de la traite; le gouvernement envoie maintenant à Banda les indigènes condamnés par les tribunaux à un long bannissement, afin de procurer des travailleurs aux colons ou perkeniers.

Gilolo, dont la population s'élève à soixante mille âmes environ, est la plus grande des Moluques; Galeta, dans la partie dépendante du sultan de Tidore, et Bitzoli, dans celle qui est soumise au sultan de Ternate, en sont les villes les plus importantes. Un sous-résident hollandais est chargé de l'administration de chacune d'elles.

Voici maintenant, d'après M. de Hogendorp, le résultat d'une année des recettes de l'état, et des dépenses pour l'administration et la défense des îles Moluques.

ANNÉE 1822.	RECETTES.	DÉPENSES.
Amboine et ses dépendances.....	853,286 flor.	970,148 florins.
Banda.....	795,940	571,082
Ternate.....	94,447	329,268
Manado et Gerontalo.....	315,740	185,517
Total.....	2,039,413 flor.	2,056,015 florins.
Excédant de la recette....	3,398	

La vente des clous de girofle d'Amboine a produit en 1822 la somme de 503,183 florins, tandis que les frais de culture ne se sont élevés qu'à 68,812 florins. La culture proprement dite, ou l'achat des épiceries de Banda, avait coûté 89,918 florins; la vente de ces épices produisit 563,145 florins, selon les livres généraux tenus à Batavia.

Les Moluques ont été découvertes par les Portugais. Don Alphonse d'Albuquerque envoya de Malacca une expédition, composée de trois navires, sous les ordres d'Antonio Dabreo, de Francisco Serrano et de Hernando de Magalhaens. Serrano fit naufrage en sortant de Malacca; il s'empara d'un pros de pirates qui étaient venus l'attaquer sur l'île où il s'était réfugié, et se fit conduire lui et les siens à Amboine. La nouvelle de ce fait parvint à Ternate, alors gouvernée par le sultan Boleyfe, et à Tidore, capitale des états du sultan Almançor. Les deux princes sollicitèrent les Portugais de se rendre auprès d'eux, et le roi Boleyfe, dont ils acceptèrent les propositions, leur fit la réception la plus brillante. Il leva les mains au ciel pour le remercier du secours inespéré qu'il lui envoyait; il embrassa leur chef, et dit à son peuple que c'était là les vaillants guerriers dont ses astrologues et ses devins lui avaient prédit l'arrivée.

Serrano conclut avec lui un traité d'alliance qui s'étendit par

la suite à d'autres provinces. Les rois de Ternate et de Tidore le prièrent de construire une forteresse dans leurs états. Pour satisfaire aux désirs insensés de ces deux princes qui sollicitaient avec ardeur ce qui devait être un jour la cause de leur asservissement, il partit pour le Portugal, où il allait demander au roi don Manuel des secours en hommes et en argent. Don Antonio de Brito le remplaça pendant son absence. Ce capitaine posa, à Ternate, la première pierre du fort de Saint-Jean-Baptiste.

Au mois de novembre 1521, les Espagnols arrivèrent à Tidore sous la conduite de Gonzalo Gomez de Spinosa, qui tomba plus tard aux mains des Portugais. Effrayé par le bruit de leur artillerie, le roi Almançor se reconnut vassal de la couronne de Castille, et mourut peu de temps après, empoisonné. Ses nouveaux alliés conservèrent Tidore, malgré les efforts des Portugais, que la jalousie avait armés. Une autre escadre partit des ports de l'Espagne pour chasser les Portugais des Moluques, où elle arriva après avoir fait le tour de l'Amérique, tandis que les Portugais s'y rendaient par le cap de Bonne-Espérance. J'ai déjà fait connaître les motifs qui avaient déterminé Magellan à chercher cette nouvelle voie pour aller aux Indes. Cette flotte perdit son général et plusieurs des navires qui la composaient; son premier pilote, don Sébastien del Cano, revint en Espagne avec *la Trinité*, chargée d'épices, après avoir fait le premier le tour du monde. Charles-Quint mit un terme à la lutte qui menaçait de se prolonger inutilement, en engageant, le 22 avril 1529, les îles Moluques au roi de Portugal don Jean III, pour 350,000 ducats. Devenus libres possesseurs des Moluques, les Portugais purent y asseoir leur domination en établissant des factoreries, en construisant des forteresses et en prêchant l'Évangile aux indigènes qui avaient embrassé le mahométisme à une époque inconnue.

Telle est en peu de mots l'histoire de la première période de la prise de possession par une nation européenne de ces riches contrées qui seules alors produisaient les clous de girofle et la muscade. Je ne décrirai pas les guerres survenues entre les habitants et leurs nouveaux dominateurs, les cruautés et les artifices des uns ni les fourberies et les révoltes des autres. Je laisserai de côté ces événements, qui ne manquent cependant pas d'une certaine importance, pour parler de l'arrivée des Hollandais aux Moluques en 1598.

Déjà, depuis 1585, leurs escadres parcouraient les mers de la Malaisie pour faire la chasse aux navires espagnols et portugais. Le 13 mars 1597, une flotte, composée de six navires et de deux briks, partit d'Amsterdam sous les ordres de l'amiral Jacob Cornelius Neek. Elle toucha à Banda le 6 décembre 1598, visita Java, Amboine, Bourou et Ternate, d'où elle chassa les Portugais. Après avoir établi des factoreries dans quelques-unes des îles de la Malaisie, l'amiral revint en Hollande, le 31 mai 1600, apportant de riches cargaisons d'épices, de bois précieux, de perles, de parfums, de métaux, de pierres précieuses et d'articles de la Chine.

L'amiral portugais Furtado vint aux Moluques en 1602, et réussit à s'emparer d'un fort que les Hollandais avaient construit à Amboine. Il mit le siége devant Ternate l'année suivante; mais il fut obligé de le lever, malgré les secours qu'il avait obtenus de don Pedro de Acuña, gouverneur général des Philippines. En 1604, l'amiral Drage ou Dracke recouvrit Amboine et chassa les Portugais de Tidore. Dès ce moment, toutes les Moluques tombèrent aux mains des Hollandais. Les efforts tentés à divers intervalles par les Espagnols, et surtout par les Portugais et les Anglais qui furent constamment les concurrents et les rivaux de la Hollande dans l'archipel d'Asie, n'eurent pas d'autre

résultat que d'engager les indigènes à rompre les traités qui les attachaient à leurs nouveaux alliés.

La guerre survenue en Europe, en 1665, entre l'Angleterre et les Pays-Bas, permit enfin à la Compagnie des Indes-Orientales de terminer la lutte qui avait existé depuis si longtemps entre elle et la compagnie anglaise. Pendant de longues années encore des aventuriers anglais disputèrent aux Hollandais le droit de partager leurs bénéfices, et j'ai entre les mains un petit livre fort curieux, de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans, imprimé à Londres en 1660, contenant les plaintes d'un résident anglais de Lantore, au roi d'Angleterre; mais ces plaintes restèrent stériles, et la Hollande conserva la paisible possession des Moluques. Malheureusement en s'assurant, par des contrats formels avec les différentes nations indiennes, la suprématie exclusive dans les Moluques, la Compagnie eut recours à un système dévastateur, afin de se conserver le monopole des épiceries dans ces îles. Non-seulement elle prohiba toute autre culture ou commerce quelconque, mais elle fit encore arracher et détruire à grands frais, et souvent les armes à la main, tous les muscadiers et les girofliers qui dépassaient le nombre nécessaire pour fournir à ses ventes. Long-temps encore les cruels effets de ce fatal système se feront sentir: cependant, hâtons-nous de le dire avec Hogendorp, un baume salutaire a été versé sur les plaies saignantes, et l'on put jeter les premiers fondements sur lesquels reposera avec le temps un édifice plus analogue aux temps présents et aux mœurs actuelles. Aucun point du système colonial, d'ailleurs, n'a peut-être excité plus vivement l'attention du gouvernement hollandais aux Indes, que le problème de l'avantage ou du désavantage du monopole des épiceries aux Moluques, et peut-être aucun point n'a fait naître des opinions plus opposées.

Les pros de Ternate et de Tidore qui vont à la côte de Papoua, au golfe de Carpentaria, à Timor, dans la baie de Gounong-Tello, à Bouton, et enfin dans tout l'Est de Célèbes, chercher des nids d'oiseaux, de la nacre, du tripang et des oiseaux de paradis, n'étaient pas encore de retour. Ces embarcations partent avec la fin de la mousson du Nord-Est; et, après avoir acheté à Ternate les marchandises d'Europe, venues de Batavia ou de Manille par les deux ou trois navires qui font ce commerce, elles retournent avec la mousson contraire du Sud-Ouest payer leurs achats ou en faire de nouveaux avec les produits qu'elles rapportent. Les pros dont je parle sont beaucoup moins grands que ceux des Bouguis; leurs cargaisons sont aussi beaucoup moins riches. Quelques Chinois se hasardent cependant à tenter ces spéculations et à entreprendre des voyages avec les gens du pays. Les Chinois sont comme les juifs, ils se contentent de tout pourvu qu'ils trouvent de l'argent à gagner, et l'espoir d'un lucre certain leur fait bien vite oublier la misérable vie à laquelle ils sont condamnés sur les pros. Des navires européens ont voulu faire ces voyages, mais bien peu ont vu leurs efforts couronnés de succès. Que d'obstacles en effet s'opposent à leur réussite! D'abord la rencontre presque certaine des pirates; celle non moins à craindre des princes indigènes, qui les pillent tant qu'ils peuvent, puis les maladies, et par-dessus tout, la concurrence redoutable que leur font les Bouguis; ces derniers vivent de peu ou de rien, d'une poignée de riz ou de sagou, d'un coco, d'une racine accompagnée d'un petit poisson sec ou pourri; ils montent des bateaux presque sans valeur. Qu'on songe maintenant aux frais de toute espèce que nécessite un navire européen, d'un si faible tonnage qu'il soit, à la solde du capitaine et des officiers, à la nourriture de l'équipage, à l'intérêt de l'argent pour l'arme-

ment du navire, et l'on comprendra facilement que les Bouguis ne peuvent avoir de rivaux sérieux dans la branche d'industrie qu'ils exploitent.

Despéroux me demanda un jour si je voulais visiter avec lui Gilolo, petite île située en face de Ternate; il allait voir un chef avec qui il était en relation d'affaires. Nous demandâmes la permission au gouverneur, M. Neyz, qui nous l'accorda, et nous fit accompagner par son fils et deux soldats de la garnison. Comme on voit, les Hollandais n'oublient jamais les surveillants; c'est un des caractères distinctifs de leur politique. L'île de Gilolo doit sa forme irrégulière aux nombreuses presqu'îles qui la composent. Les deux plus au Nord renferment le golfe de Kaou, qui offre presque partout un mouillage sûr, du côté de l'Ouest et à partir de l'île de Babily. Cette île s'élève au milieu des deux points qu'elle paraît en quelque sorte lier entre elles, en laissant toutefois un passage à l'Est. Un navire peut faire voile jusqu'au fond de la baie; il n'est alors séparé de Ternate que par un isthme très-étroit et par la baie de Gilolo. Toute cette côte est bordée d'habitations et même de villages, dont le principal est celui de Kaou, qui donne son nom au golfe. On peut s'y procurer des rafraîchissements, du bois et de l'eau, ce qui en fait un lieu de relâche excellent pour les navires qui viennent de l'Océanie.

Toute la partie Ouest du golfe est tributaire du sultan de Ternate, auquel appartient aussi le monopole de la pêche des huîtres perlières qui couvrent le fond de la côte dans cette partie. Ces huitres gisent presque à plat sur un fond de sable de quatre à cinq brasses, et les plongeurs les enlèvent sans difficulté. Il y en a de plusieurs espèces : les unes ont jusqu'à douze pouces de diamètre, dont onze pouces de la plus belle nacre. Elles fournissent les plus grosses perles, et le plus ordinaire-

ment dans la proportion d'une perle sur six huîtres. Une autre huître de forme plus petite, et dont la nacre est de même nature, mais de mauvaise qualité dans la moitié de la coquille, produit des perles tirant généralement sur le noir. C'est la nacre franche, et l'on nomme ces perles des veuves. La nacre des espèces inférieures n'a pas de valeur; leurs perles sont d'une belle eau, mais plus petites.

Le côté Est du golfe et la partie Sud de l'île dépendent du sultan de Tidore. Le plus important de ses villages est Vassely; plus au Nord, et sur la même ligne que Kaou, s'élève le village de Tobels, dont les habitants étaient autrefois les pirates les plus redoutés des mers voisines; leur nom est encore aujourd'hui un objet de terreur dans ces contrées. Le sultan de Ternate, aidé des Hollandais, est parvenu à les refouler dans l'intérieur; et le petit nombre d'individus qui vivent maintenant à Tobels s'occupe d'agriculture et de pêche.

Près de Tobels commence une longue suite de jolies petites îles entourées de hauts fonds, où le caret et le tripang sont très-abondants. Elle se prolonge jusqu'à plus de moitié route de Galeta, principal village et chef-lieu de cette partie de Gilolo. Aux approches de Galeta, l'aspect du rivage change. Ce n'est plus que la lave d'un volcan très-actif et voisin de la mer. Cette lave pétrifiée forme la côte et s'étend presque jusqu'au village qui est bâti sur un côté de la petite baie. De trois lieues au Sud, on entend sans cesse gronder ce volcan, dont les fréquentes éruptions ont souvent mis en fuite les habitants. Tantôt ce sont des détonations semblables à celles des plus gros canons, tantôt on dirait des coups de tonnerre, puis un roulement sourd et continuel.

Le village de Galeta est bâti presque sur la plage. En s'enfonçant dans l'intérieur, à environ deux lieues de la côte, on

trouve un joli lac couvert d'îlots dont la parure verdoyante me permet de les comparer à des corbeilles de fleurs. Les bords de ce lac s'élèvent verticalement à une grande hauteur, et ses rivages, ombragés par de beaux arbres, offrent la plus agréable perspective. C'est principalement sur les bords pittoresques de ce lac que sont répandues les habitations des Galetas, peuplade qui se distingue avantageusement de celles des îles voisines, tant au physique qu'au moral.

Doués d'une forte et belle stature, les naturels de Galeta ont une physionomie agréable et qui se rapproche beaucoup du type européen. Leur teint est d'un beau noir, leur chevelure lisse et touffue. Ils sont robustes et d'une grande agilité, et quoique doux et hospitaliers, ils sont très-belliqueux. Soumis au sultan de Ternate, fidèle allié des Hollandais, les Galetas ont rendu souvent les plus grands services à ces derniers, et leurs pros de guerre sont encore les garde-côtes des pays voisins, tributaires de cette nation. Chez eux, le vol est inconnu, particularité bien remarquable, entourés qu'ils sont de peuples adonnés à ce vice. Le Galeta, quittant son village pour une absence qui doit être longue, laisse sa case sous la sauvegarde de ses voisins; une indication à l'extérieur fait connaître son absence. A son retour, il est assuré d'y retrouver tout dans le même état, y eût-il laissé de fortes sommes d'argent. Les Galetas ont beaucoup d'industrie et d'activité, et c'est une coutume chez eux de s'expatrier pendant quelques années pour aller courir après la fortune. Ils parcourent alors les côtes et les îles voisines, où ils font la chasse et la pêche. De temps en temps, ils vont vendre des produits à Ternate et à Tidore, qu'ils approvisionnent ainsi de chair de porc et de cerf séchée au soleil. Le désir des richesses leur a donné de la parcimonie; et s'ils cultivent le riz, c'est pour en vendre la plus grande partie, leur

nourriture principale étant le sagou et le *pisang*, grosse figue banane bouillie, aliment qui paraît leur être favorable, car ils ont tous de l'embonpoint. L'habillement des femmes est le même que celui des autres Malaises; elles sont en général belles et bien proportionnées.

Les Galetas ont plusieurs sortes de danses; la plus curieuse est la danse guerrière, qu'ils appellent *tyckalatay*, et qui se compose de mouvements d'attaque et de défense. Les danseurs sont armés du parang, espèce de sabre, et d'un bouclier. Leurs mouvements s'exécutent en cadence et aux sons du tiffa, sorte de tambour, et du gong, instrument métallique de forme circulaire et concave, qu'ils accompagnent de hurlements effroyables. Le soir, hommes et femmes prennent part à un autre exercice. C'est une ronde dont le pas est extrêmement lent et cadencé, et qu'on accompagne d'un chant analogue auquel se joignent les accords bruyants et très-peu harmonieux du tiffa et du gong. Les danseurs ont la tête parée de fleurs, et c'est pour eux l'occasion de liaisons qui aboutissent au mariage, cérémonie fort simple chez ce peuple. La femme s'enfuit avec son amant, qui apaise, au moyen de quelques cadeaux, la colère simulée des parents, et une fête scelle les nouveaux nœuds, pour lesquels on se passe de prêtres, que les Galetas ne connaissent pas, car leur religion s'adresse aux bêtes, aux oiseaux, aux serpents, etc.; ils rendent un culte à leurs morts, et si un Galeta meurt loin des siens, sa famille ou ses amis s'empressent, lorsque la chose est possible, d'aller recueillir ses restes pour les porter au moraï de ses ancêtres.

Gilolo est la patrie des muscadiers et des girofliers, qui y croissent naturellement. C'est à Gilolo, Ternate, Tidore, Batchian, enfin dans les Moluques proprement dites, qu'a commencé le grand commerce des épices. C'est de ces îles que la

muscade et le clou de girofle sont originaires, et pour en conserver le monopole les Hollandais payent une redevance annuelle aux sultans de Ternate et de Tidore.

On trouve en abondance à Gilolo les loris rouges de couleurs si éclatantes, les kakatoès à hupes jaunes et rouges, et les beaux pigeons mangeurs de noix de muscade. Dans l'intérieur de l'île, il existe, comme à Bornéo, une race d'hommes sauvages et féroces, qui inspirent la plus grande terreur aux habitants des côtes. Du reste, quoique cette partie soit comparativement la plus peuplée, elle l'est encore très-peu; et à quelque distance de la mer, le pays est inculte et couvert d'épaisses forêts.

Accompagné de Despéroux, je visitai le bazar, qui était beaucoup moins important que celui de Macassar. J'y trouvai cependant à acheter quelques oiseaux de paradis que je payai environ de 2 à 2 roupies 1/2 javanaises, soit de 4 à 5 francs. J'avais admiré à Ternate un oiseau de paradis vivant : c'était le second que je voyais; le premier m'avait été montré à Macao par M. Bell, qui possédait un petit jardin botanique charmant et une volière où vivaient presque tous les oiseaux des tropiques.

Je me procurai encore dans le bazar, au prix du poids de l'argent, à 5 francs l'once, quelques perles baroques dont les Chinois se servent pour guérir les maux d'yeux. Rien de nouveau sur notre terre. Le docteur allemand qui annonçait naguère, à Paris, qu'il guérissait les maux d'yeux avec un remède de son invention, de la poudre de perles fines, avait donc emprunté ce remède à la médecine chinoise, à laquelle nous devons le moxa et l'acupuncture. Point de marchands plus fripons que les Malais et les Chinois, dont ils sont les disciples. Ils mouillent les perles pour les rendre plus pesantes, graissent l'écaille, mettent du sable dans les ongles longs, remplissent de plomb les rotins qui la tiennent suspendue; ils mouillent les

nacres de perle, les remplissent de sable et de terre, mettent de petits bitches de mer dans les gros, font du camphre en larme avec de la pate de riz et du salpêtre, enfin il n'est sorte de tours diaboliques qu'ils n'inventent pour tromper les acheteurs.

Un Chinois se présenta un jour chez Despéroux avec deux perles très-grosses et très-belles dont il nous demanda 4,000 piastres, soit 20,000 francs. On conçoit sans peine que je n'avais garde d'acheter des perles d'une aussi grande valeur, car je n'aurais su comment m'en défaire. Ce Chinois apportait encore dans une petite boîte quelque chose de bien plus merveilleux. Tout le monde a lu dans *les Mille et une Nuits* la description de cette pierre qui avait la propriété d'éclairer à des distances considérables les princes persans, ses heureux possesseurs. Eh bien! ce que nous présentait ce Chinois était, selon lui, le même talisman, le carboucle, *carbounclo*, gros comme un œuf, rond, ayant la blancheur de l'opale et la transparence du cristal. Il nous assura que cette pierre venait de l'île Célèbes, où elle parait la tête d'un serpent fort rare et fort dangereux, que l'on reconnaît facilement à l'auréole de lumière qu'il projette autour de lui. Le Chinois ajouta qu'elle reflétait la lumière à une distance de deux à trois lieues, et pouvait tenir lieu de toute espèce de luminaire : il termina en nous l'offrant pour la faible somme de 6,000 piastres, ou 30,000 francs. Despéroux perdit patience à cette proposition, et laissant à peine au Chinois le temps de ramasser ses bijoux, d'un coup de pied il l'envoya dans la rue. Ce que j'avais trouvé de plus extraordinaire dans toute cette histoire de notre impudent drôle, c'était ce nom de carboucle donné à une pierre quelconque, à un œil de poisson, à je ne sais quoi. En vérité, pour l'audace, les Chinois perdent les juifs de réputation.

Près de la demeure de Despéroux, vivait, avec toute sa

famille, le radjah de Palembang, de l'île de Sumatra, que le gouvernement hollandais retenait captif à Ternate. Je fus le voir avec mon compatriote; c'était un homme de bonne mine, d'une figure prévenante et de manières distinguées. Il nous reçut fort bien; son langage était empreint d'une douce philosophie, et il me parut supporter dignement son adversité. Despéroux, qui le voyait fréquemment, me dit qu'il ne se départait jamais de cette ligne de conduite, et que s'il laissait parfois tomber de sa bouche quelques paroles amères sur sa captivité, c'était toujours avec calme et mesure. Quant au sultan de Ternate, il est à peu de chose près prisonnier dans le fort qu'il habite. Lorsqu'on veut lui rendre visite, il faut en prévenir le résident, qui tâche toujours de mettre le plus d'importance possible dans la permission, afin que les faveurs de ce genre ne se renouvellent pas souvent, et aussi pour se conserver la faculté de surveiller les princes indigènes, à qui les étrangers pourraient inculquer des idées de haine et de révolte contre le gouvernement néerlandais.

Quelque temps après mon arrivée à Ternate, un des Chinois les plus riches de la ville vint à mourir, et je fus témoin de ses funérailles qui se firent avec un luxe inouï et vraiment ruineux. Les lugubres cérémonies durent environ un mois, et les frais qu'elles nécessitent suffisent pour absorber les plus grandes fortunes. Dès l'instant où le moribond eut fermé les yeux, un essaim de pleureurs à gages se rua devant la porte de sa demeure et remplit l'air des cris les plus discordants. Puis le corps fut lavé, parfumé, revêtu de ses plus riches habits, et placé sur un lit de parade autour duquel vinrent se ranger tous les parents éplorés. Cette exposition dura vingt-quatre heures et se termina par un repas auquel assistèrent tous les parents et amis du défunt. Chacun, en entrant dans la salle mortuaire, était

invité à boire du thé, qu'on présentait dans de petites tasses, et je me conformai moi-même à ce cérémonial, en ayant soin de me tourner vers le corps et de le saluer avant de prendre le liquide bouillant. Une brebis et un cochon, suspendus à la porte, étaient consacrés au pauvre et l'invitaient à venir prélever sa part du banquet. Tendue d'étoffes noires, ne recevant point de jour du dehors et éclairée par des lampes, la salle d'apparat, au milieu de laquelle le cadavre reposait sur son lit de parade, ressemblait à ces chapelles ardentes qu'on élève en Europe aux puissants de la terre. Au bout de vingt-quatre heures, le cadavre, qui se décomposait activement dans cette atmosphère tropicale, fut placé dans une bière faite en bois de teck incorruptible, surchargée d'ornements et polie avec le soin le plus minutieux. Elle était formée de deux demi-boîtes, et le couvercle s'ajustait hermétiquement au moyen de crampons sur la partie inférieure. Avant d'y être placé, le cadavre fut étendu sur une nappe couverte de bois de sandal grossièrement pulvérisé et mélangé, à poids égal, de thé noir et de benjoin; et l'on eut soin de remplir tous les vides du cercueil avec le même mélange. La bière resta quelque temps exposée, puis elle fut descendue dans le tombeau que le Chinois s'était fait préalablement construire à grands frais.

Les tombeaux chinois occupent plus de trente pieds carrés de terrain. Ils sont construits à une petite élévation du sol, et formés de deux ailes demi-circulaires en pente déclive, avec un large tertre à l'extérieur, et un tapis de gazon artificiel entretenu avec soin dans l'intérieur. Un second cintre en briques, plus étroit et moins haut que le premier, joint les deux ailes. Le caveau destiné à recevoir le cénotaphe est au milieu, masqué par un tertre, et l'entrée en est fermée au moyen d'une porte en bois de fer, couverte de caractères chinois et de toutes sortes

d'arabesques et de peintures. Autour du tertre, qui a la forme d'un dôme, est ménagé un espace, afin qu'on puisse venir jeter des fleurs et prier sur la tombe. Deux bancs de pierre sont aussi placés de chaque côté de la porte du sépulcre. C'est là que les membres de la famille du défunt viennent méditer et pleurer. Suivant une croyance généralement accréditée chez les Chinois de bas étage, l'esprit malin se repose sur ces bancs quand il va rendre visite au défunt, et lui laisse le temps de réfléchir et de se prémunir contre les demandes insidieuses qu'il va lui adresser. Deux marches et une enceinte de gazon complètent la devanture du monument. Dans la visite que je fis au cimetière chinois, je trouvai peu de tombeaux qui ne se ressemblassent; ils étaient tous situés à une grande distance les uns des autres.

Despéroux était un chasseur intrépide, et je consacrai plusieurs journées à chasser avec lui dans les environs de la ville. Je fis aussi en sa compagnie une ascension au pic de Ternate, qui a près de six cents pieds de hauteur. On ne saurait imaginer quelque chose de plus délicieusement pittoresque que l'intérieur de cette terre; c'est un véritable Eden élevé sur la surface des flots. Ici, sous l'ombrage des gerbes de palmes, murmuraient des eaux fraîches et limpides, formant mille détours dans des canaux dont les bords étaient émaillés de fleurs. Là, le jacq, cet arbre à pain si recherché des Malais, pliait sous le poids de ses fruits gros comme des melons. Plus loin, des lianes et des plantes grimpantes enlaçaient les rameaux des arbres, et sur les fleurs se reposaient des papillons aux couleurs éclatantes, tandis que dans tous les sentiers couraient des lézards à queue d'azur et à raies dorées. De toutes parts, les perruches les plus belles, les cacatoès à huppe jaune, les philédons, de brillants coléoptères, des cétoines, des coccinèles voltigeaient

dans l'air. Dans la plupart des cabanes où nous entrâmes, nous fûmes reçus avec une véritable cordialité; ajoutons que les avances qu'on nous faisait n'étaient pas toujours complétement désintéressées; on savait nos poches pleines de verroteries, et il fallait bien se rendre propices les heureux possesseurs de pareils trésors. Ces cabanes sont tenues avec une grande propreté et agréablement entourées de plantations de pisang, de bananiers, d'aréquiers, d'arbres à pain, de malaty, de sagoutier, papayier, etc. Les femmes, à notre approche, fuyaient au fond de l'appartement qui leur est réservé, et les enfants se mettaient à hurler de peur à la vue de nos figures blanches. Mais bientôt, poussées par ce sentiment puissant qui perdit notre mère commune, les femmes reparaissaient en ne cherchant même pas à déguiser leur empressement. Dans presque toutes les cabanes nous rencontrâmes des vieillards des deux sexes, ce qui prouve que la longevité est commune à Ternate. Les vieillards sont pour les Malais l'objet d'un respect profond; leur visage calme et impassible respire la dignité; et certes, à côté de ces rigides observateurs des convenances de leur âge, la plupart de nos vieillards européens joueraient un bien triste rôle.

Parmi les animaux rares que je trouvai encore à Ternate, je citerai les babirousas ou [illegible], les singes-bonnets-chinois, les casoars et les pigeons-couronnés. Ces oiseaux du reste ne sont pas originaires des Moluques, [illegible] qu'en captivité; ils viennent de Banda, de Céram et de la Papouasie.

C'est au palmier qui donne le sagou [illegible] de Ternate demandent leur principale [illegible]. Pour se procurer le sagou, on coupe l'arbre et [illegible] et qu'on lave, ce que nous [illegible] terre. On l'étend ensuite sur [illegible]

main. Le tapioka que donne le manioc, ainsi que l'aro-root, sont des plantes à tubercule, et la dernière a quelque ressemblance avec la fougère.

Le résident hollandais, M. Neyz, était un homme fort aimable et par dessus tout un amateur passionné du noble jeu de whist, qu'il se piquait de jouer savamment. Dans une visite que je lui fis, j'eus le malheur, moi pauvre ignare, de lui gagner 50 roupies à ce jeu, et je me rappelle encore la figure mortifiée de mon malheureux adversaire à la vue de son argent passant dans la poche de l'écolier, à qui il se proposait sans doute de donner une leçon. A part sa petite vanité de joueur émérite, M. Neyz était un homme d'un grand sens, et j'eus avec lui, sur la colonisation hollandaise dans les Indes, plusieurs conversations qui ne firent que me démontrer les avantages de la colonisation espagnole, dont le plus puissant véhicule est sans contredit la religion catholique. Les Espagnols font des Indiens des membres mieux éclairés de la grande famille chrétienne : tout un monde d'idées différentes sépare encore les Malais de leurs colonisateurs. J'ai déjà dit combien les pompes du catholicisme l'emportaient aux yeux des peuplades à moitié sauvages sur le rituel mesquin et froid du culte protestant; j'ajouterai ici, à l'appui de cette opinion, qu'aux Moluques, des versets du Coran, nommés *Lois de Mahomet*, sont écrits en arabe sur la porte principale de presque toutes les maisons; et bien que les doctrines des habitants soient fort corrompues, ils ne restent pas moins attachés au mahométisme avec la plus grande ferveur. En vain les prêtres luthériens ont-ils cherché, en enseignant aux enfants la lecture et l'écriture, à semer dans ces jeunes âmes les germes du christianisme, leurs efforts sont restés à peu près stériles, et un bien petit nombre de néophytes fréquente les temples où la parole du ministre se perd dans le vide.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Départ de T[illegible] — [illegible] de Holo. — [illegible] tumes. — [illegible]

Voyant qu'il [illegible]
pour pouvoir [illegible]
apportés par les [illegible]
et sachant aussi que [illegible]
être rendue vers [illegible]
partir, après [illegible]
J'emportais deux [illegible]
des perles, et, [illegible]
de loris aux mille couleurs [illegible]
mants perroquets [illegible]
nent à siffler [illegible]
Leur cri est fort aigre [illegible]
inquiète. Quant à leur robe [illegible]
pour le fond du plumage [illegible]
le dessus du corps couleur d'azur [illegible]
et la tête noire avec du violet sur [illegible]
plète l'éclatante livrée de ce [illegible]
ma possession d'énormes tourterelles [illegible]
dont le résident, M. [illegible], m'avait [illegible]

J'appareillai donc avec l'intention [illegible]
route les îles de Sangir et de [illegible]
ques; mais comme Desperoux avait [illegible]

qu'il y avait trouvé fort peu d'avantages, il me recommanda de ne pas m'y arrêter pour peu que je fusse pressé par le temps. C'est ce qui eut lieu, car m'étant trouvé dans ces archipels avec des vents variables de l'Ouest, je craignis de retarder mon voyage, et je ne fis que les traverser, ainsi que les innombrables îlots qui les environnent. Dans tout le cours de cette navigation, il faut être sans cesse sur ses gardes, afin de ne pas se laisser entraîner par les courants sur les nombreux rochers qui se dressent à chaque pas devant vous. Mon but n'étant pas de faire la description topographique de ces archipels, je renvoie le lecteur, comme je l'ai déjà fait, aux ouvrages spéciaux, et surtout à celui de James Horsburgh, qui cependant, il faut l'avouer, est fort incomplet pour tout ce qui regarde ces passages très-peu fréquentés de son temps par les navires de la Grande-Bretagne. Je traversai donc avec précaution les îlots au Sud de Basilan, de Mindanao, repaires habituels des pirates de la baie Illana, nommés Illanons; et le 17 mai 1829, je mouillai devant Holo, à trois heures de l'après-midi.

J'y trouvai, outre un brick espagnol de Manille, la goëlette *le San-Antonio*, avec une cargaison de riz; son capitaine se mit de suite à mes ordres pour commencer nos échanges. Ce capitaine avait déjà fait plusieurs voyages de ce genre, et il connaissait parfaitement la façon dont il fallait se comporter avec les radjahs et les sultans du pays. Je devais surtout me faire le plus pauvre possible, afin que les droits prélevés par le sultan sur mes marchandises ne fussent pas trop élevés. En arrivant sur rade, je saluai le sultan de treize coups de canon, et j'appris le jour même que cette attention avait agréablement flatté son amour-propre. Puis j'envoyai à terre mon second, accompagné de deux Philippinois qui le suivaient la lance à la main, demander une entrevue au sultan. Mon second ne put voir que le dato Moloc;

celui-ci me fit prévenir qu'il serait fait droit à ma demande sous quelques jours, et je m'occupai de suite des préparatifs nécessaires pour donner un certain appareil à mon entrevue; car je savais qu'avec les Asiatiques il fallait toujours, sans se donner pour trop riche, s'entourer d'un certain éclat et ne jamais négliger le cérémonial. En attendant le grand jour, je m'informai auprès des Chinois de ce qu'il y avait à tenter à Holo, en fait de commerce, et je vis que j'étais heureusement arrivé au commencement de la saison. Ma cargaison se trouvait fort bien assortie : mes sanas et balfetas (toiles blanches), mes indiennes à grands ramages, mes nankins, mes caisses peintes, mon opium, étaient tous de fort bons articles. J'eus soin, du reste, de ne pas déclarer de suite l'opium que j'avais à mon bord; les chefs auraient voulu s'en procurer avant tout, et le reste de ma cargaison en eût souffert. Je devais donc garder cet article pour la fin de la vente, afin qu'il me servît à faire passer mes marchandises de défaite moins facile.

On ne peut se figurer en Europe les difficultés de toute espèce que présente un commerce du genre de celui que j'allais entreprendre. Un Malais se présente à bord avec quelques livres d'holothuries de différentes qualités : il faut sur-le-champ les séparer sur le pont qualités par qualités, débattre le prix de chacune, et donner en échange au vendeur les marchandises dont il a besoin. Nouvelle difficulté pour déterminer le prix de ces marchandises. On parvient néanmoins à établir à peu près un prix courant, en prenant la piastre espagnole pour base, et cinq à six coussins chinois pour subdivision. Les poids en usage sont le picle, le catty et le mas. Deux romains sont fournis par le dato Moloc, qui doivent servir à toutes les transactions.

Je m'écartai dès le principe de la voie généralement suivie. Les Malais apportent dans leurs transactions commerciales la

plus incroyable fourberie ; je voulus y mettre une extrême prudence et la plus grande bonne foi. Mes officiers reçurent ordre de suivre mon exemple, et le plus pauvre marchand put venir en toute confiance à bord de *la Soledad*. Cette conduite nous valut la considération générale, et je la recommanderai à ceux qui se trouveront dans les mêmes circonstances que moi. Les Chinois et les Malais m'en témoignèrent leur reconnaissance à leur façon en me donnant le surnom d'*orang-bessar* (homme grand ou supérieur).

Il faut avoir soin, dans ces parages, de se tenir en garde contre les vols nombreux qui pourraient être commis à votre préjudice. La nuit, il est indispensable de relever le filet d'abordage et d'avoir une garde sans cesse éveillée, car l'on a tout à craindre, même de se voir enlever. Les attaques de ce genre, du reste, sont un peu moins dangereuses sur la rade de Holo qu'ailleurs ; car ici l'on est placé sous la protection immédiate du sultan et des chefs.

Le jour de ma réception était arrivé, et je dus songer à répondre convenablement à l'honneur qu'on me faisait. Je couvris ma tête d'un turban fait d'une écharpe de cachemire ; je passai mes jambes dans un pantalon de soie, mes pieds dans des babouches rouges ; j'endossai une grande cavaille ou robe de chambre en damas de soie foncée qui descendait jusqu'à mi-jambe, et je ceignis ma taille d'une ceinture de crêpe de Chine à franges d'or, dans laquelle je plaçai un fort beau kris de radjah bouguis, de la fabrique de Pontianack, ainsi que deux énormes pistolets dont les crosses dorées se croisaient sur ma poitrine. Sous ce travestissement, complété par ma barbe que j'avais laissé croître, bien malin eût été celui qui aurait reconnu un Européen. J'attendis pour quitter mon navire que la mer fût haute, et suivi d'un esclave qui portait ma pipe et ma boîte au bétel, et

de six mai[illegible]
de kris [illegible]
palissade [illegible]
Hoop. Des gar[illegible]
Malais, [illegible]
porte, et ne [illegible]
jusqu'à [illegible]
n'était pas [illegible]
de fumer [illegible]
dans un son [illegible]
et ils ne dissimul[illegible]
péen ainsi travesti. [illegible]
duisirent chez le sultan.

Le palais ou plutôt [illegible]
espèce de fort entouré [illegible]
sures contenant quelques [illegible]
J'ai raconté dans le volume [illegible]
que cette île eut à soutenir [illegible]
du reste jamais la garder [illegible]
chefs surtout, sont fiers d'[illegible]
en dépit des efforts de l'[illegible]
timent d'orgueil qu'il faut [illegible]
case du sultan peut avoir [illegible]
large, et elle est élevée de [illegible]
sol. A l'intérieur, elle [illegible]
dont le premier sert de salon [illegible]
estrade de 12 à 15 pieds carrés [illegible]
deaux d'étoffes bleues [illegible]
Dans le fond, un grand [illegible]
les trésors du sultan. Je [illegible]
chambre, toutes sortes d'armes [illegible]

la faible constitution du prince, usé par l'opium, ne devait pas souvent permettre l'emploi. Je vis aussi une espèce d'harmonica, faite avec de petits gongs ou tam-tams.

Le prince pouvait avoir quarante-cinq ans; son teint était olivâtre, sa tête s'inclinait sur sa poitrine; il répondait à peine à ce qu'on lui demandait, et présentait l'image d'un homme complétement abruti par l'abus de l'opium. Le soin de ses réponses était confié à deux datos qui ne le quittaient jamais. Il portait pour tout habillement une cavaille de soie, sans chemise, un pantalon des plus légers, et sur la tête l'inévitable mouchoir des Malais. Le prince se tenait accroupi, les jambes croisées, et ne cessait de se manier les pieds, suivant l'habitude des Orientaux. Mon cortége ne laissa pas de produire un certain effet sur lui, et il me fit demander pourquoi je portais le turban, et si je n'étais pas chrétien et Espagnol. Je répondis que j'étais Français, et que ma patrie étant amie et alliée de la Turquie, j'avais l'habitude d'adopter le costume national dans le pays soumis à la loi de Mahomet.

— Vous connaissez donc les lois de Mahomet?

— Oui, sans doute; j'ai à bord le Coran traduit dans ma langue naturelle, et je le lis avec plaisir chaque jour. Mahomet, ajoutai-je, était certes un grand prophète, car il a reconnu que Jésus, lui aussi, était un grand prophète, s'il n'était le Fils de Dieu.

Jusqu'à cette époque, on n'avait guère vu à Holo que des araes, matelots espagnols à peine dégrossis, aussi le sultan était-il tout surpris de la libéralité de mes discours, et il me dit dans son langage emphatique :

— Nous voyons que vous descendez du grand homme dont la renommée est venue jusqu'à nous : vous êtes un *Napoleone kichil*, un petit Napoléon. Nul doute que vous ne soyez versé

dans la connaissance des choses de ce monde, et parfaitement au courant de tout ce qui se passe dans le grand pays des blancs. Nous sommes de pauvres princes qui vivons éloignés de votre civilisation, que nous ne comprenons pas du reste, et nous nous estimerons toujours heureux de vous recevoir et de pouvoir nous instruire auprès de vous.

Après ce compliment flatteur, la question des droits fut traitée : on me demanda si j'avais de l'opium ; je répondis que non, mais que j'en attendais, et j'obtins des conditions assez avantageuses pour mes intérêts. Les mesures et les poids furent fournis par le sultan, et je pus retourner à bord. J'avais eu soin, en descendant à terre, de faire annoncer mon arrivée par cinq coups de canon; mes deux goëlettes toutes pavoisées, *la Soledad* et *le San-Antonio* en tirèrent encore cinq autres au moment où je me disposai à regagner mon bord. Avertie par le bruit, toute la population de Holo se transporta sur la grève pour assister à mon embarquement, qui fut une véritable ovation, et j'arrivai à mon bord accompagné de deux grandes pirogues du sultan, qui m'apportaient en présent des fruits, du poisson et des confitures. Je répondis au cadeau du prince, tout musulman qu'il était, par l'envoi de deux caisses de fruits à l'eau-de-vie. J'avais acheté plusieurs de ces caisses à Sincapour, d'un capitaine français; elles me furent d'une grande utilité dans le cours de mon voyage, et j'usai jusqu'à la dernière à faire des cadeaux aux chefs mahométans, qui violaient sans remords les lois du prophète. Mon idée de mascarade était donc couronnée d'un plein succès, et j'avais de suite gagné la confiance des princes et des habitants de Holo, vrai repaire de brigands, où les forbans de toutes les mers environnantes viennent vendre le produit de leurs crimes et de leurs rapines.

L'Espagne n'a pas encore eu la sagesse de renoncer à revendi-

quer des droits fort contestables sur l'archipel de Holo, Jolo ou Soulong, quoiqu'elle n'y possède pas un seul établissement. Ces droits sur Holo sont du reste si peu respectés, que le sultan fait constamment des traités avec les états voisins, et particulièrement avec les Hollandais, qui ne reçoivent les navires espagnols dans leurs colonies des Moluques que lorsqu'ils sont munis d'un passe-port de Holo, puissance qui, si elle n'est pas très-respectable, est du moins formidable par son ascendant sur les îles environnantes. Tous les datos de Basilan, de Balabac, de Tawi-Tawi, et des autres îles de l'archipel, reconnaissent son autorité, qui s'étend aussi sur plusieurs autres datos de Palawan et de Bornéo. L'archipel de Holo occupe tout l'espace compris entre Bornéo et Mindanao, et il se compose d'îles assez basses et si nombreuses qu'elles semblent joindre ces deux grandes terres. Toutes ces petites îles peuvent se diviser en quatre groupes : le groupe de Holo, celui de Basilan, celui de Pulawan, et celui de Tawi-Tawi. La superficie de cet archipel est d'environ trois cent soixante lieues carrées, et sa population paraît dépasser cent mille habitants.

On compte dans le premier groupe plus de vingt-cinq îles, dont la principale est Basilan, qui a environ douze lieues de circuit. Elle n'est distante que de trois lieues de Zamboanga, forteresse espagnole dans l'île de Mindanao, et elle fournit beaucoup de fruits à cette ville. Elle abonde en gibier de toute espèce, et produit en grande quantité du riz et des bois de construction.

Tawi-Tawi, ainsi s'appelle l'île principale appartenant au groupe de ce nom. L'on trouve un assez bon port dans la ville qui en est le chef-lieu, et l'île de Bornéo entretient avec elle un commerce assez important.

Le groupe de Holo occupe à peu près le centre de l'archipel

de ce nom. Il se compose de plus de cinquante îles, dont la principale est Holo, qui a pour capitale Bévouan. Holo était autrefois l'Alger de la Malaisie; ses hardis pirates allaient répandre la terreur sur toutes les côtes des îles voisines, et jusque dans les mers de la Chine. Ils enlevaient, dit-on, tous les ans sur les côtes des Philippines deux milles Tagals ou Bisayas, chrétiens et sujets de l'Espagne. Ce nombre est sans doute beaucoup exagéré, et le document officiel qui m'a été communiqué se borne à dire quelques centaines. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'espèce humaine est pour ces barbares une sorte de monnaie courante, et qu'ils se livrent avec audace à leurs infâmes brigandages. Leurs pros sont montés de trente à cent hommes, armés de quelques espingoles de cuivre, et si légèrement construits qu'ils se dérobent facilement aux poursuites de la marine coloniale de Manille. Ces pros vont se cacher dans les criques dont ils connaissent la profondeur; et lorsqu'ils trouvent l'occasion favorable, ils tombent avec impétuosité sur leurs ennemis. Les matelots sont armés du kris; ils ont la tête recouverte du morion, et la poitrine d'une cotte de mailles comme nos anciens preux; quelques-uns l'abritent sous un coussin rembourré.

Ils traitent leurs prisonniers avec cruauté, afin de les forcer à se racheter. La rançon d'un homme est ordinairement de cinq cents francs, souvent moins, lorsqu'il donne en échange des marchandises. Le prix d'une femme varie suivant sa jeunesse. Mais depuis qu'un traité a été conclu entre le gouvernement espagnol de Manille et le sultan de Holo, à la suite d'une expédition maritime qui, quoique mal conduite, mit en péril l'indépendance de cette sultanie, Holo n'expédie plus de corsaires contre les chrétiens philippinois; il se borne à recéler ceux de Mindanao, Balabac, Basilan, etc. C'est à Holo qu'on vient

vendre les esclaves, trafic que Manille pourrait facilement empêcher, en entretenant toujours un ou deux navires de guerre dans ces parages.

Assez élevée et peu étendue, l'île de Holo n'a guère que douze lieues environ de l'Est à l'Ouest; sa population est estimée à dix-huit mille habitants. Son sol abonde en riches produits et fournit tout ce qui est nécessaire à la vie; la mer fourmille de poissons délicats, et l'on y pêche des sardines d'une qualité supérieure à celles de Galice. La nacre y est d'une excellente qualité; les perles sont d'un très-bel orient, mais moins estimées que celles de Ceylan. Quant aux naturels de Holo, ils marchent toujours armés, le kris à la ceinture et la lance au poing. Ils déposent quelquefois cette dernière, mais le kris jamais. Superstitieux, lâches et fourbes, ils ont d'ailleurs les qualités et les défauts des autres Malais.

Bévouan, capitale de Holo, est entourée d'un côté par la mer, et de l'autre par une vieille palissade en mauvais état; ses moyens de défense se réduisent à quelques mauvais canons, dont les affûts sont hors de service. Elle est partagée en deux par un petit ruisseau étroit, mais dans lequel une chaloupe canonnière pourrait entrer à marée montante, et pénétrer avec le flux jusqu'à un mille dans les terres : quelques bouches à feu suffiraient, je crois, pour réduire en cendres ce nid de pirates. Le port de Bévouan est le marché et l'entrepôt de tout cet archipel, ainsi que d'une partie de Bornéo et de Mindanao. Les maisons, peu régulières, y sont construites à une certaine élévation du sol, comme dans tout l'archipel malaisien. Sa population est d'environ cinq mille habitants.

Toutes ces petites îles sont hérissées de montagnes assez élevées et sujettes à des pluies continuelles pendant le changement des moussons, et particulièrement pendant celles du Sud-Ouest.

Leur sol produit tous les fruits des tropiques. Ces îles sont encore remarquables par l'abondance des *sarang-bourong*, nids de salanganes, ainsi que des bitches de mer et autres articles que les Malais y apportent de toutes parts, et que les Chinois recherchent avec tant d'ardeur; par le commerce très-actif qui s'y fait, commerce pour lequel il faut s'armer d'une défiance extrême, à cause de l'insigne mauvaise foi des indigènes; par leur position au débouché de tous les passages du Nord des Moluques et de Bornéo, et des détroits des Philippines; enfin par l'habileté de leurs habitants à recueillir les perles et autres richesses de la mer. Les plongeurs de Holo sont renommés dans l'Inde entière; ils ont la singulière habitude de se laver les yeux avec le sang d'un coq avant de commencer leurs recherches, et prétendent, à tort ou à raison, qu'ils s'éclaircissent ainsi la vue. Les articles exportés de Holo par les Chinois sont du sagou, de l'ivoire, des bambous, des huîtres à perles, de l'ébène, de la cire, des nids d'oiseaux, du tripang, des cauris, de l'écaille de tortue. Ils y portent du cuivre, du fer en barre, du sucre candi, de la soie écrue, du nankin noir et blanc, des toiles, de la porcelaine, des soieries, de la coutellerie, etc.

Les Holoans doivent leur origine aux Tidorans de Bornéo et aux Bouguis; mais ils ont atteint un degré de civilisation plus avancé que celui des premiers. Leur habillement consiste, pour les hommes, en une culotte et une veste de toile de coton ou indienne à ramages, une ceinture, un mouchoir sur la tête, et quelquefois un turban. Une chemisette de mousseline et un jupon d'étoffe de couleur, voilà pour celui des femmes. Celles-ci jouissent de plus de liberté que l'on n'en accorde aux musulmanes dans le reste de l'archipel, et il faut dire qu'elles n'en abusent pas.

La langue holoane est un dialecte très-mélangé et qui dérive

en grande partie du malayo, du bissaya et du bouguis. L'islamisme est la religion dominante de l'archipel; mais on n'y pratique que quelques cérémonies du culte, et les mosquées sont généralement mesquines et dépourvues, à l'extérieur, de ces ornements d'architecture qu'on trouve dans l'Inde en si grande quantité.

Quant au gouvernement, il est féodal dans toute l'acception du mot; le pouvoir des datos contrebalance celui du sultan, quoique l'action qu'ils exercent sur le peuple soit moins oppressive que dans le reste de la Malaisie; la souveraineté ne sort pas de la famille royale, mais la succession au trône n'a pas lieu par ordre de primogéniture; quinze datos composent en partie le corps législatif, et leur titre passe à leurs fils aînés, qui ont place au conseil du sultan. Le sultan représente deux voix dans cette assemblée, et chaque dato une.

D'après les traditions des Holoans, il paraît que l'île principale faisait autrefois partie de l'empire de Bornéo-Proper, fondé par les Chinois. Cette assertion est contredite par les habitants de Mindanao, qui prétendent, eux, que Holo leur était soumis. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Holoans ont subjugué une grande partie des îles de cet archipel, et qu'ils se sont rendus maîtres d'une partie des côtes de Bornéo et de Palawan, encore aujourd'hui leurs tributaires. En 1746, les Espagnols les attaquèrent avec trente vaisseaux, et s'emparèrent de la plus grande des îles Holo. Cette île fut rendue plus tard, et depuis elle n'a pas cessé un moment d'être indépendante.

A Holo et dans toutes les îles environnantes, on pêche un grand nombre d'huitres perlières. Les instruments dont on se sert pour cette pêche consistent en une espèce de racle ou de peigne, construit avec des morceaux de bois de fer, aigus et effilés, et qu'on fait descendre au fond de l'eau au moyen d'une

pierre qui y est attachée. Avant de jeter son instrument, le pêcheur s'assure bien de la position de l'huître, et il le retire sans la moindre difficulté avec une longue corde, composée de rotins attachés les uns au bout des autres, et cela d'une profondeur qui ne va pas à moins de quinze brasses.

On m'a assuré que les huîtres qui gisent à une profondeur de vingt-cinq à trente brasses sont meilleures et généralement beaucoup plus grandes que les autres; mais on ne peut les aller chercher qu'en plongeant, opération que la présence continuelle des requins dans ces mers rend excessivement dangereuse, sans pourtant l'empêcher entièrement, surtout aux environs des îles Pangoutaran, dont les plongeurs sont renommés pour leur hardiesse.

Cette pêche se fait le matin avant que le soleil soit élevé au-dessus de l'horizon et que la brise et la réverbération des rayons lumineux empêchent le pêcheur de voir l'huître au fond de la mer.

Les grandes perles et les écailles de tortues les plus extraordinaires par leur poids et leur couleur appartiennent aux datos. L'écaille la plus renommée, la plus chère, et que les Japonais donnent en dot à leurs filles, est celle que nous appelons écaille blonde. Elle est surtout précieuse si les treize morceaux qui composent la coque entière de la tortue caret pèsent de deux à trois livres, et s'il n'y a que deux ou trois taches noires ou marron sur un fond blanc. J'ai vu chez le dato Miravajal la dépouille d'une tortue pour laquelle il demandait 400 piastres, soit 2,000 fr. J'ai vu encore chez ce même dato, qui la tenait de ses ancêtres, une coquille de nacre, à l'intérieur de laquelle était attachée une exubérance grosse comme le poing d'un enfant, produite par un amas de perles. Cette excroissance était loin d'avoir le poli et l'orient d'une belle perle; on eût dit de la

nacre, avec une foule de petites raies. J'offris au dato 500 piastres de cette pièce curieuse, mais il voulait en avoir 1,000, et nous ne pûmes nous entendre. Il était assez difficile, du reste, d'assigner un prix à cette coquille, et elle eût été vraiment inestimable dans le cas où l'excroissance qu'elle contenait aurait été pleine et non pas creuse, ce dont il était bien facile de s'assurer en la perçant; mais le dato n'avait jamais voulu consentir à cette épreuve; il craignait sans doute de voir déchoir dans son estime cet objet auquel on attribuait dans sa famille, depuis plusieurs générations, un si grand prix.

Les Chinois qui habitent Holo achètent parfois des pêcheurs des perles d'une grande valeur, mais lorsqu'ils sont découverts, ils sont punis et souvent ruinés par les datos. Les perles de Holo et de l'archipel des Moluques, quoique d'un très-bel orient, sont inférieures à celles de Ceylan, mais supérieures à celles de l'Amérique espagnole. On trouve toujours à s'en débarrasser facilement auprès des Chinois.

Les monnaies en usage à Holo sont les monnaies de cuivre chinoises, appelées coussins et chapecas; 50 chapecas valent 1 kaousong; 10 kaousongs, une piastre.

La piastre espagnole est considérée comme une marchandise, dont le prix varie depuis 500 jusqu'à 900 et même 1,000 coussins. Mais la valeur habituelle est de 500.

La piastre ou 500 coussins vaut une pièce de nankin jaune étroit, et cinq pièces de nankin valent une pièce de toile blanche de l'Inde, appelée sana. On prend une pièce de nankin ou une rega de riz en paille pour unité valant une piastre espagnole, et une pièce de sana pour unité de 5 piastres.

Donc, si l'on veut acheter quelques marchandises de la valeur de 20 piastres, on offrira vingt pièces de nankin ou quatre pièces de sanas.

POIDS ET MESURES.

Les poids et les mesures de Holo ressemblent beaucoup à ceux de la Chine; pour les autres subdivisions :

NOMS DE HOLO.			NOMS CHINOIS.
10 moubouks valent		1 chouchouc.....	1 candarin
10 chouchoucs	—	1 ammas.....	1 mace.
10 ammas	—	1 taël.....	1 taël.
10 taëls	—	1 catty.....	1 catty.
5 cattys	—	1 boubouts.....	5 cattys.
10 boubouts	—	1 lacksa.....	50 cattys.
2 lacksas	—	1 pico.....	1 picul.

Le picle de Holo vaut 6 arroles espagnoles ou 150 livres espagnoles.

La mesure pour les liquides et les grains est le panding.

4 pandings égalent		1 ganta.
10 gantas	—	1 raga.
2 1 2 ragas	—	1 picul.

La ganta est estimée à 4 cattys parce que 2 1/2 ragas donnent un picle de 100 cattys de Holo, 150 livres espagnoles.

Le gouvernement de Holo, à l'époque où je visitai cette île, se composait :

Du sultan Ali Mohamet,

Du dato Bandajala,

Du dato Miravajal,

Du dato Moloc.

Le sultan est le chef suprême; il fait la paix ou déclare la guerre, punit les coupables, pardonne aux condamnés et perçoit la majeure partie des droits que payent les navires.

Le dato Bandajala est le ministre des finances, le grand juge; il fixe les droits avec les capitaines et les négociants, et à la mort du sultan c'est lui qui gouverne à sa place jusqu'à ce que le peuple se réunisse pour en nommer un autre.

Le dato Miravajal est le général de la mer, ministre de la marine et capitaine du port; c'est lui qui conduit les escadres, mais seulement lorsqu'elles ont quitté le port.

Le dato Moloc est le juge des poids et mesures; il s'entend avec les étrangers pour les discussions qui peuvent s'élever entre eux, les naturels et les Chinois, et il prête main forte pour faire rentrer les déserteurs dans le devoir, quand il ne lui plaît pas toutefois de les garder, ce qui arrive assez souvent avec les navires des Philippines, où les marins, pour recouvrer leur liberté, se font esclaves. Le dato Moloc est à la fois ministre des affaires étrangères et de la police.

Quant aux droits du sultan, ils sont illimités et dépendent de la manière dont on a traité avec le dato Bandajala. Il faut toujours avoir soin de déclarer moins de la moitié de ce qu'on a à bord; il est encore bon de pleurer misère, de ne jamais consentir à commercer à terre, et de ne pas faire crédit d'un sou à un dato. On donnera pour raison qu'on dépend d'un armateur, aux ordres duquel on tient à se conformer strictement. Les Chinois sont forcés de faire crédit aux datos, et Dieu sait combien ceux-ci leur font perdre d'argent. Le lecteur doit se rappeler l'histoire de Bulton.

Les droits du dato Bandajala sont de 100 piastres par navire;

Ceux du dato Miravajal de 80 piastres;

Ceux du dato Moloc et de son frère sont de 100 piastres et 25 piastres en sus pour les poids et mesures.

Ces droits se payent avec les effets que l'on a à bord, mais il faut toujours choisir pour cela les objets dont on peut surfaire le prix.

Sont admis :

Les sanas pour	8 piastres;
Les nankins pour	2 piastres;

Le riz en paille pour 1 piastre la raja ;
Le riz pour 2 piastres la raja ;
L'opium pour 100 piastres la boule de 2 ½ catty.

J'emprunte à l'ouvrage du comte de Warren, sur l'Inde anglaise en 1843, les détails suivants, pour compléter les documents que j'ai déjà donnés sur l'opium, dont l'usage tend à devenir général dans la Malaisie, et qui sera aussi fatal à ce pays qu'à la Chine :

« Valeurs des cargaisons d'opium introduites à Canton et à Macao, et venant des différents ports de l'Inde.

En 1817 à 1818.....	737,775 £.
1818 à 1819.....	1,098,230
1819 à 1820.....	2,445,625
1825 à 1826.....	2,810,874
1839 à 1840.....	4,060,000

Durant la guerre de la Chine, l'importation, devenant plus hasardeuse, avait diminué; mais dès 1842 nous la retrouvons la même qu'en 1839, soit de 4,000,000 piastres ou de 100,000,000 de fr., dont le bénéfice net pour la Compagnie des Indes est de plus de 50,000,000 de fr.; ainsi l'on peut juger si le gouvernement anglais a un puissant intérêt à empoisonner la Chine et la Malaisie. Ce sont 100,000,000 de francs, presque tout en numéraire, qui sortent annuellement de la Chine pour rentrer dans les possessions anglaises de l'Inde; ils ont été apportés dans le Céleste Empire par presque toute l'Europe, l'Amérique du Nord et les nombreuses républiques de l'Amérique du Sud, en échange du thé et des soieries de ce pays. »

Les autres articles se vendent suivant convention. Afin de pouvoir traiter avec promptitude, il est bon de se rendre propice le dato Bandajala par le don d'une boule d'opium, que l'on promet à la fin de la traite, et l'on obtient ainsi des condi-

tions plus avantageuses pour ce qui regarde les droits à payer au sultan. On n'oubliera pas non plus d'envoyer à chacun des autres datos une caisse de vin de Bordeaux ou de Sauterne, de fruits glacés ou à l'eau-de-vie, ou enfin un baril de biscuits ou de petits fours.

Après les trois datos dont je viens de parler, ceux qui jouissaient de la plus grande considération à Holo, à l'époque ou j'y abordais, étaient :

Le dato Indin ;

Le dato Allon ;

Le dato Andon ;

Le dato Israël Mahomet.

Ces datos étaient les héritiers présomptifs du trône de Holo, et le peuple devait choisir l'un d'eux pour y monter à la mort du sultan. Au nombre des datos puissants, je citerai encore le dato Taël, l'un des plus riches de Holo, et cousin du dato Miravajal ;

Le dato Tantonel, guerrier pirate, qui avait sous ses ordres un grand nombre de pros, et dont on exaltait partout les prouesses ;

Le dato Sabdola ;

Le dato Mohamet, fils du dato Miravajal.

J'ai dit que la religion dominante dans cette île était le mahométisme de la secte d'Aly. Le pontife reconnu était le shérif de Palimbang ; outre le shérif Pusman de la baie de Malodo, et le shérif Assam établi à Holo, il y avait encore un grand nombre de derviches constamment vêtus de blanc, et qui vivaient des secours très-minimes qu'ils devaient à la générosité publique. Je trouve encore dans l'intéressant ouvrage de M. le comte E. de Warren, sur l'Inde anglaise, publié en 1843, quelques lignes que j'extrais, car elles peignent exactement la situation physique et morale des musulmans asiatiques.

« Les musulmans de l'Inde se divisent en deux grandes

sectes, les *sounnées* et les *shiahs*. La première reconnait les trois premiers khalifs comme successeurs légitimes du prophète, et admet leur interprétation de la loi et leurs traditions sur les préceptes qu'il a établis. Les seconds, au contraire, rejettent les trois premiers khalifs comme des usurpateurs d'une dignité qui appartenait de droit à Aly, neveu et quatrième successeur de Mahomet. » Les Malais sont de la secte d'Aly, tandis que la majeure partie de la population musulmane de l'Inde anglaise sont sounnées.

« Les mahométans croient aux vérités de l'Ancien Testament; ils admettent aussi la sainteté du Nouveau, et reconnaissent même le Christ comme un grand prophète. La grande faute de leur culte, c'est de rabaisser trop la femme. La polygamie a des effets désastreux, parce qu'elle arrête tout progrès par la vie énervante que l'on mène dans les chaînes du harem; toutefois il ne faut pas s'en exagérer ni les résultats pour le peuple, ni le malheur pour la femme. Bien que la polygamie soit autorisée par la loi musulmane, la masse de la population ne peut s'en permettre les avantages. »

Une classe d'individus nommés *taos dacola* ou *maragao* se faisait encore remarquer par ses richesses et la grande quantité d'esclaves qu'ils avaient à leur service. La plupart de ces esclaves étaient des Bisayas amenés par les Balanguinguis, Illanons et autres pirates. Plus des trois quarts de la population de Holo se compose donc de Bisayas, qui sont si bien habitués à leur condition, qu'ils préfèrent pour la plupart rester esclaves toute leur vie plutôt que de retourner dans leur patrie. Dans le port de Holo s'élèvent, construites sur pilotis, les habitations d'environ six cents Chinois, aux mains desquels est confié presque tout le commerce de cette ville. Ces maisons sont reliées par des ponts entre lesquels viennent aborder les pirogues lorsque

la marée est haute. Cette partie s'appelle les Pantilans chinois, espèce de ville maritime. Le luxe le plus coûteux des maisons de ce pays consiste en une estrade entourée de vastes rideaux d'indiennes, et dont le plancher est couvert de matelas et d'oreillers. C'est là que les Holoans passent leur vie, ensevelis dans le sommeil léthargique que procure l'opium. Quelques caisses peintes, les unes vides, les autres pleines; aux parois des cases on voit encore des armes, des cuirasses et d'autres objets, qui composent leurs seuls ameublements. Les maisons des datos se distinguent par quelques canons de bronze placés à leur porte; et lorsqu'ils sortent, ils se font toujours accompagner par plusieurs esclaves armés.

Nul doute que si la France possédait un point dans cet archipel, et qu'elle en fît un port franc pour toutes les nations, en s'attribuant seulement le monopole de l'opium, des maisons de jeu et des boissons, nul doute, dis-je, qu'elle n'en retirât de grands avantages pour son commerce, et Dieu sait combien cela coûterait peu! Dans tous les cas, il serait de la plus haute importance pour nous qu'un brick ou une goëlette à vapeur de notre marine militaire se tint constamment dans ces parages, afin de faire respecter notre pavillon et de mettre un frein aux actes arbitraires dont les datos se rendent si souvent coupables, surtout lorsque nos nouvelles colonies de la Polynésie prenant de l'essor, le cabotage s'étendra dans ces mers.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

La fille de l'alcade de Ilo-Ilo et le dato Miravajal. — Esclave de l'île de Negros. — L'opium. — Visite à main armée du métis Touason.

Les Holoans ont hérité des mahométans leur passion pour les femmes, ainsi que leur jalousie et les transports terribles qui en sont la suite. L'anecdote suivante, qui m'a été racontée par les acteurs eux-mêmes, en est la preuve.

Les pirates illanons amenèrent un jour à Holo la fille d'un alcade espagnol de Ilo Ilo, nommée Dolorès, jeune métisse d'une grande beauté, dont ils s'étaient emparés dans leurs courses, et qu'ils venaient vendre avec d'autres captifs des deux sexes. Elle fut achetée par le dato Miravajal, alors âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, qui s'éprit d'une vive passion pour son esclave. Longtemps elle repoussa ses vœux et refusa de devenir la maîtresse de celui qui s'était rendu le complice de ses ravisseurs; plusieurs fois même elle tenta de s'échapper, mais en vain; toujours reprise, elle vit sa prison devenir plus étroite, et ne tarda pas à désespérer de pouvoir jamais se soustraire au pouvoir de son maître. A la sollicitation du père et de toute la famille de cette jeune infortunée, le gouvernement espagnol se décida à envoyer à Holo des commissaires chargés de la racheter: ce fut inutilement! Le dato, dont la passion était excitée par les refus de celle qui l'avait fait naître, ne voulut pas écouter les propositions des envoyés et leur abandonner son esclave, dont il espérait vaincre la résistance. A la suite de cette négociation, une flottille espagnole fut dirigée contre Holo; mais cette expé-

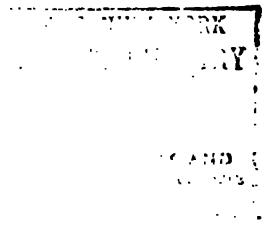
dition fut encore infructueuse, et elle n'eut pour résultat que de prouver aux Holoans l'impuissance des Espagnols, et d'accroître leur orgueil. Trois ou quatre années s'écoulèrent ainsi, années de douleur pour Dolorès, dont les forces n'avaient pas répondu à sa volonté, et qui était devenue la femme favorite du dato.

Pour recouvrer son enfant, le malheureux alcade eut recours à un araès espagnol qui avait connu Dolorès chez le dato, et quoique celui-ci fût dans une position inférieure de fortune et de naissance, il lui promit sa fille s'il parvenait à l'arracher des mains de son geôlier. Séduit par cette promesse, l'Espagnol ne redoute aucun danger; il réussit à captiver les bonnes grâces du dato par des cadeaux et des prévenances, et surtout en lui achetant ses marchandises à un prix très-élevé, procédé qu'on peut dire souverain pour se gagner les cœurs les plus rebelles. Bref, le jeune marin réussit à se rendre indispensable au dato, qui l'admit dans son intimité et le mit ainsi en rapport avec Dolorès. Celle-ci devina un sauveur dans l'ami de son tyran, et ne tarda pas à se concerter avec lui sur les moyens à prendre pour se soustraire à l'odieux esclavage où elle gémissait depuis si longtemps.

Ardemment attendue, l'occasion vint enfin s'offrir d'elle-même. Déjà plusieurs fois l'Espagnol avait accompagné le dato dans des courses aux îles voisines; qu'on juge de sa joie lorsque celui-ci lui proposa de l'accompagner dans une excursion qu'il se proposait de faire avec Dolorès, et dont le but était de surveiller la pêche des perles dans une île située à deux ou trois lieues de Holo. A cette ouverture, le marin réussit à peine à cacher son trouble, et s'éloignant aussitôt, il alla veiller à tous les préparatifs nécessaires au projet qu'il méditait.

Au jour fixé, l'Espagnol se fait suivre de sa chaloupe bien

ARCHIPEL DE HOLO

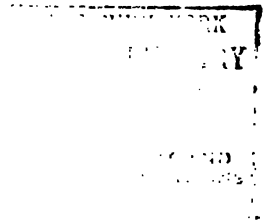


armée. Peu de temps après être descendu à terre, il choisit l'instant propice, enlève Dolorès dans ses bras, et gagne son embarcation, dont il presse le départ.

Le dato ne tarde pas à apprendre la fuite de Dolorès; mais il reconnaît avec rage qu'il lui est impossible d'atteindre la chaloupe, qui a déjà pris le large. Aussitôt il réunit tous les serviteurs qu'il compte dans l'île, arme ses pirogues, et laissant la chaloupe poursuivre sa route, il va se poster à l'entrée de la rade de Holo, afin de tomber à l'improviste sur le navire espagnol, lorsqu'il mettra à la voile pour s'éloigner de ces parages.

En effet, l'araès n'a pas plus tôt atteint son navire, qu'abandonnant toutes ses transactions, il lève l'ancre, trop heureux d'emmener avec lui celle qu'il espère bientôt nommer sa femme! Mais au moment où les deux fugitifs s'abandonnent à ces rêves trompeurs, le navire qui les porte est tout-à-coup entouré par la flottille du dato, dont l'embarcation réussit à l'aborder, malgré le feu soutenu de son artillerie et de sa mousqueterie. Le désir de la vengeance, la rage, la jalousie, transportent le dato, il excite ses gens au massacre, et un combat acharné s'engage entre les deux équipages, à la suite duquel tous les Philippinois que le fer des Malais a épargnés sautent dans la mer, abandonnant leur capitaine, qui lutte seul contre tant d'ennemis, et tombe bientôt percé de vingt coups de campilan et de lance, à la porte même de la chambre où Dolorès attendait, en priant Dieu, l'issue du combat. Le dato abandonne le navire aux Holoans, qui le pillent; sa part de prise à lui c'est Dolorès, dont la mort seule pourra le séparer désormais ! !

Dolorès vivait encore avec le dato Miravajal lorsque j'étais à Holo; c'était une femme de trente-deux ans; le dato en avait quarante-trois ou quarante-cinq, et ils avaient plusieurs enfants. Souvent Dolorès me parlait de Manille et de sa famille devant le



armée. Peu de temps après être descendu à terre, il choisit l'instant propice, enlève Dolorès dans ses bras, et gagne son embarcation, dont il presse le départ.

Le dato ne tarde pas à apprendre la fuite de Dolorès; mais il reconnaît avec rage qu'il lui est impossible d'atteindre la chaloupe, qui a déjà pris le large. Aussitôt il réunit tous les serviteurs qu'il compte dans l'île, arme ses pirogues, et laissant la chaloupe poursuivre sa route, il va se poster à l'entrée de la rade de Holo, afin de tomber à l'improviste sur le navire espagnol, lorsqu'il mettra à la voile pour s'éloigner de ces parages.

En effet, l'araès n'a pas plus tôt atteint son navire, qu'abandonnant toutes ses transactions, il lève l'ancre, trop heureux d'emmener avec lui celle qu'il espère bientôt nommer sa femme! Mais au moment où les deux fugitifs s'abandonnent à ces rêves trompeurs, le navire qui les porte est tout-à-coup entouré par la flottille du dato, dont l'embarcation réussit à l'aborder, malgré le feu soutenu de son artillerie et de sa mousqueterie. Le désir de la vengeance, la rage, la jalousie, transportent le dato, il excite ses gens au massacre, et un combat acharné s'engage entre les deux équipages, à la suite duquel tous les Philippinois que le fer des Malais a épargnés sautent dans la mer, abandonnant leur capitaine, qui lutte seul contre tant d'ennemis, et tombe bientôt percé de vingt coups de campilan et de lance, à la porte même de la chambre où Dolorès attendait, en priant Dieu, l'issue du combat. Le dato abandonne le navire aux Holoans, qui le pillent; sa part de prise à lui c'est Dolorès, dont la mort seule pourra le séparer désormais ! !

Dolorès vivait encore avec le dato Miravajal lorsque j'étais à Holo; c'était une femme de trente-deux ans; le dato en avait quarante-trois ou quarante-cinq, et ils avaient plusieurs enfants. Souvent Dolorès me parlait de Manille et de sa famille devant le

dato ; mais elle m'assurait aussi qu'elle n'abandonnerait jamais ses enfants.

« Les princes et les riches, non contents de quatre épouses légales, ont encore un grand nombre d'esclaves ; mais au pauvre une seule épouse suffit ; et dans les classes moyennes vous en voyez rarement plus de deux, dont l'une est la compagne de la première jeunesse, l'autre la consolation du déclin de la vie. Chez les peuples asiatiques, où l'usage marie les hommes à dix-huit ans, et où la décrépitude atteint si rapidement la femme, la bigamie paraît sinon rationnelle, au moins plus excusable.

« La condition des femmes varie suivant leur rang : dans les classes pauvres et peu civilisées, elles sont condamnées, il est vrai, à une existence tout-à-fait matérielle ; mais n'en est-il pas de même en Europe, avec cette différence que l'existence des musulmanes est bien moins laborieuse que celle de nos paysannes, puisqu'elles s'occupent des détails du ménage exclusivement? Quant aux femmes de la classe élevée, elles savent lire pour la plupart, et quelques-unes s'occupent de littérature. D'un autre côté, il est peu décent pour une femme de prendre la plume, parce que ce talent peut lui offrir des moyens de correspondance avec un amant. Il n'est pas rare de rencontrer parmi elles des caractères supérieurs qui dirigent entièrement leurs époux, et il s'en est trouvé qui ont gouverné des empires.» (De Warren.)

J'ajouterai seulement que, dans la Malaisie, le peuple en masse, même les radjahs, les datos et les sultans, étant en général beaucoup moins civilisés que dans l'Inde, les femmes savent rarement lire les caractères arabes, employés dans les livres et les écritures. Les radjahs eux-mêmes déchiffrent à peine quelques versets du Coran.

Voici encore un exemple de la jalousie des habitants de ces pays :

Pendant mon séjour à Holo, des pirates y amenèrent des prisonniers, parmi lesquels se trouvait une jeune femme de l'île de Négros, qui en se rendant avec son mari à Zébou dans une petite embarcation, s'était vue attaquée par des pirates Illanons. Le mari blessé tombe à la mer en se défendant. Au moment de disparaître sous les flots, il tend à sa femme le bout de sa lance, dont il ne s'est pas dessaisi. Se méprenant sur ce geste, elle s'avance pour venir en aide à son époux, lorsque celui-ci, faisant un dernier effort, lui plonge le fer dans le sein, et meurt en emportant l'espoir que nul ne possédera jamais celle qui fut sa femme. Cette jeune femme souffrait encore beaucoup du coup qu'elle avait reçu lorsqu'elle arriva à Holo; j'en eus pitié, et je l'achetai pour la somme, en marchandises, de 250 francs à peine. Malheureusement sa blessure s'envenimant de plus en plus, je me vis forcé de la confier à un empirique du pays qui ne put la guérir, et bientôt j'eus la douleur de la perdre.

Parmi les visites que je reçus à Holo, il en est une que je ne dois point passer sous silence. Je vis un jour arriver sur mon bord un personnage de moyenne stature, porteur d'une longue barbe, et que ses traits et sa peau plus blanche que celle des Holoans auraient fait prendre au premier abord pour un Européen. Après les politesses d'usage, je lui demandai s'il venait avec l'intention de m'offrir quelques marchandises. Il me répondit qu'il ne lui serait point désagréable de me vendre de la nacre de perle; mais qu'ayant beaucoup entendu vanter ma parfaite équité et mon savoir, il venait surtout pour se procurer le plaisir de causer avec moi. Ainsi que je l'ai dit plus haut, jusqu'à cette époque on n'avait guère vu à Holo que des araès espagnols, espèce de matelots à peine dégrossis, et les datos ne cessaient de manifester leur étonnement en me voyant connaître bien mieux qu'eux les besoins du pays et les lois du prophète,

[illegible] voyages dans [illegible] me fai- [illegible] le sherif [illegible] de Magrèce. [illegible] moment je fus fort étonné d'en- [illegible] qu'elle était [illegible] à mon [illegible] de Magrèbe était [illegible] et je compris que le père du sherif avait [illegible] Mancca et les [illegible], pour [illegible] la [illegible] où je me [illegible]. Le sherif était le patriarche de cet [illegible] grand sherif de Palimbang. C'était un homme [illegible] années, et il me parut encore [illegible] Il mâchait constamment du bétel, dont un esclave portait une provision renfermée dans une boîte [illegible]. La première fois qu'il vint chez moi, il [illegible] ma chambre de sa salive, et ne daigna pas seulement s'apercevoir du crachoir placé à côté de lui. Mais dans les visites qu'il me fit ensuite, j'eus soin de lui recommander ce meuble, dont il parut enfin comprendre l'utilité.

Ce sherif possédait un grand nombre d'esclaves; l'un d'eux parvint à s'échapper et vint à mon bord me supplier de le garder. J'accueillis sa demande, et je réussis à le cacher, en dépit des recherches que l'on fit sur mon navire. Cet esclave vint en France avec un capitaine de Nantes à qui je l'avais confié, et il apporta de mes nouvelles à ma famille, qui n'en avait pas reçu depuis long-temps.

De deux heures jusqu'à quatre heures du soir, moment le plus chaud de la journée, personne à Holo, excepté la plèbe, ne quitte sa demeure. Si une affaire urgente se présente et vous

force d'aller vous exposer en plein air aux rayons du soleil, un esclave est chargé de vous abriter, à la manière malaise, sous un vaste parasol chinois. Dans leur intérieur, les Chinois ont adopté le costume asiatique, un ample sarong de toile, un mouchoir sur la tête, des sandales aux pieds; et puis, comme complément indispensable, le divan est là, qu'on ne quitte pas plus que la longue pipe aromatisée. Les esclaves, dressés à obéir au moindre geste, contribuent encore à augmenter la mollesse de cette vie, qu'animent toutefois des rivalités passionnées, et ces commérages inévitables dans les lieux où des individus sont rassemblés en petit nombre. Sur le devant de presque toutes les habitations est une galerie intérieure soutenue par des poteaux que l'on veut bien appeler colonnes de bois, et occupée par des lits recouverts de nattes sur lesquels on savoure les vapeurs du tabac ou de l'opium; c'est là qu'on attend le coucher du soleil pour sortir respirer l'air frais dont on a été privé pendant le jour. Une autre galerie, construite sur le derrière de l'habitation, est dévolue exclusivement aux esclaves ou aux domestiques. Les Holoans, du reste, apportent fort peu de soin à bâtir leurs demeures, dont les bambous et les palmiers sont à peu près les seuls matériaux employés à la construction.

Un jeune métis de Manille, de la famille des Touason, riche métis chinois, ayant fait des dettes dans cette ville, s'était vu forcé de la quitter, et était venu se réfugier à Holo, où il avait embrassé la religion musulmane. Il y exerçait à peu près tous les métiers. C'était lui qui se chargeait de procurer des femmes aux Européens, emploi que les lois musulmanes ne laissaient pas de rendre assez difficile.

Mon arrivée avait fait quelque bruit dans le pays, et Touason ne pouvait manquer de venir me rendre visite et de m'offrir

ses services. Ce fut lui qui me servit d'introducteur auprès d'une tante du sultan qui avait de fort jolies filles, et dont la maison servait de lieu de réunion habituel à la jeunesse dorée de l'endroit.

En Europe, quand on veut fêter ses amis, on leur donne des repas, des bals, des soirées, etc., etc.; à Holo, on leur offre de fumer de l'opium; et la tante du sultan, qui se piquait de savoir vivre et de procurer des jouissances à l'humanité, donnait, à prix d'argent, à ses intimes, de l'opium de contrebande. C'est chez elle que j'appris à le fumer, et j'avoue que j'eus besoin de toute ma force d'âme pour ne pas contracter l'habitude de ses plaisirs mortels.

J'ai déjà dit que le fumeur met son opium dans un petit réservoir de la grandeur d'un dé. Au moyen d'une aiguille d'argent, pointue d'un bout et aplatie de l'autre, on place sur l'orifice de la pipe, d'une forme particulière et adaptée à cet usage, un grain d'opium préparé de la grosseur d'un pois. Une mèche de moelle de jonc, nommée *tinsin*, imbibée d'huile, brûlant sur un petit plateau de porcelaine ou de métal, est destinée à allumer la pipe. Le fumeur, toujours couché, approche cette mèche de l'opium, qu'il consume en deux ou trois aspirations. Au premier grain d'opium en succède un second, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'extase s'empare de ses sens et qu'il voie s'ouvrir devant lui les portes du paradis promis par le prophète.

Il me faudrait la plume du rêveur Hoffman pour bien peindre les sensations que l'opium me fit éprouver les premières fois que je le fumai. Mes facultés exaltées me plongeaient dans une extase qui tenait du délire; des joies profondes, immenses, remplissaient mon cœur, et les images les plus riantes se pressaient en foule devant mes yeux. Ma famille, que plus de trois

mille lieues de distance séparaient de moi, tous les objets chers à mon cœur, m'entouraient; j'étais en France et je ne devais plus la quitter pour aller à l'aventure dans de lointains pays. J'étais grand, j'étais fort, j'étais instruit, j'étais heureux; les rêves, toutes les folles illusions de ma jeunesse, ses désirs ardents, ses passions insensées, se trouvaient réalisés. De divines houris me pressaient dans leurs étreintes convulsives et inondaient mon cœur de brûlantes voluptés. Mon âme se perdit dans cet océan de bonheur. Enfin l'ivresse diminua peu à peu. L'immensité des joies avait tué le sentiment; je ne voyais plus, je ne comprenais plus, et je m'éveillai enfin, le corps brisé, l'âme engourdie, usée, flétrie par le néant de la vie réelle et le souvenir des sensations que j'avais éprouvées.

Ce Touason dont j'ai parlé, et à qui j'avais largement payé tous les services qu'il avait pu me rendre, vint un jour me trouver à la tête d'une trentaine d'individus de fort mauvaise mine, et dont les campilans dégaînés ne laissaient point de doute sur leurs intentions. Touason me déclara d'un air d'importance qu'il venait de la part du dato Moloc visiter mon navire pour voir s'il ne s'y trouvait pas des esclaves. Cette déclaration produisit fort peu d'effet sur moi, et voulant prouver à ce mauvais drôle que je ne le craignais ni lui ni ses sicaires, j'ordonnai aux cinq esclaves échappés que j'avais effectivement à bord, de prendre les armes et de venir se présenter avec l'équipage devant ceux qui les cherchaient. M'emparant alors de Touason, je le forçai à descendre dans la cale et jusque dans la sainte-barbe avec une lanterne, en le prévenant toutefois que j'avais en magasin dix quintaux de poudre, confidence qui ne parut nullement du goût du métis. J'avais mes pistolets à ma ceinture, et regardant fixement Touason, je lui déclarai que je ferais sauter la cervelle au premier de ses gens qui bougerait.

Toussoon n'en demanda pas davantage, et remontant précipitamment sur le pont, il quitta *la Soledad*, qu'il ne revint plus visiter.

Les chefs dans ce pays, ainsi que les pirates, ne reculent devant aucun moyen pour se débarrasser de leurs marchandises; et c'est ainsi que le capitaine du *San Antonio* se vit forcé de prendre un quintal de nids noirs à un prix exorbitant. Le dato Miravajal, qui me donnait le titre de *soulara* ou frère, pria un jour le capitaine du *San Antonio* de passer chez lui pour traiter de l'achat de quelques marchandises. Ce dernier, déjà au fait des habitudes peu hospitalières du pays, avait bien envie de refuser l'invitation; il s'y rendit toutefois, armé. Mais au moment où il refusait de donner au dato le prix qu'il demandait de ses marchandises, une douzaine d'esclaves parurent tout à coup, le kris à la main, et force lui fut bien de se soumettre à tout ce qu'on exigeait de lui. Quant à moi, je n'essuyai jamais aucune avanie de ce genre; mais le capitaine d'une jonque chinoise et les propriétaires de sa cargaison furent mis aux fers jusqu'à ce qu'ils eussent accepté telle ou telle marchandise. Il ne faut jamais prêter à un chef ni à un Chinois; donnant donnant : si vous débarquez des marchandises avant d'être payé, vous ne le serez jamais. Pour être juste, je dois dire que j'eus beaucoup à me louer, à Holo, du dato Andom, à qui j'achetai la totalité des chargements de deux de ses pros en nids d'oiseaux, bitches de mer, écaille, nacre, et un autre article dont personne ne voulait et sur lequel je gagnai cent pour cent; c'était de la chair de bénitiers, grandes coquilles de mer qui ont quelquefois six et huit pieds de diamètre : cette chair, cuite et séchée au soleil, constitue un aliment très-recherché pour tous ceux dont la constitution est ruinée par l'abus de l'opium, et je la plaçai fort avantageusement chez les Chinois de Manille.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Départ de Holo. — Arrivée à Ilo-Ilo. — Retour à Manille. — Le capitaine Benjamin Morrell. — Son expédition aux *îles Massacre*.

Bien du temps s'était écoulé depuis mon arrivée à Holo, et je dus songer à retourner à Manille. Je formai alors le projet de revenir par Panay et Ilo-Ilo, et de parcourir quelques-unes des Bisayas, au sud de l'archipel des Philippines, afin de vendre le reste de ma cargaison. Après une navigation de quelques jours et qui n'offrit aucun incident remarquable, j'arrivai à Ilo-Ilo avec mes deux goëlettes. Là, je fus reçu par l'alcade M. Brodet, jeune Espagnol de mérite, qui m'offrit ses services avec une grande obligeance, et me donna tous les renseignements dont j'avais besoin pour bien connaître les ressources du pays et l'archipel des Bisayas. M. Brodet avait épousé une jeune métisse de Maros, village attenant pour ainsi dire à Ilo-Ilo, et dont les femmes sont en général les plus jolies de toutes les Philippines, parce qu'elles descendent des Chinois et des Européens. Je tentai, de concert avec lui, plusieurs opérations qui furent très-fructueuses et servirent également nos intérêts.

J'ai raconté, dans le second volume de *Quinze ans de Voyages autour du monde*, l'entrevue que j'eus à Ilo-Ilo avec les petits noirs de l'intérieur des Philippines, ainsi que leur ambassade auprès de M. Brodet. J'ai donné aussi dans cet ouvrage une notice géographique sur les Bisayas : je ne reviendrai donc pas

sur ce sujet; je me bornerai à dire qu'après avoir, dans le cours de mon voyage, parcouru plusieurs de ces îles et touché à plusieurs ports, j'arrivai enfin à Manille, après huit mois d'absence, avec une cargaison complète qui fut estimée en douane à trois fois la valeur de celle que j'avais emportée. Il était donc évident que M. Ramos, mon associé, faisait, grâce à mes soins, une brillante opération; mais il vint encore mettre obstacle aux bénéfices que nous aurions pu faire, en s'opposant à la prompte réalisation de notre cargaison, qui perdit tous les jours de sa valeur. Je l'ai déjà dit, et je crois cependant devoir le répéter, il faut réaliser promptement, et mieux vaut se contenter d'un bénéfice moindre que de s'exposer à des chances qui manquent rarement de devenir défavorables.

Le capitaine américain Benjamin Morrell, qui a publié ses voyages, avait mouillé devant Manille sur le schooner *l'Antarctique*, peu de temps avant mon retour dans cette ville, à bord de *la Soledad*, en mars 1830. L'arrivée de deux navires américains qui venaient des îles Fidji (1) avec des cargaisons complètes de bitches de mer, avait engagé le consignataire du capitaine Morrell, M. William Hubbell, consul général des États-Unis aux Philippines, à lui faire entreprendre une semblable expédition. *L'Antarctique*, superbe goëlette de 250 tonneaux, avait été armé à New-York pour la pêche des loups marins dans les régions antarctiques. Sa présence dans les eaux de Manille avait effrayé les habitants de cette colonie; ils avaient pensé que ce bâtiment, avec ses trente matelots déterminés, n'était autre qu'un corsaire indépendant qui venait prendre langue dans le pays et se mettre au courant de ses affaires, afin de pouvoir diriger sûrement ses attaques contre les navires de commerce qui fréquen-

(1) Feetgies ou Viti.

taient son port. L'histoire de Robertson n'était pas oubliée, et le capitaine Thompson, que ce pirate avait voulu jeter à la mer aux environs des îles Mariannes, se trouvait à Manille à cette époque.

Je vis encore dans cette ville un capitaine anglais, qui commandait une goëlette appartenant à M. Mœrenhout, aujourd'hui consul français à O-Taïti, dont le nom a été si souvent prononcé dans l'affaire de la prise de possession de cette île par l'amiral Dupetit-Touars. Ce capitaine était resté longtemps, ainsi que son équipage, prisonnier dans les îles Fidji, où sa goëlette s'était perdue. Ramené à Manille par un des navires américains qui avaient fait des cargaisons si considérables de bitches de mer, il offrit à Benjamin Morrell de diriger son opération pour ces îles. Mais ses prétentions furent tellement exagérées, que ce dernier ne put souscrire aux conditions qu'il lui offrait, et se vit obligé de traiter avec son second, M. Wallace. Ayant acheté de la poudre et des armes que M. Hubbell avait en dépôt dans les magasins du gouvernement, Morrell mit à la voile en prenant la route de la Nouvelle-Guinée. Grâce à la marche supérieure de son schooner, il atteignit promptement un groupe d'îles entourées et réunies par un banc de corail. On y trouve le bitche de mer, la perle, l'écaille de tortue et plusieurs coquillages rares et précieux. M. Dumont d'Urville a pensé que le groupe de ces îles, auxquelles Morrell donne le nom de *Skiddy*, avait la configuration du groupe indiqué sous le nom de Namoulouk dans l'atlas de Lutke. Poursuivant sa route au Sud-Est, Morrell atteignit, dans la matinée du 15 mai 1830, le groupe d'Young William, dont le centre gît par 5° 15′ de latitude Nord, et 153° 27′ de longitude Est. Ce groupe, de forme presque circulaire, a environ vingt milles d'étendue de l'Est à l'Ouest, et seize du Nord au Sud; il est entouré d'un

récif de corail large d'un quart de mille à un mille. Ces îles sont les mêmes que les îles Young William de Mortlock, examinées par le capitaine Lutke: mais les déterminations du capitaine Morrell sont inexactes: il faut croire, dit M. d'Urville, que son chronomètre avait une mauvaise marche.

Tandis que le capitaine américain examinait le récif du côté occidental du groupe, il fut joint par plusieurs des naturels, qui, de leurs canots, le supplièrent de venir débarquer dans une petite île à deux milles plus loin vers le Sud. Morrell se rendit à leur proposition, et après être resté quelques heures avec eux, il vit tout à coup, à la distance d'un quart de mille, une quarantaine d'Indiens armés d'arcs et de flèches, qui arrivaient en se glissant derrière les arbres et les buissons. Devinant quelque trahison, et ne voulant pas engager une lutte inutile, il se rembarqua aussitôt, et s'éloigna de ces îles sans les examiner. Le lendemain, gouvernant à l'Est, et un peu au Sud, il toucha aux îles de Monteverdeson. Ces îles sont les îles Nougonor de la carte générale de l'Océanie de M. d'Urville, qui a placé le centre du groupe par 3° 30′ de latitude Nord, et 155° 30′ de longitude Est du méridien de Paris, lequel est à 2° 20′ 20″ Est de celui de Greenwich. Ce groupe, presque circulaire, comprend une trentaine d'îles, dont la plus grande n'a pas plus de dix milles de circonférence. Elles sont toutes entourées par un récif de corail qui est couvert de trois à sept pieds d'eau, et sur lequel la mer se brise avec force. Toutes ces îles reposent sur le bord intérieur du récif; elles sont séparées les unes des autres par des passages d'un quart de mille à deux milles de large, et qui peuvent recevoir des barques; suivant ainsi la circonférence du récif, elles forment en outre un large bassin dont le fond est couvert d'huîtres à perles, tandis que le récif environnant abonde en bitches de mer d'une qualité supérieure. La

tortue à bec de faucon visite ces îles à certaines époques de l'année, pour y déposer ses œufs.

Quittant le groupe de Monteverdeson, *l'Antarctique* se dirigea au Sud-Est, et passa l'équateur dans la matinée du 21 mai. Bientôt le schooner atteignit un groupe de petites îles basses qui paraissaient complètement entourées d'un récif de corail, ne présentant que deux ouvertures étroites dont ni l'une ni l'autre n'avait plus de cent verges de large, et où la profondeur de l'eau n'était que de trois brasses. Morrell s'approcha de l'ouverture située au Sud du groupe, et envoya les chaloupes, bien armées, examiner le récif. Les chaloupes ne tardèrent pas à revenir, en apportant l'agréable nouvelle qu'il était couvert de bitches de mer. Dès que *l'Antarctique* fut assuré sur ses ancres, toutes ses voiles ferlées, les naturels, presque aussi noirs de peau que les Africains et à peu près nus, commencèrent à se réunir autour du schooner, en se tenant toutefois à une distance respectueuse dans leurs petits canots, et en donnant tous les signes de l'étonnement et de la curiosité la plus vive. Ils avancèrent jusqu'à cent verges du navire, et cessant alors de ramer, ils parurent attendre qu'on leur fît signe de s'approcher davantage. A cette vue, le capitaine Morrell fit déployer un drapeau blanc, en signe de paix, et leur montra plusieurs colliers de grains de verre et d'autres objets pleins d'attraits pour des sauvages. Ils s'approchèrent alors du navire, dont ils examinèrent avec beaucoup d'attention la carène, les agrès et les cordages. Le capitaine Morrell distingua parmi eux un individu qu'on reconnaissait facilement pour le chef de la peuplade. Ce chef était très-splendidement ou plutôt très-bizarrement orné de coquillages et de fleurs qu'il portait sur la tête, autour du cou et à la ceinture; quant à ses bras et à ses jambes, ils étaient décorés d'anneaux et de bracelets faits avec la plus belle écaille de tortue. On eut

toutes les peines du monde à le décider à monter à bord avec quelques-uns des siens. Les Indiens manifestèrent le plus grand étonnement et la plus vive terreur lorsqu'ils se virent sur le pont. Ce ne fut qu'en prenant le chef par le bras, et en lui prodiguant toutes les démonstrations imaginables d'amitié et de politesse, que le capitaine parvint à inspirer un peu de confiance à ses nouveaux hôtes, qui jusque-là paraissaient muets et stupides, se tenant droits et immobiles comme des statues. Encouragés par la cordialité de la réception, le chef revint peu à peu de sa surprise et témoigna une extrême curiosité. Il examina rapidement les mâts, les agrès, les voiles, le pont, les écoutilles, la pompe, les câbles, et tout ce qui s'offrait à sa vue, passant d'un objet à un autre, les palpant de ses deux mains. Il ne voyait rien sans en demander l'usage; mais, du reste, il ne se donnait pas le temps d'attendre la réponse, et passait immédiatement à un autre objet. Le grand nombre de fusils, de pistolets, de sabres et d'armes de toute espèce qui décoraient la cabine, excita surtout l'admiration des naturels; couvrant de leurs mains leurs yeux éblouis, ils ne cessaient de répéter *rett-stiller*, c'est-à-dire *beau!* Morrell leur montra ensuite une glace dont la vue les frappa d'abord de terreur; ils restèrent plusieurs minutes abrutis d'étonnement, se regardant les uns les autres; puis, fixant l'image réfléchie par le miroir, lorsqu'ils eurent reconnu leurs visages noirs et les traits de leurs amis, ils se mirent à s'embrasser, à faire les plus grotesques grimaces et à sauter comme des démoniaques. Les canons attirèrent l'attention du chef noir, qui parut fort désireux d'en connaître l'usage; mais M. Morrell jugea qu'il n'était alors ni politique ni convenable de satisfaire sa curiosité à cet égard; il se contenta de prendre un peu de poudre et de la brûler sur le pont devant les sauvages, ce qui les effraya tellement, qu'ils tombèrent tous

la face contre terre; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'ils n'avaient aucun mal, ils se relevèrent aussitôt, et donnèrent à entendre que le capitaine avait le pouvoir de produire le tonnerre et les éclairs qui les effrayaient quelquefois. Quand leur curiosité fut enfin satisfaite, M. Morrell fit distribuer aux chefs et à ses principaux camarades quelques cadeaux, dont ils témoignèrent beaucoup de reconnaissance; et dès qu'ils furent à terre, ils envoyèrent en échange une grande quantité de cocos et d'autres fruits.

Le capitaine descendit dans l'île pour la visiter; le chef le conduisit à sa cabane, qui ne se distinguait des autres qu'en ce qu'elle était plus haute et plus vaste. L'équipage y prit des rafraichissements consistant en fruits et en poissons de différentes espèces.

« Nous nous assîmes, dit Morrell, que je laisserai raconter lui-même sa réception, nous nous assîmes sur des nattes dont le sol était couvert. Les chefs, avec quelques femmes fort jolies et presque entièrement nues, ainsi que les enfants qu'elles tenaient dans leurs bras, formaient un cercle autour de nous. Mais c'était sur moi que se portaient le plus fréquemment les regards de toute l'assemblée, qui me considérait, sans aucun doute, comme le chef de quelque puissante peuplade. Notre repas fini, je présentai à la reine une paire de ciseaux, un petit couteau et des grains de verre, que sa majesté daigna très-gracieusement accepter. Les ciseaux, dont je lui appris facilement l'usage, parurent surtout la combler de joie. Le couteau, d'ailleurs, et les ciseaux excitèrent l'admiration générale, ce qui était bien naturel pour des êtres qui n'avaient encore jamais vu un morceau de fer ou d'acier, et dont les meilleurs outils consistaient en coquillages et en pierres fort artistement travaillés du reste.

« Des objets que je viens de nommer, la curiosité des natu-

rels se porta sur ma personne même. Nul d'entre eux cependant, à l'exception du roi, mon intime, n'osa me toucher; encore celui-ci le fit-il d'une main aussi tremblante que celle du novice qui, pour la première fois, approche la mèche enflammée de la lumière d'un canon. Quand il se fut bien convaincu que j'étais de chair et d'os comme lui et ses semblables, et que rien ne pouvait faire disparaître la couleur blanche dont il croyait ma peau recouverte, il se tourna vers ses conseillers d'un air ébahi, et les harangua quelque temps à propos de ce merveilleux phénomène. Chacun l'écouta avec moins de respect encore que d'étonnement; tous restèrent immobiles comme des statues, les yeux fixes et la bouche béante.

« Désirant alors faire la même expérience sur la couleur de mon corps, sa majesté me pria d'ouvrir ma veste et ma chemise; mais le résultat fut encore un accroissement de surprise. Chacun des hommes s'approcha tour à tour, et put se convaincre à loisir que ma peau n'était pas une étoffe blanche bien tendue sur mon corps, et que sa couleur ne provenait pas de moyens artificiels. Mais aucune des femmes ne vint tenter la même épreuve sur ma poitrine, et je crois plutôt devoir attribuer cette réserve à la modestie et à la délicatesse de leur sexe, qu'à une frayeur personnelle. Les femmes se contentèrent de me regarder attentivement; puis elles m'offrirent plusieurs beaux colliers de coquillages qu'elles détachèrent de leur cou, de leurs bras et de leurs jambes, et dont elles me parèrent. Cette politesse délicate fut aussitôt imitée par les chefs, qui ôtèrent et m'offrirent leurs bonnets ou guirlandes de plumes artistement travaillés et ornés avec un goût exquis de branches de corail.

« Tout à coup et au moment où j'y pensais le moins, fut entonnée une chanson que tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, se mirent à hurler en chœur. A en juger par leurs

gestes, cette chanson s'adressait évidemment à moi, et elle avait pour but de témoigner la reconnaissance des naturels pour les cadeaux que je leur avais offerts. Je cherchai alors, par signes et par gestes, à force de révérences et de sourires, à les remercier d'une attention si délicate. . . . . .

« Le concert terminé, je fis entendre à sa majesté que je désirais visiter l'île, et je la priai de me faire l'honneur de m'accompagner, ce à quoi elle consentit avec plaisir. Par son ordre, six hommes marchèrent devant nous, servant de guides et nous frayant le passage. J'étais sans armes et à dessein, car je m'imaginais que la meilleure garantie de ma sûreté personnelle était la confiance que je semblais mettre en mes conducteurs, qui paraissaient vraiment les gens les plus doux et les plus inoffensifs du monde. Tandis que nous traversions la forêt, tous cherchaient à m'amuser, jouant, sautant, cabriolant comme des enfants hors de l'école. . . . . .

« Vers le centre de l'île, mon attention se porta sur de petits monceaux de corail empilés régulièrement et séparés les uns des autres par de petits sentiers seulement dont l'approche était défendue par des pieux fichés en terre. Le roi m'apprit que j'avais devant les yeux le cimetière royal, et que les monceaux de corail indiquaient les tombes. On n'enterrait là que les chefs et les guerriers de distinction. Quant aux corps des gens du commun, ils étaient jetés à la mer, et n'avaient pour tombe que le corail ou l'estomac des requins. »

Parvenu à la partie Sud-Est de l'île, le capitaine Morrell y choisit un emplacement convenable au projet qu'il avait formé d'élever un bâtiment propre au bénéficiement des holothuries, car cette précieuse production de l'Océan n'est bonne à rien, si l'on n'a soin de la bien préparer. Le but principal de M. Morrell, en allant à terre, avait été de choisir cet emplacement, et

ensuite d'obtenir du chef de l'île l'assurance qu'il ne serait point troublé dans l'exécution de son projet. Le roi souscrivit volontiers à la demande du capitaine américain, et lui promit encore l'aide de son peuple dans le cas où elle lui deviendrait nécessaire. Après cette excursion, M. Morrell retourna à bord, se félicitant de la découverte de ces îles qui lui présentaient une source inépuisable de richesses, et des dispositions amicales de leurs habitants.

Le 26 mai 1830, au matin, le capitaine débarqua avec vingt-cinq hommes sur le point qu'il avait choisi le soir précédent. Chacun était armé d'une hache, et l'on se mit aussitôt à couper les arbres et à nettoyer le terrain le long du rivage, afin de disposer une place propre à recevoir le bâtiment projeté. Dans l'après-midi, il choisit des graines de différentes sortes, de celles qui lui semblaient les plus convenables au climat et au sol de ces îles. Suivi d'un de ses marins, il se dirigea vers le centre de l'île, et se mit à labourer une certaine étendue d'un riche terrain jaune, sous les yeux de plusieurs centaines de naturels qui regardaient les travaux des nouveaux venus avec non moins de curiosité que de surprise. Ceux-ci paraissaient ne pas comprendre la nature et le but de l'opération; mais lorsqu'ils virent mettre les graines en terre, la vérité sembla se révéler subitement à leurs esprits. Le chef qui s'était offert dans le principe à l'équipage de *l'Antarctique* était le souverain du groupe entier, alors en visite dans cette partie de ses états; le véritable roi de l'île sur laquelle M. Morrell était descendu, ne tarda pas à venir lui exprimer son approbation pour ce qu'il lui voyait faire; et celui-ci ayant manifesté le désir de voir ses graines entourées d'un enclos protecteur, sa majesté commanda aussitôt à ses sujets de se mettre à l'ouvrage, et avant la nuit le petit jardin fut tout planté et bien fermé.

Quelque temps s'écoula ainsi pendant lequel le plus parfait accord régna entre l'équipage de *l'Antarctique* et les naturels; mais bientôt ceux-ci se rendirent coupables, au préjudice de leurs nouveaux alliés, de vols qui se reproduisirent fréquemment, à tel point que le capitaine se vit un jour forcé de descendre à terre avec six hommes armés de fusils, de pistolets et de sabres, afin de se faire rendre justice. A peine avait-il mis le pied sur le rivage, qu'il vit venir à lui quatre naturels sans armes qui offrirent de le conduire au village où résidait le roi de l'île, village délicieusement situé au milieu d'une forêt de cocotiers gigantesques. M. Morrell accepta l'offre et suivit ses guides avec sa petite troupe.

Jugez de la surprise des Américains, lorsqu'en sortant de la forêt par un étroit sentier qui aboutissait à l'entrée du village, ils se trouvèrent tout à coup face à face avec deux cents guerriers armés d'arcs et de massues, la figure peinte en rouge et la tête bizarrement ornée de plumes rouges et de feuilles de cocotier. Aux regards féroces que leur lançaient ces sauvages, les marins comprirent de suite qu'ils étaient tombés dans un piége. En se tournant alors vers la petite troupe de braves qui l'avaient suivi, le capitaine s'aperçut qu'un nombre presque égal de ces démons noirs venait de surgir comme par enchantement des deux côtés de la route, et qu'ils lui rendaient toute retraite impossible. S'adressant donc à ses hommes, il les exhorta à placer leur confiance en Dieu, et à obéir aveuglément à tout ce qu'il leur commanderait. Jetant alors son fusil par terre, il prit un pistolet d'une main et son sabre de l'autre, et ordonna à deux de ses gens de suivre son exemple. Puis, avec une audace calme et froide qui rendit les sauvages immobiles d'étonnement, il marcha droit à leur chef stupéfait, la bouche de son pistolet tournée vers sa poitrine, tandis que ses deux

compagnons, avec une fermeté non moins calme, se placèrent de chaque côté de sa majesté, avec l'ordre exprès de lui détacher du corps sa royale tête à l'instant même où une flèche partirait des rangs des sauvages. Frappés de terreur à la vue du danger que courait leur monarque, les sauvages s'arrêtèrent soudain au moment où ils posaient leurs flèches sur la corde de leurs arcs. Dès que M. Morrell vit l'heureux effet produit par cette mesure, et pendant que la confusion régnait encore parmi les naturels, il fit faire à ses gens le tour du cercle, les sabres tirés, forçant ainsi ces cannibales altérés de sang à quitter arcs, massues, toutes armes, enfin, qui furent promptement mises en monceaux par les Américains triomphants. Alors sa majesté, toujours remplie de terreur au point de pouvoir à peine se tenir sur ses jambes, fut conduite au rivage et confiée à la garde d'un officier, qu'une chaloupe venait d'amener à terre. Cinq des principaux chefs furent aussi placés dans celle qui avait conduit le capitaine, et bientôt on atteignit *l'Antarctique*. Il importait beaucoup au succès de l'entreprise qu'on pût se concilier l'amitié du roi et des principaux chefs, et pendant le reste du jour, le capitaine employa tous les moyens possibles pour arriver à ce but, qu'il atteignit complètement. Dès lors tout marcha à souhait, et rien ne parut plus devoir jamais troubler la bonne harmonie qui s'établit entre les naturels et les Américains.

Dans la matinée du 28 mai, et après avoir donné au roi et aux chefs un aussi bon déjeuner que pouvaient le permettre les provisions de *l'Antarctique*, M. Morrell fit reconduire au rivage ses hôtes chargés de présents, et ravis de l'accueil qu'ils avaient reçu. Puis, l'on commença à transporter sur le rivage les objets nécessaires à la préparation du bitche de mer. Tout semblait marcher le mieux du monde; deux cent cinquante na-

turels aidaient les travailleurs; l'ouvrage avançait à vue d'œil, et il ne manquait plus à la maison que le toit, lorsque tout à coup retentit le cri de guerre des sauvages. La batterie de babord de *l'Antarctique* portait directement sur le village. Sans réfléchir à la distance, le capitaine de la goëlette saisit une mèche allumée et mit le feu à l'un des canons. Le coup, ainsi qu'il était facile de le prévoir, ne causa aucun dommage aux ennemis; mais il fut pour tous les gens de l'équipage disséminés dans l'île le signal d'une reprise d'hostilités de la part des naturels, et tous accoururent vers le rivage où ils avaient imprudemment laissé leurs armes sous la garde de deux sentinelles. Lorsqu'ils approchèrent de cet endroit, les deux sentinelles étaient égorgées, et trois cents sauvages au moins les attendaient eux-mêmes l'arc bandé. Au moment où ces infortunés sortirent du bois, une pluie de flèches fut lancée sur eux; trois seulement furent tués par cette décharge, mais tous plus ou moins grièvement blessés. Voyant qu'un massacre général était le seul but des sauvages, de qui il ne fallait attendre aucun quartier, l'intrépide officier qui les commandait ranima le courage de ses compagnons. Ils arrachèrent de leur corps les flèches qu'ils avaient reçues, et s'avancèrent en bon ordre, donnant la mort à tous ceux qui se trouvaient sous leurs coups. Les sauvages reculaient d'étonnement tandis que ces braves fauchaient leurs rangs et s'ouvraient un large passage au plus épais de leur cohorte : efforts inutiles! Bientôt de cette bande de héros, qui étaient au nombre de vingt-un, il ne resta plus que quatorze hommes qui continuèrent à se battre comme des lions, promenant la destruction autour d'eux. Cependant une chaloupe bien armée, mise à la mer au moment de l'attaque, volait au secours des malheureux matelots, aussi vite que pouvaient le permettre les efforts combinés de dix vigoureux rameurs. Lors-

qu'elle fut assez près du rivage, de ses flancs partit un feu vif et bien dirigé qui fit reculer les sauvages à quelque distance, et permit de battre en retraite au petit nombre de braves qui résistaient encore à terre. Voyant que leur proie allait leur échapper, les sauvages se précipitèrent en furieux sur la chaloupe; mais avant qu'ils pussent l'atteindre, elle s'était éloignée du rivage. Une partie d'entre eux la salua alors d'une grêle de flèches, tandis que les autres s'élançaient dans des canots pour lui donner la chasse. Bientôt ils en furent si près, qu'un moment sa destruction parut inévitable. Le capitaine Morrell fit alors tourner la batterie de *l'Antarctique* dans la direction des canots, et au moment où les ennemis furent à portée, il leur envoya une première bordée qui mit en pièces plusieurs pirogues. A ce bruit terrible et qu'ils n'avaient jamais entendu, les sauvages qui n'avaient pas été atteints par la mitraille se retirèrent vers l'île frappés de terreur. *L'Antarctique* continua son feu pendant quelque temps, ce qui permit à la chaloupe de le rejoindre bientôt, et l'on hissa à bord les blessés. Mais il n'y avait pas de temps à perdre : les sauvages, dont les forces augmentaient de minute en minute, par l'arrivée de leurs compagnons de tous les autres points de l'île, se préparaient à attaquer *l'Antarctique*, et onze hommes seulement se trouvaient en état de défendre le schooner. Il fallut couper les câbles au plus vite et mettre à la voile. Heureusement un bon vent vint à souffler en cette circonstance, et les pirogues des sauvages abandonnèrent une chasse qui ne pouvait avoir aucun résultat.

De toutes parts des feux étaient allumés sur le rivage, pour faire rôtir les cadavres des malheureux matelots, dont les sauvages coupaient la chair; puis ils la déchiraient de leurs dents, et le sang ruisselait de cette chair à moitié cuite sur leurs noires et hideuses figures. Ils traînèrent ensuite les corps de ceux de

leurs camarades qui avaient péri, et les jetèrent dans la mer. Une fois ce devoir accompli, ils se mirent à ramasser leur butin, et chaque troupe de guerriers s'éloigna dans ses pirogues, emportant quelques membres de leurs malheureuses victimes.

Bientôt, sur les rivages des différentes îles à la hauteur desquelles passait *l'Antarctique*, des feux furent allumés, autour desquels se pressaient les naturels pour la célébration de leurs horribles orgies. Toute la nuit, le schooner se tint sur la défensive, croisant au milieu des brisants et des récifs du bassin intérieur de ces îles, que M. d'Urville pense être les mêmes que les Neuf-Iles de Carteret, revues en 1788 par Shortland, et par Hunter en 1791. Enfin le jour parut, et il fut salué par de sincères actions de grâce de la part de l'équipage de *l'Antarctique*, qui s'éloigna avec joie de ces îles où il avait perdu douze hommes, y compris M. Wallace, l'officier qui avait dirigé l'expédition, et auxquelles il donna le nom d'*îles Massacre*.

Favorisé par un beau temps, le capitaine Morrell atteignit Manille le 26 juin, et je fus témoin de son entrevue avec sa femme, jeune Américaine fort jolie qu'il avait laissée chez le consul anglais, car il n'eût pas été convenable de l'avoir à bord pour un voyage du genre de celui qu'il entreprenait, exposé qu'il était à recevoir sans cesse sur son navire des sauvages complètement nus.

A peine arrivé à Manille, le capitaine de la goëlette commença aussitôt ses préparatifs pour retourner aux îles Massacre. Il présenta une requête au général Ricafort, qui était alors gouverneur général de Luçon et de toutes ses dépendances, sollicitant la permission d'embarquer cinquante naturels de Manille pour compléter son équipage. Son excellence lui répondit qu'elle avait pris ses infortunes en considération, et que, quoiqu'il fût contraire aux règlements du port de faire entrer dans un équi-

page plus d'un tiers de Manillois, il lui permettait pourtant d'embarquer avec lui tous les naturels dont il pourrait avoir besoin.

Au moment de mettre à la voile, M. Morrell vint me trouver; il m'engagea à acheter un navire et à l'accompagner. « Nous pouvions, me disait-il, faire une très-belle opération en emmenant un grand nombre d'Indiens pour pêcher les bitches de mer, et nous aurions encore cet avantage que nos deux équipages se défendraient mutuellement dans ces îles inhospitalières, et pourraient peut-être forcer les naturels à travailler pour nous. »

Mon désir étant de retourner en Europe, je ne comptais plus parcourir les mers de la Polynésie. Je refusai la proposition de M. Morrell, qui partit seul pour ces îles, où il devait essuyer de nouveaux revers; mais on verra plus loin qu'une ouverture faite par un négociant me fit tenter une opération semblable. Retenu à Manille par les obstacles que M. Ramos mettait à la prompte réalisation de notre cargaison, j'avais laissé échapper toutes les occasions favorables, soit pour gagner de nouveau l'Amérique espagnole, soit pour revenir en Europe, et je ne trouvai rien de mieux à faire que d'entamer pour la Polynésie une opération à peu près semblable à celle du capitaine Morrell.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Projets d'opération pour les îles Fidji ou Viti. — Second départ de Manille du capitaine Morrell. — Iles *Ladrones* ou Mariannes. — Arrivée au groupe de Bergh. — Mœurs des naturels. — Richesses et produits du sol. — Iles Massacre. — Nouvelle trahison. — Mort du roi. — Évacuation de l'île par les naturels.

Les découvertes du capitaine Morrell avaient séduit les habitants de Manille et leur avaient inspiré le désir de les mettre à profit. Les voyages fructueux effectués aux îles Fidji par les Américains, auxquels le bitche de mer était alors inconnu, et qui ignoraient même, en quittant leur pays, s'il appartenait au règne animal ou au règne végétal, faisaient l'objet de toutes les conversations.

M. Balthazar de Mier, riche négociant de cette ville, me demanda pourquoi je n'entreprenais pas un voyage de cette nature, moi qui venais d'accomplir si heureusement une expédition plus difficile dans la Malaisie. Mes connaissances devaient d'ailleurs contribuer puissamment au succès de l'opération, car je pouvais choisir parmi toutes sortes d'holothuries les espèces qui fourniraient la plus riche cargaison. Ma réponse était facile; je n'avais pas de navire, et mes fonds n'étaient pas suffisants pour tenter à moi seul une semblable opération. M. de Mier m'offrit alors de me vendre un navire, et même, si cela m'était agréable, de faire l'opération de compte à demi avec moi. Quelques jours se passèrent en pourparlers, après lesquels il fut convenu entre lui et moi, avec l'intervention du consul général des États-Unis, M. William Hubell, que M. de Mier me vendrait le brick espagnol, *le Candida*, pour 6,600 piastres, payables

moitié comptant; que M. de Mier resterait armateur du navire, qu'il chargerait une cargaison de riz, laquelle serait vendue en Chine. Le profit devait être partagé entre nous, après avoir prelevé pour le fret cinq réaux par cavan (1). Il fut convenu que la cargaison serait achetée par moi et par mes soins, et que pour donner toute garantie à mon armateur, un capitaine premier pilote de Manille serait placé par lui sur mon navire. Ce capitaine, du reste, devait m'être subordonné en tout et pour tout, comme au proprietaire du navire. Il était évident que je n'avais besoin de personne pour conduire mon navire; mais je crus devoir donner cette satisfaction à M. de Mier, afin qu'il fît faire les assurances tant en mon nom qu'au sien.

Pendant ce temps, les préparatifs d'armement de *l'Antarctique* se poursuivaient avec activité, et vingt-deux jours après son arrivée à Manille, le schooner était en état de reprendre la mer.

Dans la soirée du 18 juillet, plusieurs négociants et capitaines de navires de differentes nations allèrent trouver M. Morrell, et cherchèrent à le détourner de sa téméraire entreprise. Leur principal argument était le grand nombre de Manillois dont se composait l'équipage de son navire : soixante-dix en effet se trouvaient à bord, et il n'y restait que dix-neuf Américains. On ne manquait pas de prédire à M. Morrell qu'il ne reviendait jamais à Manille, et que ses nouvelles recrues s'empareraient de *l'Antarctique* et massacreraient tous les Américains qui auraient refusé d'être du complot. A l'appui de cette consolante assertion, les donneurs de conseils racontaient de nombreuses histoires de superbes navires dont s'étaient rendus maîtres ces naturels, lors même qu'ils ne se trouvaient à bord qu'en très-

(1) Mesure du pays, 125 livres.

petit nombre. Rien ne put ébranler la détermination de M. Morrell, qui me proposa encore de faire ce voyage de compte à demi avec *le Candida* que je venais d'acheter, sa goëlette devant nous servir de conserve; mais je ne pus être prêt assez à temps. Il savait que les îles Massacre fournissaient les precieuses productions qu'il cherchait en quantité plus grande et en bien meilleure qualité que les îles Fidji, où son intention avait été d'abord de se rendre. Un autre motif le guidait encore, motif independant de toutes considérations pécuniaires et que dictait l'humanité seule. Il pensait que quelques-uns de ses quatorze malheureux compagnons avaient peut-être échappé au massacre général, et qu'ils étaient tombés au pouvoir des naturels. Cette pensée le tourmentait sans cesse, et rien ne pouvait l'en delivrer qu'un prompt retour vers le théâtre du carnage. Ni M. Morrell ni sa femme ne voulurent endurer les craintes et les angoisses d'une nouvelle séparation, et suivis des vœux de leurs amis, ils s'embarquèrent tous deux à bord de *l'Antarctique* le 19 juillet 1830.

Ils atteignirent, le 12 août, la côte occidentale de l'île de Guaham. Cette île est la principale d'un groupe appelé les *îles Ladrones*, situé dans l'océan Pacifique septentrional, entre les 13e et 20e degrés de latitude Nord, et au 143e degré de longitude Est. Ce groupe fut découvert, en 1521, par Magellan, qui l'appela *îles de los Ladrones*, îles des Voleurs, parce que les naturels lui volèrent differents objets. Vers la fin du seizième siècle, il reçut le nom d'îles Mariannes, en l'honneur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui envoya des missionnaires pour y prêcher le christianisme. Je décrirai l'archipel des Mariannes lorsque je raconterai le naufrage du *Candida* sur l'île de Tongatabou. J'y ai sejourné pendant six mois à cette époque. Les voyages de *l'Antarctique* se liant aux miens par le genre d'opération auquel se livra ce na-

vire dans la Polynésie, j'ai dû les décrire ici, afin de bien renseigner nos armateurs qui enverront leurs navires aux Indes par les îles Marquises et O'Taïti, la pêche des holothuries pouvant leur procurer des bénéfices considérables.

Des îles Mariannes, *l'Antarctique* se dirigea au Sud-Est jusqu'au 28 août, et vint jeter l'ancre dans l'intérieur du récif de corail qui entoure le groupe de Bergh. Les naturels montèrent à bord pour offrir des noix de coco, des fruits à pain et des bananes; en retour on leur fit présent de colliers, de couteaux, de ciseaux et d'autres menus objets. Le lendemain, des myriades de canots entouraient le navire dans toutes les directions jusqu'à un demi-mille en mer, et les échanges recommencèrent. Les canots sont en général très-longs; ils portent quinze à trente hommes. Le fond consiste en une seule pièce de bois de trente à cinquante pieds de longueur; les naturels la creusent et la façonnent sans d'autres outils tranchants que de simples coquillages. Chaque côté est formé d'une planche large de quatorze à dix-huit pouces; mais ces côtés ne sont point pareils; l'un est un peu incliné, l'autre est presque plat et droit par le bas.

Lorsque ces pirogues vont à la voile, le côté incliné est toujours tourné au vent; il projette horizontalement deux poutres longues de huit ou dix pieds, au bout desquelles est suspendu un morceau de bois appelé *boute-foc*, de la forme d'un canot. Le poids de cet appareil empêche l'embarcation de chavirer sous le vent, tandis qu'elle ne peut pas davantage chavirer en sens inverse. Les pirogues doubles sont construites de la même manière que les premières, à l'exception du bout-foc qui devient inutile et qu'on supprime. Deux pirogues sont attachées à deux pieds environ de distance l'une de l'autre avec des bambous qui les traversent dans toute leur largeur; d'autres bambous plus

minces sont placés en travers des premiers, et composent une légère plate-forme, longue de vingt à vingt-cinq pieds, et large de quinze à dix-huit. Les voiles pour les pirogues simples sont faites, comme les vêtements des naturels, d'une herbe longue qui compose une étoffe très-solide. Elles sont taillées en triangle comme celles qu'on nomme *épaules de mouton*, de telle façon que les canots n'ont jamais besoin de s'arrêter lorsque le vent change, car leurs deux extrémités peuvent chacune servir de tête. Quand on veut virer de bord, il suffit de laisser dériver l'embarcation jusqu'à ce que l'extrémité, qui faisait l'arrière, devienne l'avant. Au reste, ces pirogues sont assez semblables aux pros volants des Carolines, les meilleures embarcations voilières que l'on connaisse.

Dans la première visite qu'il fit à ces îles, M. Morrell crut reconnaître que les plus occidentales sont peuplées d'une race d'Indiens cuivrés, tandis que les plus orientales, avec leurs dépendances, sont habitées par des noirs qui appartiennent davantage à la race des Papous. Ces derniers sont les plus nombreux, et les deux races se font fréquemment la guerre. Les armes dont ils se servent dans leurs combats sont des lances d'un bois fort léger, dont la pointe est munie d'un éclat de pierre ou d'une arête de poisson, et une autre espèce de lances faites d'un bois très-lourd, longues de seize pieds, extrêmement pointues et durcies au feu. Ces dernières se lancent à une distance de trente ou quarante pas, et les naturels déploient dans cet exercice une adresse vraiment merveilleuse.

Les naturels du groupe de Bergh sont bien proportionnés, vigoureux et très-agiles. Leur poitrine est saillante; leurs jambes et leurs bras sont bien conformés, leurs mains et leurs pieds petits; leurs yeux sont noirs, et leur regard brillant et plein de vivacité annonce l'intelligence et la hardiesse. Les femmes sont

petites, leurs traits ne manquent pas de délicatesse; elles ont le sein très-proéminent, la taille fine, les extrémités petites. Autour de la tête et du cou elles portent divers ornements faits des dépouilles d'oiseaux et de poissons. Leurs jambes et leurs bras sont aussi décorés de la même façon, et de même que les hommes, elles portent, au lieu de *maro*, un petit tablier large de huit pouces environ et long de douze, dont les côtés sont couverts d'ornements faits avec de jolis coquillages. Elles s'enveloppent tout le corps dans un manteau fabriqué avec de longues herbes, tissé avec beaucoup d'art et qui ressemble au poncho de l'Amérique du Sud.

Quant aux îles les plus occidentales, elles sont, d'après le capitaine américain, peuplées d'environ quinze mille Indiens cuivrés qui ont la taille un peu moins haute que les tribus nègres dont je viens de parler. Leur habillement ne diffère point de celui de leurs voisins; ils portent aux bras, aux jambes et aux oreilles des écailles de tortue. Ils sont en général doux, bons, affables et gais, affectueux pour leurs femmes et leurs enfants, pleins d'égards et de respect pour les vieillards. Les liens de famille, parmi ces peuples, sont aussi très-forts, et les Européens pourraient à cet égard recevoir d'eux plus d'un enseignement. Leurs idées religieuses sont fort remarquables; ils croient que toutes choses ont été primitivement créées par un être sage et puissant qui les régit et les gouverne. Ils pensent aussi qu'ils seront fortunés ou malheureux après leur mort, selon leur conduite en ce bas monde; que les bons habiteront alors un groupe de belles îles encore plus agréables que les leurs, tandis que les méchants seront transportés, loin d'eux, dans quelque île déserte, couverte de rochers, et où ils ne trouveront ni cocotiers, ni arbres à pain, ni poisson, ni eau fraîche, en un mot, rien de ce qui leur fait paraître la vie heureuse. Les habi-

tations de ces insulaires sont commodes et ingénieusement construites. Elles n'ont qu'un étage; le toit est angulaire et formé de feuilles de cocotier ou de palmier. Les parois de la maison, pendant le temps des pluies, sont formées par de larges nattes faites des mêmes feuilles, qu'on pose à la fin de novembre pour les ôter au commencement de février, et qu'on attache sous le toit au moyen de crochets disposés à cet effet. Ainsi, pendant dix mois environ de l'année, l'air circule librement à travers toute la maison nuit et jour. Les planchers sont couverts de grosses nattes, qui sont chaque semaine lavées à la mer, car la propreté est un des caractères distinctifs de ces peuples.

Toutes ces iles sont peu élevées, sauf vers le centre, d'où elles descendent graduellement en belles vallées et en pleines fertiles jusqu'au rivage, et cela dans toutes les directions. De limpides courants d'eau les sillonnent en tous sens, et les fertilisent en portant à la mer le tribut de leurs eaux.

Nul doute que ces iles ne devinssent bientôt le plus splendide jardin du monde, si leurs heureux habitants possédaient quelques notions d'agriculture, et s'ils les mettaient en pratique en déployant une partie de cette adresse et de cette habileté qu'ils dépensent dans des travaux moins importants. Les arbres sont habités par une multitude d'oiseaux tous beaux à voir, la plupart agréables à entendre. Les eaux, le long du récif extérieur qui entoure le groupe, contiennent une grande quantité d'excellents poissons. Des coquillages de tous genres abondent parmi les brisants et le long des côtes. On pourrait encore se procurer dans ces îles le bitche de mer, car il y est d'une qualité supérieure. Quelques-uns de ces mollusques, pris par M. Morrell, avaient deux pieds de long et dix-huit pouces de circonférence, et auraient pesé, après leur préparation, de une à deux livres.

Mais les naturels de ces îles sont encore grossiers, et le voyageur crut qu'il ne serait pas prudent de se fier à eux. Le 31 août, il commença à suspecter leurs intentions à son égard, et comme il lui répugnait beaucoup d'en venir à une rupture ouverte avec ces peuples, il résolut d'abréger sa visite, et s'éloigna d'eux dans le courant du jour.

En se rendant du groupe de Bergh aux îles Massacre, M. Morrell toucha une seconde fois au groupe Monteverdeson. Le lecteur se rappelle peut-être qu'en quittant la première fois ces îles, *l'Antarctique* s'était vu poursuivi par une flottille de canots armés qui portaient plus de cinq cents sauvages dont les intentions hostiles ne pouvaient être mises en doute. Lorsque ce navire vint une seconde fois dans ces îles, rien ne fut dit de part ni d'autre au sujet des intentions hostiles manifestées par les naturels trois mois auparavant; ils prétendirent être sincères dans leurs protestations d'amitié, et le capitaine américain fit semblant d'y ajouter foi. Ils parurent aussi désirer vivement de commercer avec la goëlette, et l'on crut devoir satisfaire à leur désir autant que le permettait le petit nombre de curiosités inutiles qu'ils avaient à vendre. Le vent vint alors à tomber, et le vaisseau fut entraîné vers le Sud-Ouest par un léger courant.

Vers les cinq heures du soir, les naturels quittèrent le navire en manifestant toutes les démonstrations de l'amitié la plus franche; ils se dirigèrent vers l'île la plus proche, qui était alors à trois milles au Nord-Ouest. Lorsqu'ils furent à moitié route de la côte, ils s'arrêtèrent tous soudain : dans quel but? C'est ce qu'on ne put imaginer. Comme le soleil se couchait, on conjectura d'abord qu'ils se livraient peut-être à l'accomplissement de quelque cérémonie religieuse. Mais les conjectures et les doutes ne furent pas de longue durée. Bientôt on vit distincte-

ment une troupe de guerriers partir du rivage et rejoindre ceux qui s'étaient arrêtés en mer après avoir quitté le schooner. Dès qu'ils furent réunis, les guerriers parurent d'abord tenir un conseil de guerre; et aussitôt après ils se dirigèrent à force de rames vers *l'Antarctique*, à bord duquel il est presque inutile de dire que chaque homme se trouvait à son poste, prêt à repousser l'attaque. Toutes les pièces avaient double charge de raisins et de mitraille; cent mousquets etaient ranges sur le pont. Tous les matelots armes d'une paire de pistolets, le sabre au côté, une pique à portée de la main, étaient disposés à sacrifier leur vie pour la defense du navire.

Avançant en bon ordre et avec une grande rapidité, les sauvages déployaient dans toutes leurs manœuvres un calme, un sang-froid, une habileté vraiment extraordinaires. Dès qu'ils furent à portée de pistolet, et pendant que leur première décharge de flèches allait se perdre dans les voiles, *l'Antarctique* fit jouer toute son artillerie, et les assaillants durent se croire inondés d'une pluie de feu. Lorsque la fumee produite par l'explosion fut dissipée, on aperçut la mer couverte de debris, et un grand nombre de sauvages, dont les canots avaient eté mis en pièces, cherchant à gagner à la nage celles de leurs pirogues qui étaient encore en état de les recevoir. D'autres sauvages recueillirent les blessés, et prenant à la remorque les canots endommages par la batterie du schooner, ils retournèrent au rivage beaucoup plus vite qu'ils n'en étaient venus. La nuit tomba sur ces entrefaites; et comme le calme continuait, l'equipage eut à se tenir sur ses gardes, dans la crainte que les sauvages ne revinssent avec des renforts pour s'emparer du navire par surprise.

Au point du jour, profitant d'une légère brise, le capitaine Morrell continua sa route vers le Sud-Est. Le 11, il passa l'équateur par 159° 4′ de longitude Est; trois jours après avoir

pénétré dans l'hémisphère méridional, il atteignit l'extrémité orientale du groupe nommé par lui *îles Massacre*, et vint jeter l'ancre, le 14, à un quart de mille du rivage où avaient péri quatorze braves marins. Dès le soir précédent, le navire avait été vu et reconnu par les naturels, et bien avant que l'ancre fût jetée, on avait distingué des canots remplis de guerriers en armes partir de toutes les îles, et se réunir en une seule flottille. Une demi-heure après, les Indiens firent les préparatifs d'une attaque générale contre *l'Antarctique*, et plusieurs d'entre eux s'approchèrent du navire, au moyen du récif de corail, pour lui lancer une grêle de flèches. Les sauvages ne se doutaient point que leurs ennemis étaient revenus plus forts et plus nombreux; ils comptaient sans doute pouvoir achever sans peine l'œuvre de destruction qu'ils avaient commencée avec tant de succès lors de la première visite de *l'Antarctique*. Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître combien leurs calculs étaient faux! Ils avancèrent en bon ordre; leur flottille, composée des canots réunis de toutes les îles, vint tranquillement se placer autour du vaisseau, à la distance qu'ils jugeaient convenable d'après leurs principes stratégiques. Lorsqu'ils furent ainsi postés, ils saluèrent le schooner d'une pluie de flèches qui toutes portaient, mais heureusement ne blessèrent personne.

Le capitaine donna le signal du feu, et pendant dix minutes on n'entendit plus que le fracas du canon et de la mousqueterie. Les assaillants étonnés se retirèrent rapidement et dans un désordre complet. On eût dit de la paille dispersée par un tourbillon.

« Il me vint alors dans l'idée, dit M. Morrell, dans la relation qu'il a publiée de son voyage, et qui a été traduite par M. Albert de Montémont, que si quelques-uns des amis que nous avions perdus avaient heureusement échappé au massacre général et

vivaient encore parmi ces cannibales, le seul et véritable moyen de parvenir à leur délivrance était de commencer à tirer sur le village. En conséquence, nous pointâmes de suite les batteries de *l'Antarctique* contre les constructions de bambou qui étaient éparpillées sur la plage. Le bruit du canon et l'effet inattendu que produisirent nos boulets au milieu de ces habitations légères épouvantèrent les naturels autant que nous pouvions le désirer.

« Bientôt, en effet, nous aperçûmes un petit canot monté par un homme peint et entièrement nu qui s'éloignait du rivage et venait directement sur *l'Antarctique*. L'homme qui le conduisait nous semblait ramer de toutes ses forces. Pensant que c'était un ambassadeur envoyé par le chef avec des offres de conciliation, je fis suspendre le feu pour le laisser en paix accomplir sa mission. Dès qu'il fut à portée d'entendre ma voix, je lui demandai quel motif l'amenait vers nous ; mais quel fut notre étonnement, quel fut notre plaisir, quand il nous répondit dans notre langue : « C'est moi, le vieux Shaw, qui reviens! » La scène qui suivit mérite d'être décrite. Nous jetâmes au plus vite une corde à notre pauvre camarade, et il fut bientôt sur le pont du vaisseau. Son corps maigre et décharné était couvert de blessures, et son visage tout barbouillé de peinture. Il fut accueilli par les embrassements et les larmes de tout l'équipage de *l'Antarctique*, sans même en excepter les plus vieux loups de mer et les matelots des Philippines qui s'y trouvaient. On se félicitait comme s'il fût vraiment ressuscité : c'etait un spectacle que je n'oublierai de ma vie ; et quand je vins à penser avec quelles instances mes amis de Manille m'avaient voulu dissuader de cette entreprise, dans l'exaltation de ma joie, je m'ecriai involontairement : « Mon Dieu, je vous remercie! » Le bonheur d'un pareil moment effaça tous nos maux passés ; j'étais au centuple payé de toutes mes peines. Lorsque l'ordre et la discipline purent être

rétablis, M. Shaw nous conta en peu de mots comment il avait échappé au massacre, pour tomber dans l'esclavage, et quelles souffrances sans pareilles il avait endurées.

Le 28 mai 1830, dit Shaw, que nous laisserons parler, nous étions, vingt de mes camarades et moi, occupés à travailler dans l'île, lorsque nous fûmes tout à coup attaqués par les naturels, qui nous étaient bien supérieurs en nombre. Sept d'entre nous parvinrent à regagner le schooner; treize furent impitoyablement massacrés. Au moment de l'attaque, j'étais avec six autres separé du corps principal des travailleurs; nous étions occupés vers le nord de l'île, sans autre moyen de defense que nos outils, car nous avions laisse nos armes à un quart de mille environ.

Dès que nous entendîmes le cri de guerre des naturels, qui semble encore retentir à mes oreilles, nous prîmes la fuite vers le rivage pour sauver notre vie; mais nous ne tardâmes guère à etre entourés par les sauvages. Cependant trois de mes camarades parvinrent à s'echapper, et, bons nageurs qu'ils étaient, se précipitèrent à l'eau. Moi et les trois autres, quoique ne sachant pas nager, nous recommençâmes à fuir vers le rivage. Les naturels se mirent aussitôt à notre poursuite et atteignirent mes trois compagnons, qu'ils assommèrent sur-le-champ à coups de casse-tête.

Seul je parvins à échapper au massacre, et changeant de direction, je m'enfuis vers le bois. Là je fus forcé de ralentir encore ma course; j'etais épuisé, et ces chiens altérés de sang m'eurent bientôt rejoint. Deux de la bande qui marchaient les premiers me lancèrent leurs flèches dès qu'ils m'aperçurent, et je crus devoir dire adieu à l'existence. Quelque héroïque qu'eût été une lutte en cette circonstance, et si chèrement que j'eusse pu vendre ma vie dans un combat, je ne pouvais guère espérer que

je finirais par sauver mes jours. La mort m'apparaissait sous ses formes les plus effrayantes. Quelque désespérée que fût ma situation, je ne laissai pas de me cramponner à la vie, et la nécessité me suggéra un stratagème pour mon salut. Malgré la précipitation avec laquelle j'avais fui, j'avais gardé la hache dont je me servais dans mon travail. Je me retirai derrière un gros arbre, et je dirigeai le manche de ma hache comme si j'eusse visé avec un mousquet mes barbares ennemis. Ceux-ci, prenant en effet ma hache pour l'instrument de mort dont ils connaissaient les terribles effets, se retirèrent à quelque distance.

Profitant de cet avantage momentané, je m'enfonçai en toute hâte plus avant dans les bois, et je réussis à leur faire perdre ma trace. Alors je repris haleine, et me cachant sous des feuilles, je me mis à réfléchir sur ma cruelle situation et à chercher des moyens de salut. Je n'ignorais pas que si je m'approchais jamais à portée du casse tête de mes ennemis, c'en était fait de moi. Je résolus donc de rester dans ma retraite jusqu'à la nuit, et alors de chercher à parvenir jusqu'à notre vaisseau. Les quelques heures que je passai ainsi me parurent des siècles pendant lesquels la crainte et l'espérance agitèrent tour à tour mon cœur. Enfin, grâce à l'obscurité, je pus m'aventurer vers la côte pour chercher *l'Antarctique*, soutenu par la pensée que je ne tarderais pas à me trouver bientôt hors de l'atteinte de mes ennemis, au milieu de mes camarades, à qui je raconterais l'histoire de ceux qui avaient péri. Mais qu'on juge de mon désespoir! le navire était parti! L'horreur de ma situation me parut telle, qu'intérieurement je priai Dieu de me rappeler à lui. Privé de toute espérance de secours, il fallait encore que, pour satisfaire aux besoins de la nature, pour vivre enfin, j'allasse implorer la compassion des sauvages, tandis que je ne devais attendre d'eux que la mort, et encore quelle

mort! Un instant je pensai au suicide; mais la crainte d'un châtiment éternel m'arrêta, et je résolus, quoi qu'il dût m'en arriver, d'aller me remettre aux mains des sauvages.

Je me dirigeai vers eux la mort dans le cœur. Je les trouvai réunis en grand nombre et faisant les préparatifs de leur infernal repas. Avançant de manière à pouvoir suivre tous leurs mouvements, je restai saisi d'horreur à la vue des lambeaux de mes malheureux amis qui rôtissaient pour le festin! Je demeurai longtemps dans le voisinage, ne pouvant détourner mes regards de cet affreux spectacle et comme enraciné au lieu où j'étais. La pensée d'un sort semblable lorsque je serais au pouvoir de ces monstres me fit alors changer de résolution, et je retournai dans les bois, décidé à mourir de faim plutôt que de me fier à leur mansuétude. Enfin le besoin me força de quitter ma retraite pour chercher quelque nourriture. Je parvins à me procurer trois petites noix de coco; avec elles et les pluies rafraîchissantes du ciel, je subsistai jusqu'au seizième jour après le massacre.

Mais le matin du seizième jour, tandis que je me hasardais à m'aller sécher au soleil, un Indien vint tout-à-coup sur moi, me reconnut, et partit aussitôt pour donner l'alarme. Je le suivis vers le rivage, bien déterminé à me livrer et à implorer la compassion des sauvages. J'en trouvai un grand nombre au bord de la mer qui s'étaient rassemblés au bruit de ma découverte, et tombant à genoux devant eux, les yeux tout baignés de larmes, je les suppliai de me laisser la vie. Le chef de la troupe s'approcha, et les autres, voyant que je ne faisais aucune résistance, baissèrent leurs arcs qu'ils avaient d'abord dirigés contre moi. Un instant je crus que toute compassion ne leur était pas inconnue; mais cette espérance naissait à peine dans mon cœur, que je reçus sur le derrière de la tête un coup

tel que je perdis connaissance. Six ou sept heures, je crois, après avoir reçu ce terrible coup, je commençai à reprendre mes sens. Portant la main sur le derrière de ma tête, j'y sentis une ouverture large de deux ou trois pouces, en même temps que les douleurs les plus aiguës torturaient mes membres.

Lorsque je fus enfin capable de distinguer quelque chose, mes regards s'arrêtèrent sur un chef assis à côté de moi. Levant les yeux au ciel, j'implorai son amitié; je le priai d'intercéder pour moi. Je lui fis comprendre du mieux que je pus que je demeurerais avec lui et le servirais toujours comme esclave, s'il voulait me défendre contre la vengeance de ses frères. Il me fit signe qu'il consentait à ma demande, et m'ordonna de le suivre. Recueillant alors toutes mes forces, je me levai et j'obéis à mon nouveau maître. Nous entrâmes dans sa cabane; il remplit ma blessure d'eau chaude et me força à tenir la tête inclinée, afin que l'eau ne tombât pas avant qu'elle ne fût refroidie; il renouvela plusieurs fois l'opération, puis il me laissa seul dans une hutte jusqu'au lendemain.

On m'éveilla au point du jour, on m'ôta l'appareil qui couvrait ma blessure, et l'on me fit travailler. Le fer et les outils volés à la forge par les naturels furent apportés, et il me fallut fabriquer des couteaux. Comme je n'entendais pas grand'chose au métier de serrurier, je ne pouvais travailler que fort lentement, et encore mon ouvrage laissait-il beaucoup à désirer. Je me livrai à ce genre d'occupation pendant cinq ou six jours, tourmenté seulement par les jeunes sauvages qui venaient quelquefois s'amuser à mes dépens, me prenant pour but de leurs quolibets et de leurs railleries, et mettant ma patience à l'épreuve de toutes les façons possibles. Mais si douloureuses que fussent ces vexations, elles eurent pour moi une espèce d'utilité, celle de me préparer à souffrir plus courageusement les douleurs

qu'on me réservait. En effet, bientôt on me fit quitter la fabrication des couteaux, pour aller visiter le chef principal de tout le groupe d'îles.

La résidence de ce chef était dans une île éloignée d'environ cinq milles, et il me fallut faire la route à pied, le long du récif de corail qui entoure les îles, sans chaussure, sur des rocs et des coquillages tranchants, le corps complétement nu et exposé aux rayons dévorants du soleil. Chaque pas que je faisais laissait à terre l'empreinte sanglante de mes pieds, et agrandissait encore les plaies dont ils étaient couverts. J'ignore comment je pus survivre à cet affreux voyage ; Dieu seul était capable de me donner la force de l'accomplir. Le roi vint à notre rencontre sur le bord de la mer. Là il me fallut m'humilier devant lui, baiser ses pieds et ses mains. Après quelques autres cérémonies insignifiantes qu'on me fit accomplir, les sauvages qui me gardaient reçurent l'ordre de me ramener la même nuit. A cette nouvelle, tout mon sang se glaça, et des gouttes de sueur froide mouillèrent mon corps brûlé par la fièvre. Je demandai alors à Dieu la mort, la mort qui m'eût évité de parcourir une seconde fois la route sur laquelle j'avais déjà verse une partie de mon sang. Je restai ainsi jusqu'au soir en proie au plus violent desespoir. Les sauvages, voyant qu'il m'était impossible de revenir à pied, se decidèrent à m'emmener dans un canot.

Le lendemain, mon corps présentait un spectacle affreux : de la tête aux pieds j'etais couvert de pustules produites par les effets de la route que j'avais faite aux rayons du soleil. En outre, et comme si ma coupe de douleur ne fût pas encore assez pleine, les plus jeunes sauvages se mirent à m'arracher par grosses touffes ma barbe et mes favoris, qui étaient d'une longueur extreme, car je ne m'etais point rasé depuis que j'avais quitté *l'Antarctique*. Ils ne renoncèrent à cet amusement infernal que

lorsqu'ils m'entendirent, dans l'agonie de mon âme et avec des cris qui eussent attendri des bêtes féroces, leur demander humblement la permission d'exécuter moi-même cet acte inouï de barbarie, ce qui me fut enfin accordé. Je me mis donc résolument à m'arracher poil à poil la barbe et les favoris, à l'aide de deux coquilles qui me servaient de pinces, plutôt que de me soumettre davantage à la méthode qu'employaient mes bourreaux pour m'en dépouiller. De grosses larmes me sortaient des yeux, et telle était ma souffrance, qu'il me semblait sentir un million d'aiguilles m'entrer dans le corps. Cette torture, que j'eus à m'infliger moi-même, pour que d'autres ne m'en infligeassent pas une plus atroce encore, dura quatre jours. Mais tandis que cette accumulation de maux pesait sur moi, un autre mal non moins cruel rendait les premiers plus aigus : c'était la faim ! Je vivais seulement des ouïes, des nageoires et des arêtes des poissons qui étaient servis sur la table du chef dont j'étais l'esclave; et comme il s'en fallait beaucoup que cette triste nourriture fût abondante, j'étais devenu un véritable squelette. Mais découvrant que, dans l'île, des rats étaient nourris et engraissés pour les chefs avec ces restes mêmes qu'on me refusait, je me mis à chercher les moyens d'attraper quelques-uns de ces animaux, qui m'eussent paru immondes en toute autre circonstance. On m'avait cependant prévenu que c'était un grand crime d'en tuer; mais dans la triste situation où je me trouvais, je n'hésitai pas à risquer ma vie pour ne pas endurer plus longtemps les tortures de la faim. Bientôt, à la faveur des ténèbres, j'attrapai plusieurs gros rats que je dévorai dans ma retraite avec plus de joie et de délices que n'en éprouve le plus fin gourmand à savourer les mets les plus exquis. C'est aux rats seuls que je dus de ne pas mourir de faim, et depuis ce moment j'avoue franchement que je ne

comprends plus la guerre d'extermination que mes semblables ont declarée à la race rongeante, à moins que ce ne soit pour la faire figurer sur leurs tables.

Durant ma captivité, et au milieu de toutes mes souffrances, il me fallut encore faire le service du plus dégradé des esclaves; tirer de l'eau, fendre du bois pour le dernier des sauvages de la tribu, et endurer sans murmure les plaisanteries de tous.

Dans cette triste situation, j'employais tous mes instants de loisir à enlever de ma blessure le sable dont elle avait été remplie par le chef cruel au pouvoir de qui j'étais tombé. Lorsque ma plaie commença à guérir, j'en retirai un morceau d'os du crâne, long de plus d'un pouce et large d'un quart de pouce environ. Peu à peu je parvins à enlever le sable avec mes doigts, et lorsqu'il pleuvait j'avais soin de placer ma tête de manière à recevoir l'eau dans ma blessure; je réussis par ce moyen à ôter tout le sable; mais il restait toujours une petite pierre qui s'était glissée jusque dans le creux de mon cou. Cette pierre me faisait infiniment souffrir, et j'essayais à toute minute de l'extraire. Enfin, sans aucun instrument, avec le secours de mes seuls doigts, je réussis à m'en débarrasser, et Dieu sait si j'en éprouvai de la joie!..... Je vécus ainsi jusqu'à la semaine qui précéda le retour de *l'Antarctique*, où il avait eté résolu que je serais tué et rôti pour un festin que l'on donnait au lever du soleil. Dès l'aurore, je fus éveillé pour le sacrifice, et conduit vers cette fatale partie de l'île qui avait été teinte du sang de mes amis, et où ces monstres inhumains avaient dévoré leurs cadavres. On chargea sur mes épaules tout ce qui était nécessaire au festin, le bois, l'eau, les fruits; enfin tout l'appareil du supplice fut porté par la victime elle-même. Une fois tous les preparatifs terminés, la hache, cette hache dont le manche avait effrayé leur courage dans les bois, me fut montrée par les sauvages, et ils me

donnèrent l'ordre de m'asseoir auprès, en me faisant clairement entendre que ce serait elle qui terminerait mes jours aussitôt que le roi serait arrivé. Comme j'étais préparé à mon sort, j'entendis cet arrêt avec calme et courage, et j'attendis avec impatience la mort qui devait mettre fin à mes souffrances. Bientôt, m'abandonnant à mes réflexions, je traversai le vaste Océan, et je me trouvai dans mon pays natal, à l'âge heureux où je montais les marches de l'école, entouré de joyeux camarades. En un instant, ma mémoire me retraça toutes les scènes de mon jeune âge et tous les amusements qui l'avaient occupé. Mais tandis que je me laissais aller à ces rêves enchanteurs, un cri soudain, poussé par les sauvages, me ramena à la triste réalité, en me rappelant au sentiment du destin qui m'était réservé.

Il était midi, et un messager apportait la nouvelle qu'il ne plaisait pas au roi de venir ce jour-là, et qu'en conséquence l'instant de ma mort devait être différé. Je ne nierai pas que, malgré toute ma résignation, ce répit me fut agréable; mais il me valut de nouvelles tortures en comparaison desquelles la mort eût semblé douce, et je continuai à vivre ainsi jusqu'à l'instant où arriva la goëlette.

Les naturels découvrirent *l'Antarctique* tandis que ses formes gracieuses se montraient peu à peu au-dessus du récif de corail, et ils accoururent à ma hutte pour m'en donner la nouvelle. Craignant qu'ils ne voulussent alors me tuer, je cherchai à leur persuader que le navire qui approchait n'était pas celui auquel j'avais appartenu ; mais jamais ils ne purent croire que le hasard seul eût amené en si peu de temps un second bâtiment vers leur île. Je traçai pourtant deux figures sur le sable, l'une représentant *l'Antarctique* s'éloignant de l'île, et l'autre celui qui s'en approchait. Peine inutile! ils persistèrent dans leur croyance.

Dans cette nuit, *l'Antarctique* ne mouillait qu'à une certaine distance. Tandis qu'il était ainsi en vue de l'île, les émotions les plus diverses vinrent agiter mon cœur. Après tout ce que j'avais souffert, il était vraiment délicieux de sentir l'espérance renaître dans mon âme, espérance bien fragile, puisqu'elle était simplement fondée sur la nouvelle de votre arrivée. Je passai donc la nuit partagé entre l'espoir et la crainte, et ces deux sentiments se succédaient en moi avec tant de rapidité, qu'il me serait impossible de dire lequel était le plus fort. La matinée suivante ne fut que bruit et préparatifs de tous genres : des canots encombrés de guerriers arrivaient en foule de toutes les îles. Le fracas de la guerre avec son tumulte et sa confusion régnait partout, et heureusement, pauvre diable que j'étais, on m'oublia complétement. Mais la canonnade régulière, commencée contre l'île, portant de tous côtés la destruction et la mort, jeta les sauvages dans la consternation et les décida à m'envoyer en parlementaire. On me fit alors venir, et la reine me supplia d'aller au navire et de faire cesser le bruit du canon. Craignant d'être poursuivi par une grêle de flèches dès que je m'éloignerais du rivage, j'hésitai et expliquai mes motifs de crainte aussi clairement que possible. Ils envoyèrent alors chercher mon maître, qu'ils prièrent de me laisser aller à bord. Celui-ci se souciait médiocrement de me lâcher; mais je lui donnai à entendre que je comptais revenir aussitôt. Pour stimuler davantage son patriotisme et le décider à me confier une mission qui devait sauver son pays d'une ruine complète, je lui fis croire que je consentirais à m'éloigner à la seule condition qu'il me permettrait de revenir passer près de lui le reste de mes jours. Cet artifice réussit admirablement, et mon maître, touché au plus haut point, m'assura que si je revenais, non-seulement je n'aurais plus de tourments à endurer,

mais que je serais encore l'objet de ses soins particuliers. A moins d'être doué d'une excessive modestie, je ne pouvais manquer de comprendre l'importance que venait subitement d'acquérir mon pauvre individu. A mon adresse étaient confiées les fonctions diplomatiques d'une puissante nation : j'étais placé entre mes amis et mes ennemis sous un jour très-avantageux. Mais je ne me croyais pas encore trop en sûreté contre la perfidie des sauvages, et revenant au bord du rivage après avoir ramé plusieurs minutes, je fis répéter à mon maître toutes ses promesses. Je me remis alors en route, et ramai vers *l'Antarctique* avec toute la vigueur dont j'étais capable. Une fois hors de la portée des flèches, il me sembla qu'un pouvoir invisible imprimait une nouvelle force à mes bras et une puissante impulsion à ma petite embarcation; chaque rame dans mes mains ne me paraissait pas plus lourde qu'une plume, et mon canot fendait les vagues comme s'il eût compris qu'il me ramenait vers des amis.

Le récit de Shaw bouleversa tout l'équipage. Les matelots ressemblaient tous à des furieux, et, dans leur accès de rage, ils menaçaient d'oublier la discipline. Le cri répété de « Aux armes ! » résonnait de l'arrière à l'avant et dans toutes les parties du navire. Chacun voulait venger le sort de ses camarades, dont les crânes étaient encore suspendus en guise de trophées aux portes de ces infâmes cannibales. On se jurait de périr jusqu'au dernier plutôt que de ne pas dépeupler entièrement ce groupe infernal d'îles. En s'excitant ainsi mutuellement, on arriva bientôt à un degré inimaginable de frénésie, et ce fut avec la plus grande peine que le capitaine Morrell parvint à empêcher quatre-vingts de ses gens de prendre les chaloupes et de débarquer dans l'île où leurs compagnons avaient été massacrés, rôtis et mangés. Peu à peu l'exaltation du premier moment

s'apaisa, et la tranquillité s'établit de nouveau à bord de *l'Antarctique*. Chacun reprit ses occupations; les uns replacèrent les filets d'abordages, les autres se mirent à nettoyer les gaillards ou à débarquer les matériaux nécessaires à la construction d'une maison sur une petite île inhabitée, à deux encâblures environ du vaisseau, tandis que le reste de l'équipage amarrait plus solidement le schooner, et remettait les armes en place. Une fois toute cette besogne terminée, il y eut récréation générale à bord de *l'Antarctique;* des musiciens s'établirent sur le pont, et l'on célébra dignement l'heureux retour de Shaw.

Le lendemain, on communiqua avec les naturels, qui parurent être devenus plus humbles. Ils prétendirent avoir reconnu leur erreur, et firent toutes sortes de protestations d'amitié et de meilleure conduite. Bientôt une négociation fut entamée avec le chef de l'île Massacre pour l'achat de la petite île où avait été débarquée la charpente de la maison. Le contrat fut bien compris de part et d'autre, et l'échange dûment conclu. Ce marché fait, M. Morrell fit débarquer soixante-dix hommes sur le territoire qu'il venait d'acheter, et auquel il donna le nom d'*île Wallace*, en l'honneur du brave et digne officier qui y était tombé sous les coups des sauvages dans le massacre du 28 mai. On choisit alors deux arbres énormes, dont le tronc près de la racine n'avait pas moins de six pieds de diamètre. Puis, des branches de l'un aux branches de l'autre, on étendit des poutres sur lesquelles on établit une plate-forme qui servit de base à une espèce de château-fort où ne pouvaient pénétrer ni l'eau du ciel ni les flèches des sauvages, et assez vaste pour loger cinquante individus. Quatre pièces de petit calibre y furent montées, et seize hommes des plus courageux y passaient la nuit, armés de mousquets. Ils parvenaient à cette forteresse aérienne au moyen d'une échelle qu'ils retiraient après eux. Tandis qu'un

nombre d'hommes suffisant était occupé à construire ce château-fort, le reste de l'équipage se mit avec ardeur à couper les arbres qui l'entouraient dans toutes les directions et jusqu'à la distance d'une portée de flèches, puis à poser la charpente d'un bâtiment nécessaire à la préparation du bitche de mer.

Chaque jour, quatre-vingts hommes allaient travailler à terre, et ils continuèrent leurs travaux sans être inquiétés. Une fois la forteresse achevée, seize hommes s'y logèrent, bien fournis de mousquets et de munitions, ainsi que de vivres et d'eau pour un mois, en cas de siége. Quelques mouvements suspects de la part des sauvages attirèrent l'attention du capitaine. Le chef de l'île Massacre vint le 18 septembre sur le bord du récif offrir quelques fruits, ce qu'il avait coutume de faire assez fréquemment depuis la cession de l'*île Wallace*. Jusque-là on lui avait toujours envoyé une chaloupe pour recevoir ses fruits et les lui payer; mais cette fois, soupçonnant quelque perfidie, on le laissa sur le récif, montrer tant qu'il voulut les fruits qu'il avait apportés. Comme on n'envoyait pas vers lui, ce chef se dirigea en toute hâte, dans son canot, vers l'*île Wallace*.

Cette circonstance surprit extrêmement M. Morrell; car aucun des naturels n'avait encore débarqué sur cette île depuis qu'il en avait pris possession. Un moment après, on vit distinctement une centaine de canots quitter l'île Massacre et se diriger vers l'*île Wallace* en ordre de bataille. Leur but était trop évident pour qu'on s'y méprît, et l'équipage de *l'Antarctique* fit ses préparatifs en conséquence.

Le premier qui débarqua dans l'île fut le chef de l'île Massacre; il vint toucher terre précisément en face du château-fort construit par les Américains. Dès que son pied atteignit le sable du rivage, il poussa le cri de guerre, et les echos répétaient encore ce cri terrible quand, y répondant par d'affreuses cla-

meurs, deux cents démons presque nus, armés d'arcs et de bâtons, et le corps barbouillé de couleurs éclatantes, sortirent de la forêt située derrière la forteresse. Il n'y avait pas à s'y tromper; elle allait être attaquée de deux côtés à la fois, par-devant et par-derrière.

Lorsque les assaillants s'en furent approchés à la distance de cent cinquante pas, ils commencèrent l'attaque, et une multitude de flèches alla frapper bruyamment sur le toit et sur les côtés. Les sauvages s'avancèrent encore, et vinrent tirer leurs flèches jusqu'à quinze pas de la batterie du château, qui se taisait toujours. Suivant les instructions données par leur capitaine, les gens de *l'Antarctique* se gardèrent bien d'user inutilement leurs munitions; mais lorsque les sauvages furent tout près d'eux, les canons et les mousquets du château-fort firent pleuvoir une grêle de balles, tandis que le schooner lâchait sa bordée sur les canots des sauvages qui étaient tous entre lui et le château. Les naturels étaient loin d'avoir prévu cette terrible défense; tout déterminés qu'ils étaient, ils ne purent tenir bon; et, rassemblant à la hâte leurs blessés et une partie de leurs morts, ils se retirèrent en désordre, laissant sur le champ de bataille presque toutes leurs armes.

Le rugissement du canon, qui se répétait d'île en île, terrifiait évidemment les sauvages bien plus que la chute de leurs compagnons. Ils ne voyaient pas les balles qui les frappaient, et leur effet fatal était naturellement attribué au pouvoir surnaturel des instruments enflammés et non à leurs projectiles. Ils se regardaient comme en danger tant qu'ils pouvaient entendre le son du canon; et comme l'air était parfaitement calme, les détonations successives de *l'Antarctique* faisaient trembler les forêts, et allaient mourir au milieu des récifs de corail les plus éloignés. La plupart d'entre eux se jetèrent à l'eau comme des

loups marins effrayés, cherchant une retraite parmi les broussailles et les herbes des rivages déserts, et abandonnant la conduite de leurs canots au petit nombre d'individus doués d'un plus grand courage.

Alors sur l'un des points les plus élevés de la citadelle, voltigea tout à coup le pavillon américain criblé de plus de mille flèches. Ce signe de victoire fut trois fois salué par les joyeuses clameurs des marins de *l'Antarctique*, auxquelles répondirent aussitôt celles de leurs braves compagnons du château-fort, tandis que leurs tambours et leurs fifres exécutaient un air national. Les chaloupes furent alors mises à la mer, et tout l'équipage du schooner, à l'exception du contre-maître et d'un officier, se rendit à l'*île Wallace*. Là, sur le bel emplacement qui semblait avant cette horrible boucherie destiné à devenir un charmant jardin, on trouva les tristes vestiges du combat. La terre était couverte du sang des sauvages qui avaient chèrement payé leur perfidie, et la mort des marins de *l'Antarctique* était terriblement vengée. Deux hommes seulement de l'équipage avaient été blessés par des flèches qui avaient traversé les portes de la citadelle.

Réparant alors le temps perdu, chacun se mit à l'ouvrage avec ardeur afin d'achever le bâtiment où l'on devait nettoyer le bitche de mer. On s'occupa aussi d'abattre la forêt encore plus loin, derrière le château, afin d'éviter les surprises de ce côté. Le soir, en retournant à bord, on emmena les deux blessés, dont l'état n'avait rien de bien dangereux.

Dans la matinée du 19 septembre 1830, le chef de l'île Massacre revint au bord du récif comme la veille avant le combat; et, avec ses protestations habituelles d'amitié, offrit des fruits et invita Shaw à venir le trouver dans sa pirogue. La petite baleinière fut donc mise à la mer bien armée, avec ordre de tirer

sur le sauvage à la moindre apparence de trahison. La chaloupe s'approcha bord à bord de la pirogue, au fond de laquelle les gens de *l'Antarctique* virent distinctement un arc couché, avec une flèche sur la corde, prête à être lancée. Mais le patron de la baleinière, inclinant aussitôt son mousquet, mit fin à la carrière du traître, sans lui laisser le temps de mettre ses projets à exécution.

Au bruit de la décharge du mousquet, une flottille de canots, qui n'était qu'à deux cents verges, s'élança de l'île Massacre au secours du chef. Dans la confusion de ce moment critique, les marins de la chaloupe perdirent une de leurs rames, ce qui les mit dans un tel embarras, qu'on fut obligé d'envoyer à leur secours les deux grandes embarcations. Un engagement s'ensuivit avec les sauvages, qui dura environ un quart d'heure, et à la suite duquel ces derniers furent repoussés vers leur île, mais non sans s'être emparés du corps de leur chef. Cette mort répandit une telle terreur parmi les habitants de l'île Massacre, qu'ils l'abandonnèrent précipitamment; il n'y resta personne, ni homme, ni femme, ni enfant; tous allèrent chercher un refuge dans quelque autre île du groupe.

Le capitaine Morrell débarqua alors avec ses hommes et se rendit sur l'île abandonnée, où l'on trouva les crânes de cinq des malheureux marins pendus à la porte même de la maison du roi, qui avait payé de sa vie son insigne trahison. L'après-midi fut consacré à la cérémonie de l'enterrement de ces tristes restes, qui fut fait avec toute la pompe convenable.

Le 28, le bâtiment de l'île Wallace fut achevé, et l'on commença à recueillir et à préparer le bitche de mer. « Sans les continuelles tentatives des naturels pour attaquer nos embarcations et inquiéter ceux de nos hommes qui recueillaient ces précieux mollusques, dit M. Morrell, nous serions parvenus en quelques mois à en ramasser une riche cargaison. Nous continuâmes ce-

pendant nos travaux, assaillis et molestés par les sauvages jour et nuit sans relâche, et sans que rien de leur part indiquât le désir d'une réconciliation. Le 28 octobre, ils dressèrent encore une fois des embûches à nos gens. Un homme de l'équipage se trouvait dans l'île Massacre et remplissait des barils à une source, lorsqu'il fut tout à coup surpris par quinze naturels qui lui placèrent la pointe de leurs flèches sur la poitrine. Notre camarade les coucha aussitôt en joue et les fit tous reculer. S'apercevant du bon effet de cette manœuvre, il ne déchargea pas son arme, et se retira lentement vers le rivage, le doigt sur la détente. Les sauvages le suivirent jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord de la mer; mais là, craignant qu'il ne réussit enfin à leur échapper, ils se précipitèrent avec fureur sur lui, ce qui le mit dans la nécessité de presser la détente de son fusil, dont la balle alla frapper le chef de la bande au moment où il s'apprêtait à lancer une flèche. Deux autres sauvages, blessés du même coup, tombèrent aussi. Notre brave marin se retira alors le plus vite possible, en couchant toujours les sauvages en joue, jusqu'à ce qu'il pût se jeter dans une baleinière que nous avions envoyée de l'île Wallace à son secours. Nul doute que s'il eût déchargé son mousquet au moment où il avait été surpris près de la source, il ne fût devenu la proie de ces feroces cannibales. Heureusement sa présence d'esprit fut à la hauteur des circonstances, et *l'Antarctique* n'eut pas à déplorer la perte d'un brave marin. »

Les mauvaises intentions des naturels et la disette de provisions firent alors perdre à M. Morrell toute espérance de ramasser une cargaison de bitches de mer dans ces parages; et après avoir fait mettre le feu à toutes les constructions qui lui avaient coûté tant de temps et de peine, il s'éloigna pour toujours de ces îles inhospitalières.

Avant de terminer ce chapitre, il n'est pas, je crois, hors de

propos de donner au lecteur une idée plus nette d'un objet de commerce dont il a souvent été question dans ce récit : je veux parler du bitche de mer.

Le bitche de mer, holothurie, est un animal du type des actinozoaires ou radiaires, que MM. Cuvier et Lamarche ont classé auprès des astéries et des oursins.

Les anciens le désignaient assez ordinairement sous le nom vague de *purgamenta maris* ou de *pudenda marina*, à cause de son espèce de ressemblance avec l'organe générateur de l'homme. Ce mollusque se trouve dans toutes les mers, mais surtout dans celles des tropiques, où sont situés les innombrables archipels madréporiques. On le recherche principalement pour les marchés de la Chine, où il se vend fort cher, aussi cher même que certaines qualités de ces fameux nids qu'aiment tant les Chinois, et qui sont peut-être faits de la matière gélatineuse tirée du corps de cet animal par une espèce d'hirondelle. Le bitche de mer n'a ni écaille, ni pattes, ni aucune partie proéminante, à l'exception d'une espèce de bouche et d'anus, organes nécessités l'un par l'autre; mais par le moyen de ses anneaux élastiques, il se traîne comme les vers et les chenilles au fond des eaux. On conçoit facilement que dans les endroits où l'eau est basse ce mollusque puisse être aperçu par un oiseau, dont le bec pointu, inséré dans le corps mou de l'animal, en retire une substance gommeuse et filamenteuse, qui en séchant devient susceptible de former les contours solides d'un nid : de là le nom de *gasteropeda pulmonifera*, que lui ont donné certains naturalistes. Cependant l'on croit aussi assez généralement que les *sarang-bourong* font la gélatine qui compose leurs nids avec celle qu'ils retirent de la plante marine nommée *agal agal*.

Le bitche de mer se fixe dans les anfractuosités des rochers ou des coraux au moyen d'espèces de ventouses ou tentacules

dont certaines parties de son corps sont pourvues. Son enveloppe est formée par une peau qui se contracte aisément et dans laquelle se trouve un derme celluleux fort epais; cette enveloppe devient un objet important de commerce lorsqu'elle a été convenablement préparée. C'est quand le soleil frappe avec force sur l'eau et l'échauffe que le bitche de mer approche des côtes, et souvent la marée, en se retirant, le laisse à sec sur le récif de corail, exposé à la chaleur du soleil. Mais il ne fait pas ses petits sous des eaux profondes, car ce n'est jamais là que j'en ai vu pêcher de jeunes; au contraire, on voit toujours les grandes espèces sortir du fond des eaux. Il se nourrit principalement de cette espèce de zoophytes qui produit le corail.

On le pêche, en général, dans trois ou quatre pieds d'eau, après quoi on le porte sur le rivage, où on lui fait avec un couteau une incision à l'une de ses extrémités; puis, par cette ouverture, on fait, en le pressant un peu, sortir ses entrailles. Alors on le lave, puis on le fait cuire jusqu'à un certain point, en mêlant dans les chaudières un peu d'alun; ensuite on le met pendant quatre heures dans la terre, d'où on le tire pour lui donner une seconde cuisson; après quoi on le fait sécher au feu et au soleil. Ceux qui sont préparés au soleil ont beaucoup plus de valeur; mais au feu, ils se sèchent trente fois plus vite. C'est pourquoi l'on est obligé de construire une très-grande case avec un premier grille de quatre à cinq pieds de hauteur, et un second à trois pieds au-dessus, sur lesquels les bitches de mer sont étendus pour sécher. Une fois ces préparations terminées, on peut les garder deux ou trois ans dans un lieu sec; mais il faut examiner de temps à autre si l'humidité ne s'y met pas.

Voici maintenant, pour l'instruction des navigateurs, la description commerciale de chacune des espèces préparées d'holothuries nommées par les Malais et les Hollandais tripang, par

les Espagnols de Manille balate, par les Portugais *bichos do mar*, vers de mer, et dont les prix varient depuis 2 jusqu'à 80 et 100 piastres le picle.

Joudjoud. — La première qualité vaut en Chine de 50 à 80 piastres le picle de 62 kil. 500 gr. Cette espèce est ronde, sans ventre apparent, très-noire, avec de très-petites rides ressemblant à du crêpe de Chine. Elle a de 5 à 8 pouces de longueur, de 4 à 6 de circonférence.

Bacoulouhang ou sapato (soulier). — 8 à 10 pouces de long sur 4 à 5 de large; avec des tentacules de chaque côté ressemblant à des tétines; couleur noire sale et terreuse ; grosses rides irrégulières sur le dos, tenues ouvertes sous le ventre par une espèce de broche. Chair épaisse, plus claire sur le ventre que dans les autres parties du corps. Première qualité, suivant la grosseur, de 45 à 70 piastres; deuxième qualité, de 30 à 40 piastres.

Talipang. — 8 à 10 et même 12 pouces de long, sur 6 à 9 de circonférence, très-noir, ressemblant à une chenille velue; très-difficile à conserver; mais il se vend toujours de 40 à 50 piastres la première qualité, de 20 à 30 la seconde.

Monang. — Très-noir, sans ventre, appelé par les naturalistes barillet; de 2 à 6 pouces de long, de 3 à 10 pouces de circonférence; se conserve très-bien :

1re qualité, de 30 à 45 piastres le picle.
2e » 20 à 30 »
3e » 15 à 20 »

Cette espèce est très-abondante aux îles Feetgies ou Viti, et forme la majeure partie des cargaisons, surtout en 2e et 3e qualité.

Pouti (blanc). — A peu près de la même taille que le talipang :

1re qualité, de 30 à 35 piastres le picle.

2e » 25 à 30 »

Lactan. — Quadrangulaire, noir sale, avec des pointes comme le talipang, mais plus éloignées les unes des autres que celles de ce dernier; elles ont 4 à 6 pouces de long :

1re qualité, de 20 à 25 piastres le picle.

2e » 15 à 20 »

Tartacan. — Jaunâtre sale, très-ridé, plat, maigre, le ventre plus pâle, de 5 à 6 pouces; se conserve très-bien; très-abondant dans les mers des Moluques et de Holo :

1re qualité, de 20 à 25 piastres le picle.

2e et 3e q., 10 à 20 »

Jactan. — Variété du tartacan; jaune foncé, avec de grosses rides charnues, la peau s'enlevant avec facilité; de difficile conservation; même prix que ce dernier.

Mani-mani. — Variété du lactan, mais très-petit, de 2 pouces de long, de 1/4 de diamètre; 5 à 6 piastres le picle.

Tadlic. — Variété du tartacan, mais très-maigre; de 2 à 3 pouces de longueur; de 5 à 6 piastres le picle.

Il y a d'autres espèces d'holothuries qui toutes ont un nom particulier, suivant le pays où elles sont péchées, mais elles diffèrent très-peu de celles que j'ai indiquées ci-dessus. Ainsi l'on peut toujours calculer de 20 à 25 piastres les 62 kil., pour une cargaison d'holothuries de la Polynésie, dûment préparées, surtout si l'on a soin de s'attacher aux premières espèces et aux plus grosses dans chaque variété.

Les holothuries, bien préparées, trouveront toujours de nombreux acheteurs sur les marchés de la Chine, et parmi les négociants chinois établis dans les possessions espagnoles, anglaises ou hollandaises. La pêche de ces précieux mollusques sera un jour d'une grande importance pour le commerce maritime de

la France; et puisqu'elle s'est établie dans la Polynésie, son gouvernement devra se décider à occuper un des points de l'archipel vitien, afin de protéger les pêcheries contre les attaques des naturels. Quelques goëlettes de guerre à Hélice suffiraient pour faire respecter le pavillon français dans les nombreuses îles polynésiennes, et donneraient en même temps toute sécurité à ceux de nos navires qui vont des côtes du Chili et du Pérou à Manille, en Chine ou dans un des établissements européens de la Malaisie.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Petits noirs de l'intérieur des Philippines. — Description de ces peuples; leur origine. — Migrations des peuples de l'Océanie et de la Malaisie. — Opinion de divers auteurs sur ce sujet.

D'après tout ce que j'ai dit sur la Malaisie et la Polynésie, on a dû voir que les divers peuples qui occupent ces innombrables îles ont beaucoup d'analogie entre eux, surtout pour le langage et pour le physique, bien qu'on puisse dire, en général, que chaque groupe d'îles a conservé son type particulier.

J'ai parlé des Dayacs, race inculte et barbare, qui occupe, ou peu s'en faut, l'avant-dernier échelon de l'espèce humaine. J'ai entretenu le lecteur des habitants des îles Sandwich, des Marquises, d'O-Taïti, qui forment le type de la race polynésienne. J'aurai l'occasion plus tard, dans les *Naufrages célèbres*, qui viendront à la suite de cet ouvrage, d'appeler l'attention sur les peuples de l'Australie et de Van-Diemen, qu'on peut encore placer, pour l'intelligence et la civilisation, au-dessous des Dayacs. Je parlerai aussi de la Papouasie, cette nouvelle terre africaine, découverte sur les confins de la Malaisie et de la Polynésie, et qui sert pour ainsi dire de barrière entre ces trois grandes régions, l'Australie au Sud, la Malaisie à l'Ouest, et la Polynésie à l'Est.

J'ai traité dans mes premiers voyages la question des petits noirs qui habitent encore plusieurs des grandes terres de la Ma-

laisie, telles que les Philippines, par exemple; j'ai décrit les rapports qui ont existé entre ces peuples et moi. Toutes les observations que j'ai été à même de faire sur eux m'ont conduit à cette conclusion, que ces noirs sont les habitants primitifs des Philippines, ou du moins la race la plus ancienne de ces régions.

Dans toutes les îles de quelque étendue de cet archipel, et surtout dans celle de Luçon, des montagnes séparent une partie de la population de l'autre, et ne leur permettent pas de se confondre. J'ai aussi la conviction que la langue d'où sont dérivés tous les dialectes parlés aux Philippines est la langue primitive des petits noirs, modifiée par les idiomes importés successivement par les peuples émigrants, qui se sont melangés avec les races indigènes; et la preuve, c'est que depuis les détroits de la Sonde et de Malacca jusqu'aux îles Marquises, c'est-à-dire sur un espace de deux mille cinq cents lieues, plusieurs mots ont la même signification. Je reviendrai tout à l'heure sur cette similitude; mais remarquons en passant que, quoique le langage des noirs varie de province à province, il ne ressemble jamais complétement à celui des Indiens de la même province. J'ai eu l'occasion de voir à Manille des noirs de contrées éloignées, qui se faisaient comprendre des noirs de Manille dans un dialecte différent du leur. Ce sont les Malais qui ont pris la place de ces peuples timides sur les côtes, dans les îles du Sud et aux Bisayas; les Japonais et les Chinois, qui sont venus fonder des colonies dans le Nord de Luçon, les ont refoulés sans peine vers le centre de cette île.

Écoutons maintenant ce que dit Legentil sur les noirs des montagnes de l'intérieur des Philippines. Ces notes, du reste, ont été prises par cet auteur dans une histoire des Philippines, écrite par un religieux français, et imprimée à Manille en 1738;

il en est de même du chapitre où il parle de ces montagnards, et que je vais citer en entier, afin de donner une idée de ce qu'étaient ces peuples à différentes époques.

« Les Indiens de l'île de Luçon, qui n'ont point subi le joug des Espagnols, habitent le centre des terres et les sources des rivières; ils s'y maintiennent à l'abri des montagnes inaccessibles où ils se réfugient, et il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y pénétrer; ce sont autant de Thermopyles, c'est-à-dire des détroits ou passages si étroits, que dix hommes sont en état d'en arrêter plus de mille. C'est dans ces lieux inaccessibles qu'est enfouie la plus grande partie des piastres que les Espagnols ont apportées à Manille depuis plus de deux cents ans. Ces montagnards, nommés Igolotes, lorsqu'ils ont fait leur petite collecte d'or, descendent des montagnes, trafiquent cet or avec les religieux des différentes peuplades ou avec les alcades, puis ils s'en retournent se renfermer dans leur citadelle avec les piastres qu'ils ont rapportées. L'on m'a assuré qu'il se trafique ainsi tous les ans pour plus de deux cent mille piastres d'or; ce commerce dure depuis deux cents ans, et l'on peut penser combien de piastres ont été ainsi englouties sans espoir de ravoir ce trésor, qui, au lieu de diminuer, augmente journellement, parce que les peuples qui en jouissent ne sont pas esclaves du besoin. La nature semble aussi avoir pourvu à leur sûreté. Ces deux raisons rendent les Igolotes indomptables. Rien de plus difficile que d'assujettir des peuples qui n'ont pas de besoins, et qui avec cela ont pour remparts des forêts, des montagnes et des précipices imprenables. Ces peuples sont beaucoup plus riches en valeur numéraire que ne l'est la ville de Manille.

. . . . . .

. . . . . .

« A l'égard des noirs que rencontrèrent les Espagnols en ar-

rivant aux Philippines, voici ce que rapporte la tradition : Elle dit que ces noirs étaient anciennement possesseurs de toutes ces îles, et surtout de Luçon ; que les nations policées des royaumes circonvoisins étant venues à faire la conquête de cette île, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes, et qu'ils les ont peuplées. On n'a jamais pu venir à bout de les exterminer ni de les détruire, parce que l'assiette des lieux qu'ils occupent est impénétrable, et quoiqu'ils ne fussent pas capables de résister à leurs ennemis à force ouverte, ils les harcelaient et les incommodaient beaucoup; car, étant maîtres des montagnes, des bois et des défilés, ils faisaient des incursions subites dans les montagnes et les villages, et les obligeaient à leur payer tribut comme seigneurs du lieu. Si les villages refusaient, ils égorgeaient à droite et à gauche, et ils se payaient eux-mêmes en têtes coupées le tribut qu'ils demandaient. A l'arrivée des Espagnols, ceux-ci s'étant emparés des provinces de l'île de Luçon, les villages, trouvant un appui dans ces nouveaux conquérants, et se voyant en sûreté contre ces montagnards, leur refusèrent plus hardiment le tribut; ces sauvages s'ameutèrent alors, donnèrent dans une peuplade, enlevèrent trois têtes et blessèrent un Espagnol qui défendait le village; et il n'y a pas plus de cinquante à soixante ans encore que ces noirs descendaient des montagnes, exigeant le tribut, et ils ne s'en retournaient jamais sans emporter avec eux quelques têtes ; ce qui leur est d'autant plus facile, que tous ces différents villages sont sans défense, qu'on n'y trouve que peu ou point d'Espagnols, les moines en étant, pour ainsi dire, les seuls maîtres. Anciennement ils ne leur permettaient pas même d'aller chercher du bois à feu, ni d'aller à la chasse dans les montagnes, ni à la pêche dans la partie des rivières voisines de l'origine des montagnes. Étant fort adroits dans l'exercice de l'arc et de la flèche,

connaissant d'ailleurs les détours des montagnes, et se cachant dans l'épaisseur des forêts, ils tuaient à coups de flèche tous ceux qui approchaient de leur domaine.

« Pour se racheter d'une pareille servitude, les villages et les peuples voisins de ces noirs passèrent avec eux un pacte, selon lequel ils consentaient de leur payer un certain tribut pour avoir la jouissance libre des champs et des rivières. Quoique ce pacte n'ait plus tant de force aujourd'hui, on m'a assuré à Manille qu'ils le suivaient encore, et que, n'étant pas les plus forts, ils prenaient le parti de dissimuler, tous ces villages qui bordent ces montagnes étant sans défenses. Il n'y a point d'Espagnols si loin de Manille; les religieux qui administrent ces différentes peuplades en étant les maîtres, sont les seuls défenseurs qu'elles aient.

« Ces noirs, d'après la description qui m'en a été faite, ont une couleur vive; la plus grande partie à cheveux épais, comme ceux de Guinée ou de Madagascar; très-peu sont à cheveux longs et plats; ils ont tous le nez camus; ils vont tout nus, n'ayant que les parties honteuses couvertes avec des espèces de bandelettes faites d'écorce d'arbre battues et pilées avec tant de soin, que j'en ai vu qui paraissait être un morceau de linge très-fin. Ils se font une ceinture avec du rotin, espèce de roseau, puis passant leur bandelette entre les deux jambes, ils l'attachent par chaque bout à la ceinture. Du reste, ils vivent totalement à la façon des sauvages. Si, par hasard, il arrive que les moines en élèvent un dans la religion catholique, ils disent eux-mêmes qu'il est bien rare qu'il ne s'échappe quand il est grand, et qu'il ne s'en aille pas dans les montagnes rejoindre sa famille et reprendre l'usage des autres. D'autres, à l'âge de dix-huit ans, viennent de temps en temps dans les villages, sous le prétexte de vouloir être chrétiens; ils se laissent instruire fort docile-

ment, puis, lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient avoir, c'est-à-dire quelques hardes et quelque argent, ils ne manquent jamais de s'en retourner dans les montagnes.

« Ces montagnards se nomment, comme je l'ai dit, Igolotes, et sont actuellement les possesseurs d'une partie des trésors que les Espagnols portent avec des peines incroyables du nouveau monde dans cette partie de l'ancien. On trouve dans l'archipel des Philippines une île appelée l'île des Nègres (*de los Negros*), à cause de la grande quantité de nègres qui y vivent. Cette île est située entre les îles de Zebu et de Panay; il y a beaucoup de chrétiens; mais la religion chrétienne ne s'est établie que sur les bords de la mer peuplés de Pintados (gens qui se peignent le corps). De telle sorte que, dans le centre de l'île et à la pointe de l'Ouest, les habitants, en très-grand nombre et tous nègres, ne sont point catholiques. Les jésuites et des prêtres séculiers avaient de mon temps l'administration spirituelle de cette île. D'où vient l'origine de tous ces nègres? de cette race d'hommes que l'on trouve exactement la même (et je crois qu'elle est la seule dans ce cas), qu'on trouve, dis-je, à des distances si grandes les unes des autres, en Guinée, en Afrique et à l'extrémité des mers de l'Inde et de l'Asie?

« Les auteurs espagnols s'épuisent en conjectures sur cette origine; je n'ai pas le temps de les suivre; j'abandonne cette recherche à ceux qui voudront prendre la peine de nous expliquer comment les hommes, n'ayant qu'une seule et unique origine, on trouve cependant des espèces qui paraissent si différentes les unes des autres, et qui par les mêmes latitudes sont, à peu de chose près, les mêmes. La troisième espèce d'habitants que les Espagnols trouvèrent en arrivant était maîtresse des bords des rivières et lieux maritimes, et occupait plusieurs îles de l'archipel; cette troisième espèce comptait plusieurs nations, telles que

les Tagals, les Pampangos, les Bisayas et les peuples de Mindanao. Les Tagals sont les naturels de Manille et de son archevêché. Leur tradition porte qu'ils descendent des Malais; qu'ils prirent le nom de Tagologue (Tagalve), qui est le même que Tagaïlogues, qui veut dire en malais : *ceux qui vivent sur le bord des rivières et dans les environs*. Une chose appuie ce sentiment : 1° L'idiôme des Tagals peu different de celui des véritables Malais; 2° la couleur des uns et des autres, les traits de leur visage, la forme de leur corps, et enfin la manière de se vêtir, les coutumes et usages, le tout conforme aux Malais dont les Tagals se disent descendre.

« Les Pampangos, voisins des Tagals, et qui habitent les provinces au Nord de Manille, avouent la même origine.

« Les Bisayas et les Pintados, que l'on a trouvés à Camarines, à Leyte, à Panay et Zebu, ont la même origine que les peuples de Macassar qui se peignent le visage et le corps à la façon des Bisayas des Philippines ; mais les Manillois disent qu'on ne sait rien de certain sur l'origine des uns et des autres.

« Tous les historiens castillans que j'ai consultés présument que les différents peuples qui habitent ces îles tirent leur origine des différentes nations qui les environnent. En effet, si l'on considère les traits du visage de ces insulaires, la forme de leur corps, leur maintien, la couleur et même le poil, on y croit voir des marques évidentes de métis japonais, chinois, et d'autres de race indienne et malabare. »

Une seule chose paraît étrange dans le récit de Legentil, dont toutes les autres parties, du reste, concordent parfaitement avec mes observations particulières : c'est le fait des trésors que les Espagnols ont apportés avec des peines incroyables du nouveau monde dans l'ancien. Ces trésors, qui, à l'époque où la relation de l'auteur fut faite, montaient à un million de

piastres, devraient former aujourd'hui une somme d'environ cinquante à soixante millions de piastres. Évidemment cette assertion de Legentil est entachée d'erreurs. Et d'abord il n'existe pas de montagnes, si élevées et si escarpées qu'elles soient, qui auraient pu empêcher les Européens de conquérir de pareils trésors. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur cet argument; on n'ignore pas tout ce que peut faire *auri sacra fames!*

Legentil rapporte ensuite que les Indiens qui font le commerce de l'or le trouvent parmi les rivières, dont ils lavent le sable pour en extraire ce précieux métal. En dépit de cette circonstance, à laquelle on pourrait attribuer l'existence de ces trésors, je vais démontrer clairement que de telles richesses ne peuvent exister dans ces contrées, et je puiserai ma réfutation dans le récit même de Legentil.

En effet, d'après cet auteur, les Igolotes n'habitent pas les bords des rivières, mais bien les crêtes des montagnes; il ajoute encore qu'ils vivaient entièrement nus et dépouillés d'ornements, et pour ainsi dire sans besoins; qu'ils n'ont pas même le courage de se faire le moindre vêtement, et que lorsqu'ils trafiquent, c'est avec le produit de leurs montagnes, tel que la cire, le miel, etc. Qu'ont-ils besoin alors d'entasser trésors sur trésors? L'amour de thésauriser n'existe chez aucun peuple primitif. Ils ne gardent point l'or pour l'amour de l'or; car ils n'en connaissent pas la valeur, et comment la connaîtraient-ils, puisqu'ils n'en font pas usage? Les peuples sauvages peuvent avoir en quantité des ornements, des armes, des bestiaux, enfin tout ce qui leur est de quelque utilité; mais que feraient-ils de trésors en argent? Il faut être civilisé ou avoir été élevé par des hommes avancés dans la civilisation pour avoir le désir d'accumuler de l'or. Je crois donc que Legentil a été induit en erreur et par l'ouvrage du père franciscain, qui est rempli de

contes absurdes, et par les traditions assez ridicules de l'époque pendant laquelle il a visité le pays. Je crois, d'après cela, inutile de m'étendre davantage sur ce sujet et sur la prétendue richesse des noirs: j'ajouterai seulement que de mon temps je n'en ai jamais entendu parler, et je sais par expérience que leurs montagnes ne sont pas assez inaccessibles pour les protéger, si les deux cent cinquante millions de francs qu'on dit y être existaient réellement. Du reste, la description que trace Legentil du caractère général des habitants coïncide parfaitement avec tout ce que j'ai écrit moi-même sur ce sujet.

« Le génie des naturels de ces îles, dit Legentil, est un labyrinthe ou un enchaînement de contrariétés et de contradictions: ils sont en même temps orgueilleux et humbles, hardis pour entreprendre des crimes, lâches et poltrons comme des enfants pour toute autre chose, cruels et compatissants, paresseux et mous au travail, mais soigneux et vigilants pour leurs affaires particulières bonnes ou mauvaises; ils croient facilement à des bagatelles et à mille contes puérils, et sont très-difficiles et même inconstants sur la doctrine sacrée, dont on ne cesse cependant de leur répéter la vérité. Ils font voir beaucoup d'empressement pour aller à l'église les jours de fête et de solennité, parce que cela les amuse; mais pour ouïr la messe les jours de précepte, pour communier et se confesser lorsque l'église l'ordonne, il faut employer le fouet comme envers des enfants à l'école. »

Dans le chapitre XV de son *Monde maritime*, M. de Walkenaër parle de nègres océaniens que l'on rencontre dans les îles Philippines, et dont, dit-il, on a déjà signalé l'existence à Bornéo et à Timor. Selon lui, ceux de Luçon ont les cheveux longs et non laineux; ils sont petits et moins noirs que les nègres de Guinée. Legentil ne parle nullement de la taille des Igolotes

[illegible]

[illegible] ses enfants lui appartiennent toujours. En 18[illegible], ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, j'ai eu à mon service un noir de l'intérieur de Timor qui m'avait été donné par le capitaine Thompson, à qui il en restait un autre. Ces petits noirs ne ressemblaient pas exactement à ceux des Philippines. Leur physique et leur moral n'offraient cependant pas de différences notables. Ils étaient petits et avaient les cheveux cotonneux comme ces derniers; mais leur tête était très-forte, et ils étaient plus spirituels et plus ingénieux. J'attribue cette différence au climat et aux habitudes de chaque peuple en particulier. Le capitaine Thompson, qui avait fait plusieurs voyages sur les côtes de Timor, avait vu beaucoup de ces petits noirs servant comme esclaves dans les maisons de Déli, possession portugaise, et de

Timor-Coupang, possession hollandaise. Il en avait trouvé aussi chez divers radjas de la côte. Curieux lui aussi de connaître cette race, il avait pris toutes les informations imaginables sur leurs mœurs et leur caractère; et, me disait-il, j'ai été très-étonné qu'ils ressemblassent entièrement à ceux des Philippines, qu'ils habitassent les montagnes comme eux; qu'ils y vécussent sans industrie, sans culture, se nourrissant de leur chasse et du fruit des arbres, étant de même entièrement nus et portant l'arc et le carquois.

Quant à leur langage, il avait quelque analogie avec le malais ou plutôt le tagal. Pour eux, un oiseau se désignait sous le nom générique de *manouc;* à Manille, en tagal, il signifie poule ou coq; et une chose bien extraordinaire, c'est qu'il signifie aussi oiseau dans toute la Polynésïe. Femme se dit *vavé;* en tagal, *vavai*, vefini, waine, waini dans toute la Polynésie; lima signifie cinq comme en malais et en tagal; alima signifie le même nombre, ainsi que elima dans toute la Polynésie; ampou, dix, comme ampou en tagal, sapoulou en Malais, safoulou dans la Polynésie. Il est donc bien démontré que la langue polynésienne est semblable à la langue malaise; reste à savoir seulement laquelle des deux est la langue primitive. M. de Walkenaër prétend que la race malaise a peuplé toute la Polynésie. Il dit encore dans son *Monde maritime :* « Dans plusieurs îles on a observé encore les restes de la race des nègres océaniens. Les Feetgies, qui sont les plus près des terres australiennes où cette race forme la base de la population, en paraissent entièrement peuplées. Dans les îles Carolines, il y a des nègres esclaves; tant il est vrai que l'esclavage d'un bout du monde à l'autre paraît être la destinée des hommes de cette couleur. »

Je ne saurais être de l'opinion de M. de Walkenaër. Les Feetgiens ou Vitiens et les Carolins ne sont pas plus de la race des

noirs que l'on trouve aux Philippines que de celle des Malabars, et les Feetgiens ne ressemblent pas plus aux Australiens que les Papous aux Malais. Les habitants des îles Feetgies sont, il est vrai, plus bruns que ceux des îles de la Societe et des iles des Navigateurs; mais ils sont tous grands, forts, avec le caractère polynésien et non malais. Je n'admets pas non plus que les peuples de la Polynésie soient venus de l'Ouest à l'Est; je pense, au contraire, qu'ils sont venus de l'Est à l'Ouest. Leurs cheveux ne sont ni crépus ni lisses, ni noirs ni blonds; cependant on y trouve des nuances différentes, les unes plus noires, les autres plus blondes. Ces cheveux sont ondulés, et ressemblent à ceux de ce marchand d'orviétan que l'on a vu parcourir la France, faisant voir sa chevelure, acquise, disait-il, par son spécifique. J'en ai rapporté de cette dernière nuance en Europe. Les hommes auxquels les habitants de ces îles ressemblent davantage sont les chefs des îles Sandwich de l'hémisphère boréal, qui ne sont pas moins noirs que le commun du peuple, quoique M. de Walkenaër prétende le contraire, fondant son opinion sur ce qu'ils sont moins exposés au soleil. Les personnes qui ont été comme moi sur les lieux ne me démentiront pas. Les chefs des îles Sandwich ne s'allient jamais qu'entre eux; aussi ont-ils conservé la couleur primitive qui est beaucoup plus foncée que celle des hommes du peuple, qui se sont mêlés les uns aux autres, et qui ont perdu une partie de la couleur conservée dans les familles des chefs. Les îles Feetgies ont été peu visitées; leurs peuples sont plus sauvages et plus féroces que les autres habitants qui vivent plus à l'Est qu'eux. Les innombrables bancs de coraux qui entourent cet archipel en éloignent les navigateurs. Les pirogues, separées de leurs îles par des coups de vent, ont été jetées successivement d'île en île; mais en arrivant à l'archipel des Feetgies, elles se sont perdues sur les récifs qui les environnent avant

d'être à terre. Voilà ce qui a fait que les Feetgiens se sont beaucoup moins mêlés que les habitants des îles des Amis et des îles de la Société. J'ai aussi remarqué que les chefs des îles Sandwich avaient les cheveux moins lisses que les hommes du peuple, et ressemblant à s'y méprendre à ceux des Feetgiens.

M. Legentil rapporte bien que les noirs des Philippines ont les cheveux laineux, ce que nie M. de Walkenaër; mais il ne parle pas de leur taille, que M. de Walkenaër dit comme moi être petite. Je pense qu'en citant les passages de ces deux savants auteurs qui coïncident avec mes propres observations, je suis parvenu à persuader le lecteur que la race primitive des îles Philippines habitait la Malaisie ou Notasie, et nullement la Polynésie. Cette circonstance vient à l'appui de ce que j'ai avancé relativement à tous les mots que l'on trouve mêlés à la langue malaisienne, ressemblant à ceux de la langue polynésienne, et qui, selon moi, sont venus de l'Est.

En effets, les vents, entre les tropiques, règnent toujours de l'Est à l'Ouest; ils sont Nord-Est entre le tropique du cancer et l'équateur, et Sud-Est entre celui du capricorne et l'équateur. Les courants suivent en général la direction des vents. Sous l'équateur et parmi quelques îles cependant, et à des saisons différentes pour chacune d'elles selon leur position, il y a des vents variables et des coups de vent d'Ouest; mais ces ouragans, ou même ces vents d'Ouest, ne sont qu'accidentels et règnent pendant bien peu de temps. C'est avec eux que les Polynésiens voyagent d'un groupe à un autre, quand ils n'en sont pas très-éloignés; mais les vents d'Est et les courants venant de cette partie règnent toute l'année. Il est donc bien plus naturel de présumer que des pirogues ont été entraînées naturellement par les vents dominants loin des îles d'où elles étaient parties, et qu'elles ont été jetées par ces mêmes vents, quand leurs équipages,

fatigués, n'ont plus eu la force de les conduire sur des îles situées dans la direction de celles où ils n'avaient pas pu attérir. Voici un fait qui confirmera cette opinion : lorsque le grand navigateur Cook partit, lors de son second voyage en 1777, de la Nouvelle-Zélande pour aller à O'Taïti, il ne se dirigea pas assez à l'Est; de sorte que, arrivé dans la région des vents généraux de Sud-Est, il fut forcé de laisser arriver pour les îles de la Société. Il découvrit alors Mangia, et trouva sur cette île des habitants d'O'Taïti, qui y avaient été jetés plusieurs années auparavant pour la même cause. Lui-même n'avait pas pu aller à l'Est. Ainsi, quand Cook avec un bon navire, et bien des marins l'ont éprouvé comme lui, n'a pas pu gagner contre le vent, comment est-il possible que des Indiens, avec de frêles embarcations, puissent le faire pendant longtemps?

Toupia, ce savant navigateur O'Taïtien, connaissait un grand nombre des îles de l'archipel Géorgien et même de celui des Marquises; mais il faut considérer la position de ces archipels par rapport à O'Taïti; ils sont les uns et les autres dans des positions navigables, c'est-à dire qu'ils ne sont pas précisément à l'Est. La plus grande difficulté pour Toupia était d'aller aux îles Marquises, et pour cela il attendait un changement de vent, qui arrive dans certaines saisons, comme je l'ai déjà dit. Les Carolins viennent visiter d'aussi loin les îles Mariannes; mais on n'a jamais entendu dire que des naturels de la Nouvelle-Calédonie soient allés aux îles Feetgies, que ceux des îles Philippines soient allés aux îles Mariannes, sur leurs pirogues, au lieu que M. Oudan de Virrely (1) et moi-même nous avons trouvé sur la côte Est de Mindanao des Carolins qui y avaient été jetés par les vents. Un Européen, il est vrai, ne résisterait pas autant que ces

(1) Jeune Parisien retenu longtemps en esclavage par le sultan de Mindanao.

Indiens, lorsque, entraînés loin de leurs îles par une bourrasque, ils restent plusieurs jours dans leurs pirogues avec peu ou presque rien pour se nourrir : la moitié d'une noix de coco leur suffisant pour ne pas mourir de faim. La grande habitude qu'ils ont de pêcher le poisson et de le manger tout cru fait qu'à la mer ils trouvent presque toujours de quoi vivre; et dans leurs longs voyages, leurs seules provisions sont des cocos. Quelques-uns de ces fruits, vidés et remplis d'eau douce, servent à étancher leur soif lorsqu'ils ont bu l'eau des cocos frais. Ce n'est donc guère que la soif qui puisse les torturer en mer, et encore la supportent-ils, ainsi que l'ardeur du soleil, mille fois mieux que les Européens.

Tout ce que je viens d'énoncer démontre, je crois, suffisamment que, dans la Polynésie du moins, les migrations n'ont pu se faire que de l'Est à l'Ouest, et je pense avoir ainsi rectifié quelques erreurs qui se sont glissées dans le *Monde maritime* de M. de Walkenaër; erreurs bien naturelles, car il faut avoir été sur les lieux et avoir sillonné comme moi ces mers en tous sens pour bien les connaître. Je rends certainement justice à M. de Walkenaër pour la manière claire et précise avec laquelle il s'exprime dans son ouvrage; mais, je le répète, le point de départ est faux, et les migrations n'ont pu s'effectuer que de l'Est à l'Ouest, à moins toutefois que la terre n'ait subi une révolution dans sa position relativement au soleil, car alors la direction des vents aurait pu être différente. Sans admettre cette hypothèse, il est néanmoins certain que la catastrophe universelle qui a si profondément ébranlé le globe a laissé des traces évidentes dans la région polynésienne; et en voyant ces lieux, on peut penser avec quelque raison que de violentes commotions ont séparé des continents et formé d'innombrables archipels, s'ils ne se sont pas élevés par soulèvements successifs.

Il serait difficile d'admettre, par les raisons que j'ai données plus haut et par celles que je vais fournir encore, que les habitants de quelques-uns de ces archipels, très-éloignés les uns des autres, et qui du reste ont la même origine, eussent été portés de l'un à l'autre par les vents ou les courants. Toute cette race appartient à la même création, et il faut que ces populations aient été séparées les unes des autres par des déchirements terrestres, ou enfin qu'un chaînon d'îles, qui lui servait de communication, ait disparu de la surface des mers.

Puisque je m'occupe des migrations, je placerai ici une observation qui mérite quelque intérêt. Volney, dans ses *Ruines*, et Dupuis, dans son *Origine des Cultes*, font naître toutes les religions, toutes les croyances religieuses, ainsi que les cultes, du soleil. En réfléchissant à la solution que donnent ces deux éminents auteurs à ces hautes questions, mon attention s'est naturellement portée sur les migrations des peuples, et j'ai remarqué que presque tous ont suivi le cours apparent de cet astre, c'est-à-dire qu'ils ont généralement marché de l'Est à l'Ouest.

En effet, si l'on parcourt l'histoire du monde, on voit d'abord les Phéniciens fonder des colonies en Grèce, en Espagne et même en Gaule; les Tartares faire irruption à l'Ouest en se jetant sur la Corée, le Japon et la Chine; les Mongols ou Thibétains descendre dans l'Indoustan et la Perse; les Arabes envahir toute la côte de Magreb, pénétrer dans la Turquie d'Europe, dans la Turquie d'Asie, et arriver jusqu'aux confins du monde alors connu.

On verra ensuite les Goths, les Visigoths, les Vandales, descendant eux-mêmes d'une migration de Tartares, marcher vers l'Ouest et subjuguer toute l'Europe.

Apparaîtront enfin Christophe Colomb et Américo Vespuce

cherchant à l'Ouest un nouveau monde où plus tard les Européens allèrent s'établir, et former de nombreux états dont l'un est devenu aujourd'hui une des premières puissances du globe.

Quant aux peuples qui ont suivi une route opposée, ils ont eu une destinée contraire; aucun d'eux n'est parvenu à former un établissement durable dans les pays qu'il a envahis. Alexandre fit bien la conquête de l'Inde, mais cette domination ne fut d'aucune durée. Les Croisés ne purent tenir à la Terre-Sainte, et successivement ne firent que paraître et disparaître; ils n'y laissèrent aucun germe d'une population européenne.

Cette tendance des migrations vers l'Ouest une fois constatée et reconnue, il serait curieux d'en rechercher la cause : des éclaircissements de cet ordre jetteraient sans doute une vive lumière sur l'origine des races, et corrigeraient certainement bien des erreurs qui se sont glissées sur ce sujet.

Mais je laisse à d'autres plus savants que moi le soin d'approfondir ces questions; je me suis borné à une simple observation, sans oser nourrir la pensée d'arriver à une solution qui ne peut appartenir qu'aux esprits habitués aux investigations de cet ordre.

Plusieurs savants, tels que MM. de Humboldt, Maltebrun, etc., prétendent que les Américains descendent des Mongols. L'assertion contraire est tout aussi probable; car pourquoi les Mongols ne descendraient-ils pas des Américains? Les opinions, du reste, sont partagées à cet égard.

Je ne veux point dire que tous les peuples doivent avoir une seule et même origine, puisque j'admets moi-même des origines bien distinctes. Ce que je veux établir, c'est que les migrations des peuples se sont faites d'après la marche apparente du soleil de l'Est à l'Ouest, et que les populations qui ont perdu

leur origine ou partie de leur origine, le doivent à leur mélange avec les autres peuples qui sont venus successivement habiter avec elles.

On trouve dans la Malaisie et la Polynésie des races bien distinctes, dont les caractères originaires se sont conservés. La race polynésienne proprement dite habite les îles des Amis, les îles Marquises et celles de l'archipel géorgien, les îles Sandwich, celles des Navigateurs, celles de la Société, les îles Feetgies ou Viti, et la Nouvelle-Zélande.

La race des Carolins habite les îles de Kingsmille, la chaîne des Badack, celle de Ralic, les Carolines et les Mariannes.

Les îles de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de l'Amirauté, de la Louisiane, des Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, sont peuplées d'un mélange de Carolins, de Papous et de Polynésiens, ressemblant plus ou moins à l'une de ces trois races, selon que ces îles sont plus ou moins rapprochées des lieux où les races primitives sont pour ainsi dire intactes. Les habitants des Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie ressemblent beaucoup aux Feetgiens, au physique et au moral. Ceux de l'archipel Salomon tiennent des habitants des Hébrides; mais ils commencent pourtant à prendre le type des Papous et des Carolins.

Avant d'aller un peu plus à l'Ouest en venant de l'Est, je vais parler des divers groupes que je viens de citer, et de l'analogie qu'il y a entre eux. Commençant par les Marquises, je dirai plus bas que les habitants qui ont été peu visités en général et peu mélangés, ont conservé plus ou moins de férocité dans les mœurs. Le Nouka-Hivien ou l'habitant des Marquises est grand, bien fait; il a de beaux yeux, une bouche assez belle, mais le nez un peu épaté; il a peu d'analogie avec le Péruvien, qui habite sous la même latitude, mais il ressemble beaucoup au Chilien

et à l'habitant des plaines de Buénos-Ayres; c'est la race la plus belle et la plus blanche de la Polynésie. On trouve dans le voyage du *Solide*, publié par M. Marchand en 1781, une description raisonnée de ces peuples. Par la comparaison de leurs langues avec celles des îles des Amis et des îles Sandwich, on leur assigne une seule et même origine. Le lecteur a pu aussi les bien connaître par ce que j'en ai dit dans le troisième volume de cet ouvrage.

Dans les îles des Amis, qui forment un archipel beaucoup plus considérable que celui des Marquises, les populations ont eu à subir un mélange de tous les instants. Des guerres ont, à la vérité, bien souvent divisé ces îles; mais la nécessité des relations a adouci les mœurs, et l'industrie propre à ce climat y était, lors de la découverte, plus avancée que chez les Nouka-Hiviens. Ils ont du reste les mêmes habitudes et ils leur ressemblent, à la férocité près, qui a été en partie détruite par la civilisation; leurs langues ont les mêmes racines. Les habitants des îles des Amis ressemblent parfaitement à ceux des îles de la Société. Le même physique, le même moral, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même douceur de caractère, sont le résultat des liaisons qui existent entre eux. Dans les îles des Navigateurs on trouve encore les mêmes peuples, un peu moins sociables peut-être, par la raison qu'ils sont moins visités; les Feetgiens ont conservé plus de férocité, mais c'est toujours la même race, avec cette différence qu'elle est plus brune que celle des autres îles de cet hémisphère; il s'en faut de beaucoup cependant qu'elle soit noire et qu'elle tienne de la race des nègres malaisiens, comme le prétend M. de Walckenaër; ce peuple ressemble parfaitement à certains individus des îles Sandwich, aux chefs, par exemple.

Nous voici arrivés à la question la plus difficile, et qui con-

siste à savoir comment les Sandwichiens et les Feetgiens peuvent être les mêmes peuples, bien qu'ils soient sans aucune communication et si éloignés les uns des autres; et comment aussi les îles Sandwich et Feetgies ont été peuplées, ou séparées avec leurs populations des archipels australiens de la Polynésie; car les Sandwich se trouvent situées à 30° au Nord-Nord-Ouest des îles Marquises, 35 à 40° Nord-Nord-Est des îles Feetgies, et 35° à peu près du Nord-Nord-Est au Nord-Nord-Ouest de cette lisière d'îles appelées îles des Amis ou îles Géorgiennes.

Les vents du Nord-Est auraient bien pu pousser les habitants des Sandwich jusqu'à l'équateur; mais arrivés là, les vents d'Ouest les auraient poussés dans une direction contraire, ou les vents du Sud-Est n'auraient pu les porter que sur les Hébrides ou à la Nouvelle-Calédonie, et encore aurait-il fallu pour cela traverser dans de frêles pirogues un espace de 40 à 50 degrés, c'est-à-dire 800 ou 1,000 lieues.

Avec des vents de Sud-Est, quelques-uns de ces habitants auraient pu être jetés des îles Marquises jusqu'à l'équateur, par le méridien des îles Sandwich; mais de là, où aller avec des vents de Nord-Est? Point d'îles habitées à l'Ouest des Sandwich, qui auraient pu les recevoir : il faut donc qu'une chaîne d'îles situées sous le méridien de 160° de longitude à l'Ouest de Paris ait existé autrefois, ou que les îles Sandwich aient fait partie d'un continent que de grandes commotions terrestres ont morcelé. Si des terres ont disparu, d'autres terres naissent et croissent, pour ainsi dire, tous les jours. M. Mœrenhout rapporte à ce sujet des choses très-curieuses : des bancs à peine connus et visibles, dit-il, se sont successivement couverts de sables, et peu d'années après, on y a vu des cocotiers et des arbustes de différentes espèces. Toutes ces nouvelles îles se sont formées dans la direction des vents et des courants; leurs

ancrages, quand elles en ont, sont toujours situés sous le vent, et la partie du vent, au contraire, est toujours accore. La raison en est simple : les vents et les courants régnant presque toute l'année du même côté, ne donnent pas la liberté aux sables de s'amonceler sur ces roches de polypes, et ne leur laissent pas autant de facilité pour travailler que lorsqu'ils sont sous le vent de la masse principale. Car on ne peut le nier, les coraux qui forment ces îles ont une vie, et ils croissent tous les jours. Retirez-les de l'eau, qui est leur élément, ils deviennent ternes et périssent comme une plante qu'on aurait déracinée. L'amiral Dupetit-Thouars, dans le voyage de *la Vénus*, ne constate-t-il pas la formation récente des îles Galapagos par des soulèvements volcaniques?

Je reviens à mon sujet, et je dis que rien n'explique comment les Sandwich ont été peuplées; on pourrait penser qu'elles l'ont été primitivement par les Mexicains, qui ont beaucoup d'analogie avec les Chiliens, mais qui ressemblent moins aux habitants des Sandwich que les Chiliens ne ressemblent aux Nouka-Hiviens. L'habitant des îles Sandwich est plus brun; il a les cheveux plus onduleux que l'Américain; l'habitant des Marquises ou de Nouka-Hiva est plus blanc et a les cheveux presque lisses, comme l'Américain qui habite les latitudes tempérées : c'est là ce qui pourrait paraître le plus probable sur la descendance des habitants des îles Sandwich, car la race à laquelle ils ressemblent davantage est celle que l'on trouve dans les îles Feetgies. Je ne parle, comme je l'ai déjà dit, que des chefs des îles Sandwich, que je crois être de la race la plus ancienne; car si je parlais du peuple en général, je trouverais une analogie plus complète avec les habitants de Nouka-Hiva et même avec ceux de l'Amérique. Mais, faut-il l'avouer, je crois que les habitants des îles Sandwich ne sont venus de nulle part, qu'ils sont nés sur leur terre avec leurs

fruits à pain et leur *arum esculentum*. Comment? Dieu seul le sait!

Une autre observation démontre l'existence d'un continent polynésien. Les habitants de la Nouvelle-Zélande, située entre les 30° et 50° degrés de latitude Sud, sont de la même race que les habitants des Marquises, des Sandwich et des îles intérieures à ce triangle.

D'un autre côté, en examinant avec soin la configuration des grandes parties terrestres, telles que l'Afrique, l'Amérique et l'Australie ou Nouvelle-Hollande, on est tenté de croire que la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les îles Feetgies, les îles Sandwich, les Marquises, l'archipel Géorgien et les îles intermédiaires, ont formé autrefois un continent. Cependant, comme ceci peut n'être qu'une conjecture, je laisserai la solution de ce problème aux hommes plus savants et plus versés dans les sciences que moi, car il est difficile de former un système sur une simple hypothèse.

En gagnant davantage vers l'Ouest, nous arrivons aux Carolins. Ce peuple diffère du Polynésien; il ressemble davantage aux Mongols ou à l'habitant primitif de l'Amérique dans la zone torride, non pas aux Incas, qui étaient doux et humains, mais aux autres Indiens, sauvages avant la conquête, et qui le sont encore, car il est difficile de civiliser les Indiens américains qui vivent sur la lisière du Brésil, de la Guyane, et dans le pays des Amazones.

Le Carolin est en général d'un caractère peu sociable, doux quelquefois en apparence, mais généralement traître. Il y a cependant quelques exceptions; M. Freycinet, dans son voyage autour du monde, a trouvé dans les îles Carolines situées à l'Est du méridien des îles Mariannes, des peuples très-doux et très-hospitaliers. Mais j'ai connu bien des navires des Philippines qui sont allés dans ces îles et qui ne sont plus revenus. A ma

connaissance, cinq expéditions ont été encore plus malheureuses que celle du capitaine Morrell, que je ne compte pas dans ce nombre. Ces îles sont en général habitées, comme je l'ai déjà dit, par des peuples traîtres et sans foi. Le Carolin a la taille moyenne, la bouche très-grande, le front plat, le nez très-épaté. Il ne se tatoue pas avec grâce comme le Polynésien, mais il se perce les oreilles et les fait descendre tellement bas, qu'il peut y attacher son poignard. Ses armes sont dangereuses à cause de leur forme, car il n'y a que lui qui les garnisse de dents de requins. Le Polynésien se sert de lances, de massues, rarement d'arcs et de flèches; le Carolin, au contraire, fait usage de ces dernières; et il munit ses flèches d'os de poisson et souvent il les trempe dans le poison. Il a de grandes flamberges et des poignards garnis, comme je viens de le dire, de dents de requins. Les blessures occasionnées par ces armes sont affreuses et presque toujours incurables. Le Carolin a moins d'industrie que le Polynésien, et généralement ses pirogues sont moins bien construites, moins finies, moins polies; ses étoffes moins bien faites, et souvent même ne sait-il pas les fabriquer; ses maisons sont moins commodes, moins élégantes; enfin il n'a pas ce luxe qui paraît nécessaire à la vie du Polynésien, soit qu'il habite la Nouvelle-Zélande, soit qu'il habite les îles Sandwich ou les Marquises. Les femmes, dans la Polynésie, sont toutes petites comparativement aux hommes, qui ont une belle stature; mais elles sont attrayantes, gracieuses et engageantes; elles ont peu de maladies cutanées et sont généralement propres; au lieu que dans les Carolines, les femmes, quoique moins petites proportionnellement, n'ont ni grâce ni agrément. Ces hommes, qui les offrent ordinairement, les font arriver comme des bêtes que l'on conduit au marché. Elles sont souvent couvertes, ainsi que les hommes, d'une espèce de lèpre ou de dartre farineuse, et n'ont

par [illegible] la [illegible] des Polynésiens. Le Polynésien monte à bord d'un navire étranger sans [illegible], avec plaisir; il demande même souvent qu'on l'emmène loin de son pays; il aime les ornements, les parures et tout ce qui excite sa curiosité, ressemblant en cela à un grand enfant qui a besoin de se distraire et de s'amuser. Le Carolin, au contraire, n'arrive auprès d'un navire qu'avec défiance, et ne monte à bord qu'avec crainte; il se jetterait immédiatement à l'eau s'il soupçonnait le moins du monde qu'on voulût le retenir; dans les trafics, il choisit le fer, les objets utiles, de préférence aux joujoux qui flattent le Polynésien.

Voilà donc deux peuples bien distincts, tant par leur physique, leur civilisation, que par leurs habitudes et leurs goûts. Certainement, parmi cette quantité d'îles que j'ai désignées sous le nom générique de Carolines, plusieurs sont habitées par des hommes bons, affables, de mœurs douces, et parfois industrieux. Il en est de même au Pérou, où deux caractères bien distincts divisent en deux classes les habitants partis d'une même origine. Une partie des Carolines peut bien avoir été peuplée par des Polynésiens, qui se seront mélangés avec ses habitants, au point de leur donner leur caractère et leurs coutumes; mais ces mœurs et ces habitudes sont loin d'appartenir à la généralité des Carolines.

Je crois donc avoir démontré que la Polynésie proprement dite n'a point été peuplée de noirs à cheveux crépus, mais bien de deux races distinctes dont je viens de décrire le physique, le caractère et les goûts; mais ces races descendent-elles des Américains, puisque ce sont les peuples avec lesquels elles ont le plus d'analogie? Je l'ai dit plus haut, je les crois originaires du continent polynésien, comme la canne à sucre d'O-Taïti, la banane rouge et la colombe polynésienne.

Les îles de Papoua ou la Nouvelle-Guinée sont habitées par un peuple noir à cheveux crépus, à tête forte, à corps grêle, mais d'une taille plus élevée que celle des habitants des Philippines et de l'intérieur des îles de Timor, etc. Ceux-là peuvent bien appartenir à la même race, car la différence qui existe entre eux n'est pas assez grande pour pouvoir assurer le contraire. Quant à l'Australie et à la Nouvelle-Hollande, les peuples qui habitent ces pays sont, je le pense, aussi différents des noirs de la Nouvelle-Guinée ou des autres îles de la Malaisie que les arbres, les plantes, les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons qu'on y trouve sont différents de ceux des autres contrées du monde. Si les Australiens ne forment pas une race à part, comme tout l'annonce, au moins forment-ils une race mélangée de Papous dégénérés; car ces deux peuples ne sont séparés que par un détroit de peu d'étendue et parsemé d'îles. Ces populations descendent, selon moi, des noirs primitifs, et les grandes commotions qui ont pu bouleverser cette partie du monde et en faire d'innombrables îles n'ont pas entièrement détruit les peuples primitifs. Il est aussi à remarquer que la race nègre existe sur toutes les grandes terres, telles que l'Australie, la Nouvelle-Guinée, Bornéo et les Philippines. J'appuierai mon opinion de celle de Péron, qui écrit, tome IV, chap. XXXIII, p. 3 : « Cinq classes d'habitants se partagent l'île de *Timor* : 1° les indigènes proprement dits, qui demeurent dans les parties les plus reculées, au milieu des montagnes, et qui, à ce qu'on assure, car nous n'avons point eu occasion de l'observer, ont les cheveux crépus. »

Tome IV, chapitre XXXVII, page 243. — Résultats généraux. « 1° De la différence absolue des deux races d'hommes qui peuplent la Nouvelle-Hollande et la terre de Diémen, de la différence aussi des principaux animaux qui vivent sur l'une et sur

l'autre de ces terres, ainsi que de la non-existence du chien sur la dernière, j'ai cru devoir conjecturer que la séparation de ces régions remonte à une époque beaucoup plus ancienne qu'on pourrait le soupçonner d'abord, en n'ayant égard qu'à leur proximité.

« 2° L'exclusion de tous rapports entre les peuples de la terre de Diémen et ceux de la Nouvelle-Hollande; la couleur plus foncée des Diémois, leurs cheveux courts, laineux et crepus, dans un pays beaucoup plus froid que la Nouvelle-Hollande, m'ont paru de nouvelles preuves de l'imperfection de nos systèmes sur les communications des peuples, leurs transmigrations et l'influence des climats sur l'homme. »

Ainsi, l'on voit que les Diémois, qui ne se sont point mêlés avec les autres peuples, ont conservé leur caractère primitif sans altération, au lieu que les Nouveaux-Hollandais, qui ont dû naturellement recevoir quelques migrations partielles des innombrables îles qui avoisinent la partie au Nord de ce grand continent, ont subi des modifications qui les ont éloignés de leur origine primitive.

Quant à Bornéo, je n'y ai point vu d'habitants noirs, quoique j'aie touché sur deux points de ses côtes. Mais pendant mon séjour à Macassar, j'ai entendu dire par des hommes dignes de confiance que des noirs vivaient dans les montagnes de l'intérieur de cette île immense. Ce pays serait infiniment curieux à connaître; aucun voyageur ne l'a encore traversé. La haine jalouse des Bouguis contre les Européens a été, pour les voyageurs qui ont voulu le parcourir, un plus grand obstacle que la férocité des peuples qui en habitent l'intérieur.

Tous les habitants des innombrables îles qui composent la Malaisie se ressemblent et ont une très-grande analogie avec les habitants du grand continent indien qui les borne dans le Nord.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre que les Chinois, les Cochinchinois et les Siamois ont pu descendre successivement par la presqu'île malaise pour se répandre sur les côtes de Sumatra, de là sur Java, et progressivement sur les côtes de toutes les îles malaisiennes.

On m'objectera peut-être que cette migration, contrairement à mon système, va vers l'Est au lieu d'aller de l'Est à l'Ouest. Il me sera facile de répondre à cette objection. Les migrations, en effet, du genre de celle dont je viens de parler, commencent à l'Ouest, et si elles se terminent à l'Est dans la Malaisie, ce fait est encore à l'appui de mon système, car on ne croit pas sans doute que je veuille attribuer uniquement au soleil ou au mouvement de la terre cette tendance des migrations des peuples à l'Ouest; elle doit l'être aussi aux saisons, aux vents, aux climats, qui sont sous l'influence de cet astre. Dans la Polynésie, entre les tropiques, comme je l'ai fait remarquer, les vents et les courants portent toujours à l'Ouest. J'ai vu moi-même et j'ai trouvé plus d'une fois sur des îles des pirogues qu'ils avaient entraînées. Je citerai, par exemple, l'île de Guaham, où des pins énormes sont venus atterrir avec partie de leurs racines et de leurs branches; assurément ils n'ont pu venir que de la côte Nord-Ouest d'Amérique, puisqu'il n'y en a pas dans les autres contrées environnantes. Ils ont donc parcouru dans une direction du Nord-Est au Sud-Ouest, direction naturelle des vents et courants de l'hémisphère Nord, 90 à 95°, ou de 18 à 1,900 lieues. Ainsi, dans la Malaisie, les migrations ont pu se faire dans tous les sens possibles et dans toutes les directions du compas; car les îles sont presque toutes en vue les unes des autres, et les vents ne sont pas des vents constants d'un même côté, mais des vents de mousson, tantôt Est, tantôt Ouest, tantôt Nord, tantôt Sud. Les habitants de ces îles immenses ont donc pu aller avec facilité

de l'une à l'autre, et s'entremêler ainsi. Comme le Malais a l'esprit entreprenant, voyageur et trafiquant, il a toujours habité les côtes des pays où il s'est établi, et repoussé à l'intérieur les habitants primitifs. Cela est arrivé aux Philippines comme à Bornéo, et l'on sait qu'il n'y a effectivement que ces mêmes Malais ou Bouguis, vivant sur les côtes, qui soient mahométans, croyance qui s'approprie au climat de ces pays, et qui leur a été importée de l'Inde. Quant aux peuples de l'intérieur de ces îles, ils sont pour la plupart idolâtres.

Il me semble qu'il n'est guère possible, par la force même des choses, que les Malais aient pu dépasser l'Est des Philippines; peut-être le feront-ils par la suite en passant par la Nouvelle-Guinée, car déjà on commence à rencontrer quelques pros bouguis trafiquant sur la côte Nord de cette grande terre. Ils pourraient donc y arriver par la suite, ainsi que dans les îles environnantes; mais de là les distances sont trop grandes, et les vents sont généralement contraires, du moment qu'il s'agit de dépasser l'archipel Salomon, tandis qu'on peut pénétrer jusqu'à ces îles quand la mousson est Nord-Est au Nord de l'équateur; elle est alors Sud-Ouest et Ouest au Sud; et elle continue jusqu'à la Nouvelle-Irlande et à l'archipel Salomon; elle est par conséquent favorable pour les voyageurs qui vont à l'Est; ainsi avec ces vents, dans cette saison, ils peuvent, au moyen de leurs pros, qui sont déjà d'une certaine dimension, venir jusqu'à ces archipels; mais pour de là aller plus à l'Est, il faudrait remonter par une latitude élevée de plus de 30° chercher des vents variables. Comme dans les hautes latitudes les tempêtes sont fréquentes, leurs embarcations, quoique beaucoup plus grandes maintenant qu'elles n'ont jamais été, ne supporteraient pas une mer forte. La Nouvelle-Zelande est ensuite placée de manière à contrarier la navigation par sa position; il faudrait la doubler

par le Nord et monter ensuite par une latitude de 35 à 40°, chose presque impossible avec de frêles embarcations. Elles ne peuvent leur servir qu'entre les îles où la mer est presque toujours unie et le temps assez beau, quand les moussons, avec lesquelles ils font leurs voyages, sont bien établies.

Je ne pousserai pas plus loin cette digression, mais j'établirai seulement ici bien distinctement les races du *Monde maritime* de M. Walckenaër. En commençant par l'Est, je placerai premièrement les Polynésiens proprement dits, qui dans le Nord habitent les îles Sandwich, dans le Sud les Marquises, les Georgiennes, les îles des Archipels de la Société, Dangereux, des Amis, des Navigateurs, des Feetgies de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie, des Hébrides; secondement les Carolins au centre, habitant les îles Kingsmilles; toutes les petites îles environnantes, comme Gilbert, Depeyster, Scarboroughs et autres, celles de Badack, de Balick ou Marschal, les Carolines proprement dites, et les îles Mariannes ou Ladrones.

2° La race des noirs de la Malaisie, qui habitent la Nouvelle-Guinée et l'intérieur de Timor, Flores, Sumbawa, Bornéo, les Philippines et autres îles.

3° Les Malais proprement dits habitent en général toutes les côtes de la Malaisie, depuis la côte Ouest de Sumatra jusqu'à la côte Est des Philippines. Après cela, une infinité d'archipels, tels que ceux de Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, qui sont peuplés de races mélangées.

Enfin viennent les habitants de l'Australie, la cinquième partie du monde, qui forment pour moi une race à part, mais sur laquelle je n'ai pas assez de données pour la séparer entièrement de la race noire primitive de la Malaisie. Cependant elle en diffère beaucoup, et je suis porté à croire que l'Australie est

un continent parfaitement distinct, rien ne ressemblant dans ce pays à ce que l'on trouve dans les autres contrées situées même à de petites distances. Une commotion terrestre, sans aucun doute, a séparé de ce continent la terre de Van-Diémen, qui, par le peu d'industrie de sa propre race, est restée isolée depuis sa découverte par Tasman, tandis que les habitants de la Nouvelle-Hollande ont pu recevoir des mélanges de la Malaisie, des Papouas, des îles Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Caledonie et des Nouvelles-Hébrides.

J'entre maintenant dans quelques détails relativement à l'origine des races américaines. Voici comment s'exprime M. de Humboldt, dans son ouvrage *Vues des Cordillères*, sur l'origine des races américaines :

(Introduction, p. 21.) « Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples Mongols, qui renferme les descendants des Hiong-Nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmucks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent par des caractères ostéologiques de la tête, *un passage de la race américaine à la race mongole*. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le Nord-Est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartares et de Tschondes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaise et nègre paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette grande famille du genre humain un seul type organique

modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues. »

(Introduction, p. 27.) « Dans quatre-vingt-trois langues américaines, examinées par MM. Barton et Vater, on a reconnu environ cent soixante-dix mots dont les racines semblent être les mêmes, et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas seulement sur l'harmonie imitative ou sur cette égalité de conformation dans les organes qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfants. Sur cent soixante-dix mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mantchou, le tunguste, le mongol et le samojède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tschonde, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'ancien Monde, car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. »

(Tome II, p. 225.) « La forme de gouvernement que Bochica donna aux habitants de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec le gouvernement du Japon et du Tibet.

» Plus loin, dit le savant voyageur, nous retrouvons chez les Chinois, et ce fait est très-important, un cycle de dix ans auxquels les Mantchoux donnent le nom de dix couleurs. »

Dans tout ce chapitre, M. de Humboldt parle longuement des signes du Zodiaque dont se servaient les Américains, de leurs cycles et de la ressemblance qu'il trouve entre eux et les Mantchoux tartares et chinois.

Enfin il finit en disant : « Cette matière, qui n'est pas sans

intérêt pour l'histoire des migrations des peuples, ne pourra être éclaircie que lorsqu'on aura comparé un plus grand nombre des monuments américains. »

M. de Paravey, dans un mémoire extrait du n° 56 des *Annales de Philosophie chrétienne*, s'étend longuement sur les travaux de MM. Siebold et de Humboldt, et fait descendre les Myscas des Japonais; il réfute MM. Klaproth, Saint-Martin et Eyriès, parle de traces de colonies sabéennes, phéniciennes, arabes, égyptiennes, dans le Fokien, chez les Japonais, les Basques et les Myscas; enfin il trouve des analogies positives entre les noms de nombre, de jours, de dignités civiles et sacrées, les noms des lieux, les formes et les termes astronomiques chez ces divers peuples. Il donne le tableau des mots japonais retrouvés dans le pays de Bogota, chez les Myscas, ainsi que quelques idées sur la manière dont l'Amérique a pu recevoir sa civilisation du centre de l'Asie et par l'Ouest, et fait mention des variétés qu'offrent les races d'hommes que l'on y trouve. Il s'appuie en outre sur l'autorité de MM. de Humboldt et Malte-Brun, en empruntant à ce dernier un passage de son excellent Précis (tome v, p. 212) sur la marche des tribus asiatiques de race mongole, au Nord de la Perse, vers l'Amérique, marche admise aussi par M. de Humboldt.

Enfin M. de Paravey finit son mémoire en disant que la liste des mots identiques à Bogota et au Japon, et que le tableau des hiéroglyphes qu'il joint à sa dissertation, achèvent de compléter la démonstration des identités d'origine de ces deux peuples séparés par d'immenses distances, et que rapproche cependant leur conformation physique. « L'un et l'autre, dit-il, ont reçu des colonies arabes ou phéniciennes, qui sont venues leur apporter la civilisation; mais ces colonies étaient peu nombreuses, et leur sang pur et noble s'est fondu dans le sang grossier de la race

tartare et mongole, qui formait le fond primitif des deux nations. » Plus loin il ajoute qu'aux temps reculés de Salomon, les flottes d'Ophir et de Tharsis pénétraient dans la mer de Parvaïm ou de l'Orient extrême, car Purva, Péruva, est en sanscrit le nom de la plage orientale. De là les noms de Péru et de Para avec telle ou telle autre terminaison, noms si fréquents dans les pays situés à l'Est de l'Inde et dans les contrées américaines. Voyez, dit-il, les noms de Paragoa ou Palawan, une des îles Philippines, et de Paraguay, fleuve célèbre du Pérou (1); de Puracé, volcan de la Colombie, de Peroté et Perote dans le Mexique; de Para, affluent de l'Amazone, et de Purus, autre affluent de Pernusu; de Paracatu; de Parana, embouchure de l'Amazone; de Paramaribo en Guyane, et de l'isthme de Panama pour Parama, et une foule d'autres.

« Vouloir comparer ces antiques colonies américaines directement aux peuples d'Arabie ou de Chaldée, ou mieux encore aux Européens, si modernes en tout, c'était s'exposer, dit le mémoire de M. Paravey, à mille erreurs : il fallait une étude approfondie de la Chine et du Japon, étude qui a manqué à M. de Humboldt, et qui, suivie par M. Siebold et par lui, ne peut que nous promettre les résultats les plus positifs et les plus nouveaux. »

Je ne réfuterai pas M. de Humboldt, car il ne dit rien de positif; il insiste seulement sur la grande analogie qui existe entre les Mongols et autres peuples du centre de l'Asie et ceux de l'Amérique. Comme lui, j'ai trouvé que les Américains formaient tous une même famille modifiée par le climat des lieux qu'ils habitent. Cependant quatre variétés dans cette espèce sont bien distinctes :

(1) Le Paraguay ne traverse pas le Pérou.

1° Les peuples qui habitent dans le Nord à Unalaska et sur la côte Nord-Ouest, ressemblent à ceux de la Terre de Feu;

2° Le Mexicain, l'Américain des plaines du Nord, le Chilien et l'Indien des Pampas du Sud, forment la seconde espèce;

3° Le Péruvien, proprement dit, de Cusco à Quito, et des pays environnants, forme la troisième;

4° Enfin tous les Indiens nomades et sauvages, comme les diverses tribus que l'on trouve dans les Florides, dans la Louisiane, dans le Yucatan, dans la république de Guatemala, sur les bords du Darien et de l'Orénoque, dans le Choco, dans les Guyanes, sur les bords du Maragnon, dans l'Amazonie, à l'intérieur du Brésil et sur les confins du Paraguay, composent la quatrième espèce. Toutes ces tribus se ressemblent par leurs mœurs sauvages, qui n'ont pu encore se plier à la civilisation européenne. Les mêmes coutumes les régissent, et une chose bien digne de remarque, c'est qu'une d'elles, qui habite sur les confins des provinces brésiliennes des mines, porte le même ornement à la lèvre inférieure que les peuples du pays des Pelleteries sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, si bien décrits par Cook et Vancouver.

Je conçois que les peuples du centre de l'Amérique aient pu descendre du Nord et peupler progressivement ce grand continent. Quand j'ai dit que les peuples, dans leurs migrations, suivaient le cours apparent du soleil de l'Est à l'Ouest, on comprend que les saisons et les vents qui doivent leur origine à cet astre entraient pour beaucoup dans ma pensée. Ainsi, si les peuples ont presque toujours marché à l'Occident, ils ont débordé aussi généralement du Nord au Sud. L'hémisphère Sud, quoique éloigné du soleil comme le nôtre, ne peut entrer ici en comparaison avec lui, puisqu'il est presque entièrement occupé par les mers, et que le peu de terres qui s'y trouvent ne sont

peuplées que par quelques hordes barbares et peu capables de grandes entreprises. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est beaucoup plus facile de croire que les habitants de l'Amérique aient été portés par les vents et les courants dans l'Océanie, l'aient peuplée ou du moins se soient mélangés avec les races qui s'y trouvaient déjà, que de vouloir contre vents et marées (expression, je crois, que l'on peut admettre ici) que les peuples de ces îles innombrables soient venus de la Malaisie.

Certainement les recherches de M. de Humboldt sont trop savantes pour que je veuille nier l'analogie des peuples américains avec les Mongols; mais quand M. Paravey dit qu'au temps de Salomon les flottes d'Ophir et de Tharsis pénétraient dans la mer Parvaïm et de l'Orient extrême, il aurait fallu, pour que ces flottes eussent pu parvenir de l'Inde, de la Chine ou du Japon à la côte de l'Amérique, qu'elles eussent traversé au moins 105° de longitude par le parallèle de 35 à 40° de latitude Nord; car, par l'hémisphère Sud, la distance eût été beaucoup plus grande, et l'on sait que les vaisseaux des anciens n'étaient pas construits pour faire d'aussi longs voyages, d'un seul trajet, ni même en faisant des échelles dans des mers aussi orageuses et toujours troublées par les tempêtes.

Je le répète encore, et j'en appelle à tous les marins du monde, il est matériellement impossible de faire suivre aux navires une parallèle moins élevée entre les tropiques. Ainsi l'analogie de mots que l'on remarque dans les contrées situées entre les tropiques et entre l'Inde et l'Amérique ne prouve pas que les peuples dans la langue desquels ces mots existaient primitivement vécussent à l'Ouest, mais au contraire qu'ils vivaient à l'Est. Si le mot *Purva* ou *Péruva* signifie plage orientale en sanscrit, je suis disposé à croire que le sanscrit l'a emprunté à la langue du peuple qui habitait la plage orientale appelée *Péru*,

et je ne crois nullement que le peuple de cette plage soit allé le demander à la langue d'un peuple qui habitait à l'Ouest, lorsque d'ailleurs des obstacles s'opposaient à ce que ce dernier vînt le lui donner. Il est bien plus naturel de désigner une idée par le nom du pays qui nous la donne; mais pour qu'elle naisse, il faut qu'elle vous soit importée; alors chacun l'admet; au lieu qu'en la cherchant ailleurs, il n'y a que les hommes qui s'occupent de sciences et de découvertes qui peuvent la connaître : ce mot reste à l'état scientifique et ne devient pas d'un usage général. Toutes les idées, d'ailleurs, que j'exprime ici, je les ai conçues sur les lieux, et je souhaite ardemment qu'elles puissent être utiles à tous ceux qui travaillent à jeter quelques lumières sur l'histoire primitive des peuples au milieu desquels j'ai si long-temps vécu.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

POSTFACE DES ÉDITEURS.

Les auteurs ont généralement l'habitude de donner une longue ou courte préface, un avant-propos, un avis aux lecteurs, pour leur faire connaître le sujet qu'ils vont traiter. Les nôtres peuvent juger maintenant si nous avons rempli leur attente.

Le capitaine Lafond a dû les intéresser par son courage, par la tenacité avec laquelle il a poursuivi son œuvre. Il leur a prouvé qu'avec de la persévérance et un peu d'instruction, un jeune homme peut traverser le monde honorablement, bien qu'il soit réduit à ses propres ressources. Notre voyageur n'a cependant pas vu le monde entier, et avant de revenir en Europe, il se propose de raconter et de faire raconter l'histoire de pauvres naufragés, qui, sauvés par la Providence, ont parcouru les contrées dont il ne veut pas parler, parce qu'il ne les a pas visitées lui-même.

Notre publication n'est point une fiction et encore moins une compilation de voyages déjà publiés en France. Ce sont toutes choses neuves et pour le fond et pour la forme; elles ont pour but de faire connaître les pays qui attirent aujourd'hui les regards de l'Europe.

Ainsi, tout en racontant des scènes de naufrages si palpitantes d'intérêt, le voyageur initiera le lecteur à la connaissance des mœurs et des coutumes des pays qu'il visitera. Il leur décrira Madagascar, l'Inde anglaise, Bombay, Calcutta, l'ancien empire de Typoo-Saëb, la Perse, l'Afrique méridionale et les Boers, l'Abyssinie, la mer Rouge et l'Arabie, l'Australie et les archipels circonvoisins, enfin toutes les contrées sur lesquelles les nations européennes exercent ou sont appelées à exercer une grande influence.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Code pénal. — Supplices. — Application du système de l'isolement. — Religion. — Le rationalisme, le confucianisme, le bouddhisme. — Missions catholiques. — Projets de départ. — Dîner chinois..... 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

Bornes et étendue de la Chine. — La grande muraille. — Montagnes. — Fleuves. — Sol. — Divisions géographiques. — Pé-king. — Palais de l'empereur. — Le jardin des jardins. — Police. — Monuments. — Environs de Pé-king. — Chauffage. — Productions. — Routes. — Auberges. — Canaux. — Nan-king. — Nan-tschang..... 27

CHAPITRE TROISIÈME.

Traditions chinoises..... 47

CHAPITRE QUATRIÈME.

La Chine depuis le premier siècle de notre ère..... 63

CHAPITRE CINQUIÈME.

Route à suivre pour aller à Canton. — Premières relations commerciales des Européens avec les Chinois. — Établissement de la compagnie anglaise. — Commerce des Américains. — Commerce du thé. — Sa culture. — Préparations diverses. — Modifications apportées par la dernière guerre. — Ouverture de quatre ports..... 85

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de Canton. — La Maria. — Jonque chinoise. — Arrivée à Manille. — Sincapour. — La rade. — Climat. — Température. — M. Carles Forel Kœchlin. — Pirates et *pros* malais. — Gouvernement. — Productions..... 121

CHAPITRE SEPTIÈME.

Établissement des Anglais à Sincapour. — Malacca. — Pulo-Pinang, ou l'île du Prince de Galles. — Conséquence du traité de paix conclu entre les Birmans et les Anglais. — Puissance de ces derniers dans l'Inde..... 141

CHAPITRE HUITIÈME.

Commerce, mœurs et gouvernement des Bouguis. — Importance du port Cornwalis. — Réglements du port et usages commerciaux à Sincapour..... 155

CHAPITRE NEUVIÈME.

Départ de Sincapour. — Établissement hollandais à Riow. — Sumatra. — Climat. — Température. — Productions. — Principaux peuples. — Établissements hollandais dans cette île..... 171

CHAPITRE DIXIÈME.

Détroit de Carimata. — Java. — Situation. — Climat. — Température. — Productions. — Mœurs des habitants. — Religion. — Population..... 185

CHAPITRE ONZIÈME.

Différentes provinces ou résidences de Java. — Établissements hollandais. — Batavia. — Samarang. — Sourabaya. — Gouvernement. — Armée. — Administration. — Domination hollandaise..... 197

CHAPITRE DOUZIÈME.

Phénomènes de la mer. — Iles d'Arentes, de Zalinaf et de Tonin. — Arrivée à Macassar. — Aspect de la ville. — Ile Célèbes. — Géographie. — Gouvernement. — Principaux districts et résidences. — Climat. — Population. — Productions. — Importance commerciale..... 217

CHAPITRE TREIZIÈME.

Un empoisonnement. — Renseignements sur le choléra-morbus. — Réunion chez le gouverneur. — L'huile de Macassar. — Une chasse du sultan de Goa... 235

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Bornéo. — Situation. — Divisions politiques. — Climat, température, productions. — Mœurs des habitants. — Établissement hollandais. — Histoire de l'Anglais Bulton. — Sa captivité. — Sa fuite. — Combat avec un orang-outang. — Condamnation à mort. — Départ. — Mort de Zoïda. — Arrivée à Mandhar.... 249

CHAPITRE QUINZIÈME.

Commerce des esclaves. — Nids d'oiseaux. — Départ de Macassar. — Rencontre d'une goëlette hollandaise. — Combat avec les pirates malais. — Relâche dans l'île de Bourou. — Aspect du pays. — Les habitants. — Arrivée à Ternate. 269

CHAPITRE SEIZIÈME.

Description de Ternate. — Amboine. — Céram. — Timor. — Résidence de Banda. — Gilolo. — Établissements hollandais dans ces différentes résidences. — Séjour à Ternate. — Commerce. — Funérailles d'un Chinois..... 281

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Départ de Ternate. — Arrivée à Holo. — Palais du sultan; son portrait. — Archipel de Holo. — Basilan. — Tawi-Tawi. — Commerce. — Mœurs des habitants. — Costumes. — Dialecte. — Religion. — Gouvernement. — Histoire.. 307

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

La fille de l'alcade de Ilo-Ilo et le dato Miravajal. — Esclave de l'île de Negros. — L'opium. — Visite à main armée du métis Touason..... 327

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Départ de Holo. — Arrivée à Ilo-Ilo. — Retour à Manille. — Le capitaine Benjamin Morrell. — Son expédition aux *îles Massacre*..... 337

CHAPITRE VINGTIÈME.

Projets d'opération pour les îles Fidji ou Viti. — Second départ de Manille du capitaine Morrell.—Iles *Ladrones* ou Mariannes.—Arrivée au groupe de Bergh. — Mœurs des naturels. — Richesses et produits du sol. — Iles Massacre. — Nouvelle trahison. — Mort du roi. — Évacuation de l'île par les naturels..... 353

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Petits noirs de l'intérieur des Philippines. — Description de ces peuples; leur origine. — Migrations des peuples de l'Océanie et de la Malaisie. — Opinion de divers auteurs sur ce sujet..... 385

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS LES VOYAGES.

A

Acapulco, port du Mexique, I, 87 et suiv.
Adams (John), marin anglais, III, 80.
Akaroa, port de la Nouvelle-Zélande, III, 130.
Albinos, V, 394.
Alfourous, tribu de la Malaisie, V, 278.
Almendral. *Voyez* Valparaiso.
Altaus, colonel, III, 364.
Ambato, ville de l'Amérique espagnole, II, 175.
Amboine, île de la Malaisie, V, 284.
Amér. Vespuce, II, 188.
Amérique espagnole, I, 5 à 414; II, 1 à 427; III, 325 et suiv.
Amis (île des), V, 403.
Angono, village des Philippines, IV, 185.
Anson, amiral, IV, 301.
Apodaca, vice-roi du Mexique, I, 249, 265 et suiv.
Arago (Jacques), cité, III, 133; IV, 49.
Aranda (comte de), II, 209 et suiv.
Arentes, île de la Malaisie, V, 219.
Arequipa, ville de l'Amérique espagnole, III, 361 et suiv.
Arica, ville du Pérou, II, 334, 373 et suiv.
Assam, shérif, V, 332.
Astèques, tribu du Mexique, I, 181 et suiv.
Aury, amiral, II, 235.
Ayacucho (bataille d'), III, 390.

B

Babuyanès, îles des Philippines, I, 14.
Bachis, îles des Philippines, I, 14.
Balivian, général, III, 410.
Balize, ville du Mexique, I, 377.
Banda, résidence, V, 288.
Bantam, province de l'île de Java, V, 199.
Basilan, groupe d'îles de la Malaisie, V, 314.
Batavia, ville de l'île de Java, V, 200 et suiv.
Battas, tribu de Sumatra, V, 177.
Barañao, lieutenant-colonel, IV, 156 et suiv.
Baudin, amiral, I, 306.
Bay, lac, IV, 197.
Beauchef, officier, III, 295.
Bella-Vista, ville du Pérou, II, 289.
Benalcazar, capitaine, II, 197.
Bencoulen, province de la Malaisie, V, 181.
Benjar-Massing, ville de la Malaisie, V, 257.
Bergh, groupe d'îles de la Polynésie, V, 357.
Bertodano, négociant, IV, 159 et suiv.
Billard, commandant français, I, 393.

Binangonan, ville des Philippines, IV, 188.
Binondo, ville des Philippines, IV, 86.
Blanco Cicéron, amiral, III, 291.
Boki, régent des îles Sandwich, IV, 31.
Bolivar, général. II, 97, 129, 136, 219 et suiv., 269; III, 383 et suiv.
Bornéo, île, V, 249 et suiv.
Bouguis, tribus, V, 157 et suiv.
Bourou, île de la Malaisie, V, 277 et suiv.
Boves, Espagnol, II, 229.
Bovet frères, négociants, IV, 315, 333.
Branciforte, vice-roi du Mexique, I, 227.
Bravo, général mexicain, I, 279, 301.
Brodet, Espagnol, V, 337.
Bruat, gouverneur des îles Marquises, III, 57.
Bruix (baron de), II, 126, 132.
Bulton, négociant anglais, V, 249, 260 et suiv.
Bumbuan (Salto de), IV, 211.
Bustamente, général mexicain, I, 303 et suiv.

C

Cabeça de Vaca, voyageur, I, 199.
Cajeli, village de l'île Bourou, V, 277.
Cali, ville de la Colombie, II, 89.
Californie, I, 197 et suiv.
Callao, ville du Pérou, II, 280 et suiv.
Calleja, vice-roi du Mexique, I, 249.
Camba (Andres Garcia), général, IV, 163 et suiv.
Candolle (Alphonse de), cité, IV, 361.
Canton, ville, IV, 389 et suiv.
Carabobo (bataille de), II, 99.
Cardoma, île du Mexique, I, 324.
Carimata, détroit, V, 186.
Carolins, peuples de la Polynésie, V, 395, 406.
Carré, dentiste, III, 198.
Carrera, commandant au Mexique, I, 369.
Carrera, président du Chili, III, 277 et suiv.
Carthagène, ville de l'Amérique espa- II, 227, 231.
Casa-Blanca, village du Chili, III, 174.
Cascajal, village de la Colombie, II, 82 et suiv.; 79 et suiv.
Casi, contre-amiral, III, 248.
Cavite, ville de Luçon, IV, 123 et suiv.
Caxamarca, ville du Pérou, II, 415.
Célèbes, île, V, 222 et suiv.
Céram, île de la Malaisie, V, 287.
Cerfs (îles des), dans l'Amérique espagnole, I, 19.
Chacabuco (bataille de), III, 286.
Chapala, lac du Mexique, I, 77.
Charlton, consul, IV, 16.
Chaucheprat, aide-de-camp de l'amiral de Rosamel, III, 248, 375 et suiv.
Cheribon, village javanais, V, 203.
Chihuahua, ville du Mexique, I, 194.
Chiloé, île du Chili, III, 263 et suiv.
Chili, III, 154 et suiv.
Chine, IV, 315 à 420; V, 1 à 120.
Ching-Yih, mandarin, IV, 318.
Chinquiquira, rivière de la Colombie, II, 62 et suiv.
Choco, province de la Colombie, I, 356; II, 97.
Chuquisaca (assemblée de), III, 404.
Cicéron. *Voyez* Blanco.
Cobo, Chilien, III, 224.
Cochrane, amiral, II, 123, 351 et suiv.; III, 292 et suiv.
Colomb (Christophe), I, 95 et suiv.; II, 187.
Colombie, II, 244 et suiv.
Colonies françaises, III, 130 et suiv.
Cook, cité, IV, 7; V, 398.
Combes, voyageur, III, 111, 113.
Conception, ville de Chili, III, 267.
Conchagua, port du Mexique, I, 315.
Coquimbo, province du Chili, III, 256.

Cordillères, I, 145 et suiv.; II, 90 et suiv.; 422.
Cosmao, capitaine, III, 289.
Cornwalis, port de la Malaisie, V, 164.
Cortez (Fernand), I. 99 et suiv.; 162, 196.
Cortez (Eugénio), descendant de Fernand Cortez. I, 29, 124 et suiv.
Crawfurd, Anglais, IV, 361.
Cundinamarca, province de l'Amérique espagnole, II, 201 et suiv.

D

Dangereux (archipel), III. 71.
Darluc, capitaine, IV. 84.
Davila, capitaine. II. 191.
Dayaks, tribu de Bornéo. V. 251.
Deffaudis, chargé d'affaires. I. 306.
Delon, préfet, III. 261.
Demarquet, colonel. II. 235.
Désirabode: sa fille. III. 343. 346.
Despéroux, capitaine. V. 251 et suiv.
Dillon, capitaine. II. 148.
Dixon, Chinois Américain. V. 124 et suiv.
Dolorès, métisse. V, 327 et suiv.
Drack, amiral, V, 293.
Drouet, Français, III, 270.
Dubern, négociant, III, 162, 216.
Dubouzet, capitaine, cité, V, 212.
Duchatel, ministre, III, 141.
Dumont d'Urville, cité, III, 66, 115; V, 339.
Dupetit-Thouars, contre-amiral, cité, III 16, 115 et suiv.; V, 405.
Dupuis, cité, V, 400.
Durango, ville du Mexique, I, 196.

E

Eiméo, île de la Polynésie. III. 73.
Elliot, surintendant, V. 77.
Ellis, voyageur, cité, IV, 86.
Émoui, ville de la Chine. V. 80.
Enriquez (Francisco), intendant, IV. 24.
Escocesses, faction au Mexique. I. 291.
Espano, colonel, III, 270.
Espartero, général, III, 272 et suiv.
[illegible] 1 . 19 et suiv.
[illegible] II, 127 et suiv.

F

Fatou-Hiva, île de la Polynésie, III, 2 et suiv.
Feetgies (Fidji), îles de la Polynésie, V, 353, 396.
Figueroa, colonel, III, 276 et suiv.
Fidji. *Voyez* Feetgies.
Forel. *Voyez* Kœchlin, négociant. V, 121 et suiv.
[illegible] 1, 296.
[illegible] II, 226.
[illegible] I, 271.
[illegible] II, 261 et suiv.
[illegible] V, 226, 446.
[illegible] V, 289.

G

Galeta, village de la Malaisie, V, 207.
Galindo, colonel, I, 143.
Gardner, capitaine, I, 223, 229 et suiv.
[illegible] I, 226.
[illegible] V, 269.

Gironnière (de la), médecin et cultivateur, IV, 191.
Gorgone, île de la Colombie, II, 104 et suiv.
Granada, ville du Mexique, I, 347.
Guadalaxara, ville de l'Amérique espagnole, I, 73 à 78, 193.
Guadaloupé, île de l'Amérique espagnole, I, 18.
Guadaloupe Vitoria, général mexicain, I, 249, 276, 286, 301, 309.
Guanacualtan, fleuve de l'Amérique espagnole, I, 77.
Guanaxuato, ville du Mexique, I, 193, 233.
Guatemala, ville du Mexique, I, 367 et suiv., 373.
Guatimozin, I, 112.
Guayaquil, ville de la Colombie, II, 1 et suiv., 123, 134.
Guerrero, général mexicain, I, 297 et suiv.
Guédon, officier, III, 263.
Guizot, ministre, III, 134.

H

Hala-Hala, ville des Philippines, IV, 175, 191.
Hawaïennes, îles. *Voyez* Sandwich.
Hidalgo, généralissime au Mexique, I, 230 et suiv.
Hogendorp (comte de), cité, V, 145, 182, 187, 202, 214, 233, 258, 291.
Holo, archipel de la Malaisie, V, 307 et suiv.
Honduras, ville du Mexique, I, 376.
Huacho, ville du Pérou, II, 279, 399.
Huaura, ville du Pérou, II, 405, 409.
Humbert, général français, I, 244.
Humboldt (de) cité, I, 9, 93, 107, 148, 158, 160, 176, 182, 211, 329, 344, 359, 365; III, 68; V, 401, 414 et suiv.

I

Ibarra (Diégo), général, II, 102.
Ilo-Ilo, île de la Malaisie, V, 327.
Incas, souverains du Pérou, II, 407.
Indiens, leurs mœurs, IV, 88, 108 et suiv.; 145 et suiv.
Indiens non civilisés, II, 159 et suiv.
Infiernos, montagnes, III, 361.
Iturbide, empereur mexicain, I, 266 et suiv.
Iturigaray, vice-roi du Mexique, I, 227.
Iyar, négociant, IV, 393.

J

Java, île de la Malaisie, V, 187 à 216.
Javana, rivière de l'île de Java, V, 205.
Juan-Fernandez, navigateur, et île du même nom, III, 155.

K

Kaahou-Manou, reine des îles Sandwich, IV, 23.
Kaouiké-Ouli, roi des îles Sandwich, IV, 22.
Karakakoa, baie, IV, 39.
Karyerona, ville des Sandwich, IV, 36.
Kèa-Toi, roi de Nouka-Hiva, III, 30 et suiv.
Koechlin, négociant, V, 136, 145 et suiv.
Klinger, capitaine, II, 127, 131.

L

L[illegible], îles. Voyez [illegible].
L[illegible], prélat. [illegible].
L[illegible], [illegible]. V. [illegible].
L[illegible], général. [illegible].
L[illegible], [illegible].
L[illegible], ville du Pérou. [illegible].
L[illegible], capitaine. [illegible] et suiv.
L[illegible], commandant. [illegible].
L[illegible], général. [illegible].
L[illegible], général. [illegible].
L[illegible] Miguel Lopez de, général. V. [illegible] et suiv.
L[illegible], voyageur, cité. [illegible] et suiv.
L[illegible], négociant. [illegible].
L[illegible], ville du Mexique. [illegible].
L[illegible], capitaine, cité. V. [illegible].
L[illegible], [illegible]. III. [illegible].
L[illegible], ville du Mexique. [illegible].
L[illegible], voyageur anglais. [illegible].
L[illegible], ville du Pérou. [illegible] et suiv. [illegible].
L[illegible], général espagnol. [illegible] et suiv.
L[illegible], île de la Malaisie. [illegible].

M

M[illegible], ville de la Chine. [illegible] et suiv.
M[illegible], détroit et ville. V. [illegible]. 269.
M[illegible], vice-amiral. III. [illegible] et suiv.
M[illegible] de Dios, baie. [illegible].
Magellan, navigateur. [illegible].
M[illegible], bataille de. I. [illegible].
Malacca, presqu'île de la [illegible]. 143.
Malaisie. V. 171 à [illegible].
Maltebrun, cité. V. [illegible].
Managua, bourg du Mexique. [illegible].
Manille, cap [illegible] des Philippines. [illegible] et suiv.; V. 127.
Mapacla (Salto de), IV. 207.
Marchand, capitaine, cité. III. [illegible]. 403.
Mariannes, îles de la Polynésie. V. [illegible] et suiv.
Marmontel, cité. II, 103.
Marquises, îles, III, 2 et suiv., [illegible] et suiv.
Martapoera, ville de la Malaisie. V. 234.
Martelin, corsaire italien. I. 309 et suiv.
Masatlan, ville de l'Amérique espagnole, I, 19 et suiv.
Massacre (îles), V, 251 et suiv.
M[illegible], négociant et [illegible] au Mexique. [illegible] et suiv.
M[illegible], capitaine. [illegible].
M[illegible], [illegible].
M[illegible]. [illegible] et suiv. [illegible] et suiv.
M[illegible]. [illegible] et suiv. [illegible] et suiv.
M[illegible], négociant. [illegible].
M[illegible], ingénieur. [illegible].
M[illegible], général espagnol. [illegible] à [illegible].
M[illegible] et sa famille. [illegible] et suiv.
M[illegible]. [illegible] et suiv.
M[illegible], cité. [illegible].
M[illegible], voyageur. [illegible].
M[illegible], îles. [illegible] et suiv.
M[illegible]. [illegible].
M[illegible], ville du Mexique. [illegible].
M[illegible], îles de [illegible].
M[illegible]. [illegible] et suiv.
M[illegible], cité. [illegible].
M[illegible], [illegible] Amérique. [illegible].
M[illegible], général au Mexique. [illegible] et suiv.
M[illegible], négociant. [illegible] et suiv.
M[illegible], [illegible].
M[illegible], capitaine. [illegible] et suiv.

N

NAN-KING, ville, V, 44.
NAVIGATEURS (Ile des), V, 403.
NEGRETTE, général mexicain, I, 279.
NEIRA, Ile de la Malaisie, V, 289.
NELSON, amiral, I, 362.
NICARAGUA, ville du Mexique, I, 349. — Lac de ce nom, I, 358.
NOUGONOR. *Voyez* Monteverdeson.
NOUKA-HIVA, Ile de la Polynésie, III, 21 et suiv.
NOVALÈS, capitaine, IV, 167.

O

OAXACA, ville du Mexique, I, 194.
OBÉLISQUE. *Voyez* Roua-Poua.
O'DONOJU, vice-roi du Mexique, I, 270 et suiv.
O'HIGGINS, directeur, III, 227, 281.
OJEDA, capitaine, II, 188.
O-TAÏTI, Ile de la Polynésie, III, 72 et suiv.
OUDAN DE VIRBELY, cité, V, 398.
OWHYHI, Ile, IV, 7, 36.

P

PADANG, ville de la Malaisie, V, 181.
PAEZ, général, II, 238.
PAGSANJAN, ville, IV, 196.
PALAWAN, groupe d'Iles de la Malaisie, V, 314.
PALEMBANG, ville de la Malaisie, V, 182.
PALENQUE, ville du Mexique, I, 142, 143.
PALMERO, capitaine, I, 63.
PANAMA, isthme, I, 172; III, 152.
PANAMA (Congrès de), I, 289.
PAPEÏTI, baie d'O-Taïti, III, 75.
PAPOUAS, tribu de la Malaisie, V, 278.
PAQUIT, village des Philippines, IV, 198.
PARAVEY (DE), cité, V, 416 et suiv.
PAREJA, président, III, 278.
PASIG, Ile et rivière, IV, 180.
PATERO, Ile, IV, 181.
PAYTA, ville du Pérou, II, 424.
PAZ, province de la Bolivie, III, 418.
PAZ DEL CASTILLO, général, II, 146, 396.
PEARL-RIVER, rivière des Iles Sandwich, IV, 28.
PEDRAZZA, général mexicain, 1, 297.
PÉ-KING, ville, V, 30 et suiv.
PELLION, capitaine, III, 249.
PEÑA, officier, I, 13, 16.
PENCO, ville du Chili, III, 268.
PÉPITO, Indien, I, 85.
PEREZ, secrétaire de Bolivar, III, 373.
PÉRON, cité, V, 409.
PÉROU, II. 275 et suiv.; III, 329 et suiv.
PHILIPPINES, Iles, IV, 73 à 314; V, 386 et suiv.
PIAR, général, II, 239.
PIEDRA BLANCA, Ilots de l'Amérique espagnole, I, 21, 40.
PINCHERIA (PABLO) et ses frères, III, 301 et suiv.
PINTO, général, III, 257 et suiv., 297.
PIQUIZA (bataille de), III, 407.
PISCO, ville du Pérou. II, 384.
POLYNÉSIE, III, 1 à 93; 147 et suiv.
POMARÉ, roi d'O-Taïti, III, 87 et suiv.
POMOTOU, Iles III, 71.
PONCHER, officier, II, 128.
POPAYAN, ville de la Colombie, II, 90.
PORTALES, ministre, III, 298.
PORTER, commandant, III, 23.
PRAYA-GRANDE, port de Macao, IV, 326.
PRIETO, général, III, 295.
PRINCE DE GALLES (Ile du). *Voyez* Pulo-Pinang.
PUEBLA, ville du Mexique, I, 191.
PULO-PINANG, Ile de la Malaisie, V, 143.

Q[illegible] [illegible] 182.
Q[illegible] [illegible] 182.
Q[illegible]
Q[illegible] ville [illegible]

Ra[illegible] [illegible]
[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
R[illegible]
[illegible]

S[illegible]
S[illegible]
190.
Salas. Piemontais. [illegible]
S[illegible]
S[illegible]
et [illegible].
San B[illegible]
[illegible]
S[illegible]
S[illegible]
S[illegible]
S[illegible]
[illegible]
San-M[illegible]
[illegible]
San-M[illegible]
San-M[illegible]
322.
San-N[illegible] [illegible] Philippines. [illegible]
176.
San-Roque. village [illegible] Philippines.
126.
Santana. [illegible]

T

Tacna, ville du Pérou, III, 335 et suiv.
Tahou-Ata, île de la Polynésie, III, 11.
Taïo-Haé, baie, III, 17, 151.
Taïti. *Voy.* O-Taïti.
Talim, île, IV, 189, 209.
Tameha-Meha, roi des îles Sandwich, IV, 40 et suiv.
Tamisier, voyageur, III, 112.
Tayavas (insurrection de), IV, 170.
Tawi-Tawi, groupe d'îles de la Malaisie, V, 314.
Tégal, ville javanaise, V, 203.
Tepic, ville de l'Amérique espagnole, I, 43 et suiv.
Ternate, île de la Malaisie, V, 281 et suiv., 296 et suiv.
Tezcuco, ville et lac du Mexique, I, 104, 180.
Thiery, baron, III, 130.
Thompson, capitaine, V, 394.
Tidore, île de la Malaisie, V, 292.
Tierra-Alta, ville des Philippines, IV, 138.
Timor, île de la Malaisie, V, 287.
Tobels, village de la Malaisie, V, 297.
Tonin, île de la Malaisie, V, 220.
Touason, métis, V, 333.
Toupia, navigateur, V, 398.
Trois-Marie, groupe d'îles dans l'Amérique espagnole, I, 20.
Truxillo, ville du Pérou, II, 412.
Tumaco, port de la Colombie, II, 39 et suiv.

V

Valdivia, capitaine, III, 273 et suiv.
Valladolid, ville du Mexique, I, 194.
Valparaiso, ville du Chili, III, 161, 167 et suiv.
Vénégas, vice-roi du Mexique, I, 229, 232 et suiv.
Venezuela, république, II, 272.
Vera-Cruz, ville du Mexique, I, 192.
Victor, village du Pérou, III, 351.
Vidal, négociant, IV, 161.
Vidua, comte, IV, 129.
Viel, colonel, III, 295.
Volney, cité, V, 400.
Vosmaer, capitaine, V, 220 et suiv.

W

Wahou, île, IV, 16, 54.
Walckenaer (baron de), cité, V, 214, 393 et suiv.
Waldeck, géographe, cité, I, 142.
Wampoa, village de la Chine, IV, 345 et suiv.
Warren (comte de), cité, V, 323 et suiv., 330.

X

Xalapa, ville du Mexique, I, 195.

Y

Yorckinos, faction au Mexique, I, 391.
Yucatan, province du Mexique, I, 310.

Z

Zacatecas, ville du Mexique, I, 194.
Zalinaf, île de la Malaisie, V, 220.
Zampango, lac du Mexique, I, 180.
Zoïda, fille du prince Makban, V, 265 et suiv.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.